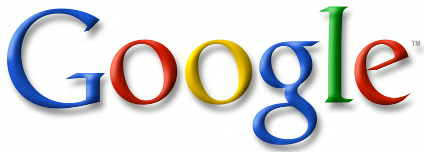
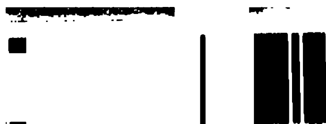








RAL

IX

E

MONS



LE GÉNÉRAL

DESAIX

LE GÉNÉRAL
DESAIX

Paris. — Imprimerie Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.



Mauduison sc.

DESAIX.

LE GÉNÉRAL

DESAIX

ÉTUDE HISTORIQUE

PAR

F. MARTHA-BEKER, COMTE DE MONS

Ancien député.



PARIS

DIDIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, quai des Augustins

—

1852

AVANT-PROPOS



Après la mort du général Desaix, sa sœur, qui fut mariée par les soins du Premier Consul au général Beker, recueillit des papiers et des manuscrits rapportés d'Égypte par son frère, et les joignit aux lettres qu'elle avait religieusement

conservées jusqu'alors. Neveu et héritier du général Beker, l'auteur de ces *Études historiques* prit, après le décès de son oncle, connaissance de ces manuscrits et de cette correspondance. Bientôt il fut tenté d'étendre ses recherches, et la pensée lui vint ensuite d'entreprendre avec ces matériaux le récit d'une vie que recommandent tant de purs et de nobles souvenirs. Il lui semblait qu'il restait encore beaucoup à dire, quoiqu'un grand nombre de discours, de notices, d'éloges et de poèmes eussent été publiés sur ce sujet si fécond. Les traditions et les lettres de famille, que la position de l'auteur lui a permis de connaître et de rassembler, les mémoires autographes qui sont entre ses mains, ceux qu'il a pu consulter, lui ont paru devoir jeter un jour si nouveau sur le caractère de Desaix et sur quelques événements du temps, qu'il n'a pas cru devoir les laisser inédits. Ces motifs lui ont fait publier cet ouvrage L'auteur a cherché à mettre en scène la personne du

général Desaix, en évoquant ses actes, ses paroles, ses écrits, ses confidences intimes. Il a voulu non se borner à des traits épars et sans liaison, mais embrasser, dans un même travail, toutes les phases de cette existence si pleine et si poétique, et en suivre le cours entier depuis le foyer paternel, depuis l'origine de la révolution jusqu'aux champs de Marengo.



ÉTUDES HISTORIQUES

SUR LE

GÉNÉRAL DESAIX.

CHAPITRE PREMIER.

ÉPOQUE ANTÉRIEURE A LA RÉVOLUTION.

1768 — 1789.

Introduction. — Famille. — Naissance. — Château de Veygoux. — École militaire d'Effiat. — Éducation. — Les gentilshommes dans leurs manoirs. — Entrée au service. — Régiment de Bretagne. — Esprit des officiers. — Briançon. — Opinions de Desaix. — La noblesse d'Auvergne au commencement de 1789.

Les victoires remportées par les armées françaises à la fin du dix-huitième siècle, les héros qu'elles ont produits, l'ère immortelle du Consulat et de l'Empire qui a terminé la période de la République, rappellent de si grands souvenirs que les passions politiques s'en sont emparées pour justifier tous les actes de la révolution. Quel contraste cependant entre

les camps et les assemblées maîtresses de la France! Là, le courage, l'abnégation, le patriotisme; ici, les luttes de l'ambition et de la haine, toutes les profanations ordonnées au nom de la liberté et des droits de l'homme, la délation et l'échafaud, dernière raison du parti qui triomphe. La gloire militaire, si pure à cette époque, s'est fait jour malgré la compression exercée par le gouvernement révolutionnaire, qui cherchait à la maintenir dans l'ombre, tandis qu'elle le rehaussait et atténuait l'horreur de ses attentats. On a voulu, depuis, attribuer à ce gouvernement les nobles efforts qui furent tentés alors contre l'étranger, efforts qu'il faut rapporter uniquement au génie de la nation. La France, en 1792, commençait à être fatiguée de ses discordes stériles, lorsque les factions, résolues à fomenter une perturbation générale, provoquèrent les rois de l'Europe, qui répondirent par des menaces d'invasion, au lieu de laisser la révolution se consumer par ses propres excès. Les tribuns eurent, dès ce jour, un levier pour soulever les haines, pour abattre la royauté et s'élever eux-mêmes sur ses ruines. Il leur fut facile d'exalter le patriotisme d'un peuple fier et impressionnable, en lui inspirant des craintes sur son indépendance. Toutes les forces vives se portèrent aussitôt aux frontières, et l'intérieur fut abandonné sans défense aux envahis-

sements et aux violences de la démagogie. Toutefois la mise en scène, qui accompagna la proclamation du danger de la patrie, eût été impuissante à remuer les masses, si le duc de Brunswick n'avait pas lancé son manifeste. Mais, à l'apparition de ce défi des rois, la guerre devint nationale et des campagnes mémorables s'ouvrirent.

Deux faits dominent l'histoire de ces campagnes, la nouveauté de la stratégie, le grand nombre de capitaines illustres qu'elles firent surgir. Privée de ses chefs et de la plupart de ses officiers par l'émigration, recrutée par des corps de volontaires enthousiastes mais inexpérimentés, l'armée débuta sans traditions et sans principes militaires. L'instinct des combats, le salut du pays, donnèrent naissance à un système sans précédents. Ce n'était plus cette tactique prudente, ne procédant que suivant des règles déterminées et invariables. Impatients de repousser l'ennemi, les Français ne reculaient ni devant les lignes profondes de bayonnettes, ni devant les retranchements hérissés d'artillerie. Les bataillons couraient au feu, au cri de Vive la nation! et en chantant des hymnes patriotiques. Le succès justifia partout cette audace. Exclusivement occupée de la lutte qu'elle soutenait contre les forces de la coalition, l'armée obéit à tous les gouvernements éphémères qui tour à tour op-

primèrent les populations, à tous les proconsuls qui vinrent la décimer. Cet élan des soldats, cette soumission absolue, même vis-à-vis d'un despotisme abhorré, pouvaient devenir des armes invincibles entre des mains audacieuses. Plus alarmée de ce symptôme que des forfaits de la Convention, l'Europe suivait, avec un sentiment d'inquiétude mêlée d'admiration, ces généraux, ces hommes extraordinaires qui se révélaient sur les champs de bataille, et imprimaient à la révolution un mouvement inattendu et irrésistible. Elle connaissait leurs noms, elle redoutait leur génie et la suprématie politique que leurs grandes actions promettaient à la France.

Parmi ces guerriers un héros attirait tous les regards. Ardent au combat, général consommé, quoique à peine sorti de l'adolescence, il était un des promoteurs de ce système d'offensive continue. Modeste et simple, il fuyait les applaudissements, et illustrait son pays et son époque, sans se douter de sa propre gloire. Sa vie prête à l'épopée, son nom est devenu le symbole de la générosité et du courage. Aucune autre renommée n'offre le même attrait, ne présente ce concours de toutes les vertus, cet idéal du caractère antique dont nous admirons les modèles dans Plutarque; aucun autre capitaine n'a laissé, soit parmi ses conci-

toyens, soit parmi les ennemis qu'il a eu à combattre, une mémoire plus pure et plus digne de l'intérêt de l'histoire. Cet intérêt s'attache à toutes les circonstances de sa vie, et l'on aime à remonter jusqu'à son berceau.

Desaix naquit, le 17 août 1768, à Saint-Hilaire-d'Ayat, près de Riom (1), au sein de cette Auvergne, boulevard de la nationalité gauloise du temps de César, patrie de Grégoire de Tours, de Gerbert, du chancelier de l'Hospital, de Pascal, de Domat, de l'amiral d'Estaing et d'un grand nombre d'autres hommes illustres. Son père, issu d'une famille noble et ancienne, était chevalier et seigneur de Veygoux; sa mère descendait des comtes de Beaufranchet. Un incendie, ayant détruit les titres généalogiques des Desaix (1), nécessita sous Louis XIV un arrêt du Conseil d'État, qui consacra leurs droits à la noblesse. Les Beaufranchet comptaient parmi leurs ancêtres les Sirmond, éminents dans la science et dans l'Église, et l'un d'eux, mestre de camp, aide-maréchal des logis du prince de Soubise, avait été tué à Rosbach à la tête de son régiment. Le château d'Ayat, dans lequel fut célébrée la naissance

(1) Dans les anciens titres, le nom de famille est écrit de diverses manières : des Aix, Des Aix, Desaix, Dezaix, Deshaye, de Saix, de Zaix, etc. Le nom primitif paraît avoir été *des Aix*. Nous conserverons l'orthographe consacrée depuis par l'histoire.

de celui qui devait jeter tant d'éclat sur sa famille et sur son pays, était bâti sur les bords de la Sioule et appartenait à son aïeul maternel. L'enfant reçut les prénoms de Louis-Charles-Antoine, que portait le capitaine plus tard général de Beaufranchet, son cousin, dont il fut le filleul.

Les premières années de Desaix s'écoulèrent au milieu des rochers de Veygoux, propriété patrimoniale située non loin d'Ayat, dans cette région montueuse, pauvre et rude au travail, qui s'étend entre Riom et Montaigut. Nul site n'est plus pittoresque. Isolé à quelque distance de l'église paroissiale de Charbonnières-les-Varennes, le château de Veygoux, vers lequel conduit une avenue de hêtres, s'élève sur une éminence, entouré de quelques bâtiments de ferme et d'une ceinture d'arbres de haute futaie. Un écusson « d'argent, à la bande de gueules chargée de trois coquilles d'or, avec deux lions pour supports, » sculpté en pierre de lave au-dessus d'une porte basse, distingue seul cette modeste habitation. En avant coule un petit ruisseau, au-delà se déploient des pâturages, des landes, des bruyères; au midi, se dressent des puys volcaniques surmontés de bouquets de chênes et de hêtres. Cette nature sauvage et poétique impressionna de bonne heure l'imagination de l'enfant. Le souvenir de ces lieux se confondit dans son es-

prit avec celui des deux personnes qu'il aima le plus, sa mère et sa sœur. Remarquable par la noblesse des sentiments, par la sévérité des mœurs et des principes, Madame Desaix de Veygoux était attachée aux anciennes traditions, et son caractère imprimait le respect. Son fils conçut pour elle une vénération profonde; les lettres qu'il lui adressa, dans le cours de sa carrière militaire, témoignent la déférence la plus rare à l'autorité maternelle. Une sympathie plus expansive le rapprocha de sa sœur plus âgée que lui; bonne et caressante, elle guida ses premiers pas, fut la compagne de ses premiers jeux. L'affection de l'enfant se porta naturellement sur cette jeune fille, qui lui montrait tant de sollicitude, qui l'initiait à ces premières impressions de la vie toujours ineffaçables, et lui apprenait à épeler les lettres dans quelque vieux livre de légendes, ou dans quelque roman de chevalerie.

A cette époque, la noblesse de province n'avait guère de rapports avec la cour; elle payait sa dette à l'État dans les armées, sans parvenir et même sans aspirer aux faveurs que dispensait la main royale. Le régime de la féodalité, frappé par Richelieu et par Louis XIV, n'avait cessé de déchoir; ses effets étaient devenus presque insensibles, spécialement en Auvergne, où l'on se souvenait encore de la cour de justice des Grands-Jours tenus un siècle auparavant.

La noblesse de robe de cette province habitait les villes de Riom et de Clermont; celle d'épée résidait dans des châteaux, dans des manoirs isolés. Mais tandis que la première conservait et accroissait sa fortune par les émoluments de sa position, par le soin de ses alliances, la seconde, insouciante, généreuse, voyait chaque jour réduire son patrimoine par l'insuffisance de ses revenus territoriaux, par une administration trop facile, par les dépenses onéreuses auxquelles le service du roi l'entraînait. Quand il s'agissait de passer sous les drapeaux, ou de commencer une campagne, toutes les ressources de la famille pouvaient être épuisées, toutes les prodigalités paraissaient légitimes, et au terme d'une carrière longue et active, le gentilhomme se croyait amplement dédommagé par le brevet de capitaine et par la croix de Saint-Louis. On ne dérogeait pas à cet usage à Veygoux, où se pratiquait une hospitalité patriarcale. Chaque génération y comptait des chevaliers des ordres du roi, et l'ambition n'y connaissait d'autre mobile que la défense du trône et de la France. Imbus de ces principes, les possesseurs du château n'avaient jamais songé à s'enrichir; identifiés avec les populations rurales, ils n'exerçaient sur elles qu'un droit de patronage. Aussi lorsque, pendant la terreur, la dame Desaix de Veygoux et sa fille furent incarcérées comme ci-

devant nobles, comme mère et sœur d'émigrés, Desaix, devenu général de la République, écrivit des bords du Rhin : « Peut-on, ma bonne sœur, nous regarder comme des ennemis de la République, nous, il est vrai, d'une caste suspecte, mais nés presque sans fortune, sans droits féodaux? Nous élevés au milieu du peuple, avec lui, ayant pour amis, pour confidents d'enfance et de jeunesse, de bons agriculteurs, accoutumés à leurs vertus, partageant leurs fêtes et leurs peines, ne sommes-nous pas de leur nombre ? »

Cet état de choses n'aurait pas permis à cette noblesse de pourvoir à l'éducation de ses fils, si la munificence des rois et les libéralités de quelques grands seigneurs n'y avaient suppléé par plusieurs fondations spéciales. Dans l'ancien duché de Montpensier, à la limite de l'Auvergne et du Bourbonnais, un descendant du maréchal d'Effiat avait annexé à son château un collége, érigé par la suite en école royale militaire, et y avait fondé à perpétuité douze bourses en faveur de douze jeunes gentilshommes, tirés de préférence de ses domaines et de ces deux provinces. Ce fut à ce titre que Louis-Charles-Antoine Desaix de Veygoux fut admis, à l'âge de huit ans, le 18 octobre 1776, dans l'établissement d'Effiat. Il succédait à un frère aîné, qui, arrivé au terme de ses études, allait être atta-

ché comme cadet gentilhomme au régiment de Beauvoisis. Cette école avait été mise, dès l'origine, sous la direction de cette célèbre congrégation des Oratoriens, qui a formé tant d'hommes éminents. De grands changements furent opérés vers ce temps dans le programme de l'instruction publique. Cédant à une pensée de réforme et de perfectionnement, mû par le désir d'arracher les études au monopole des langues anciennes, Louis XVI avait voulu propager la connaissance des littératures modernes, surtout celle de la littérature française, et initier davantage les jeunes générations à l'enseignement des arts et des mathématiques. Les Oratoriens étaient entrés avec empressement dans cette voie, et l'éducation de Desaix se développa sous cette impulsion nouvelle. Il manifesta une intelligence très vive, une mémoire heureuse, un goût prononcé pour l'histoire, dont il remporta le premier prix en septième, à la fin de sa première année scolaire [1]. Un attrait spécial le portait vers l'étude de la géographie et des révolutions de l'Asie et de l'Égypte; les descriptions de ces contrées poétiques le séduisirent dès le premier âge, et contribuèrent à l'entraîner plus tard, sur les pas de Bonaparte, vers les

(1) *Exercices académiques de l'école royale d'Effiat*, années 1777 et suivantes. *(Bibliothèque de la ville de Clermont-Ferrand.)*

ruines de Thèbes et de Memphis. L'enfant était dominé par la passion des voyages , et recherchait avec avidité les livres qui traitaient des expéditions lointaines, des aventures des marins. Cette passion, qui s'était développée d'abord dans son pays natal si riche en vestiges du passé, ne fit que grandir avec les années, et devint un jour la source des observations les plus curieuses, des résultats les plus dignes d'intérêt. Il se plaisait à la lecture du Tasse et de Télémaque, au récit des exploits des Croisés, aux leçons de poésie lyrique et de poésie pastorale que professaient les Pères de l'Oratoire. L'étude de la langue allemande entrait dans le système d'éducation des gentilshommes; le jeune Desaix s'y adonna, parce que l'Allemagne était considérée comme le champ de bataille sur lequel la France était principalement appelée à combattre et à triompher. L'amour de la gloire se révéla de bonne heure en lui; son enthousiasme éclatait pour la mort héroïque du chevalier d'Assas, pour la bravoure du marquis de Montcalm, enseveli devant Québec dans un trou de bombe. Les noms de Duquesne et de Duguay-Trouin frappaient son imagination. Si l'enfant eût été libre de suivre ses inclinations, il fût devenu marin; maintes fois dans le cours de sa vie, il en exprima la pensée. « Il est parti, la semaine dernière, écrivait-il de l'école d'Effiat à sa mère, en 1781 , deux

de mes camarades pour aller à la marine; j'envie leur sort (2). » Ces généreux instincts pouvaient seuls déceler dans l'élève d'Effiat les germes d'un héros, car vif, distrait, irréfléchi, il encourait souvent des reproches; mais la franchise de son caractère, la droiture de ses sentiments, lui assuraient toujours l'indulgence de ses maîtres. Sa famille a conservé un monument intéressant de cette époque de sa vie; c'est un bulletin de sa conduite et de son travail adressé, en 1781, par le préfet des classes à Madame Desaix de Veygoux (3). Ce bulletin le montre peu endurant et inappliqué, ne réussissant guère dans les mathématiques, ne montrant d'aptitude que pour l'histoire, la géographie et la langue allemande. Les Pères de l'Oratoire lui rappelaient en vain l'exemple des Sirmond, ses aïeux maternels, et leurs travaux littéraires, l'enfant n'en tenait compte. Mais après ses premières années, la raison vint guider l'intelligence; la légèreté dut alors céder à la réflexion, et l'emportement à ce courage bouillant et téméraire, qui le porta de préférence vers les combats d'avant-garde, et qui lui fit tant de fois affronter la mort.

L'automne le rappelait quelquefois à Veygoux, et ramenait ces jours heureux que retrace sa correspondance. Les liens de parenté se resserraient pendant cette saison de l'année. Il y avait alors affluence

d'amis, de gentilshommes; les plaisirs se succédaient sans interruption : c'étaient des chasses, des pêches, des cavalcades, des visites dans tous les châteaux du pays. Si le ciel était sombre, si les nuages s'amoncelaient sur les vallées, la musette ou la vielle du village se faisait entendre, et l'on s'abandonnait avec entraînement aux charmes des danses nationales de l'Auvergne. Parfois aussi, on se groupait autour de quelque chevalier de Saint-Louis, qui s'animait au récit des batailles de Fontenoy ou de Lawfeld; on exhumait les souvenirs de la régence, ou quelque épisode du temps du grand roi. Le chevalier (c'est ainsi qu'on le désignait dans la famille), prenait un intérêt extrême à ces récits, témoignait son admiration pour les hauts faits de Turenne et pour ceux du maréchal de Saxe. Il était ardent à tous les jeux, laissait éclater sa pétulance en toute rencontre. Une imprudence qui faillit avoir les suites les plus funestes, calma son ardeur, mûrit sa raison. On était au château de Rochegude; une chasse générale avait été décidée, tous les fusils avaient été mis en réquisition, chacun tenait le sien, chacun parlait de ses espérances. Le chevalier seul était sans armes, et brûlait cependant du désir de faire ses débuts; il découvre un vieux mousqueton usé par la rouille, s'en saisit et part avec la troupe joyeuse, malgré l'opposition de sa

sœur et de sa mère. Le gibier tombe de toutes parts sous le plomb des chasseurs, pendant qu'il ne peut pas même faire jouer la détente de son fusil. Il rentre humilié, au milieu des chants de triomphe et des railleries de ses compagnons. Marion, la gouvernante, félicite tous ceux qui lui présentent des dépouilles, et accueille par un éclat de rire le chasseur malheureux. « Que voulais-tu que je fisse, avec une arme pareille, lui dit-il? J'ai essayé vingt fois et sans succès de faire feu. Tiens, vois, ajoute-t-il en l'ajustant. — Oh! Monsieur, s'écrie Marion effrayée, ne jouez pas avec les armes. » Au même instant, le coup part et la renverse. Le désespoir du chevalier fut extrême; heureusement la charge n'avait fait qu'effleurer le sommet de la tête de la bonne Marion, qui s'empressa de se relever et de prodiguer ses consolations au jeune imprudent. Il fut long à se pardonner son étourderie, et n'oublia jamais l'accident qu'il avait failli occasionner.

Il atteignit le terme de ses études classiques à l'âge de quinze ans, et perdit dans le même temps son père, homme instruit, de mœurs simples, qui redoutait le soin et les embarras des affaires. Dès ce moment, la dame Desaix de Veygoux, douée d'un esprit droit et élevé, présida seule à la direction de sa famille. Ayant une haute opinion du jugement et

du caractère réfléchi de son fils aîné, elle ne s'opposa point au désir qu'il lui manifesta de continuer à servir dans le régiment de Beauvoisis, dont il s'était acquis l'estime et la considération. Le comte de Crillon, colonel du régiment d'infanterie de Bretagne, admit, sur la recommandation de M. de Chabrol, son lieutenant-colonel, le deuxième fils de M[me] Desaix comme troisième sous-lieutenant en pied sans appointements, et ouvrit ainsi la carrière militaire à un héros. Le roi signa le brevet, le 20 octobre 1783, après que Chérin, généalogiste de Sa Majesté eut certifié la noblesse du candidat (4, 5 et 6). Le chevalier de Veygoux (ce fut le titre sous lequel Desaix fut longtemps et presque exclusivement connu à l'armée, pour le distinguer de son frère aîné et de ceux de ses cousins qui portaient le nom patronymique), partit plein de joie et d'illusions pour Grenoble, lieu de sa garnison, et prit rang dans la première compagnie.

Parmi les régiments de France, celui de Bretagne se faisait remarquer par sa discipline, par son instruction , par l'esprit philosophique de ses officiers. Ceux-ci avaient embrassé avec ardeur les idées nouvelles, que les écrits de Voltaire et le *Contrat Social* avaient propagées. Aussi la foi antique, les convictions puisées au foyer paternel, n'exerçaient plus sur eux le même empire, et la révolution, qui se préparait

au nom de la liberté, rencontra de vives sympathies dans leurs rangs. Le chevalier de Veygoux ne tarda pas à subir l'influence du milieu qui l'entourait. Un autre horizon s'ouvrait devant ses yeux; l'histoire se présentait à lui sous une autre forme; il entendait parler d'émancipation de l'esprit humain, de constitutions, de droits des peuples. Ces mots qui lui étaient inconnus, ce langage, si différent de celui qui jusqu'à ce jour avait frappé ses oreilles, lui firent sentir la nécessité de l'étude. Il s'y livra dès lors avec passion, dévora tous les ouvrages de Voltaire et de Rousseau, prit goût aux théories politiques de Diderot, d'Helvétius, de Mably et de Condillac. C'était le temps où les peuples, entraînés par un désir immodéré d'innovations, que l'école philosophique du siècle provoquait sans cesse, envoyaient des députations aux écrivains les plus célèbres, pour leur demander des constitutions; comme si une constitution rationnelle et durable pouvait jaillir du cerveau d'un homme étranger aux mœurs, aux besoins d'un pays, comme si elle ne devait pas être l'œuvre lente et progressive des siècles. Deux écrits surtout séduisirent son imagination, l'*Histoire de Charles XII*, et l'*Histoire philosophique des deux Indes*. Il aimait dans le premier le charme du style de l'auteur, la témérité, le génie aventureux du rival de Pierre-le-Grand; et sa na-

ture généreuse trouvait un aliment à ses aspirations dans l'ouvrage de l'abbé Raynal, qui dépeignait avec tant de feu les malheurs de la race noire, les cruautés des conquérants, les vicissitudes des empires de l'Orient et celles du Nouveau-Monde. Une grande révolution, à laquelle l'Europe avait applaudi, venait d'ailleurs de s'accomplir au-delà des mers : l'Amérique du Nord avait secoué le joug de la métropole, après une lutte glorieuse, secondée par le roi Louis XVI, lutte à laquelle la noblesse de France s'était associée. On répétait en tous lieux, surtout dans les rangs de l'armée, les noms de Lafayette, de Rochambeau, de Lameth, de Bouillé, de Ségur ; ces noms et d'autres encore avaient acquis une popularité immense. A son retour d'Amérique, à l'issue d'une grande fête donnée à la cour, le marquis de Lafayette avait eu l'honneur de recevoir le bougeoir des mains du Roi, et de précéder Sa Majesté jusque dans ses appartements, faveur qui ne s'accordait qu'aux personnages de la plus haute distinction. Un engouement universel s'était ainsi manifesté à l'égard de toutes les pensées de réforme et d'affranchissement.

Il est aisé de concevoir l'effet que ces événements et cette tendance générale durent produire sur l'esprit du chevalier, jeune, ardent, impressionnable, vivant au milieu d'officiers qui participaient à cet élan de

l'opinion. Cette disposition néanmoins ne trouvait guère moyen de se développer dans la nouvelle résidence assignée, en 1784, au régiment de Bretagne; on l'avait envoyé à Briançon, l'un des lieux habités les plus élevés et les plus sauvages des Alpes. Chacun comparait avec tristesse son sort à celui des officiers qui avaient été assez heureux pour combattre les Anglais en Amérique, sous les yeux de Washington, ou sur l'Océan, sous les ordres du Bailli de Suffren. Condamné à l'inaction dans cette forteresse reculée, le chevalier s'attacha plus vivement que jamais à acquérir les connaissances qu'il ambitionnait, à satisfaire son goût pour les voyages et les explorations scientifiques. Depuis longues années, vivait retiré à Briançon un major de place, M. Doumet, qui avait étudié les Alpes sous le point de vue militaire; il se plaisait à former à la science de la stratégie les jeunes officiers qui témoignaient du goût pour ses leçons. Le chevalier de Veygoux devint un de ses élèves les plus assidus, parcourut avec lui les cimes et les vallées du Dauphiné, explora les cols et les passages des montagnes, leva des cartes, rédigea des rapports et prépara ainsi son éducation militaire. Poussant des reconnaissances jusqu'aux frontières de la Savoie et de l'Italie, il étendit en même temps ses notions en minéralogie et en botanique, sciences qui eurent toujours un grand

attrait pour lui. Admirateur des beautés de la nature, passionné pour les souvenirs et les monuments antiques, rien n'échappait à son active curiosité, et ses impressions étaient recueillies dans des notes qui malheureusement ont été perdues. Tour à tour gai et sérieux, il ne dédaignait pas les distractions de la vie de garnison, qu'il savait allier avec les devoirs militaires et l'amour de l'étude ; car on découvre ces lignes dans une lettre, écrite lorsqu'il était déjà général de division : « Je ne suis pas plus heureux avec deux mille six cents livres par mois, que je ne l'étais avec cent, quand j'étais un étourdi de sous-lieutenant. »

Pendant ces premières années de service, les plaisirs de la famille rappelèrent quelquefois le chevalier en Auvergne, en même temps que ses frères et ses cousins. Dans l'état de paix profonde qui régnait en Europe, les congés étaient faciles à obtenir, et les officiers usaient largement de cette faculté. Les scènes joyeuses de la vie de gentilhomme se renouvelaient alors à Veygoux, les imaginations étaient sans cesse en travail pour inventer quelque jeu nouveau ; car tous étaient jeunes, tous étaient sous-lieutenants ; plusieurs appartenaient aux compagnies d'élite, chargées de la garde du drapeau. Durant l'hiver si rude de 1789, le chevalier donna l'idée de construire un fort à la Vauban, avec la

neige et la glace, et de procéder à un siége. La proposition adoptée par acclamation, il traça le plan, et se mit à l'œuvre avec les sous-lieutenants et les jeunes gens du village. Lorsque le travail fut achevé, lorsqu'il fut possible d'en saisir l'ensemble, il excita l'admiration générale; on parla longtemps dans le pays du fort de glace, qui résista aux chaleurs de l'été suivant, et ne disparut qu'après dix-huit mois d'existence. Les soldats du Rhin virent plus tard leur jeune général se livrer de même, dans les intervalles de repos, avec les officiers de son état-major, à des jeux qui rappelaient les temps de l'école militaire. Le chevalier exerçait un grand ascendant sur les cultivateurs de la contrée; enjoué, vif, obligeant, adroit dans tous les exercices du corps, étranger à tout sentiment de fierté, il avait acquis une popularité universelle. Ses amis du village lui étaient entièrement dévoués, l'associaient à toutes leurs fêtes, lui confiaient toutes leurs peines. S'ils s'étaient rendus coupables de quelque délit sur le domaine de Veygoux, il plaidait leur cause auprès de sa mère; si quelque vache errante, rapporte la tradition, s'aventurait dans les prés réservés, il disait au serviteur qui la chassait: « Laissez-la faire, il y en aura bien assez pour les nôtres. » Au sein de sa famille, il donnait l'essor aux opinions libérales qu'il avait puisées dans son

régiment, et se trouvait quelquefois en dissentiment avec sa mère et avec son frère aîné sur les questions politiques.

L'exaltation, le besoin des réformes, le penchant aux innovations étaient d'ailleurs universels à cette époque; et les gentilshommes suivaient le torrent. Au Louvre, dès 1788, les ducs et pairs du royaume avaient proposé de supporter les impôts et les charges publiques, dans la juste proportion de leurs fortunes, sans exemption pécuniaire quelconque. Le 24 mars 1789, l'assemblée de la noblesse d'Auvergne, réunie en la sénéchaussée de Riom, sous la présidence du marquis de Langeac, grand sénéchal, rendit cette mémorable déclaration de principes, consignée dans le cahier des instructions qu'elle remit à ses députés aux États Généraux (1) :

« La noblesse d'Auvergne vous charge de la défense et du recouvrement des droits de la nation... Souvenez-vous que la nature a fait les hommes égaux.... Que, par vos soins, la France soit heureuse!

« L'assemblée des représentants de la nation française, formant les États Généraux, est la seule

(1) Instructions pour les députés de la noblesse aux États Généraux, arrêtées dans l'assemblée de la sénéchaussée d'Auvergne, séante à Riom, le 24 mars 1789. *(Bibliothèque de Clermont-Ferrand.)*

puissance compétente pour établir les impôts et faire les lois sous la sanction du Roi.

« Tous les citoyens français, depuis le premier rang jusqu'au dernier, quelque profession qu'ils exercent, doivent être également soumis aux lois et protégés par elles. Aucun agent de l'administration ne peut prononcer un jugement.

« La personne du Roi est sacrée, ses ministres sont responsables; le Roi ne peut départir à ses officiers aucun pouvoir qui ne soit prévu et défini par la loi.

« La liberté des opinions faisant partie de la liberté individuelle, puisque l'homme ne peut être libre, quand sa pensée est esclave, la liberté de la presse doit être accordée, sauf les précautions qui seront prises par les États Généraux.

« L'impôt doit être proportionné aux vrais besoins dans l'octroi, et aux vraies facultés dans la répartition. En conséquence, l'ordre de la noblesse de la sénéchaussée d'Auvergne, considérant que les membres qui la composent sont nés citoyens, et voulant donner à ses concitoyens du tiers état une preuve de l'esprit qui l'anime et du désir qu'il a de cimenter l'union entre tous les ordres, a fait unanimement le vœu solennel de supporter avec égalité, chacun en proportion de ses facultés, les contributions et les impôts qui seront désormais établis par la nation.

« Les aides et gabelles, les jurandes, les prisons d'Etat seront supprimées; toutes les douanes seront portées aux frontières, le commerce intérieur sera parfaitement libre, tous droits du fisc nuisibles au commerce et à l'industrie seront abolis.

« Il n'y aura plus ni cumul, ni traitement excédant vingt mille livres.

« Le choix libre des officiers municipaux sera rendu aux villes.

« L'éducation publique sera établie sur des bases propres à former des citoyens utiles. »

Enfin, quant aux intérêts, quant aux prérogatives de l'ordre de la noblesse, les gentilshommes ne réclament que quelques fondations militaires, en faveur de ceux d'entre eux dont la pauvreté, bien constatée par les états provinciaux, sera le premier titre d'admission. « Les députés, disent-ils, sont chargés de représenter que, si tous les citoyens sont enfants de la patrie, il n'en est point qui aient autant de droits à ses préférences et aussi peu de part à ses ressources, que la portion la plus pauvre de la noblesse. L'Auvergne, plus qu'aucune autre province, s'honore d'un grand nombre de gentilshommes, auxquels il ne reste que le souvenir de ce que furent leurs pères, et l'inquiétude de ce que deviendront leurs enfants. Etrangers aux abus qui ont trop sou-

vent enrichi leurs égaux, et à l'industrie qui ouvre tant de moyens de fortune aux autres citoyens, ils n'ont de ressources que dans ce modique patrimoine, autrefois exempt, et qu'ils viennent de soumettre à l'impôt. »

Tels étaient, en 1789, avant que la révolution n'eût fait jaillir aucun éclair menaçant, les sentiments et le langage de cette noblesse d'Auvergne qui, peu après, devait subir tant de défiances et de persécutions. En se reportant aux tristes jours que le pays ne tarda pas à traverser, on se demande, en présence de cette déclaration de principes que l'esprit le plus libéral ne saurait désavouer, quelles causes fatales ont pu armer une partie de la France contre l'autre, quelles passions ont pu s'allumer pour des conquêtes politiques, assurées même avant le début de la lutte.

Toutes les branches de la famille Desaix furent représentées par leurs chefs à l'assemblée de la sénéchaussée de Riom; tous adhérèrent à cette solennelle déclaration. Ces grands débats exaltaient les sentiments généreux du chevalier de Veygoux; il regretta de ne pouvoir y prendre part, et retourna dans le Dauphiné, où l'agitation soulevée par le parlement de Grenoble avait amené des troubles et des émeutes. Depuis un an, l'intervention des troupes y était devenue fréquemment nécessaire;

l'opinion publique, prononcée dans cette province en faveur des réformes et des innovations, avait réagi sur l'esprit du régiment de Bretagne, et n'avait pas été sans influence sur celui du jeune sous-lieutenant.

CHAPITRE DEUXIÈME.

PREMIÈRES PHASES DE LA RÉVOLUTION.

Mai 1789. — Décembre 1792.

Débuts de la Révolution.— Origine de l'émigration. —Esprit de l'armée.— Voyage du sous-lieutenant Desaix à Paris.— Coalition de la noblesse d'Auvergne.— Régiment de Bretagne à Strasbourg.— Etat de l'Alsace au commencement de 1791.— Desaix, aide de camp du colonel Matthieu Dumas.—Troubles.— Révolte du régiment de Beauvoisis contre ses officiers.— Desaix, commissaire des guerres à Clermont.— Sa position vis-à-vis de sa famille.— Refus d'émigrer.— Déclaration de guerre de la France à l'Autriche. — Desaix de retour en Alsace.— Nommé aide de camp du général Victor de Broglie à l'armée du Rhin.— Manifeste du duc de Brunswick.— Première rencontre.— Révolution du 10 août 1792. — Chute de la Royauté.— Refus de serment.— Desaix arrêté dans les Vosges, détenu, remis en liberté, nommé capitaine adjoint à l'état-major du Rhin.— Fin de 1792.

Les grands événements de l'année 1789 commençaient à se développer. Les États Généraux réclamés par tous les ordres s'étaient déclarés, dès l'ouverture de leur session, Assemblée Nationale. Le tiers état avait répondu à l'appel de Sieyès, et la souveraineté du peuple avait été proclamée par Mira-

beau. La révolution opérée dans les idées passa bientôt dans la rue; elle inaugura son règne par la prise de la Bastille, par le massacre du gouverneur de Launay et par celui de Flesselles, le prévôt des marchands. Le peuple avait appris à connaître sa puissance, les gardes françaises avaient donné le premier exemple d'insubordination et de révolte dans l'armée, et la cour était saisie d'effroi. La famille de Polignac, alarmée de l'impopularité et des cris de menaces que son ascendant sur l'esprit de la reine lui avait attirés, songea aussitôt à quitter la France et à entraîner les princes du sang. Il lui fut facile de convaincre le comte d'Artois, qui se rappelait encore les insultes dont son carrosse avait été l'objet, lors de l'enregistrement forcé des édits du Roi à la cour des comptes, en 1787. Les princes de la maison de Condé parurent hésiter; mais on fit appel à leurs sentiments d'honneur, à la nécessité de chercher, au dehors, des appuis pour relever l'autorité royale avilie, et ils cédèrent. L'émigration sortit ainsi des ruines de la Bastille : faute irréparable, dont les auteurs n'avaient pas calculé les conséquences; détermination fatale, puisqu'en entraînant plus tard presque toute la noblesse hors du territoire, elle aiguisa les passions, fournit une arme terrible aux adversaires de la royauté, et, laissant le trône sans défenseurs, accéléra sa chute.

La fureur populaire ne s'était pas encore tournée, à ce moment, contre les gentilshommes, et les motifs qui pouvaient légitimer l'émigration ne se produisirent qu'après ce premier départ. Alors seulement se répandirent dans les provinces ces bandes sinistres, qui détruisirent les terriers, et massacrèrent les nobles, sans distinction d'âge et de sexe; alors seulement, on vit Foulon et Berthier assassinés à Paris, M. de Montesson et son beau-père fusillés au Mans, M. de Barras coupé en morceaux en Languedoc, un seigneur paralytique jeté sur un bûcher en Normandie, le major de Belzunce égorgé à Caen, des danses de cannibales autour du chevalier d'Ambly, traîné nu sur un fumier, et une foule de femmes de haute naissance contraintes, le poignard sur la gorge, de livrer leurs bijoux et leurs titres féodaux (1). Les jours qui suivirent cette première explosion de la révolution furent des jours néfastes, et firent naître les plus sombres pressentiments. Une terreur panique planait sur les campagnes, l'imagination grossissait encore les calamités publiques; l'incendie, disait-on, menaçait les récoltes, la famine allait décimer la France, des signes du courroux céleste avaient paru dans les airs.

(1) *Moniteur*, 1789, numéros 33 et suivants. Relation des événements qui ont accompagné et suivi la prise de la Bastille.

Pendant ce temps, à l'Assemblée nationale, la noblesse, cédant à un élan de désintéressement, rappelant le vœu de l'égalité proportionnelle des impôts émis par les ducs et pairs du royaume, huit mois auparavant, sacrifiait sur la tribune, dans la fameuse nuit du 4 août 1789, ses priviléges et ses prérogatives, en votait avec enthousiasme l'abolition, sur les propositions des vicomtes Matthieu de Montmorency et de Noailles, des marquis de Foucault et de Mortemart, des ducs d'Aiguillon, du Châtelet, de Castries et d'Aumont. Après tant de sacrifices, après tant de preuves de patriotisme, les gentilshommes, croyant avoir assez fait pour le pays, essayèrent des tentatives armées sur divers points de la France, afin de restaurer la monarchie; mais ils agirent sans ensemble et sans succès. L'inutilité de ces sacrifices et de ces efforts, les défiances qui ne cessaient de les poursuivre, l'appel constant fait à leur honneur par le premier noyau qui avait franchi les frontières, les déterminèrent à la fin, presque tous, à se jeter dans les hasards de l'émigration.

Les phases si diverses que cet entraînement eût à subir, avant d'aboutir à ce dernier terme, eurent un grand retentissement dans l'armée, spécialement dans l'infanterie. Le corps des officiers se recrutait presque exclusivement parmi la noblesse.

Cette barrière infranchissable opposée à l'avancement, et l'ordonnance impolitique de 1776, provoquée par le comte de Saint-Germain et empruntée à la Prusse, ordonnance qui avait aggravé la discipline en introduisant les coups de plat de sabre et d'autres punitions corporelles, avaient altéré les dispositions de l'armée. Un sourd mécontentement et des sentiments de désaffection, alimentés encore par la longue durée de la paix, germaient dans ses rangs. Elle saluait de ses vœux l'ère nouvelle inaugurée par la Constituante, qui avait consacré la légitimité de toutes les ambitions, et laissait entrevoir la nécessité et les chances de la guerre. Une opposition trop profonde d'intérêts et d'idées existait entre l'officier et le soldat, pour ne pas se manifester, dès l'origine de la révolution, d'abord par des actes plus répétés d'insubordination individuelle, plus tard par des révoltes et des séditions. Quelques corps de cavalerie, animés d'un esprit moins démocratique, demeurèrent presque seuls fidèles à leurs chefs; il y en eut même qui les suivirent jusqu'au-delà des frontières; mais dans l'infanterie, la plupart des régiments chassèrent ceux dont les opinions ne sympathisaient pas avec les leurs.

Le régiment de Bretagne fut du très-petit nombre de ceux où aucune violence ne fut commise, où l'é-

migration trouva peu de partisans, et les cadres y demeurèrent à peu près intacts, sauf pour les grades supérieurs. Là, en effet, presque tous les officiers, depuis le sous-lieutenant jusqu'au capitaine, partageant les idées nouvelles, conservèrent la confiance du soldat et donnèrent même l'exemple d'une résistance légale à l'autorité de leur colonel. Le mestre de camp, baron de Coetlosquet, avait succédé au comte de Crillon; homme sévère, inflexible, il avait fait jeter trois lieutenants dans un cachot pour une faute légère. Ils y languirent pendant neuf mois, et n'obtinrent la liberté qu'au prix de leur démission. Cet acte de rigueur détermina, de la part du corps des officiers, une manifestation inusitée : ils firent appel à la justice de l'Assemblée Nationale devenue toute puissante, envoyèrent à Paris le capitaine Duféron et lui donnèrent, comme adjoint, le sous-lieutenant de Veygoux, pour soutenir leur cause. Toujours passionné pour les voyages, ce dernier avait mis à profit son séjour à Huningue, où son régiment était en garnison depuis un an. Il venait d'explorer les montagnes de la Suisse, et saisit avec empressement l'occasion qui lui était offerte de voir Paris, cette capitale célèbre, foyer intellectuel du monde, théâtre de tant de mémorables événements, et dont l'influence pesait déjà d'un si grand poids sur les destinées de la France.

Les deux délégués y arrivèrent pendant l'automne de 1790, au milieu de l'agitation causée par l'attente des débats politiques, qui menaçaient Mirabeau et le duc d'Orléans, accusés par le parti de la Cour d'avoir préparé les évènements du 5 et du 6 octobre 1789. La famille royale assiégée, durant ces déplorables journées, dans le palais de Versailles, avait été ramenée en triomphe à Paris par une populace féroce, que traînait après elle la fameuse Théroigne de Méricourt, et que précédaient des têtes de gardes du corps, portées sur des piques sanglantes. Le chevalier de Veygoux n'oublia jamais la séance, dans laquelle il vit Mirabeau repousser avec dédain les imputations de ses ennemis, et dire « qu'il ne comprenait pas comment on avait pu mettre au nombre des conspirateurs et des criminels les plus exécrables, un homme qui avait la conscience d'avoir toujours voulu être utile à son pays, et de ne lui avoir pas toujours été inutile (1). » Le sous-lieutenant n'avait jamais entendu cette voix éloquente du tribun, dont les accents accueillis par des salves d'applaudissements, soulevaient les passions populaires, et il en fut vivement ému. La durée de son séjour à Paris fut partagée, ainsi que nous l'apprend un de ses camarades (2), entre

(1) *Moniteur*, 1790, numéro 274. Séance du 2 octobre.
(2) Éloge historique du général Desaix, par Joseph Lavallée.

les monuments, les musées et les bibliothèques. Le jardin du roi eut pour lui un attrait particulier; il y passa bien des heures. Le comte de Beaufranchet d'Ayat, capitaine de cavalerie de Royal-Berry, introduisit son jeune parent dans la famille du colonel Matthieu Dumas, directeur du dépôt de la guerre, déjà connu par ses services militaires en Amérique, par ses missions diplomatiques en Allemagne et en Orient; il le mit en rapport avec le spirituel Beaumarchais et avec une femme d'une haute distinction, madame Delarue. Le chevalier fréquenta le Théâtre-Français, fut témoin des débuts de Talma, dans les scènes du *Charles IX* de Chénier. Cette pièce partageait alors avec le *Mariage de Figaro* la faveur du public, et comptait parmi ses plus chauds défenseurs un homme nommé Danton.

L'Assemblée nationale avait accueilli, sur ces entrefaites, dans sa séance du 14 octobre, d'après le rapport du général Menou, la demande des délégués du régiment de Bretagne, et avait décrété que le Roi serait prié d'ordonner la formation d'une cour martiale, afin de faire juger les officiers atteints par la sévérité du colonel de Coetlosquet (1).

L'émigration n'avait pas encore pris un grand accroissement. La noblesse voyait néanmoins avec

(1) *Moniteur*, 1790, numéro 289. Séance du 14 octobre.

douleur le pouvoir royal affaibli, dégradé, une auguste famille livrée à la merci de la multitude, et les liens de la discipline militaire relâchés ou rompus. Tout récemment une insurrection formidable avait éclaté, à Nancy, dans le régiment suisse de Châteauvieux, et n'avait été comprimée qu'avec les plus grandes difficultés par la fermeté du général de Bouillé et par le courage des gardes nationales de la Lorraine. Les gentilshommes, attribuant tous ces désordres à l'Assemblée nationale, méditèrent sa ruine et organisèrent contre elle une conspiration, dont le siége fut établi à Lyon. Les princes émigrés devaient accourir de Turin, se rendre maîtres de la seconde ville du royaume, que son commandant, le comte de la Chapelle, devait leur livrer, marcher de là sur Paris à la tête des régiments et des sujets restés fidèles, renverser la Constituante et remettre le Roi en possession de ses droits. La noblesse d'Auvergne témoigna, dans cette circonstance, tout son dévouement à la cause de la monarchie. La conspiration fut découverte, le mouvement échoua, un grand nombre de membres de cette noblesse furent obligés de fuir; mais on avait jeté les bases d'une ligue, dont le réseau s'étendit, dont les statuts furent imités par d'autres provinces. « Les signataires de l'acte de coalition s'engageaient, sur leur honneur, à employer toutes

leurs forces et tous leurs efforts, pour maintenir la religion catholique dans son ancienne splendeur, à marcher ensemble et toujours réunis, pour rendre au roi Louis XVI sa couronne et sa puissance, dont une assemblée criminelle et parjure l'avait dépouillé. Ils juraient d'abandonner volontiers leurs droits pécuniaires, mais de protester sans cesse en faveur du maintien du principe de la noblesse, et d'obéir en toutes circonstances aux princes (7). » Dans la famille Desaix, et parmi ses alliés, le capitaine de Beaufranchet et le sous-lieutenant de Veygoux furent les seuls qui n'adhérèrent pas à cet acte de coalition.

Une ordonnance récente avait fait perdre au régiment de Bretagne son nom de province et lui avait assigné la dénomination de 46me de ligne. Ce régiment était, au commencement de 1791, en garnison à Strasbourg. Le chevalier de Veygoux dut à cette circonstance de revoir son frère aîné ainsi que ses cousins, qui servaient à Landau, dans le régiment de Beauvoisis, et d'être témoin et acteur dans les événements, si dignes d'intérêt, que la révolution fit naître sur cette frontière de la France.

L'Alsace, depuis l'ouverture des états généraux, était en proie à une agitation extrême. Allemande par les mœurs, par les coutumes, par le langage, elle se souvenait de ses antiques libertés munici-

pales ; ses cités rêvaient le retour à l'état de villes libres, et les Protestants, qui n'avaient pas oublié la révocation de l'édit de Nantes, applaudissaient à chaque atteinte portée au pouvoir royal. A Strasbourg, la nouvelle de la prise de la Bastille fut accueillie par le pillage de l'hôtel-de-ville. Cet événement entraîna la fuite des familles aristocratiques, dont les ancêtres avaient signé la capitulation, en vertu de laquelle cette place importante avait été cédée à Louis XIV. Le commissaire royal, M. de Dietrich, attaché à l'opinion constitutionnelle, partisan de Mirabeau, de Lafayette, de Barnave, de Dupont de Nemours, ne tarda pas à acquérir une grande influence à Strasbourg. Mais le mouvement était imprimé, les sociétés populaires avaient pris naissance, et il dut entreprendre avec elles une lutte acharnée qui lui fut fatale, et qui remua profondément cette contrée. L'Assemblée nationale, par ses décrets sur la suppression des ordres religieux et sur la constitution civile du clergé, avait jeté parmi les masses un nouveau ferment de discorde, plus dangereux encore, puisqu'elle attaquait la foi et les croyances d'une population attachée à son culte, à ses images, à ses autels. C'était au nom de la liberté qu'on opprimait les consciences, qu'on brisait violemment les liens religieux, qu'on chassait les moines de leurs couvents, qu'on disait aux prêtres : « Vous prêterez

serment à la Constitution qui blesse tous vos sentiments, ou vous serez traités en perturbateurs de l'ordre public. » Cette législation tyrannique détermina une résistance opiniâtre, surtout en Alsace. Les convictions y étaient ardentes, le souvenir des luttes de la Réformation ne s'y était jamais éteint, et l'hostilité des divers cultes rendait le zèle religieux plus fervent. Les proclamations des princes émigrés campés le long de la frontière, les protestations et les monitions du cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg, retiré dans ses possessions d'outre Rhin, entretenaient cette tendance des esprits. Enfin, le délire de la liberté avait égaré la raison du peuple; les propriétés n'étaient plus respectées, des dévastations se commettaient tantôt sur un point, tantôt sur un autre; de vieilles haines s'étaient réveillées, et l'on avait vu des communes marcher, les armes à la main, les unes contre les autres.

Telle était la situation de l'Alsace, lors de l'arrivée du régiment de Bretagne et du chevalier de Veygoux à Strasbourg. Presque chaque jour, il y avait des attroupements à dissiper. L'autorité des chefs était difficile à maintenir. Les militaires étaient mêlés à ce désordre général, les soldats fréquentaient les sociétés populaires, faisaient des motions patriotiques. Les premiers mois de 1791 furent surtout fertiles en événements. La fermentation avait pris

une intensité nouvelle dans la ville; il avait été fait défense de célébrer le service divin sur les autels de la cathédrale, dont le chapitre était dévoué au cardinal-évêque. Le silence des cloches restées muettes depuis deux jours, émut et agita toute la population catholique, et les troupes furent consignées dans leurs casernes. Le 17 janvier au matin, une vive rumeur mit en mouvement le régiment de Bretagne. Trois carrosses antiques venaient de s'arrêter à l'entrée de la cour; douze dames en descendirent. L'une d'elles, femme du président du directoire du département, s'adressant aux officiers et aux soldats accourus en foule, leur dit que la cause de la religion les amenait près d'eux, que cette cause était en péril, qu'on voulait leur enlever leur culte et leurs églises, qu'elle et ses compagnes les conjuraient de ne pas les abandonner (1). Le sous-lieutenant de Veygoux, mêlé au groupe, fut chargé de répondre à cette supplique inusitée, parla du dévouement du régiment à la religion, à l'autorité, à la ville, et reconduisit galamment les dames à leurs carrosses. Cet épisode singulier, qui se répéta dans d'autres quartiers, fit grand bruit à Strasbourg; un rapport fut adressé à

(1) Neue Vaterlandische Geschichte der Stadt Strasburg, von Johann Friese.

l'Assemblée nationale, et les dames pétitionnaires furent menacées d'être mises en accusation pour avoir provoqué à l'indiscipline. Une semaine s'était à peine écoulée, qu'une rumeur d'un genre tout différent se répandit par la ville. Pendant la nuit qui avait précédé le jour fixé pour la prestation du serment imposé aux prêtres, la lune, disait-on, s'était montrée couverte d'un voile aux trois couleurs nationales. Un journal du temps rapporte gravement que le fait eut pour témoins les sentinelles et les corps-de-garde, et que cet astre patriotique, orné de sa cocarde nationale, avait ému jusqu'aux larmes la garde civique et la troupe de ligne (1).

La fermentation croissante des esprits détermina l'administration municipale à solliciter l'envoi de commissaires extraordinaires, munis de pleins pouvoirs, afin d'assurer l'exécution des décrets et le rétablissement de la tranquillité publique. Le choix du gouvernement tomba sur le colonel Matthieu Dumas, qui devait présider la commission, sur M. de Foissey, procureur général au parlement de Nancy, et sur Hérault de Séchelle, avocat général au parlement de Paris, qui, plus tard, devait se signaler par son exaltation, et périr sur l'échafaud avec Danton, après avoir été membre du comité de

(1) Geschichte der gegenwärtige Zeit von Johann Friederich Simon und Andreas Meyer Sohn.

salut public et président de la Convention. Le parti constitutionnel fondait de grandes espérances sur le concours des commissaires. Attendus avec impatience, ceux-ci firent leur entrée dans Strasbourg, le 27 janvier, au son des cloches, au bruit du canon, et avec tout l'appareil réservé aux représentants du pouvoir exécutif.

Las depuis longtemps d'un régime de patrouilles continuelles, d'un service militaire qui l'appelait sans cesse sous les armes, afin de réprimer tantôt une insurrection dans les campagnes, tantôt une émeute de femmes dans les églises, le sous-lieutenant de Veygoux saisit l'occasion. Etant connu du colonel Dumas, il alla s'offrir à lui comme aide de camp. Le colonel l'accepta, quoique M. Delarue, son beau-frère, remplît déjà ces fonctions auprès de lui (8). Le secours du chevalier ne fut pas inutile aux commissaires, dans le cours de la mission difficile qu'ils eurent à remplir. L'émigration faisait des progrès sensibles, sous l'influence des proclamations des princes et des mandements du cardinal-évêque de Rohan. Les moines et les prêtres fuyaient avec les reliques et les vases sacrés sur la rive allemande, où les fidèles de l'Alsace allaient, les dimanches, entendre le service divin; on vit les religieux du couvent des Récollets marcher processionnellement vers le Rhin, les croix et les ban-

nières renversées. L'autorité et la médiation des commissaires étaient réclamées presque chaque jour, et leur sûreté fut fréquemment compromise. Une vive effervescence s'était manifestée à Colmar. Cettè ville catholique, où les moines jouissaient d'un grand crédit, était agitée par une troupe armée, dévouée au comte d'Artois, et envoyée clandestinement, dans un but de contre-révolution, par le vicomte de Mirabeau, qui avait levé une légion en Allemagne. Le comité supérieur de Colmar avait refusé de convoquer la garde nationale, quoique les Commissaires eussent été annoncés. La nuit était close, lorsque ceux-ci arrivèrent à la demeure qui leur avait été assignée; ils y furent assaillis par des huées et des vociférations. La foule criait : Vive le comte d'Artois! à bas les Jacobins! les Commissaires à la lanterne! et commençait à faire pleuvoir des pierres contre la porte de l'hôtel, que MM. Delarue et de Veygoux défendaient de leur mieux, secondés par quelques gardes nationaux de bonne volonté. Le colonel Dumas fait illuminer les croisées de l'hôtel, paraît au balcon, cherche en vain, par ses discours, à calmer la fureur populaire. Le petit peloton commandé par les deux aides de camp allait succomber, lorsque, de l'un des faubourgs de Colmar, débouche soudain une troupe de bateliers, armés de bâtons, accourus à la voix de leur syndic. Ils

frappent vigoureusement au milieu du rassemblement qui assiége l'hôtel, mettent tout en fuite et délivrent commissaires et aides de camp. De Colmar, la commission se rendit à Huningue, puis revint à Strasbourg. Il y avait partout des troubles à réprimer. L'Assemblée nationale multipliait les causes d'agitation; elle avait déclaré le cardinal de Rohan déchu de ses fonctions d'évêque, avait agi de même vis-à-vis des curés qui refusaient de prêter serment, et faisait procéder à des élections dérisoires. Mais l'évêque élu n'avait pu être installé que sous la pression de la force armée, qui stationnait aux portes de la cathédrale, mèches allumées; le lendemain, ses ornements sacerdotaux furent lacérés par des femmes, au pied même de l'autel sur lequel il voulait officier, et il fut contraint de chercher un refuge dans la demeure des commissaires.

Le chevalier, ou pour parler le langage du temps, M. Veygoux (car déjà on ne s'appelait plus que M. Condé, M. Broglie, M. Montmorency) accompagna le colonel Dumas et le général Kellermann à Landau, dont l'état-major avait passé dans le camp des princes. Il vit dans le régiment de Beauvoisis son frère aîné et ses cousins MM. Desaix de Rochegude, de Guilhem et de Servières, qui, eux aussi, songeaient à émigrer, et qui cherchèrent à l'entraîner. Mais leurs efforts échouèrent contre son atta-

chement au pays et aux principes constitutionnels, en dehors desquels il disait qu'il n'y avait point de salut pour la monarchie. Il partageait les opinions et les illusions de Lafayette, des Lameth, de Matthieu de Montmorency, et ne comprenait pas le but de l'émigration. Le genre de vie qu'il avait mené depuis sa sortie de l'école d'Effiat, les amitiés qu'il avait contractées, les lectures dont il avait nourri son esprit, avaient effacé toute sympathie politique entre lui et sa famille. L'événement qui éclata, le 10 avril 1791, à Wissembourg, amena une séparation définitive. Le régiment de Beauvoisis venait d'arriver de Landau dans cette petite ville, travaillée par les sociétés populaires. Défense avait été faite aux soldats de se rendre au club des Amis de la Constitution. Plusieurs, néanmoins, s'y trouvaient pendant la soirée du 10, lorsqu'un mouvement tumultueux fut signalé dans la rue. Les officiers s'étaient donné rendez-vous autour de la maison du club, en gardaient les issues, et s'efforçaient d'arrêter les soldats qui se présentaient. Un grenadier, blessé d'un coup d'épée, au milieu des ténèbres, appelle ses camarades à son secours. Bientôt on entend battre la générale, et on distingue, à la lueur des torches, le régiment entier sorti de ses casernes, conduit par les sous-officiers, traversant la ville aux cris de : Vive la Nation ! et demandant la liberté des

prisonniers. Sur le refus du colonel, la municipalité les fait élargir; le tumulte augmente, une mêlée s'engage dans l'obscurité, plusieurs officiers succombent. Kellermann accourt de Landau, propose aux soldats de reprendre leurs officiers : Ils ont tiré l'épée contre nous, répondirent-ils, nous ne les reconnaissons plus pour chefs. Les soldats désignent ensuite ceux qu'ils repoussent et ceux qu'ils veulent conserver. Mais déjà le corps des officiers de Beauvoisis se disposait à émigrer; la plupart passèrent à Worms auprès du prince de Condé; quelques-uns seulement consentirent à demeurer après cette insurrection, qui laissa le sous-lieutenant de Veygoux, presque seul de sa famille, dans les rangs de l'armée. Le départ des commissaires pour Paris fit cesser les fonctions temporaires d'aide de camp, dont le colonel Dumas l'avait investi; il rentra dans son régiment ci-devant de Bretagne, devenu le 46e de ligne, et revint avec lui à Huningue. La garnison de cette place avait dû être renforcée, par suite des rassemblements d'émigrés signalés dans le Brisgau et dans les états de Porentruy. Huningue était animé d'un esprit patriotique très-prononcé, et le patriotisme y fut encore exalté par une attaque tentée sur les avant-postes.

Tout contribuait à favoriser le mouvement révolutionnaire. Il avait paru un décret, qui enjoignait

à tous les officiers de terre et de mer de prêter serment de fidélité et d'obéissance à la Constitution et au Roi. Peu de jours après, on apprit la fuite de Louis XVI et son arrestation à Varennes; le drapeau tricolore remplaça l'étendard de Montjoye Saint-Denis; cent mille gardes nationaux furent appelés sous les armes, et les bruits de guerre acquirent plus de consistance. Sous le coup de ces décrets et de ces événements, l'émigration prit un essor considérable. Le serment exigé, la substitution des nouvelles couleurs nationales à celles de l'antique drapeau de la France, répugnaient à l'immense majorité de la noblesse, qui ne reconnaissait plus dans l'autorité royale une volonté libre, indépendante, et ne voyait d'espoir que dans le camp des princes. L'insubordination des régiments, la violence des soldats vis-à-vis de leurs chefs, dépassaient toutes les bornes. A Phalsbourg, les officiers du régiment, auquel sa belle conduite en Amérique avait fait donner le nom de Royal-Auvergne, d'Auvergne-sans-tache, ayant refusé d'assister à la fête de l'arrestation du Roi, les soldats se réunissent en armes, les font comparaître devant eux, leur arrachent les épaulettes, les déclarent indignes de commander des troupes françaises, et leur donnent deux heures pour sortir de la ville. Des scènes semblables s'étaient reproduites sur d'autres points de la France.

Le 46ᵉ de ligne, dont les officiers n'avaient pas excité les mêmes antipathies, demeura pur de tout excès. Le sous-lieutenant de Veygoux et presque tous ses camarades, cédant aux exigences du temps, avaient prêté serment à la Constitution. Néanmoins, cet état de choses attristait l'âme généreuse du jeune gentilhomme; il déplorait ces actes odieux d'indiscipline, craignait quelquefois de les voir éclater au sein de son propre régiment, et regardait sa situation comme précaire. D'autre part, presque tous les militaires de sa famille avaient émigré; leur conduite unanime semblait condamner la sienne; sa mère lui témoignait de la froideur par ses lettres, et ne lui épargnait pas les reproches; il avait d'ailleurs perdu des illusions et des espérances. Mirabeau n'était plus; le marquis de Bouillé et d'autres défenseurs sincères de la liberté avaient été contraints de fuir à l'étranger. Dans cette perplexité, ne pouvant se résoudre à émigrer, attendant peu d'avenir de l'état militaire, puisque après huit années de service, il était encore sous-lieutenant, Desaix de Veygoux résolut d'échanger ses fonctions contre celles de commissaire des guerres, dont le corps semblait avoir échappé à la défaveur qui s'attachait aux anciennes institutions. Il adressa en conséquence (9) une pétition au ministre (19 octobre) pour solliciter une place de com-

missaire ordinaire des guerres, et eut recours à l'appui de M. Matthieu Dumas, devenu maréchal de camp et représentant à l'Assemblée législative. Ce protecteur ne lui fit pas défaut, et le 20 décembre, Desaix fut appelé à remplir, à la résidence de Clermont, les fonctions qu'il avait sollicitées ; dans l'intervalle il avait été promu au grade de lieutenant. D'après la nouvelle organisation, l'institution des commissaires des guerres était dotée d'attributions importantes. Les nombreuses insurrections militaires avaient fait créer dans chaque division une cour martiale. Ces fonctionnaires devaient en être le principal élément, et les règlements exigeaient, de la part des candidats, la connaissance des lois militaires, et de la législation criminelle, ainsi que celle de la constitution des pouvoirs. Conformément aux décrets, Desaix (on commençait à lui donner indistinctement tantôt ce nom, tantôt celui de Veygoux) dut prêter, devant la municipalité de sa résidence, comme commissaire ordinaire des guerres, le serment d'être fidèle à la nation, à la loi et au roi, et de maintenir de tout son pouvoir la constitution. Cette formalité fut remplie devant le conseil municipal de Clermont, le 9 janvier 1792 (10).

La révolution avait produit moins d'effervescence en Auvergne que dans l'Alsace et dans les autres provinces. Presque toute la noblesse avait émigré; il

ne restait plus dans les châteaux que les femmes, les infirmes et les enfants. Quant au clergé, tout en repoussant la constitution civile, il n'avait accompagné d'aucune plainte la perte de ses fonctions et de ses traitements. D'ailleurs, loin des frontières, loin de la propagande royaliste, la violence des partis n'avait pas trouvé d'écho pour agiter une population froide, réservée, peu enthousiaste. La société populaire des Amis de la Constitution siégeant aux Jacobins à Clermont, et les diverses sociétés affiliées du Puy-de-Dôme, n'étaient néanmoins pas demeurées inactives. Elles avaient formulé des catéchismes révolutionnaires, à l'usage du peuple des campagnes, en avaient fait répandre de nombreux exemplaires, par des émissaires qu'elles recommandaient sous la dénomination d'apôtres du patriotisme, de missionnaires de la constitution. Quoique l'Auvergne ne présentât pas un aspect de troubles et de dissensions, elle n'éveilla pas moins dans le cœur de Desaix les sensations les plus tristes, les impressions les plus inattendues. Quand il parut à Veygoux, tout lui sembla changé, tout, jusqu'aux sentiments de sa mère. Elle avait conservé le culte des anciennes traditions, et son caractère austère souffrait du serment prêté par l'un de ses fils à un drapeau qu'elle ne regardait pas comme celui de la France. Desaix ne retrouva plus ni frères, ni parents,

ni amis; tous ceux dont les bras avaient pu soulever une arme, étaient partis pour la croisade qui devait relever le trône. Seul, il n'avait pas suivi le chemin que les gentilshommes désignaient comme celui de l'honneur, et il lui semblait lire le reproche sur tous les visages, surtout sur celui de sa mère. M[me] Desaix envisageait avec douleur la marche des événements, voyait la fleur de lys surmontée du bonnet de la liberté, la personne royale conspuée, avilie, Louis XVI, dans une adresse émanée du club des Jacobins de Clermont (1), traité de « massif automate, de vil esclave d'une femme plus vile encore. » Ses biens étaient menacés de séquestre et de confiscation, parce qu'elle était mère d'émigrés, et tous ces coups ne faisaient qu'exalter sa fidélité chevaleresque. « J'avais cru, dit-elle au chevalier, lors de sa première entrevue, que vous auriez suivi vos frères. — Maman, répondit-il, pouvais-je me séparer de mon régiment, quand tous les officiers y sont demeurés? — Votre refus d'émigrer, ajouta-t-elle, vous portera malheur, et fera rejaillir une honte éternelle sur votre famille. Il ne vous reste plus qu'à venir garder nos troupeaux, pendant que vos frères combattront pour la défense du trône. » Sa sœur cher-

(1) Adresse de la Société des Amis de la Constitution de Clermont-Ferrand à Louis XVI; 10 mars 1792. (*Bibliothèque de Clermont-Ferrand*, n° 1053 du *Catalogue de l'Auvergne*.)

chait en vain à atténuer l'amertume de ces paroles, qui blessaient et remuaient l'âme du jeune homme. Ses convictions furent un instant ébranlées; peut-être allait-il céder, lorsqu'il parvint à saisir la correspondance qui s'échangeait entre sa mère et son frère aîné. Il y lut ces lignes : « Mon frère peut venir; il y avait de grandes préventions contre lui à l'armée de Condé; on ne voulait pas le recevoir, je suis parvenu à effacer ces préventions. » Cette révélation fit cesser toute incertitude; il savait déjà qu'au-delà du Rhin on tenait compte des dates des émigrations, qu'on avait repoussé plusieurs gentilshommes coupables d'avoir trop tardé. La menace faite par l'une de ses parentes, de l'envoi d'une quenouille, présent dont on gratifiait les gentilshommes qui ne quittaient pas la France, ne fit qu'irriter sa susceptibilité et enraciner en lui sa résolution. « Je n'émigrerai à aucun prix, répondit-il, exaspéré par cette dernière menace; je ne veux pas servir contre mon pays, je veux demeurer et avancer dans l'armée; non, jamais je ne serai émigré. » Sa pensée était arrêtée; d'ailleurs la guerre approchait, tout l'annonçait imminente; et son caractère ardent, son âme enthousiaste ne pouvaient se satisfaire que sur un vaste théâtre d'opérations militaires.

L'empereur d'Allemagne s'était ému de la situation du roi Louis XVI et de la propagande révolution-

naire, avait posé, depuis plusieurs mois, les bases d'une alliance offensive et défensive avec le roi de Prusse, dans une entrevue à Pilnitz, et avait signé tout récemment un traité politique avec l'impératrice de Russie. L'Assemblée législative fit demander en vain aux puissances étrangères des explications sur leurs armements et sur leurs dispositions hostiles vis-à-vis de la France. Aucune réponse satisfaisante ne fut donnée; les armements continuèrent, malgré la mort de l'empereur Léopold survenue sur ces entrefaites. L'Europe était en paix, depuis la guerre de sept ans, depuis les traités de 1756. L'invasion récente de la Hollande (10 octobre 1787) par les Prussiens, qui avaient rétabli le stathouder ennemi du parti français; l'occupation de Liége (12 janvier 1791) par les Autrichiens, qui avaient ramené sur son siége l'évêque, chassé par la démocratie et par un prince de Rohan, jaloux de renouveler le rôle joué jadis par le dernier des Guises à Naples, n'avaient été que des incidents secondaires, n'avaient pas troublé ce calme profond. Mais l'inaction du gouvernement du Roi dans ces deux circonstances, inaction habilement exploitée par les partis révolutionnaires, froissait les sentiments de la nation, et surtout ceux de l'armée. L'opinion égarée était favorable à la guerre, le pays applaudissait aux mesures militaires prises chaque jour par l'As-

semblée législative. Desaix partageait cette tendance, désirait ardemment, dans la prévision d'événements extraordinaires, reprendre son service auprès de son régiment, courir aux frontières, abandonner la carrière des commissaires des guerres, qui ne satisfaisait pas ses espérances, et enchaînait son activité. Il profita des difficultés d'admission que son âge avait soulevées, puisqu'il n'avait pas vingt-cinq ans accomplis, condition exigée par la loi, demanda au ministre d'être réintégré au 46e de ligne, dans son emploi de lieutenant que, disait-il, il n'avait pas abandonné, et partit lui-même pour Paris, afin de faire agir ses protecteurs (11 et 12).

Il s'y trouva au moment solennel de la déclaration de guerre à l'Autriche, proclamée, le 20 avril 1792, au nom de la France, par l'Assemblée législative. L'attitude des rois de l'Europe, les incitations des partis, la nécessité de mettre un terme à la turbulence et à l'insubordination des troupes, avaient rendu la guerre inévitable. Impatient d'y prendre part, Desaix eut recours au général Matthieu Dumas et au colonel de Beaufranchet, et fut recommandé au prince Victor de Broglie, maréchal de camp, chef de l'état-major de l'armée du Rhin, qui l'attacha aux cadres de son service (13 et 14). Cette circonstance combla tous les vœux du jeune

lieutenant, essentiellement apte aux fonctions de l'état-major, par son intelligence, par ses connaissances spéciales. Strasbourg était le quartier-général de cette armée, placée sous le commandement du maréchal Luckner. Tout était alors à créer. L'incurie du gouvernement qui, depuis longues années, avait négligé d'entretenir les forteresses, de renouveler les approvisionnements; l'émigration, qui avait désorganisé les cadres; les insurrections militaires, fomentées par les clubs, se présentaient comme autant de causes de péril pour le pays, et d'espérances pour les puissances coalisées. L'armée du Rhin avait été confiée heureusement à un chef d'état-major instruit, actif, intelligent. Le prince Victor de Broglie avait combattu pour l'indépendance en Amérique, avait embrassé avec ardeur, dès les premiers jours de la révolution, les opinions constitutionnelles, et se trouvait, comme son aide de camp, Desaix de Veygoux, en complète dissidence avec sa famille. Il jouissait de la confiance du soldat, travaillait avec un zèle digne d'éloge à former des troupes capables de défendre le territoire; mais ses efforts étaient paralysés par l'action des sociétés populaires et par les défiances que sa naissance excitait. Strasbourg continuait d'être agité par les partis; les luttes étaient incessantes, les haines profondes. Le maire Dietrich et son ami Victor de Broglie, la munici-

palité et le département, marchaient à la tête des constitutionnels. Schneider, moine réfugié, jadis professeur de belles-lettres à Bonn, proclamé vicaire de l'évêque élu ; Laveaux, le journaliste; Monet, Teterel, démagogues fougueux, étaient les orateurs des Jacobins et attaquaient leurs adversaires avec un acharnement inouï. Le bonnet rouge se montrait en tous lieux, accompagné du *Ça ira*.

La tâche du chef d'état-major était difficile, et les missions dont il chargeait son aide de camp devenaient délicates et dangereuses. Des régiments de cavalerie avaient émigré, une foule de soldats désertaient à l'intérieur, les officiers passaient au camp du prince de Condé, et Desaix vit cet exemple suivi même par quelques-uns de ses camarades du 46ᵉ. Un jour, une insurrection terrible éclate à Neuf-Brisack dans le 13ᵉ de ligne, ci-devant de Bourbonnais; le capitaine d'Arlande est maltraité et menacé d'être pendu, le maire de la ville est traîné le long des rues en chemise, et jeté dans une prison. A cette nouvelle, le général Victor de Broglie accourt à Neuf-Brisack, au milieu du régiment insurgé, dont il avait jadis été colonel, essaie de rappeler les révoltés à leur devoir, et se voit couché en joue par ses propres soldats. Son aide de camp de Veygoux se jette au-devant de lui, lui fait un rempart de son corps, reproche aux compagnies

mutinées leur conduite vis-à-vis de leur ancien colonel. Les armes s'abaissent, l'effervescence se calme, le régiment demande grâce, et livre lui-même les plus coupables, qui sont envoyés devant la cour martiale, condamnés aux fers et exposés au carcan à Strasbourg. Mais, là encore, l'insurrection trouve des soutiens et des défenseurs ; la société populaire tout entière entoure l'échafaud, prodigue aux condamnés du vin, des aumônes, des témoignages de sympathie. A Paris, le club des Jacobins, par l'organe de Robespierre, de Laveaux, de Fabre d'Eglantine et d'un seigneur allemand, le prince de Hesse métamorphosé en démagogue, imputait à Dietrich, à de Broglie et à leurs adhérents, l'intention de trahir le pays, le projet de livrer la place de Strasbourg aux Autrichiens. L'aide de camp Desaix de Veygoux encourut l'accusation et l'anathème lancés contre son général ; il était de plus compromis par ses rapports avec M. de Dietrich, et même par ses relations avec un capitaine du génie, le fameux Rouget de Lisle, partisan de Lafayette et de la constitution de 1791. Ce capitaine, ennemi déclaré de la démagogie, venait de dédier au maréchal Luckner un chant de guerre demandé pour le départ des bataillons, chant dont l'auteur était loin de prévoir l'avenir, et dont le nom de *Marseillaise* suffit pour rappeler l'immense célébrité. Les soins d'une vaste

organisation, l'arrivée de nombreuses recrues indisciplinées, les mouvements des troupes ennemies le long des frontières, les entraves et les troubles politiques, avaient donné une grande importance aux fonctions des états-majors. Cette activité plut à l'ardeur de Desaix, qui se fit remarquer par une facilité de conception, par une adresse, par une promptitude d'exécution merveilleuses. Il fut élevé au grade de capitaine (30 juin).

Dans cet intervalle, les armées de la Prusse et de l'Autriche se dirigaient vers la France, en proie aux dissensions intestines, et qui n'avait que des forces insuffisantes à opposer à l'invasion. L'Assemblée législative, pour se mettre à la hauteur du péril, déclare la patrie en danger. Le canon d'alarme est tiré, des proclamations patriotiques sont lues à son de trompe dans toutes les communes du royaume, des estrades sont élevées sur les places publiques pour recevoir les enrôlements. La nation ne se montrait pas sourde à cet appel fait à son patriotisme; mais l'enthousiasme ne surgissait pas encore, lorsqu'un manifeste, dont l'effet fut immense, fut signalé par la rumeur publique. Parlant au nom des rois de l'Europe irrités, le duc de Brunswick, leur généralissime, annonçait la résolution de faire justice de la France révolutionnaire, et lui tenait un langage empreint des

menaces les plus folles. « Les gardes nationales, disait-il, étaient déclarées responsables des maux de la guerre ; les habitants des villes, des bourgs et des villages, qui oseraient se défendre contre les troupes de Leurs Majestés Impériale et Royale, seraient exterminés, leurs maisons démolies ou brûlées ; une vengeance exemplaire et à jamais mémorable devait tomber sur Paris, destiné à une exécution militaire et à une subversion totale. » Ce langage insensé produisit ce sentiment de la résistance, qui se propagea en France avec la rapidité de l'étincelle électrique, et ne put être atténué par la déclaration des Princes de la maison de Bourbon, étrangers à la publication de cet acte. Ce manifeste impolitique détermina un élan universel de la nation française vers les frontières, et lui inspira ce fanatisme d'indépendance, qui la rendit aveugle à l'égard de tous les crimes de la Convention. Des défenseurs s'élancèrent de tous les hameaux pour repousser ce défi insolent, qui, bien loin de semer l'effroi, attacha la masse du peuple à la cause de la révolution, et fit naître ce caractère d'enthousiasme et d'entraînement, unique dans les périodes de l'histoire de la guerre. La faction révolutionnaire répondit, dans Paris, par l'insurrection du 10 août, par le renversement de la royauté, par l'inauguration du règne de la Terreur.

Le duc de Brunswick avait divisé ses forces en deux corps : le principal, qu'il conduisait en personne, devait marcher sur Paris par la Champagne ; l'autre devait traverser le Palatinat et envahir l'Alsace, province jadis détachée de l'empire germanique, et qui excitait les convoitises de l'Autriche. Dumouriez était opposé, dans le nord, au généralissime, avec l'élite de l'armée française. Pour tenir tête à l'orage qui menaçait l'Alsace, le gouvernement avait donné ordre de concentrer des troupes dans la région montueuse et boisée comprise entre la Queich et la Lauter. Ces deux rivières, séparées par une demi-journée de marche, coulent parallèlement des Vosges au Rhin ; la première était défendue par la place de Landau ; le long de la seconde, s'étendait une chaîne de retranchements et de redoutes, connue sous le nom de lignes de Wissembourg et de Lauterbourg. Le soin d'organiser la résistance, sur cette partie de la frontière, avait été confié aux généraux de Custine et de Broglie, qui s'occupaient d'assurer la défense du territoire, autant que le comportaient les difficultés de la situation et l'exiguité des ressources dont ils pouvaient disposer. Tel était l'état déplorable des places fortes de cette région, à cette époque, qu'à leur arrivée, les deux généraux français purent entrer dans Landau par les brèches ouvertes au milieu des murs en ruine.

Le prince de Hohenlohe, espérant surprendre cette forteresse, dans laquelle il avait des intelligences, avait passé le Rhin à la tête de quinze mille hommes, vers les premiers jours du mois d'août. Custine projeta une reconnaissance avec Kellermann et de Broglie ; le capitaine Desaix faisait partie de l'escorte. La petite troupe cheminait sans faire éclairer sa marche, lorsqu'elle rencontre un détachement de hussards hongrois. Les Français ont à peine le temps de tirer le sabre du fourreau ; pendant quelques instants, Desaix combat avec une cravache, déploie le plus grand courage, a son cheval blessé, parvient à démonter et à faire prisonnier un cavalier ennemi, qu'il emmène jusqu'à Landau. Il n'y fut question que de la valeur du capitaine aide de camp, qui reçut le titre de Brave ; « c'était tout à la fois, dit le maréchal Berthier [1], son premier combat et le premier de la guerre. »

Malheureusement, la catastrophe du 10 août, la victoire des Jacobins sur le parti constitutionnel, furent connues vers le même temps à Landau, et Desaix faillit être enveloppé dans les proscriptions qui en furent la conséquence. Afin d'assurer le triomphe de la révolution qui venait d'être pro-

(1) *Moniteur*, an XIII, numéro 281. Discours du maréchal Berthier, à l'hospice du Grand-Saint-Bernard.

clamé, l'Assemblée législative s'était hâtée d'envoyer, dans les départements et aux armées, des commissaires munis des pouvoirs les plus étendus. Carnot et trois de ses collègues furent dirigés vers la région de l'Est, et débutèrent par Wissembourg, quartier-général de l'armée du Rhin. Le général en chef de Biron s'y trouvait alors, avec tout son état-major, véhémentement soupçonné de royalisme. La nouvelle de la suspension de Louis XVI y avait produit une sensation très-vive, tandis qu'elle avait mis à découvert l'indifférence des soldats qui, travaillés par les clubs, s'étaient bornés à dire : « Tu l'as voulu, Georges Dandin. » Le général de Broglie se signala surtout par son opposition au nouveau régime, et le jour même de l'arrivée des commissaires, leur remit (15) une déclaration portant que « le pouvoir de suspendre le Roi n'avait pas été délégué par la nation à l'Assemblée législative, qu'ainsi celle-ci avait violé la Constitution. Jusqu'au moment où la Convention nationale serait rassemblée et aurait prononcé, il était, disait-il, du devoir de tous ceux qui étaient investis d'un pouvoir public, et étaient demeurés fidèles à leurs serments, de continuer à exercer les fonctions qui leur avaient été déléguées. Quant à lui, il demeurait à son poste, sa conduite lui étant tracée par le serment constitutionnel qu'il avait prêté. »

Pour arrêter la contagion de cet exemple, Carnot fait aussitôt réunir les officiers de toutes les armes, leur donne lecture des décrets révolutionnaires, et pose à chacun d'eux la question suivante : « Vous soumettez-vous purement et simplement aux décrets de l'Assemblée nationale? Oui ou non? — Oui, sans restriction, répond le général en chef de Biron. — Nous ne pouvons reconnaître le droit que la législature s'est arrogé, » disent le chef d'état-major de Broglie, son adjudant de Briche, le capitaine Cafarelli-Dufalga, qui sont immédiatement suspendus de leurs fonctions par les commissaires. Le capitaine Desaix de Veygoux déclare « qu'il ne veut pas séparer sa cause de celle de son général, tant que l'Assemblée n'aura pas prononcé sur son sort, » et il n'est rien statué à son égard.

Ce genre nouveau de persécution, de la part d'une démocratie despotique et ambitieuse, accrut encore le contingent de l'émigration, et, après cet évènement, l'armée compta bien peu de gentilshommes dans ses rangs. Le général Victor de Broglie partit au grand regret des officiers et des soldats, qui avaient apprécié son mérite. Ne voulant pas sortir de France, il se retira dans l'intérieur, à Bourbonne-les-Bains, afin de se conformer aux décrets, qui exigeaient une distance d'au moins vingt lieues des frontières, en manifestant l'intention de servir comme

volontaire, après avoir rétabli sa santé. Son aide de camp Desaix le suivit quelques jours après, entendit à Strasbourg les cris proférés contre son général, qu'on ne cessait de signaler comme un ennemi du peuple, et fut témoin de la réception faite aux commissaires par les patriotes de cette ville. Deux canons ouvraient la marche; à leur suite, se mouvaient des murailles d'hommes enlacés et coiffés du bonnet rouge; une infinité de drapeaux sinistres flottaient au-dessus de leurs têtes; des cavaliers, le sabre nu, entouraient la voiture à six chevaux des représentants; la musique jouait le *Ça ira*, et la multitude criait : « Vivent les Commissaires! vive la Nation! vive la Loi sans le Roi! vivent les Jacobins et les Sans-Culottes! »

Le capitaine Desaix quitta Strasbourg, au milieu de ces démonstrations populaires, pour se diriger vers Bourbonne-les-Bains, muni d'un passeport, et ne tarda pas à rencontrer l'inquisition mise à l'ordre du jour depuis le 10 août, inquisition dont le réseau s'était étendu avec rapidité sur toute la surface de la France. Il s'était arrêté, un soir, dans une petite commune des Vosges, lorsque des membres de la municipalité vinrent frapper à la porte de l'hôtellerie où il était descendu, et le sommèrent, au nom de la loi, de laisser visiter ses effets. Il exhibe en vain son passeport; sa valise est ouverte; elle

contenait treize lettres à l'adresse du général de Broglie ; il y était question des derniers événements et d'une caisse de papiers déposée chez le général Laubadère. Convaincue qu'elle a fait une arrestation importante, la municipalité met le capitaine sous les verroux, prévient en toute hâte le directoire du chef-lieu ; la gendarmerie accourt et le conduit dans les prisons d'Épinal. Les interrogatoires et les vexations ne lui sont point épargnés ; le département des Vosges s'empresse de mander ce fait à celui du Bas-Rhin, et de provoquer une enquête (16). A cette nouvelle, Strasbourg crie à la trahison : « C'est un ami de Dietrich, de Broglie et de Lafayette ; c'est un royaliste, c'est un agent de la contre-révolution ; » la société populaire écrit à la société mère de Paris. Pendant que Desaix s'irritait contre sa captivité, une politique atroce et infernale donnait, le 2 septembre, le signal du massacre général dans les prisons. Heureusement, la fureur du carnage ne pénétra pas jusqu'au fond des montagnes des Vosges. Desaix invoqua la protection de Biron et de Custine, et dut sa liberté, après deux mois d'une pénible détention, aux instances pressantes de son cousin le général Beaufranchet d'Ayat, qui avait conservé quelque crédit auprès des autorités du temps, et était alors chef d'état-major de l'armée de l'intérieur, commandée par le général Berruyer. La caisse de pa-

piers, déposée chez le général Laubadère, avait été ouverte; on avait constaté, après une recherche minutieuse, qu'elle ne renfermait qu'une correspondance de service insignifiante. Ayant reçu, avec l'avis de son élargissement, l'ordre de rentrer sans délai dans son régiment, il reprit la route de Strasbourg, « ayant enfin, comme il le disait, obtenu la liberté, sans avoir mérité de la perdre, ayant été reconnu innocent, sans avoir été accusé coupable (17). » La douleur que cette détention lui avait causée, avait été surtout aggravée par la lecture des bulletins des batailles gagnées, dans cet intervalle, par les armées françaises, batailles auxquelles il n'avait pu concourir. Il avait tressailli, derrière les barreaux de sa prison, à la nouvelle de la canonnade heureuse de Valmy, au récit du bombardement et de l'héroïque defense de Lille. Dès qu'il fut de retour sur le Rhin, il entendit célébrer la prise de Mayence, puis celle de Francfort, et fut témoin des transports d'enthousiasme que la victoire de Jemmapes excitait de toutes parts. Les ennemis étaient en pleine retraite, la France avait conquis la Savoie et le comté de Nice; cette première campagne de 1792 se terminait d'une manière éclatante. En proie à ses regrets, le capitaine Desaix crut un instant que tout avenir de combats et de gloire serait fermé devant lui.

Une autre déception l'attendait à Strasbourg. Il avait espéré retrouver son ancienne position dans son régiment; on avait disposé de sa compagnie. « Le premier usage que je fis de ma liberté, écrivit-il, fut de voler à la défense de mon pays et de reprendre la compagnie que j'avais au 46ᵉ régiment; j'étais bien aise de prouver, par mon dévouement à ma patrie, que j'en étais un des bons citoyens; et à mon arrivée je trouvai qu'on avait disposé de mon emploi, à cause de ma longue absence (17). » Il réclama auprès du général Custine, qui reconnut ses droits, mais ne put lui promettre que la première compagnie vacante. Il n'hésita pas alors à s'adresser à Carnot, par une lettre datée, le 28 novembre, de Strasbourg. « Il croit pouvoir se flatter, lui dit-il, que le courage éprouvé avec lequel il a déjà servi sa patrie, et les désagréments bien peu mérités qu'il a éprouvés, engageront le citoyen Carnot à accéder à sa demande. Pressé du désir de combattre pour la République, il demande de prendre les armes le plus tôt possible; c'est la seule faveur qu'il ambitionne (17) ». L'amour des combats, la passion de la gloire avaient triomphé de sa répugnance pour la révolution du 10 août, et l'attachèrent au nouveau gouvernement. Carnot accueillit la pétition, et sur la recommandation du général Custine, nomma le capitaine Desaix adjoint à l'état-

major de l'armée du Rhin, sans l'enlever aux cadres de son régiment.

Ce choix fut heureux pour Desaix et pour la France; de ce moment date l'ère véritable de la carrière dans laquelle il s'est tant illustré. Kléber obtint le même grade vers la même époque, à l'armée de la Moselle. Ces deux rivaux de gloire, qui devaient grandir ensemble, devaient tomber, un jour, à la même heure, loin de leur pays, l'un sous le poignard d'un fanatique, l'autre sur le champ de bataille.



CHAPITRE TROISIÈME.

ARMÉE DU RHIN EN 1793.

État de l'armée du Rhin. — Siége de Worms. — Exploits de Desaix. — Retraite de l'armée sur Wissembourg. — Desaix, adjudant général. — Blessé. — Nommé général de brigade. — Défense du camp de Northweiler. — Perte des lignes de Wissembourg. — Retraite de l'armée sur Strasbourg. — Desaix nommé général de division. — Lettre à sa sœur. — Pichegru, général en chef. — Les Français reprennent l'offensive. — Combats de la Wantzenau et de Berstheim. — Reprise des lignes de Haguenau et de Wissembourg. — Combat de Lauterbourg. — Retraite générale des ennemis. — Dénonciation portée contre Desaix par le comité de surveillance de Riom. — Strasbourg et l'Alsace pendant la Terreur. — L'armée du Rhin sous le régime des proconsuls de la Convention. — Desaix décrété d'arrestation, sauvé par ses soldats. — Esprit de la France.

Humiliés de leurs défaites, l'empereur d'Allemagne et le roi de Prusse préparaient les ressources d'une campagne nouvelle et décisive, que ce dernier devait diriger en personne, et concentraient tous leurs efforts, afin d'écraser la France. Ils combattaient bien moins pour la cause de Louis XVI, que dans l'espoir d'arracher quelques lambeaux de cette puissante et antique monarchie, à la faveur des déchirements des partis. Les sentiments des émigrés,

qui ne songeaient qu'à relever le trône des Bourbons, leur étaient importuns; le camp des Princes avait été dissous, et le corps de Condé n'avait été conservé qu'après de vives et de nombreuses réclamations.

A la fin de 1792, l'armée du Rhin, malgré ses brillants débuts, malgré les services et les talents militaires de Custine, son général en chef, se trouvait dans une situation critique. Celui-ci, par ses agressions téméraires, par ses tentatives audacieuses en Allemagne, avec des forces trop inférieures à la grandeur de l'entreprise, n'avait obtenu que des succès éphémères, avait été contraint d'abandonner à la hâte Francfort et sa garnison, et de repasser le Rhin. On annonçait le prochain investissement de Mayence, dont la prise avait si peu coûté et lui avait valu tant d'applaudissements. Les troupes manquaient de tout : vêtements, nourriture, matériel, chevaux, équipages, tout était insuffisant; on vivait aux dépens du pays dans lequel on campait, avec la seule ressource des réquisitions, et le recouvrement en était précaire et incertain. Absorbée dans ses luttes politiques et dans le drame du procès de Louis XVI, rassurée par la conquête de la Belgique, la Convention ne jetait que des regards distraits du côté du Palatinat et de l'Alsace, où le péril semblait éloigné. L'effectif de l'armée était faible; les cadres,

sans cesse éclaircis par l'émigration ou épurés par une démocratie jalouse et défiante, étaient incomplets; le vide était surtout sensible dans les états-majors, qui exigent un personnel instruit et capable; il fallait sans cesse requérir, pour les reconnaissances militaires, les officiers de l'artillerie et ceux du génie. Les recrues amenées par la déclaration du danger de la patrie arrivaient turbulentes et indisciplinées; il y avait des corps de volontaires et des troupes de ligne; il se manifestait des rivalités et des querelles; la détresse provoquait l'insubordination. Ce fut à Custine que l'armée dut son organisation première et la reconstitution de son état-major. Ayant trop peu d'adjudants généraux, il leur donna des adjoints qu'il choisit parmi les officiers les plus capables, sur les listes de présentation des chefs de corps. Quelques-uns de ces adjoints se nommaient Desaix, Kléber, Gouvion-Saint-Cyr. Sous l'autorité de ces hommes d'élite, le service militaire changea de face; les principes de la discipline furent mis en vigueur, et une stratégie nouvelle assura la victoire.

Le capitaine adjoint Desaix ne tarda pas à se faire remarquer dans les fonctions auxquelles il avait été appelé. Custine l'avait envoyé à Worms, place importante sur la rive gauche du Rhin, assiégée par les Prussiens, et qui renfermait des magasins con-

sidérables. Aubert-Dubayet y commandait. L'hiver était rude, le fleuve charriait des glaçons, les attaques étaient fréquentes; l'ennemi tentait, le jour et la nuit, de s'emparer des îles, postes avancés de Worms, et en était sans cesse repoussé par la vigilance et l'intrépidité du capitaine Desaix. La garnison attendait un convoi de bateaux destinés à son approvisionnement; déjà le convoi était en vue, lorsqu'il fut assailli par des balles parties de la rive droite. Les bateliers, effrayés, abandonnent les bateaux, qui s'en vont à la dérive. « Que ceux qui ont du cœur et savent nager sauvent le convoi, » s'écrie Dubayet, en s'adressant à un bataillon de volontaires de Rhône-et-Loire. Dix hommes sortent des rangs; Desaix s'élance à leur tête dans le fleuve glacé, et ramène au rivage, sous une grêle de balles, l'équipe tout entière [1]. Le siége était poussé avec activité, malgré la rigueur de la saison. L'ennemi s'était établi dans une redoute qui paralysait les mouvements de la garnison française; Dubayet décide qu'il faut enlever le fort. Le 26 janvier 1793 au soir, il charge son capitaine adjoint de cette expédition, et lui donne cent cinquante hommes armés et pourvus de haches. L'entreprise réussit, les retranche-

(1) Geschichte der gegenwartige Zeit von Johann Friederich Simon und Andreas Meyer Sohn. Strasburg, 17 jenner 1793.

ments sont emportés d'assaut, et le lendemain, le commandant de la place, en mandant ce succès au général Custine, lui dit : « Le capitaine Desaix, adjoint à l'état-major, était principalement chargé de diriger les travaux, et j'observe que c'est à son intelligence que je dois la réussite (1). »

La nouvelle du supplice de Louis XVI fut portée vers cette époque à l'armée, et produisit dans tous les rangs une impression profonde. Soldats et officiers repoussaient toute communauté de principes avec le système sanglant qui avait choisi pour première victime la plus noble, la plus auguste; le souvenir glorieux de dix siècles de monarchie, ne s'était pas encore effacé des cœurs. Des pensées d'émigration revinrent, des conciliabules secrets furent tenus. Desaix ressentit une émotion douloureuse; il s'était séparé de ses frères, avait encouru le blâme de toute sa famille, avait fait divorce avec la cause de la noblesse. Son âme fut saisie de découragement, et, dans une lettre à sa mère, il déplore avec amertume l'assassinat du Roi. Mais la voie dans laquelle il s'était engagé ne lui permettait plus de reculer; d'ailleurs les évènements de la

(1) Lettre d'Aubert-Dubayet, commandant de Worms, au général Custine, en date du 27 janvier 1793. *(Bibliothèque du dépôt de la Guerre.)*

guerre se précipitaient, et les combats du jour faisaient diversion aux regrets de la nuit. L'ambition n'eut aucune part à sa conduite. Car quelques jours plus tard, le 4 février, il refusa de servir à l'intérieur, sous les ordres du général Meunier, avec le grade d'adjudant général lieutenant-colonel. Il déclara au général Custine « qu'il préférait la guerre active à toute chance d'avancement, qu'il voulait rester à son état-major; » ajoutant : « Si j'étais avec le général Meunier, je ne verrais peut-être jamais l'ennemi; je ferais alors la guerre d'une manière bien différente de celle qui me plait [1]. » Il continua donc de demeurer à Worms, de diriger les sorties, de veiller à la défense de la place, tant que dura ce système d'attaques partielles. Mais bientôt, grossies par de puissants renforts, les armées ennemies passèrent le Rhin, sous les ordres du roi de Prusse, et forcèrent les Français beaucoup moins nombreux d'abandonner leurs positions. Mayence seul ne fut pas évacué; Kléber, Marceau, Dubayet et le conventionnel Merlin de Thionville, s'enfermèrent dans ses murs. Custine fit détruire et incendier les magasins de Worms et de Franckenthal, et la retraite s'opéra sur toute la ligne.

(2) Lettre du capitaine Desaix au général Custine, 4 février 1793. *(Bibliothèque du dépôt de la Guerre).*

La campagne s'ouvrait, sous de funestes auspices, sur toutes les frontières. La défaite de Nerwinde, la défection de Dumouriez avaient compromis à la fois les armées du Nord, de la Moselle et du Rhin; la Prusse et l'Autriche agissaient de concert; la Vendée était en pleine insurrection, et la guerre venait d'être déclarée à l'Angleterre, à la Hollande et à l'Espagne. Une nouvelle levée de trois cent mille hommes fut décrétée; mais bien des mois devaient s'écouler avant de pouvoir les faire entrer en ligne. La Convention répondit aux succès de la coalition par des mesures de terreur, et inaugura son système par la création du tribunal révolutionnaire, par celle du comité de salut public, par un redoublement de rigueurs vis-à-vis des émigrés. Les mères, les femmes et les enfants de ces proscrits étaient consignés dans leurs communes, et menacés de peines terribles, s'ils correspondaient avec eux. Les émigrés pris les armes à la main étaient fusillés; tous étaient déclarés morts civilement, et leurs biens séquestrés et vendus au profit de la nation. Les propriétés du capitaine Desaix furent confondues avec celles de ses frères dans la proscription générale. Veygoux, qu'il affectionnait si vivement, qui réveillait en lui des souvenirs si doux, était sous le séquestre, et courait le risque de passer en d'autres mains. Il lui fallut réclamer

auprès du ministre de la justice, envoyer à Paris un certificat de présence au corps, solliciter pour sa mère et pour sa sœur (18 et 19). Ses demandes ne furent accueillies qu'après des investigations longues et minutieuses. La défiance s'attachait à son origine; ses anciens rapports avec Victor de Broglie, son arrestation dans les Vosges, l'avaient compromis, et les autorités révolutionnaires du Puy-de-Dôme étaient hostiles à sa famille. Pendant ce temps, il secondait les opérations de l'armée du Rhin, se signalait par son activité, par sa valeur, par l'habileté de ses dispositions, et prenait part à toutes les mêlées.

L'armée avait opéré sa retraite jusque derrière les lignes de la Lauter; elle était irritée plutôt qu'abattue. Custine, au contraire, avait perdu son assurance; son autorité était paralysée par les commissaires de la Convention, qui affectaient déjà la puissance souveraine, et entravaient les opérations des généraux. Il avait néanmoins conservé la confiance du soldat, et organisait son plan de résistance, lorsqu'il fut appelé dans le Nord, pour remplacer le général Dampierre, tué par un boulet de canon. Il voulut tenter, avant son départ, une action d'éclat, en détruisant la brigade autrichienne du général Hotze et le régiment royal de Vioménil, aventurés sur la rive droite de la Queich. Mais

l'ennemi ayant été prévenu du mouvement, Custine subit une déroute, le 17 mai, entre Rilsheim et Rheinzabern. Les volontaires, saisis d'une terreur panique, prennent la fuite, jettent armes et bagages, tirent sur l'état-major de leur général. Seul, le 46e, maintenu par Desaix, dont la parole fait autorité dans son régiment, et qui court se placer à sa tête, résiste à la panique, arrête le choc des Impériaux, rallie les fuyards et protége la retraite. Ce fait d'armes accroît la réputation de l'officier d'état-major, et lui fait donner, le 20 mai, par les représentants du peuple, le grade d'adjudant général.

Custine fut remplacé par Beauharnais. Ce rappel, enlevant à l'armée du Rhin un général qu'elle connaissait, qui avait l'expérience de la guerre du Palatinat, fut une mesure fâcheuse et le premier acte de désorganisation sur ce théâtre des opérations militaires. A dater de ce jour, cette armée marcha presque à l'aventure, sans direction, sans ensemble, sous la pression des proconsuls irresponsables du comité de salut public, à travers un conflit d'ordres contradictoires, fréquemment entachés de présomption et d'impéritie. Chaque mois, presque chaque semaine, on battait aux champs pour proclamer, devant les troupes, le nom d'un nouveau général en chef, souvent moins capable que

celui de la veille [1]. On vit ce fait extraordinaire d'une armée, défendant avec une énergique opiniâtreté le sol de la patrie, remportant des victoires, en dépit d'une politique ombrageuse et déplorable, quoique chaque division fût pour ainsi dire abandonnée à elle-même, quoique le commandement supérieur, entouré de dégoûts et d'humiliations, fût repoussé par tous les hommes de mérite. Les camps étaient alors animés d'un véritable patriotisme; les officiers et les généraux, mus par un sentiment sincère de confraternité, suppléaient au défaut d'unité et de direction par leur accord, par leurs talents, par des éclairs de génie.

Les périls de cette situation mirent en relief l'ascendant heureux de l'adjudant général Desaix. L'armée lui dut souvent son salut. Ses inspirations, sa bravoure, son incroyable activité rétablirent maintes fois les affaires dans les moments les plus désespérés. Ce fut une guerre d'abnégation et de dé-

(1) Généraux en chef de l'armée du Rhin, dans la campagne de 1793:
Custine, au commencement de la campagne;
Diettmann, intérimaire en mai;
Beauharnais, en mai;
Landremont, en août;
Meunier, intérimaire en septembre;
Carlenc, en septembre;
Pichegru, fin d'octobre;
Hoche, fin de décembre.
Michaud, fin de la campagne.

vouement. Elle ne fut pas signalée par ces grandes batailles décisives, qui seules saisissent les imaginations et demeurent dans la mémoire des peuples, et cependant elle forme un des épisodes les plus intéressants de cette époque. L'histoire n'en a pas encore fait ressortir toutes les phases brillantes. Elle ne s'est pas attachée suffisamment à ce jeune héros, dont la tête était sans cesse menacée par le couteau de la Terreur, qui néanmoins versait son sang pour son pays, déployait une rare intrépidité dans les postes les plus dangereux, ralliait les troupes en désordre, courait au secours de ses frères d'armes, et était devenu l'âme des combats et des combinaisons militaires. Une sympathie réciproque l'avait rapproché de l'adjudant général Gouvion-Saint-Cyr, son digne émule pendant cette campagne pénible et ingrate. Les services et l'union de ces deux hommes contrebalancèrent la désastreuse influence qui présidait à la direction de l'armée du Rhin. Ils réparèrent les échecs attirés par les fautes du pouvoir qui les dominait, préservèrent l'Alsace de l'invasion, et rendirent vaines toutes les tentatives de la coalition sur cette frontière de la France. La capitulation de Mayence, l'investissement de Landau, les progrès de l'ennemi, la retraite opérée jusqu'aux lignes de Wissembourg, les communications menacées d'être rompues avec l'armée de la

Moselle, tout semblait devoir faire désespérer de la situation. Un genre de guerre adapté aux circonstances, à la configuration du terrain, à l'esprit des combattants, fut adopté, d'après l'avis de ces deux adjudants généraux. Il ne se livrait point de batailles rangées, dans une contrée entrecoupée de bois, de ravins et de collines; mais il s'engageait des combats, des mêlées, des surprises, qui se renouvelaient chaque jour, aguerrissaient les troupes, décourageaient les ennemis, et tenaient sans cesse les officiers en éveil. Desaix s'était passionné pour ce genre de guerre, surtout pour les combats d'avant-garde, qui répondaient à son impatiente ardeur. Doué d'une activité remarquable d'esprit et de corps, il était debout à toutes les heures, visitant les postes ou s'occupant du soldat. L'ennemi ne le trouva jamais en défaut; ce qui fit dire à un prisonnier autrichien : « Votre Desaix n'a donc jamais dormi? » La division dont il faisait partie formait l'aile droite, au camp de Lauterbourg. L'avant-garde était sans cesse aux prises avec l'ennemi, « et l'on s'y apercevait, dit Gouvion-Saint-Cyr [1], dans ses mémoires, de la présence de Desaix. » Le 20 août, une affaire s'engage avec les impériaux. Les troupes

(1) *Mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr*, tome I, chapitre IV, page 77.

hésitent; Desaix se jette au milieu du feu; une balle lui traverse les deux joues. Il continue de combattre jusqu'à la nuit, ne se laisse panser qu'après avoir mis l'ennemi en fuite, et, sur le champ de bataille, est promu, par les représentants, au grade de général de brigade, conquis par sa vaillance. Sa blessure fut heureusement peu grave; il n'attendit même pas son entière guérison pour reparaître au milieu de l'avant-garde, qui le salua de ses acclamations, lorsqu'elle le revit, la tête enveloppée d'un bandeau, disposé à la conduire de nouveau à la rencontre des Autrichiens. Cet acte de bravoure imposa silence, pendant quelque temps, à l'inquisition révolutionnaire qui surveillait ses démarches. Il ne lui fallait pas moins de prudence que d'audace, pour se maintenir au milieu des écueils dont il était entouré. La défection récente du général d'Arlande, la trahison qui avait livré Toulon aux Anglais, l'insurrection de Lyon, avaient redoublé les défiances à l'égard du petit nombre de nobles restés au service de la république. Chaque jour, un gouvernement soupçonneux frappait les chefs ou les amis de Desaix, et lui rappelait à lui-même qu'il sortait de cette caste proscrite, victime de tant de haines, et que ses deux frères servaient dans l'armée de Condé.

A l'ouest, en avant de Wissembourg, au fond d'une forêt des Vosges, les Français avaient établi,

sur les hauteurs de Northweiler, un camp retranché qui dominait les gorges de la Lauter. Enlevée à l'improviste par les Autrichiens, cette position importante avait été reprise (14 septembre) après un assaut meurtrier. Pour en assurer la possession, le général en chef Landremont en avait confié la garde au général Desaix. Ce camp isolé ne pouvait attendre de secours que de la division de gauche, placée sous les ordres du général Ferrey et de son adjudant Saint-Cyr, division qui avait une ligne immense à occuper, dans un pays de bois et de montagnes. Desaix se défendait avec succès à Northweiler, depuis près d'un mois, lorsqu'au moment le plus critique, il lui fut brusquement enjoint de quitter ce poste et d'aller prendre le commandement d'un dépôt à Haguenau, où ses talents et son courage devenaient inutiles. Quelle que fût l'absurdité de cette injonction, quel que fût le mécontentement des soldats à cette nouvelle, il partit, n'osant réclamer contre cette mesure, encore moins désobéir, dans l'état de suspicion qui pesait sur lui. Les murmures des corps de l'aile gauche, les considérations militaires émises par ses frères d'armes, le firent rappeler heureusement à temps. Il était arrivé à dix heures du soir à Haguenau, et d'après le contre-ordre, revint immédiatement sur ses pas avec ses chevaux harassés. « Mais déjà, comme il le dit

lui-même, dans le rapport qui lui fut demandé plus tard par le gouvernement [1], le canon se faisait entendre de toutes parts ; les ennemis attaquaient à la fois l'armée sur tous les points, depuis le Rhin jusqu'à Bitche. Quelque diligence que je pus faire, je ne pus arriver à mon poste qu'à midi. » Le camp de Northweiler était attaqué en même temps que toutes les lignes. Dès que les soldats l'ont revu, ils s'inspirent d'une confiance et d'une ardeur nouvelles. « Le général Desaix est avec nous, s'écrie l'un d'eux, ouvrons les barrières aux Autrichiens, nous les battrons de plus près. » Desaix embrasse, d'un coup d'œil rapide, les dispositions à prendre, distribue ses bataillons, menace l'ennemi par ses flancs, l'a déjà repoussé dans les ravins, lorsqu'il est rejoint par une ordonnance du chef d'état-major de l'armée, et apprend que les lignes de la Lauter ont été forcées près de Wissembourg, et qu'il faut se tenir prêt pour la retraite.

Cette nouvelle fut accueillie par une réprobation générale dans le camp de Northweiler et dans la division des montagnes qui l'appuyait. Fiers de ne pas s'être laissé entamer, les soldats de l'aile gauche ac-

(1) Rapport du général Desaix sur les événements arrivés à la gauche de l'armée du Rhin, occupant les montagnes depuis Bodenthal jusqu'au-delà de Bitche, du 21 au 29 vendémiaire an 2.

(Dépôt de la guerre. Armée du Rhin. Registre du mois de mars 1796.)

cusaient, non sans raison, les commissaires de la Convention de l'échec annoncé et de la nécessité d'une retraite. « Les représentants du peuple Ruamps et Borie, dit Desaix dans son rapport, ne savaient que désorganiser l'armée; ils lui otèrent ses meilleurs officiers, et croyaient par là s'assurer la victoire. » Plus loin il ajoute : « L'armée, accablée, pleine de terreur, voyant ses généraux changés à tout instant, présentés à ses yeux comme des traîtres et des scélérats, était inquiète et sans vigueur. » La retraite commença pendant la nuit même; elle s'opérait dans des conditions périlleuses pour cette aile gauche, aventurée au fond des montagnes. Dans cet intervalle, le général en chef Carlenc et les représentants qui le dirigeaient, effrayés par la perte des lignes de Wissembourg et par l'apparition du corps du prince de Waldeck, qui avait franchi le Rhin en amont, de manière à intercepter la route de Strasbourg, entraînaient rapidement le reste de l'armée, jusque sous le canon de cette place. Desaix évacua le dernier le camp de Northweiler, traça le plan de retraite, soutint le moral des troupes contre les frayeurs et les paniques. L'ennemi les serrait de près, le moindre événement causait des alarmes, et l'on vit même un lièvre jeter le désordre parmi les rangs. Le salut de l'aile gauche, abandonnée à elle-même, fut dû à la présence d'esprit et à la valeur du gé-

néral Desaix, heureusement secondé par l'adjudant général Gouvion-Saint-Cyr. Grâce au sang-froid et à la bravoure de ces deux chefs, qui faisaient chaque jour repentir les Impériaux de leurs attaques téméraires, la division put rejoindre le reste de l'armée au quartier-général de Reichstett, en avant de Strasbourg, le 20 octobre, sans avoir éprouvé des pertes sensibles. Moreau, qui plus tard fut mis à même d'apprécier ces deux hommes, lorsqu'ils furent ses lieutenants, s'exprimait ainsi sur leur compte : « Avec Desaix on gagne des batailles, avec Saint-Cyr on est sûr de n'en pas perdre ; » et Saint-Cyr disait de son ami : « En ayant Desaix pour voisin, on était certain qu'il ne se laisserait point battre ; on n'avait dès lors à s'occuper que de la position dont on était chargé. »

Les services signalés rendus par Desaix durant cette retraite périlleuse, et le vœu général des troupes, lui firent donner par les représentants, le 21 octobre, le grade de général de division, qu'il n'ambitionnait pas. Investi en même temps du commandement de l'avant-garde à l'aile droite, il établit son camp à la Wantzenau, sur les bords du Rhin, au-dessous de Strasbourg. Là il saisissait toutes les occasions de combattre ; mais une nuit, il est attaqué lui-même par le prince de Waldeck, qui refoule les avant-postes républicains à la faveur des ténèbres.

Dès que le jour est venu éclairer la situation, le général autrichien est repoussé et poursuivi à son tour dans ses retranchements.

Les troupes françaises ralliées sous les murs de Strasbourg, le canon cessa pendant quelque temps de se faire entendre. Les deux armées parurent s'observer et s'organiser, en attendant une reprise prochaine des hostilités. Après cette pénible retraite, qui avait failli être désastreuse et avait valu à Desaix le grade de général de division, celui-ci put enfin songer à rassurer sa famille, qu'il savait inquiète sur son sort, et lui rendit compte de sa position et des événements, dans des termes qui méritent d'être consacrés par l'histoire.

DESAIX A SA SŒUR.

» *Au quartier-général de Reichstett,*

» **21 brumaire an II de la République (11 novembre 1793).**

« C'est depuis longtemps, charmante petite sœur, que je n'ai reçu de tes nouvelles, j'en suis bien désolé; j'aime bien à savoir ce qui t'arrive; je désirerais, à toutes les minutes, apprendre que tu es gaie, que tu danses et que tu es contente; mais point du tout, malgré mon impatience, les courriers ne m'ap-

portent rien, je m'en attriste. Je suis resté, il est vrai, quelques jours sans écrire à maman, mais je ne le pouvais dans la retraite que nous avons faite ; le poste de l'armée s'était retiré fort loin, j'étais accablé d'ouvrage, je n'avais pas le temps d'écrire, ni le moyen d'envoyer des lettres. Je craignais bien que vous ne fussiez inquiètes de moi; je sais combien vous m'êtes toutes attachées, et combien vous désirez qu'il ne m'arrive pas de malheurs. Je t'assure que vous avez bien tort de vous tourmenter si fort; je vais toujours très-bien; ma santé est bonne, ma blessure est entièrement guérie, je n'en attends plus que quelques autres, pourvu qu'elles soient glorieuses et utiles à mon pays. Que j'aurai de plaisir, charmante petite sœur, de te présenter mes cicatrices glorieuses, de te raconter mes souffrances et mon courage! Tu me couvriras de tes baisers, de tes tendres caresses, et je serai dans l'enchantement; ce sera ma récompense la plus agréable. Aime-moi bien, charmante petite sœur; tu sais que nous sommes destinés à passer notre vie ensemble, à en adoucir les maux; ainsi pense à moi et souvent.

» Quand la guerre terrible et effroyable qui ravage et dévaste, qui sépare les amis, sera enfin terminée, simple, ignoré, paisible, content d'avoir contribué à rétablir la paix et à repousser les cruels ennemis, les barbares étrangers qui veulent nous faire la loi,

je viendrai près de toi et nous ne nous séparerons plus; nous adoucirons la vieillesse de la bonne maman, nous chercherons à la rendre heureuse; je soupire bien après ce moment.

» Je ne crois pas avoir le plaisir de t'embrasser cette année encore; l'hiver approche, et la campagne ne finit pas; elle est bien dure. Plains nos malheureux volontaires couchés à terre, dans la boue jusqu'aux genoux, et fatigués d'un service pénible et continuel. Plains-moi aussi, charmante sœur, je suis élevé à un grade difficile et pénible, que je n'ai accepté qu'avec le plus grand regret. Je suis général de division, et commande l'avant-garde; c'est bien de l'ouvrage pour ton frère, que tu sais bien jeune enrore et pas très-expérimenté. J'espère que la fortune m'aidera, qu'elle me sourira; et qu'avec un zèle sans borne, bien de la bravoure, je réussirai à faire triompher les armes de la République; tu ne saurais croire combien j'en ai le désir. Si la victoire me couronnait, j'en déposerais les couronnes entre les mains de maman, comme autrefois je lui donnais celles de lierre que me méritait mon assiduité au collége. Je lui suis bien attaché, à cette bonne maman; je l'aime au-delà de ce qu'on peut dire. Que je voudrais la savoir contente et heureuse!

» Je suis bien désolé de voir, au milieu de mes richesses, avec les riches appartements qu'on m'a

donnés, que je ne puisse pas réunir une somme un peu considérable pour l'aider; elle ne m'a pas encore dit qu'elle en eût besoin. Je crains qu'elle ne me le cache; tu sais bien que tu as toujours été la confidente de mon cœur, que je n'ai jamais rien eu de caché pour toi. Eh bien! dis-moi, avez-vous besoin de quelque chose? Parle vite, je serai trop heureux de me priver pour vous offrir tout ce que je possède. Si je n'avais pas eu du malheur pour mes chevaux, j'aurais pu payer mes dettes, mais malheureusement ils sont hors de prix. Qu'il m'en faudrait beaucoup, et que j'en ai peu! Le joli cheval qui m'avait rendu des services réels, qui avait été blessé d'un coup de sabre, et que j'aimais beaucoup, est devenu aveugle; pour le remplacer, il faut deux mille livres. Tu sais combien cela se trouve peu facilement; cependant mes économies me les procureront. Mais, je t'en conjure, dis si maman est à court d'argent; j'ai quelques assignats de mes économies, je lui en ferai parvenir. Si je la savais dans le besoin, je serais au désespoir, je serais bien loin du bonheur. Adieu, charmante petite sœur, aime-moi bien, pense à ton frère, etc.

Signé DESAIX. »

Desaix avait vingt-cinq ans, était général de division à l'époque où, épanchant ainsi son âme dans

l'intimité de sa famille, il traçait ces lignes qui révèlent tant de sensibilité. Ce tableau gracieux, dans lequel respirent les sentiments les plus généreux et les plus naïfs, est l'image la plus fidèle d'un des plus beaux caractères de notre histoire, caractère qui ne pouvait se rencontrer qu'au sein de nos armées, où la noblesse de cœur s'est toujours réfugiée, pendant le cours de nos tourmentes révolutionnaires.

L'armée du Rhin s'était réorganisée sous l'influence de l'activité du nouveau général de division, dont les avis prévalurent heureusement dans les conseils de guerre. Revenus de leur panique, les soldats redemandaient à combattre. Les victoires remportées dans le Nord, celle surtout de Wattignies, suivie du déblocus de Maubeuge, avaient contribué à relever le moral des troupes. Le général Carlenc, destitué, avait été remplacé par Pichegru, et Carnot, entré au comité de salut public, faisait sentir son action, en ordonnant aux généraux des armées du Rhin et de la Moselle de combiner leurs mouvements, de réunir leurs efforts. Pichegru, que Hoche devait seconder, était un militaire instruit et capable, qui avait fait partie de l'état-major de l'armée du Rhin depuis le commencement de la guerre, et avait pu apprécier la supériorité du général Desaix. Il s'inspira des conseils de son lieu-

tenant, et ces conseils aidèrent puissamment à ramener la fortune.

Les Français reprennent l'offensive, le 18 novembre, par une attaque générale sur toute la ligne, depuis la Wantzenau sur le Rhin, jusqu'aux pieds des Vosges. Desaix, par ses agressions vigoureuses sur la droite, détermine un mouvement rétrograde de l'ennemi, qui perd du terrain depuis ce jour. A la gauche, les républicains avaient en face l'armée de Condé qui combattait avec intrépidité. Un parent du général Desaix, le capitaine de Guilhem, qui servait dans les chasseurs nobles, eut le pied brisé par un boulet de canon, dans l'un de ces engagements. Le 2 décembre, eut lieu l'affaire de Berstheim, poste placé en avant de Haguenau, que les émigrés défendirent avec la plus grande valeur, sans se laisser entamer. Un grand nombre d'entre eux succombèrent; le duc de Bourbon fut blessé, et Pichegru eût été contraint à la retraite, si le général Desaix n'avait pas su conserver l'avantage à l'aile opposée [1]. Il fut donné à ce dernier de ne pas combattre sur le même terrain que ses frères. Ils déploraient tous la fatalité qui leur avait mis les armes à la main les uns contre les autres, et le maréchal Gouvion-Saint-Cyr cons-

(1) Grimoard. *Tableau historique des guerres de la Révolution.* Jomini. *Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution.*

tate, dans ses *Mémoires*, les ménagements de son ami vis-à-vis des émigrés, ses efforts, dans les conseils de guerre, pour détourner les coups qui leur étaient destinés et pour les reporter sur les Autrichiens (1).

Ce succès de Berstheim fut le dernier que la coalition obtint dans cette campagne. Les Impériaux perdirent bientôt les lignes de Haguenau, et leur retraite fut hâtée par la nouvelle des avantages remportés par Hoche, à l'armée de la Moselle, contre les Prussiens. Pichegru fut, à la même époque, placé sous les ordres de ce dernier, qui réunit ainsi les deux commandements dans sa main. Le 24 décembre, le mouvement rétrograde de l'ennemi se changea en une déroute générale. Haguenau fut pris et livré aux autorités révolutionnaires. Les soldats français, animés d'une ardeur nouvelle, couraient en avant, aux cris de : « Landau ou la mort ! » Les lignes de Wissembourg furent reprises, après la victoire du Geisberg et à la suite de la journée du 27. Desaix, débutant par une canonnade meurtrière, pénétra dans Lauterbourg au milieu des Autrichiens, s'empara de leur matériel et de leur artillerie, et les rejeta hors de la frontière française. Le duc de

(1) *Mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr*, tome I, chapitre VIII, page 146.

Brunswick opéra sa retraite, Wurmser repassa le Rhin, Landau fut débloqué, et l'enthousiasme des soldats fut porté à son comble. Obscurcie un instant par des revers, dont la responsabilité retombait sur le système du gouvernement, la campagne de 1793 s'était donc terminée sur le Rhin par des victoires, grâce au patriotisme et à la valeur des soldats et des officiers, qui n'avaient jamais désespéré du salut de la patrie.

Mais, pendant que le général Desaix, uniquement préoccupé de ses fonctions militaires, versait son sang pour son pays, était la terreur de l'ennemi et l'idole de l'armée, pendant qu'il se tenait dans une prudente réserve vis-à-vis des représentants du peuple et de la démagogie, une accusation terrible, émanée du chef-lieu même du district dans lequel il était né, était lancée contre lui et vouait sa tête à l'échafaud. La révolution, ainsi que nous l'avons déjà dit, n'avait pas soulevé en Auvergne ces haines profondes, ces troubles déplorables qui s'étaient produits sur presque tous les points de la France. Peuple aux formes rudes, aux habitudes et aux mœurs douces, l'habitant de cette province n'avait conçu aucune pensée de spoliation, n'avait commis aucun acte de violence vis-à-vis des gentilshommes proscrits. Lorsque ceux-ci partirent pour l'émigration, ils laissèrent leurs enfants et leurs femmes, qui

rencontrèrent des protecteurs dans tous les villages. Telle était, dans cette contrée, la répulsion pour les moyens sanguinaires, qu'au mois de février 1793, le conseil général de la commune de Clermont ne put trouver d'ouvriers pour dresser un échafaud. Les charpentiers furent requis inutilement ; deux d'entre eux, ayant été mis en état d'arrestation pour ce fait, déclarèrent qu'on leur arracherait la vie plutôt que de les contraindre à cette opération, et l'exécution ne put avoir lieu [1]. La vengeance politique ne trouvait d'écho que dans quelques clubs, dans quelques sociétés populaires, qui seules faisaient entendre des cris de mort, et étaient le réceptacle et l'arène des mauvaises passions. Le département du Puy-de-Dôme était donc dans une situation de calme relative, lorsqu'à la fin du mois d'août, on annonça Couthon, Maignet et Châteauneuf-Randon, qui venaient faire une levée de ce qu'ils appelaient les rochers de l'Auvergne, afin de les jeter sur Lyon insurgé. Les proconsuls furent étonnés de la tiédeur des esprits, prétendirent que le pays n'était pas à la hauteur de la révolution, qu'il fallait l'y élever. Leur premier acte fut de décréter la permanence des clubs. Bientôt un arrêté de Cou-

(1) Registres des délibérations du Conseil municipal de Clermont-Ferrand. Séance du 9 février 1793.

thon ordonna « la démolition de tous les châteaux forts, donjons, tours, et de tous ces crimes vivants du régime féodal qui blessent la vue des hommes libres et outragent la révolution ; la Convention nationale n'ayant pas, dit-il, créé la République et fondé la liberté sur les ruines de l'esclavage, sans avoir songé à ces restes hideux du monstre qu'elle avait mortellement frappé (20). » Le surlendemain, un nouveau décret institua, dans chaque chef-lieu de district du département, un comité de surveillance permanent, composé de dix membres; chacun devait recevoir une indemnité de trois livres par jour.

L'impulsion donnée, les conventionnels partirent pour Lyon; la machine révolutionnaire était organisée; il fallait qu'elle marchât, de peur d'éveiller le grave soupçon de modérantisme. Les comités de surveillance promenèrent leurs regards inquisiteurs à la surface de leurs districts, cherchant des éléments de dénonciation. Celui de Riom porta ses investigations sur la famille Desaix, dont tous les membres en état de porter les armes avaient émigré, hormis un seul, à qui la République venait de conférer un grade élevé dans l'armée. Ce fait éveilla toutes les défiances démocratiques, et le 8 octobre, fut rédigé et bientôt expédié au Comité de salut public, ce document curieux, qui faillit être si fatal au général Desaix :

LE COMITÉ DE SURVEILLANCE ÉTABLI A RIOM, *chef-lieu du district de Riom, département du Puy-de-Dôme,*

Aux Citoyens représentants du Peuple français, membres du comité de salut public.

SALUT ET FRATERNITÉ.

Citoyens Représentants,

Le Comité a appris avec douleur que le citoyen Desaix Deveygoux, propriétaire dans une commune de ce district, lequel paraît et a toujours paru très-suspect aux patriotes du lieu de son domicile, a obtenu une telle confiance, qu'il vient d'être promu au grade d'adjudant de l'armée du Rhin. Le Comité a pensé qu'il était de son devoir de vous instruire qu'il avait dix-sept parents émigrés, dont deux, ses frères; qu'il était très-lié avec un sieur Beaufranchet Dayat, son cousin germain, qui vient d'être destitué du grade de chef de brigade, et général de division dans la Vendée; que si Desaix ne s'est pas émigré lui-même, c'est Dayat qui l'en a empêché, lui qui cependant est devenu suspect, puisqu'il a été destitué; que Désaix n'a pas, au plus, dix mille livres de fortune; qu'il serait dangereux qu'un homme qui, à raison de toute sa parenté émigrée ou suspecte, a, par cela même, l'intérêt le plus immédiat à la contre-révolution, qu'il serait dangereux qu'il ne se laissât séduire par l'or de Pitt ou de Cobourg.

Citoyens, ces renseignements sont certains, et il a paru de la plus grande importance au Comité de vous en donner connaissance; il a aussi arrêté que copie de cette lettre serait adressée au citoyen Soubrany, représentant du peuple près l'armée de la Moselle et notre ami.

Notre Comité a été composé, le 27 du même mois passé,

sous les yeux de Georges Couthon, représentant du peuple dans ce département. Il se propose, aussitôt que ses travaux seront un peu moins considérables, de vous rendre le compte le plus exact de toutes ses opérations; et bientôt il satisfera à ce devoir que la loi lui impose et que son amour pour le bien public lui commande.

(Suivent neuf signatures.)

Riom, 8 octobre 1793.

L'an II de la République une et indivisible (1).

Il faut se reporter à ces temps sinistres, à leur esprit inquiet, à leurs phases sanglantes qui démoralisaient le pays et l'armée, pour apprécier le péril de cette dénonciation. Elle représentait l'accusé comme parent de dix-sept émigrés, comme suspect lui-même de tendance à l'émigration et à la trahison, comme pouvant être un agent de Pitt et de Cobourg, crime irrémissible à cette époque. Les mots ont toujours eu une grande portée en France, le peuple s'y est toujours moins passionné pour la vérité que pour des symboles vagues, textes de déclamations. Singulière accusation dans cette période de nivellement général! Un officier est déclaré suspect, parce que son patrimoine est trop mince pour ne pas lui faire souhaiter la contre-révolution, pour l'empêcher de se laisser séduire par l'or de l'étranger.

(1) Archives du ministère de la guerre.

Il est nécessaire, si on veut se rendre un compte exact des dangers que courut le général Desaix, à l'époque où il fut atteint par cette accusation, de jeter un coup d'œil sur l'état de l'Alsace, dont il défendait le territoire, sur les agitations de Strasbourg, dont il ressentait les contre-coups.

Depuis la révolution du 10 août, le joug du jacobinisme s'était appesanti, avec une intensité sans cesse croissante, sur la ville de Strasbourg, malgré la résistance de la majorité de la population, qui professait des opinions constitutionnelles. Son enceinte était devenue le refuge d'une foule d'hommes inquiets et ambitieux, que leur turbulence ou leurs attentats avaient fait chasser de leur pays. Ces hommes s'étaient imposés par la violence, par la diffamation, par la terreur (1). « Strasbourg, disaient-ils, n'est pas fait pour la liberté; Strasbourg, par son idiome, par ses mœurs, par ses relations, par les liens du voisinage, tient à l'Empire. Strasbourg ne peut être que le partisan de l'Autriche et de la tyrannie; il ne peut être peuplé que d'aristocrates. Il faut régénérer cette partie de la France; il faut y transporter une colonie de patriotes purs et incorruptibles, et reléguer dans l'intérieur des terres ces âmes faibles et

(1) *Livre bleu.* Appel de la commune de Strasbourg à la République et à la Convention. Délibération du 5 ventôse an 3.

timorées, qui ne savent pas se mettre à la hauteur de la révolution, et qui cachent, sous le masque hypocrite d'un dévouement absolu aux lois, leur attachement aux principes destructifs de toute égalité sociale. » Appuyés par les commissaires de la Convention, ces hommes avaient cassé, à plusieurs reprises, les élections que le peuple ne faisait pas à leur gré; ils avaient constitué, sous leur direction, des conseils administratifs, des commissions extraordinaires, des comités de sûreté générale, avec des créatures dévouées. Schneider, le moine renégat échappé de l'Allemagne, s'était nommé commissaire civil auprès du tribunal révolutionnaire. Monet, réfugié de Savoie, s'était mis à la tête de la municipalité et du département. Un soudard abruti par la boisson, le général Dièche, commandait la garnison. Le règne de la guillotine avait été inauguré par une procession solennelle, à la suite de laquelle on l'avait installée en permanence sur la place principale.

Néanmoins, ce ne fut qu'après la perte des lignes de Wissembourg, et la retraite précipitée de l'armée du Rhin, que l'Alsace fut épouvantée par cette série de mesures implacables, dont le souvenir fait encore frissonner les populations. La nouvelle de ces revers avait été annoncée par quarante-huit heures de tocsin. Une armée révolutionnaire fut im-

médiatement organisée. Saint-Just et Lebas accourent de Paris, et établissent, de concert avec leurs collègues Baudot, Lacoste, Milhaud et Guyardin, le système de la terreur sur cette malheureuse contrée. Visites domiciliaires, arrestations des suspects, déportations à l'intérieur, emprunts forcés sur les riches, certificats de civisme, exécutions, réquisitions journalières, rien n'est épargné, et le service dans la garde nationale, ou les travaux manuels dans les fortifications et dans les ateliers nationaux, ne laissent plus de loisirs pour les affaires privées. Une contribution de neuf millions est exigée dans les vingt-quatre heures des citoyens de Strasbourg; tel est imposé à cent mille, tel autre à trois cent mille livres, et le citoyen Mayno, en sa qualité de particulier le plus riche, est attaché pendant trois heures au poteau de l'échafaud, le couteau levé, pour n'avoir pas satisfait à la taxe dans le délai exigé. Le même jour, les représentants Milhaud et Guyardin demandent compte, au comité de surveillance, « de la levée des scellés apposés sur les papiers des notaires, banquiers, agents de change et autres scélérats, afin, disent-ils, de faire alimenter la guillotine par la chute de leurs têtes, et de donner par là l'exemple terrible de la vengeance nationale, dont tous les conspirateurs vont être bientôt atteints, et afin de

faire porter à la Convention nationale tous leurs trésors (1) ».

Un jour, on réunit les « riches usuriers, » c'est-à-dire les marchands, les négociants, les brasseurs, les débitants de vin, de tabac et autres, et on leur fit danser la *Carmagnole*, au pied de l'échafaud, devant une assemblée de Sans-Culottes, « afin, dit un journal, que les murs de Strasbourg vissent encore une fois des visages sereins. » Quand l'une des victimes hésitait ou se ralentissait, on l'effrayait par la menace de la guillotine. La danse terminée, on les contraignit de payer le salaire des spectateurs sans-culottes, et de crier : Le Peuple est souverain! la liberté est plus noble que l'or! la vertu est plus précieuse que les gros écus! « Enfin, messieurs les négociants, ajoute le journal, ne furent relâchés qu'après avoir fait, devant l'échafaud, autant de saluts et de cabrioles qu'on en exécutait jadis à la cour, devant Louis le raccourci (2) ».

Les réquisitions ne s'arrêtaient jamais. « Dix mille hommes sont nu-pieds dans l'armée, écrivent Saint-Just et Lebas à la municipalité, il faut que

(1) *Livre bleu.* Numéro XXV. Recueil de pièces à l'appui de l'appel de la commune de Strasbourg. Arrêté du 18 brumaire an 2.

(2) *Argos*, journal de Schneider, nº 53.

vous déchaussiez tous les aristocrates de Strasbourg dans le jour [1]. » Les manteaux, le linge, le vin, les provisions, les ustensiles de ménage, s'y engloutirent tour-à-tour, sans parvenir à l'armée. Pour justifier leurs mesures, les proconsuls et leurs satellites représentaient sans cesse l'Alsace comme une autre Vendée, qu'il fallait écraser, afin d'empêcher la contre-révolution de livrer Strasbourg à l'Autriche, et le style des proclamations était en harmonie avec les mesures. « Les phrases longues, dit Baudot, appartiennent au régime des monarchies, le laconisme est le propre des républiques. Dix lignes suffisent et au-delà, pour chaque objet d'une pétition. Ceux qui écriront davantage, seront suspects de vouloir mettre des longueurs à la Révolution [2]. » Saint-Just et Lebas rendent un arrêté, par lequel « ils enjoignent aux citoyennes de Strasbourg de quitter les modes allemandes, parce que leurs cœurs sont français [3]. » Les saturnales du paganisme eurent leur tour. Toute espèce de culte fut abjurée, on célébra un auto-da-fé de tous les livres et signes religieux, jusqu'au Talmud et aux monuments de la piété des Juifs; « le peuple de cette grande cité savourant enfin, comme le dirent

(1) *Livre bleu.* N° XXVII. Arrêté du 25 brumaire an 2 (15 nov. 1793).
(2) *Livre bleu.* N° XXXV. Arrêté du 19 brumaire an 2 (9 nov. 1793).
(3) *Livre bleu.* N° XXXII. Arrêté du 25 brumaire an 2 (15 nov. 1793).

ses tyrans, les délicieux fruits de la vérité. » La merveilleuse basilique de l'Alsace, élevée par deux siècles de foi, était devenue le temple de la Raison. Sur l'ordre de Saint-Just, les statues de pierre, qui en ornaient le pourtour, furent mutilées ou détruites, et la motion fut faite d'abattre la flèche sublime elle-même, comme blessant le principe de l'égalité, motion qui ne fut écartée que par la difficulté de se débarrasser des matériaux de démolition.

Les campagnes gémissaient sous une oppression non moins déplorable. Euloge Schneider, homme au caractère cruel, aux passions ardentes, avait recruté, pour maintenir le maximum et les assignats, une troupe de sicaires, auxquels il faisait porter les insignes des hussards de la Mort. A la tête de ce détachement sinistre, qui cavalcadait autour de lui, le sabre nu, les pistolets à la ceinture, il promenait la guillotine dans les communes, sur un char couleur de sang, et levait des impôts de têtes humaines. Son pouvoir juridique se bornait d'ailleurs à exécuter les arrêts du tribunal révolutionnaire, mais sa puissance importunait le triumvir Saint-Just et le maire Monet, qui aspiraient à une domination exclusive et plus tyrannique encore. Afin de contrebalancer l'influence de son rival, ce dernier avait fait un appel aux sociétés populaires de la Bour-

gogne et de la Lorraine. Une horde de soixante délégués était alors venue se ruer sur la ville, et se donnait le nom de sainte Propagande. Ils marchaient, vêtus d'une grande robe, avec de longs sabres traînants, portant d'énormes moustaches, coiffés du bonnet rouge, menant joyeuse vie aux dépens des réquisitions, passant les troupes en revue, et propageant la terreur. Schneider tomba devant la haine de ce nouveau parti, devant la jalousie de Saint-Just, et sa chute ne fit qu'accélérer le mouvement de la machine révolutionnaire. La proscription s'étendit dès lors jusque sur les édifices privés; un habitant, suspect d'avoir vendu au-dessus du maximum, vit sa maison rasée jusqu'aux fondements. Des individus de toutes les classes, prolétaires, ouvriers, artisans, aristocrates, furent entassés pêle-mêle dans les bâtiments de réclusion, qu'entouraient des canons, mèches allumées, et des projets de noyades furent agités, à l'instar de celles de Nantes.

L'armée du Rhin, qui campa pendant plus de deux mois, sous les murs de Strasbourg, après la perte des lignes de Wissembourg, subit naturellement l'influence de cet effroyable despotisme. Les soldats étaient dans le dénûment; les réquisitions faites en leur nom n'arrivaient point à leur destination; les officiers et les généraux, abreuvés de dégoûts et

d'humiliations, par l'arrogance des commissaires de la Convention, combattaient entre les balles et l'échafaud, où, sur la plus misérable dénonciation, ils montaient après un succès comme après un revers. Les proconsuls voulaient dicter les plans de campagne; Maignet avoua lui-même, dans le procès de Custine, que les conseils de guerre étaient devenus de véritables tours de Babel. L'inquisition des comités de surveillance s'exerçait jusque dans l'enceinte des camps. Saint-Just y avait organisé un tribunal révolutionnaire, et faisait siéger les conseils de guerre en face de la guillotine, pour effrayer les généraux. Chaque jour était marqué par une exécution militaire; la délation, encouragée, soudoyée, n'épargnait pas plus les soldats que leurs chefs. Aucune armée ne paya un plus large tribut que celle du Rhin à ces sanglantes hécatombes. L'adjudant-général Perrin, accusé d'avoir dit que la république était impossible, les chefs de brigade Tausia, Debien, Béril, Isambert et un grand nombre d'autres, furent mis à mort sur les soupçons les plus vagues. Les généraux les plus illustres, Luckner, Biron, Custine, Beauharnais, Broglie, Houchard et tant d'autres, furent tour à tour livrés au bourreau. Hoche, l'ex-sergent des gardes françaises, le vainqueur des lignes de Wissembourg, fut jeté dans les cachots de la Conciergerie, d'où il ne fut arraché

que par la réaction du 9 thermidor, et Desaix ne dut son salut qu'à l'intervention de Pichegru et à l'affection de ses soldats.

Il est aisé de comprendre, par l'exposé de cet état de choses, le danger de la dénonciation partie de Riom. La défiance poursuivait surtout les rares gentilshommes dont les noms figuraient encore sur les cadres républicains. Les tribunes de la Convention et des clubs fulminaient sans cesse des actes d'accusation contre les complices de Lafayette, de Dietrich et de Broglie. Dès que Billaud-Varennes et Carnot eurent connaissance de la dénonciation, le général Desaix fut suspendu, et avis en fut donné à Pichegru (22), qui, à l'insu de son lieutenant, sollicita pour lui avec chaleur auprès de Saint-Just et du ministre de la guerre, et traça le plus brillant éloge de sa conduite, de sa valeur et de ses talents. « C'est la division Desaix, écrit-il à Bouchotte le lendemain de l'affaire de Berstheim, qui a le mieux fait ces deux jours; je m'y suis attaché de préférence pour le suivre et l'examiner, et je dois te dire qu'il s'est fort bien comporté. A moins que tu n'aies de fortes préventions contre lui, je t'engage à retirer la suspension. » Deux jours après, le 5 décembre, Pichegru réitère sa sollicitation : « Je suis toujours très-content du général Desaix, qui commande la droite; je t'invite de nou-

veau à retirer sa suspension, à moins de fortes raisons contraires [1]. »

Tout annonçait le succès de ces réclamations en faveur d'un officier indispensable à l'armée, lorsqu'eut lieu la prise des lignes et de la ville de Haguenau par les troupes républicaines. Cette cité malheureuse avait, deux mois auparavant, ouvert ses portes au général autrichien Wurmser, qui y comptait des amis et des parents; à l'entour, les riches cantons avaient, de leur côté, cédé de gré ou de force, et fourni des vivres aux Impériaux, maîtres de leur pays. La Propagande de Strasbourg avait juré de tirer une vengeance exemplaire de cette conduite; commissions, tribunal, instrument révolutionnaires, marchèrent à cet effet à la suite de l'armée du Rhin. Epouvantées par ces menaces et par ce terrible appareil, les populations agricoles suivirent en masse les Allemands dans leur retraite; des villages entiers demeurèrent déserts. Ce fut un spectacle lamentable; cinquante mille cultivateurs, femmes, enfants, vieillards, se traînèrent le long de la route du Palatinat, fuyant leurs chaumières, emportant quelques débris de leurs foyers dont ils s'arrachaient avec désespoir. Ils furent tous assimilés

(1) Lettres des 3 et 5 décembre 1793, de Pichegru à Bouchotte, ministre de la guerre. *(Bibliothèque du dépôt de la Guerre.)*

aux émigrés, poursuivis comme tels, et plus tard ceux qui ne périrent pas de misère durant leur exil ne retrouvèrent plus leurs cabanes détruites; leurs propriétés avaient passé en d'autres mains. Le général Desaix recueillit une foule de ces malheureux dans sa division, refusa de les livrer, favorisa leur évasion. La Propagande tourna sa haine contre lui, réveilla toutes les anciennes accusations, et malgré Pichegru, malgré même Saint-Just, témoin de sa valeur, l'ordre de l'arrêter dans l'enceinte de son camp fut donné aux émissaires. A cette vue, la division entière se révolte, enlève son général, le place au milieu des rangs, et s'adressant avec feu aux commissaires de la Convention, les soldats s'écrient: « Il ne fallait pas faire la guerre, si vous ne vouliez pas nous laisser le général qui nous a toujours menés à la victoire. » Desaix fut sauvé par cette manifestation, et ses défenseurs poussèrent la sollicitude et la vigilance à son égard, jusqu'à s'opposer pendant quelque temps à sa sortie du camp.

Si nos armées avaient dû être vaincues, nul système n'eût été plus propre que celui de la Convention à assurer leur défaite. Les officiers de talent repoussaient le commandement en chef, qui dans l'Ouest tomba entre les mains des Ronsin, des Rossignol et des Léchelle. Sur le Rhin, il fut déféré à un capitaine nommé Carlenc, qu'il fallut le

même jour élever de grade en grade jusqu'au plus éminent, pour le rendre un mois après à l'obscurité. Le brevet de général en chef conduisait si souvent à l'échafaud, que les troupes ne le désignaient plus que sous le nom de brevet de guillotine. Dans la Vendée, Marceau ne se résignait à se charger d'un honneur aussi ingrat et aussi périlleux, qu'en disant à Kléber : « En acceptant ce titre, je prends les dégoûts et la responsabilité pour moi, et je te laisse à toi le commandement véritable et les moyens de sauver l'armée. — Sois tranquille, mon ami, répondit Kléber, nous nous battrons, et nous nous ferons guillotiner ensemble. » Et cependant les généraux de cette époque n'étaient accessibles ni à la jalousie ni au désir de parvenir. « Je puis dire, rapporte le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, n'avoir jamais connu ni factieux ni ambitieux à l'armée du Rhin. » Les armées françaises ont triomphé, parce que tous les rangs brûlaient d'un amour ardent pour la patrie, amour devant lequel tout autre sentiment s'effaçait. C'est en invoquant le nom sacré de la patrie, que nos bataillons se précipitaient sur les bataillons ennemis, et supportaient sans murmurer les privations de tous genres. L'écho lointain des déchirements des partis n'arrivait qu'affaibli à leurs oreilles, et le bruit du canon étouffait les gémissements des victimes de l'échafaud, victimes trop fières

d'ailleurs et trop fatalement résignées pour solliciter la pitié.

Une école tristement célèbre, démentie par les chroniques, les traditions, les mémoires, les rapports des généraux de la République, qui n'a puisé ses inspirations que dans les déclamations de Barrère et dans celles des clubs du temps, a voulu déifier la Terreur, et l'a représentée comme une de ces nécessités providentielles, à laquelle le pays avait dû son salut. Erreur fatale, mensonge politique dont l'histoire fera justice! La France a triomphé malgré la Terreur, malgré la Convention, qui prenait à tâche de multiplier les obstacles, qui soulevait le monde entier par ses attentats. Si nos pères ont subi au dedans l'oppression la plus tyrannique dont les annales des peuples fassent mention, en même temps qu'ils déployaient tant de courage et d'énergie vis-à-vis de l'étranger, le secret de ce contraste ressort d'un des traits historiques de notre caractère national. A toutes les époques de péril, la France sacrifia la liberté à l'indépendance, et les invasions y favorisèrent toujours les dictatures. Robespierre, qui régnait encore au commencement de la campagne de 1794, tomba le jour où les citoyens cessèrent de craindre pour l'intégrité du territoire.

CHAPITRE QUATRIÈME.



ARMÉE DU RHIN.

1794 et 1795.

Le général Michaud, commandant en chef. — Détention de la mère et de la sœur de Desaix. — Combats partiels d'avant-garde pendant les premiers mois de 1794. — Desaix refuse le commandement en chef. — Etat de l'armée du Rhin. — Ouverture de la campagne de 1794. — Bataille de Schifferstadt. — Combats de Weistheim, de Schweigenheim et de Freibach. — Chute de Robespierre. — Retraite des ennemis. — Investissement de Mayence par les Français. — Hiver de 1794 à 1795. — Souffrances de l'armée. — Desaix opposé à Wurmser dans le Haut-Rhin. — Ouverture de la campagne en automne 1795. — Echecs de Pichegru. — Desaix devant Manheim. — Retraite des Français. — Combats sur la Pfrimm. — Armistice conclu par Desaix. — Nommé commandant en chef par intérim.

Appelé au commandement de l'armée du Nord, Pichegru fut remplacé sur le Rhin par le général Michaud, militaire modeste et bienveillant, qui n'accepta qu'à regret son élévation. Plein d'affection pour Desaix, appréciant ses grandes qualités, le nouveau commandant en chef ne cessa de le protéger contre les Jacobins. Desaix, quoique toujours

à l'état de suspect, continuait d'exercer ses fonctions, sans que l'arrêté de suspension eût été levé; il avait besoin de toute sa prudence pour se maintenir au milieu des nombreux émissaires qui épiaient ses démarches. Renkin, agent du conseil exécutif près de l'armée du Rhin, adressa, le 20 février 1794, au ministre de la guerre, un rapport qui contient ces lignes : « Tu me dis de te faire part, aussitôt que je découvrirai quelque ci-devant noble employé dans notre armée; j'apprends que le général *Deizé* est de ce nombre; c'est la seule chose que j'ai apprise dans l'armée qui ne soit pas en sa faveur; il a souvent donné des preuves de sang-froid et de courage dans les affaires difficiles; mais, je te le répète, j'ai appris qu'il était ci-devant noble [1]. »

Pendant ce temps, sa mère et sa sœur, incarcérées, comme parentes d'émigrés, dans la maison de réclusion de Riom, attendaient le résultat du jugement populaire. Desaix sollicite en leur faveur, envoie des assignats au geôlier afin de pourvoir à leurs besoins, n'oublie aucun détail, pense au sucre et au café, et cherche à soutenir le courage des deux recluses. « Console-toi, disait-il, ma bonne et chère sœur, de ta détention malheureuse; moi-même, passionné pour la liberté, passionné pour les combats, je me

(1) *Correspondance de l'Armée du Rhin. (Dépôt de la guerre.)*

suis attendu à être privé du plaisir de jouir de tous deux [1]. » Sachant que ses lettres sont ouvertes par l'inquisition révolutionnaire, il exhorte sa sœur à la résignation, lui suppose des sentiments républicains, afin de l'arracher à la réclusion. « Je vois avec bien de la joie, dit-il, que ta conscience ne te reproche rien, que tu peux assurer hardiment que toujours tu as aimé ta patrie, que jamais tu n'as cherché à lui nuire, et que toujours tu as fait les vœux les plus ardents pour qu'elle triomphe de tous ses nombreux ennemis... Oui, bonne sœur, je t'aime mille fois, puisque avec ta franchise ordinaire pour moi, tu me déclares que tu es bonne républicaine. » Il était parvenu à faire lever le séquestre sur une partie du domaine de Veygoux, spécialement sur le manoir paternel et ses dépendances. Moins heureux à l'égard des biens de ses parents, il sollicita en vain auprès du district de Montaigut pour faire rendre le Teilhot à la dame de Servières, offrit en vain, à défaut de ressources, son épée et son honneur en garantie de sa promesse de rachat. Desaix échangeait cette correspondance au milieu des hostilités et des luttes partielles que l'armée du Rhin soutenait dans le Palatinat, durant les premiers mois de 1794. C'étaient de simples combats d'avant-garde, dont il était le

(1) Lettre de Desaix à sa sœur. Schifferstadt, le 13 février 1794.

héros; ces combats se succédèrent sans interruption pendant tout l'hiver. Ce genre d'existence lui plaisait infiniment. « Je mène une vie active, écrivait-il [1], me fais craindre un peu des ennemis, tant que je peux, et suis content. » L'histoire de cette période est écrite dans les rapports officiels du général Michaud (23, 24 et 25); chaque bulletin signale une affaire brillante, conduite par la valeur et l'intelligence de son lieutenant.

Carnot avait détaché quarante-cinq mille hommes des armées du Rhin et de la Moselle, pour renforcer celles du Nord et de Sambre-et-Meuse. Toute la gloire de la prochaine campagne allait donc échoir à Jourdan et à ses lieutenants, qui devaient gagner les victoires de Fleurus et de Juliers, et à Pichegru, chargé d'envahir la Hollande; tandis que Desaix devait demeurer sur la même ligne d'opérations, avec une armée affaiblie, loin du théâtre des conquêtes. Sur le Rhin, il ne fallut s'attendre qu'à une guerre défensive, pénible et sans éclat, pour seconder les grandes combinaisons, qui devaient s'accomplir dans les plaines de la Belgique. La vie des camps était dure; le jour, on manœuvrait dans les boues; la nuit, on couchait sur la paille ou sur la terre nue, avec des vêtements souvent

(1) Lettre de Desaix à sa sœur. Schifferstadt, le 23 avril 1794.

imprégnés d'humidité. Saint-Just avait défendu, sous peine de mort, de quitter l'uniforme, même la nuit, de peur des surprises. Desaix, sans autre mobile que le sentiment de son devoir, ne faillit point à cette œuvre de dévouement. Une proposition de récompenses est faite en faveur des officiers : « Représentants, dit-il, nous avons fait notre devoir, rien que notre devoir. Cette intime conviction est la plus douce et la plus glorieuse des récompenses; mes compagnons d'armes et moi nous n'en désirons pas d'autres. » Tous acclamèrent en signe d'assentiment. Le commandement en chef lui fut plusieurs fois offert, mais en vain. Un jour, le général Michaud le conduit chez le représentant du peuple, et sans l'avoir consulté, le propose comme l'officier le plus capable de le remplacer et de diriger l'armée. « Comment, s'écrie Desaix, c'est pour cela que tu m'as amené? A moi, le commandement de l'armée; à moi, qui suis le plus jeune des officiers! Représentant, tu n'écouteras point une semblable proposition, tu ne commettras pas d'injustice à l'égard de vieux militaires qui ont beaucoup mieux mérité de la patrie, » et il sort brusquement de la tente. Le général Michaud mit sur ses états de services ces mots : « Le génie militaire du général Desaix, les preuves fréquentes de courage qu'il a données pendant cette guerre, me le font juger très en état

de commander une armée avec le plus grand succès [1]. »

Rien ne caractérise mieux cet esprit de simplicité antique, cette absence de toute ambition, de toute pensée de célébrité, que l'étonnement du général Desaix, à l'occasion de la demande de son portrait sollicité par sa sœur [2].

« J'ai été extrêmement surpris, lui dit-il, de la demande étonnante que tu m'as faite de mon portrait ; en vérité, je n'y conçois rien. Où veux-tu que je songe à me faire peindre, placé dans un village entièrement dévasté, dans un pays désert? Ne rêvant que combats et victoires et courant tout le jour, puis-je penser à un portrait? Non, mon amie, j'en suis bien loin, et je te promets bien qu'il m'est de toute impossibilité de le faire. Il n'y a pas un homme capable de faire un portrait, excepté à Strasbourg, et j'en suis à trente lieues. Si tu veux une peinture, porte l'image de la Liberté; les Français n'en doivent pas avoir d'autre. D'ailleurs, ma chère sœur, si j'avais la folie de me faire peindre, ce serait à présent fort inutile, vu que j'espère que d'ici à la fin de la guerre, où j'aurai le plaisir de te voir, ma figure sera très-embellie par les cicatrices hono-

(1) *Archives du ministère de la Guerre.*

(2) Lettre de Desaix à sa sœur. Schifferstadt, 24 mars 1794.

rables et glorieuses des coups que j'aurai reçus en défendant mon pays. Toi que j'ai vue toujours raisonnable, où as-tu pu prendre une idée aussi bizarre que celle d'avoir ma figure? » Dans ces temps si féconds en grands événements et en grands hommes, Desaix ne songeait ni à la renommée, ni à la reproduction de ses traits, même pour sa famille, moins encore pour en tapisser les rues et les places publiques.

Une image venait souvent s'offrir à son esprit, au milieu de ses fatigues et de ses préoccupations, c'était celle de son pays natal. « J'ai vu plusieurs fois, écrivait-il à cette époque, des jeunes gens de notre département, et j'en ai été dans la joie; j'ai bien causé avec eux de nos rochers chéris et de nos montagnes.» Il avait établi avec ses soldats ces rapports de sollicitude et de confraternité qui le protégèrent contre la proscription, répétant souvent ces paroles: « Je battrai les ennemis tant que je serai aimé de mes soldats. » Cette disposition fraternelle n'échappa point à l'esprit des commissaires de la Convention. Le représentant Rougemont fit part de cette impression au président de l'assemblée, dans une correspondance qui porte l'empreinte du style du temps (1).

(1) *Moniteur*, an II, numéro 190. Lettre du 2 germinal an II (22 mars 1794) du représentant Rougemont au Président de la Convention.

« Je viens, dit-il, de passer en revue tous les corps qui composent l'avant-garde de l'armée du Rhin, commandée par le général de division Desaix. Je me suis attaché à en connaître l'esprit, et c'est avec une vraie satisfaction que je rends compte à la Convention nationale de l'union fraternelle qui y règne. On remarque partout que l'esprit républicain y est porté au plus haut période; le soldat, l'officier et le général, confondus ensemble dans les plus courts intervalles de repos, se rassemblent et vivent dans la plus étroite intimité. La confiance la plus grande et la plus réciproque unit le soldat et l'officier aux généraux, et nous présage des succès. Les uns et les autres brûlent d'envie d'attaquer l'ennemi et d'anéantir les vils satellites des despotes coalisés contre notre sainte liberté.... Mais, citoyen président, les faits généreux et tels qu'il n'y a que des républicains qui puissent les sentir, sont ceux auxquels l'âme sensible de nos braves défenseurs s'abandonne tous les jours. On les voit, alliant le courage et l'humanité, secourir les pauvres et malheureux paysans de cette contrée, en partageant avec eux leurs vivres... »

Ainsi, de nos jours [1], nous avons vu dans la métropole de la chrétienté conquise par nos ar-

(1) Expédition de Rome en 1849.

mes, les régiments français campés sur les places publiques, sur le seuil des palais de marbre, distribuer une part de leurs rations aux habitants affamés du Transtévère.

La campagne de 1794, réduite, pendant les premiers mois de l'année, à une succession de reconnaissances et de combats d'avant-garde, ne s'ouvrit réellement que le 23 mai. La droite de l'armée française, sous les ordres du général Desaix, s'appuyait au Rhin près de Schifferstadt, et s'étendait le long du ruisseau de la Reebach, à peu de distance en amont de Manheim. Une attaque générale fut tentée, au point du jour, par les forces réunies des Allemands, des Prussiens et des Autrichiens. Leur infanterie traverse avec entraînement l'inondation, et ayant partout l'avantage du nombre, fait plier la gauche et le centre des Français. La droite seule parvient à se maintenir; néanmoins le danger de la situation croît d'instant en instant; quelques bataillons commencent aussi à reculer sur ce point; l'ennemi gagne du terrain. Desaix, à cette vue, se jette au-devant des soldats et leur crie : « Camarades, on vous a mal rendu mes ordres; ce n'est pas votre retraite que j'ai ordonnée, c'est celle de l'ennemi. » Ces paroles étincelantes d'énergie et d'à-propos ramènent le mouvement offensif; le général s'élance lui-même à la tête d'un régiment de dragons, se pré-

cipite sur la cavalerie de Hohenlohe, la refoule dans la Reebach, et l'infanterie achève la victoire. Le succès de l'aile droite ranime le reste de l'armée française. En avant! en avant! devient le cri général sur toute la ligne. Intimidées à leur tour par cette attaque impétueuse, les troupes coalisées se retirent en désordre sur Manheim, affaiblies par une perte de deux mille tués ou blessés. « L'ennemi, dit le général Grimoard [1], avait une artillerie formidable, fit de grands efforts sur la droite; mais cette aile, commandée par Desaix, fit la plus grande résistance et détermina la victoire. »

« Le 19 juin, dit Jomini [2], la cavalerie autrichienne ayant pris une mauvaise position adossée aux vignes de Weistheim et au ravin de Schweigenheim, Desaix en profita pour la faire charger avec impétuosité. Elle fut enfoncée et mise dans un désordre affreux par les escadrons français; une partie abandonna ses chevaux et se sauva à pied à travers les vignes. Cette affaire fit le plus grand honneur au général Desaix. »

La stratégie appelait les Français à porter la guerre dans les montagnes; mais enhardi par ses succès

(1) Comte de Grimoard. *Tableau historique des guerres de la Révolution.*

(2) Général Jomini. *Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution.*

dans la plaine, sur les bords du Rhin, entraîné par le désir d'attirer sans cesse de son côté l'effort des batailles, Desaix fait décider, malgré l'avis de Gouvion-Saint-Cyr, dans un conseil de guerre tenu à Landau, une nouvelle attaque sur la ligne qu'il occupe ; elle a lieu le 2 juillet, à Schweigenheim. Il surprend en effet l'ennemi, le repousse, mais n'est pas secondé par sa cavalerie, numériquement trop faible pour combattre en rase campagne; elle se montre indécise, et il est ramené vers ses retranchements. Le lendemain, Desaix se présente au conseil de guerre, reconnaît noblement le vice de son plan d'opération, dit qu'il faut revenir à celui de Saint-Cyr, et fait adopter la proposition émise par son émule. Le 14, après le combat du Schanzel, pendant que l'armée de la Moselle enlève le camp des Prussiens à Trippstadt, Desaix défait à son tour les Autrichiens à Freibach, les poursuit et les force à repasser en désordre sur la rive droite du Rhin. Pendant le cours de cette campagne, son audace avait constamment assailli les Impériaux jusqu'au centre de leurs redoutes et de leurs retranchements. Dans les conseils de guerre, il opinait pour les mouvements offensifs, se préoccupait de ses frères d'armes, afin de les secourir. Tandis qu'on exécute dans les montagnes le système d'attaque proposé par Gouvion-Saint-Cyr qui commande à l'aile gau-

che, Desaix lui écrit à la hâte : « Sois persuadé que je me ferai un vif plaisir de faire tout ce qui te conviendra; je me saignerai en cavalerie pour toi, si on ne t'en envoie pas. » Le soir de cette même journée, il lui dépêche ce nouvel avis : « On m'a dit que tu devais recommencer une attaque aujourd'hui; instruis-moi si elle doit avoir lieu, afin que je te seconde et que je t'appuie (1). »

La nouvelle de la chute de Robespierre et du règne de la Terreur éclata sur ces entrefaites; la révolution avait dévoré tous ceux qui avaient espéré la dominer. Généraux, officiers, soldats, applaudirent au renversement d'un régime qu'ils détestaient, qui les avait laissés dans le dénûment, qui exigeait le succès sans tenir compte du nombre des victimes, dont les funestes inspirations avaient si souvent brisé la victoire entre leurs mains, et qui exposait aux chances de l'échafaud tous ceux qu'il condamnait à l'avancement. L'armée, à cette époque, était républicaine par conviction, parce que la république s'était identifiée à ses yeux avec la passion de l'indépendance nationale, comme plus tard Napoléon fut son idole, parce qu'il avait su personnifier en lui le sentiment de la gloire. Mais elle avait

(1) *Mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr*. Appendice. Correspondances.

en horreur le despotisme sanglant et inquisitorial des tribuns audacieux qui s'étaient emparés du pouvoir, et auxquels néanmoins elle n'avait cessé d'obéir par dévouement au salut de la patrie. Cet esprit se révèle dans les lettres de Desaix à sa mère et à sa sœur, durant leur détention à Riom. Il cherche à consoler cette dernière de sa captivité, en lui disant que cette captivité est ordonnée par la loi, qu'on ne peut pas murmurer contre elle, et ajoute : « Toi et moi, charmante sœur, qui sommes jeunes et avons une longue carrière à parcourir, devons tout sacrifier en ce moment pour voir la république consolidée, parce que si nous passons nos premières années dans quelques privations, nous serons bien dédommagés par celles plus agréables qui suivront. Elles seront charmantes, n'en doute pas. » Ces illusions, cette espérance vague d'un avenir glorieux et fortuné qu'ils croyaient entrevoir après tant d'épreuves, soutenaient le courage des défenseurs du pays, à travers les phases cruelles qui agitaient leur existence.

Les opérations militaires se ralentirent après le supplice de Robespierre, et la guerre se réduisit de nouveau à des affaires d'avant-postes et de reconnaissances, jusqu'à ce que la retraite de l'armée autrichienne dans le Nord, retraite déterminée par la reprise de Valenciennes et de Condé, par les

victoires d'Aldenhoven et de Juliers, eut entraîné aussi celle des troupes impériales campées sur le Rhin. Les Français victorieux s'avancèrent alors dans le Palatinat presque sans combattre, et le 25 octobre, ils allèrent investir Mayence, sous le commandement du général Kléber, appelé malgré lui de l'armée de Sambre-et-Meuse à ces fonctions éminentes que chacun avait refusées ; tant les hommes de cette époque étaient peu sensibles au mobile de l'ambition. Le général Desaix n'avait demandé qu'à rester à la tête de sa division, et chargé de l'aile droite, il était venu prendre position sur le Rhin. Sa présence inspira une telle confiance aux assiégeants, que la ligne occupée par lui dans l'investissement de cette célèbre place de guerre, fut la seule qu'on jugea inutile de protéger par des redoutes. Le mois suivant, il se rendit maître de l'importante position de Weissenau, en avant de Mayence.

A cette époque, commencèrent les cruelles épreuves du terrible hiver de 1794 à 1795. L'Europe avait pris l'aspect d'une vaste Sibérie; une brume épaisse enveloppait l'immense nappe de neige qui recouvrait la terre, et les fleuves interrompus dans leurs cours, depuis leurs sources jusqu'à leurs embouchures, n'alimentaient plus les mers. L'invasion de la Hollande allait devoir sa réussite aux rigueurs mêmes de cet hiver, le plus rude depuis celui de 1709. Plus

heureux que Louis XIV, Pichegru avait trouvé un auxiliaire puissant dans cette température extraordinaire. Tous les fleuves, tous les canaux, tous les polders des Pays-Bas étaient devenus accessibles à l'infanterie et à l'artillerie, et l'on vit, prodige qui tenait de la féerie, une flotte conquise par la cavalerie. Dans cet intervalle, l'armée du Rhin s'était emparée de Manheim, traçant, suivant l'expression de Carnot, des tranchées à travers les neiges et les glaces. Mais, tandis que Pichegru et son armée, à la suite de cet envahissement rapide et facile de la Hollande, se reposaient dans l'abondance d'une contrée enrichie par le commerce du monde, les soldats du Rhin, privés de quartiers d'hiver, campés autour de Mayence, au milieu des marais glacés, dans un pays ruiné par deux années de guerre, enduraient des souffrances inouïes. Telle était leur détresse, disent les mémoires du temps, que poussés par la faim, ils allèrent déterrer les semailles sous la neige avec les pointes de leurs bayonnettes, qu'ils se disputèrent l'herbe des champs, qu'il fallut envoyer des brigades pour arrêter ce désordre, et que l'on mentionna des compagnies entières abandonnant leurs postes pour courir à la recherche de quelques racines. Les généraux déployèrent, dans ces circonstances, une héroïque énergie. Kléber étant parti malade pour Strasbourg, Desaix usa de

tout son ascendant pour maintenir la discipline, faire respecter les propriétés et empêcher les désertions, fit distribuer à ses malades et à ses blessés du pain blanc et quelques flacons de vin, don des commissaires des guerres destiné à capter sa bienveillance. Ne recevant du gouvernement que des assignats sans valeur, il fut lui-même réduit à la gêne et contraint, pour vivre, de recourir aux emprunts. La République, ruinée au milieu de ses victoires, n'avait d'autre ressource que celle des assignats et des réquisitions. Cédant enfin à des nécessités impérieuses, elle avait rendu un décret qui assurait indistinctement, aux officiers de tous grades, huit francs en numéraire par mois, le reste en papiers dépréciés, et quelques livraisons en nature, comme gratification. On vit des bataillons, après des actions d'éclat, recevoir des sabots pour avoir bien mérité de la patrie; on vit des généraux solliciter une paire de bottes, une pièce de drap. « Ne vous inquiétez pas de moi, écrivit le général Desaix à sa famille, je suis habillé pour l'année prochaine encore du drap que j'avais de reste, et que le gouvernement nous a donné. »

Aussi le représentant Féraud disait, le 1er mai 1795, à la tribune de la Convention, devant laquelle, peu de jours après, lors de l'insurrection du

1er prairial, sa tête devait être promenée au bout d'une pique (1) :

« Citoyens, j'arrive de l'armée de Rhin-et-Moselle; je n'abuserai pas des moments précieux que vous devez à la chose publique, pour vous faire un récit fidèle de tout ce qu'a fait cette armée de grand, en vainquant ses ennemis, en conquérant un des plus beaux pays de l'univers, de tout ce qu'elle a souffert pendant cet hiver affreux. Car elle est restée campée au milieu des neiges, des glaces et des frimas, souvent sans bois, à cause de l'éloignement des forêts; sans eau, par le gel de toutes les fontaines; sans pain, par l'impossibilité d'arrivages, à cause des glaces. Mais je vous dirai que jamais je n'ai entendu un seul murmure dans le camp français. Je me contenterai de payer par un témoignage public le zèle et le dévouement des généraux et officiers supérieurs qui la commandent, en vous disant qu'elle est aussi courageuse que disciplinée, et qu'elle a imposé non moins au pays vaincu et aux armées ennemies par son intrépidité que par sa conduite militaire, qui a procuré dans le Palatinat de sincères amis à la République. »

Tel fut le langage inspiré à Féraud par tant d'héroïsme. Epoque mémorable dans l'histoire de l'armée

(1) *Moniteur* 1795, an III, numéro 222.

française, qui ne songeait ni à ses périls ni à ses souffrances, ne marchait qu'au nom du devoir et du pays, et ne connaissait pas encore les séductions de la gloire!

Des négociations diplomatiques s'étaient ouvertes pendant ce rude hiver, à la suite de l'heureuse campagne de 1794. Lasse d'une guerre sans profit pour elle, la Prusse s'était détachée de la coalition par le traité de Bâle. Les troupes autrichiennes, demeurées seules en ligne, présentaient toutefois un effectif formidable, et étaient dirigées par les meilleurs généraux de l'Empire. Clairfayt, secondé par le jeune archiduc Charles, était opposé à Jourdan, qui commandait les soldats de Sambre-et-Meuse, et le feld-maréchal Wurmser à Pichegru, revenu de la Hollande et réunissant sous ses ordres les deux armées du Rhin et de la Moselle. Le gouvernement de la République avait arrêté le plan d'une nouvelle invasion en Allemagne; maître de presque toute la ligne du Rhin, depuis Huningue jusqu'à la mer, il songeait à jeter deux cent mille hommes en Autriche, et à la frapper au cœur même de ses Etats héréditaires. Mais la Convention n'avait plus que quelques mois d'existence; une nouvelle constitution allait inaugurer un nouveau pouvoir, et, dans cet intervalle, l'impulsion manquait aux affaires publiques. Ces armées, qui devaient dicter

des lois aux portes de Vienne, n'avaient ni matériel, ni approvisionnements, ni équipages de pont, étaient dépourvues de tous moyens de conquêtes lointaines, promettaient seulement le courage et la discipline propres à assurer le succès d'une bataille. Pichegru, à son retour de la Hollande, désespéra de la République et de la victoire, à la vue des arsenaux dégarnis et de l'état de délabrement des forces qu'il devait diriger. De là date sa première pensée de défection. Il avait d'ailleurs contracté le goût des plaisirs et des richesses dans les provinces opulentes des Pays-Bas. Devant franchir le Rhin à Manheim, en même temps que Jourdan vers Mayence, il ne se mettait pas en mesure d'agir. Il s'était borné à détacher, au commencement de juin, du siége de cette dernière ville, un corps de troupes, sous le commandement du général Desaix. Ce corps d'observation devait se placer sur le haut Rhin, entre Brisack et Bâle, afin de contenir les Autrichiens sur ce point et d'y tenter, si cela devenait nécessaire, un passage du fleuve, mais sans aucun des moyens nécessaires pour une semblable entreprise. Le feld-maréchal Wurmser, au contraire, avait fait d'immenses préparatifs dans le Brisgau, espérant lui-même franchir le Rhin et opérer une invasion dans la haute Alsace. Trois mois durant, il rencontra devant lui le général Desaix, qui rendit vaines toutes

ses tentatives par une vigilance et une activité désespérantes, par l'art avec lequel il sut combiner ses mouvements, échelonner ses bataillons sur tous les lieux menacés, et multiplier ses forces [1].

On était déjà en automne, époque trop tardive pour une entrée en campagne, lorsque l'ordre de prendre l'offensive arriva de Paris. Jourdan, à la tête de l'armée de Sambre-et-Meuse, s'empara de Dusseldorf et menaça Wurtzbourg. Pendant ce temps, Pichegru, dont l'indolence ou des pensées de défection paralysaient les mouvements, hésitait sur la rive gauche. Le 20, Manheim lui ouvre heureusement ses portes, et il se contente de jeter au-delà du fleuve deux divisions. Aventurées sur la route de Heidelberg, elles sont battues et ramenées en désordre le long du Necker. A cette nouvelle, Jourdan se décide subitement à la retraite, s'éloigne de l'armée de Rhin-et-Moselle, au lieu de lui tendre la main, et la laisse exposée aux efforts combinés de Clairfayt et de Wurmser. Pressé par le danger, Pichegru rappelle à la hâte du haut Rhin le général Desaix et lui confie la défense du pont de Manheim, par lequel les Impériaux doivent déboucher. Assailli le 18 octobre par des forces supérieures, Desaix sou-

(1) *Précis historique des campagnes de l'Armée de Rhin-et-Moselle*, par Dedon, chef de brigade d'artillerie.

tient longtemps la lutte, charge lui-même Wurmser à la tête de douze escadrons, afin de permettre à la brigade du général Davoust de se replier sur la place. Sa division se maintint jusqu'au 29, qui fut marqué par un combat meurtrier; elle reçut le choc de toute l'armée de Wurmser, et fut obligée de rétrograder jusque sous le canon de Manheim. On apprit en même temps la nouvelle du déblocus de Mayence et celle de la déroute des Français; toutes leurs positions autour de cette ville avaient été enlevées par Clairfayt. Une panique générale s'était déclarée; les soldats avaient fui jusqu'à Manheim, abandonnant leurs retranchements et leur artillerie, jetant leurs armes, criant qu'ils étaient trahis. Pichegru sembla frappé d'atonie dans ces conjonctures fâcheuses. Le général Desaix, au contraire, conserva tout son sang-froid, rendit à l'armée les mêmes services qu'après la perte des lignes de Wissembourg. Harangues, veilles, fatigues, mesures militaires, actes de courage, tout fut prodigué par lui; il rallia les fuyards, réorganisa les régiments, releva le moral des troupes et mit un frein aux déprédations qui signalaient l'indiscipline des soldats dispersés. Grâce à ses soins, la retraite s'opéra sans désastre jusque sur les lignes de la Pfrimm.

Dès que le comité de salut public eut été instruit des revers arrivés sur le Rhin, il s'empressa de recom-

mander à Pichegru de tenir la position de Worms, afin que l'ennemi n'isolât pas la garnison de Manheim de ses troupes, et ajouta ces mots : « Si votre armée, malgré la résistance que vous devez faire à Worms, était forcée de reculer, il ne faudrait point pour cela abandonner Manheim ; il faudrait y tenir avec la dernière opiniâtreté, au risque même d'avoir la garnison prisonnière. Mettez dans cette place un commandant intrépide, qui soit résolu de défendre la brèche, qui soit résolu de ne point se rendre. Le général Desaix nous paraît convenir (1). » Mais ce dernier était devenu trop nécessaire à l'armée de Rhin-et-Moselle pour pouvoir lui être enlevé ; il eut tout l'honneur de la résistance opposée, le 10 novembre, aux attaques du général Wurmser, sur les lignes de la Pfrimm. Placé en avant-garde, au-delà de la rivière, à la tête des débris de l'armée de Mayence, il n'avait que trois pièces de canon à mettre en face de l'artillerie autrichienne, et soutint le combat pendant une grande partie de la journée, qui demeura indécise. Le danger d'une position non retranchée contraignit le lendemain les Français à continuer leur mouvement rétrograde, à revenir sur les lignes fortifiées de la Queich. Ils se concentrèrent

(1) Lettre du Comité de salut public à Pichegru, 3 novembre 1795. (*Dépôt de la guerre.*)

sous les murs de Landau, à la suite de plusieurs combats dans Franckenthal, qui fut pris et perdu tour à tour par le général d'avant-garde. Le représentant Rivaud écrivit au Directoire à cette époque (1) : « Ce sont toujours les chevaux qui nous manquent. Je vous l'ai dit, si Desaix, qui a habitué les troupes à le voir partout, avait des chevaux assez pour toujours aller, les troupes iraient avec lui au diable. »

La saison était affreuse; tous ces combats, toutes ces luttes opiniâtres avaient démoralisé les vainqueurs. Harassés de fatigues, affaiblis par leurs succès mêmes, succès qu'on leur disputait avec tant d'acharnement, les Autrichiens firent proposer un armistice qui fut accepté. Celui qui avait eu la gloire de diriger cette mémorable résistance, eut aussi celle de signer la suspension d'armes; et le 25 décembre 1795, fut conclue entre le lieutenant-général autrichien comte Baillet de Latour, et le général de division Desaix, la trève si nécessaire qui accordait à l'armée de Rhin-et-Moselle les mêmes avantages que ceux obtenus par l'armée de Sambre-et-Meuse.

Pichegru alla noyer à Strasbourg dans les plaisirs ses inquiétudes et ses déplorables préoccupations.

(1) Lettre du représentant Rivaud au Directoire, 12 décembre 1795. *(Dépôt de la Guerre.)*

Il laissa son armée en désordre, en proie aux privations de tous genres dans un pays dévasté, sans songer même à lui assurer des cantonnements, sans écouter les plaintes de ses lieutenants, sans pourvoir aux souffrances, dans l'intention, affirment quelques contemporains, d'exaspérer les troupes et de les faire révolter contre le gouvernement qu'il voulait renverser. Le Directoire le rappela, et le commandement en chef par intérim fut confié au général Desaix, qui se hâta de faire sortir les régiments des lignes de la Queich, où ils mouraient de faim, et de les répartir dans les cantonnements de l'Alsace et de la Lorraine.

CHAPITRE CINQUIÈME.



ARMÉE DE RHIN-ET-MOSELLE.

1796 et 1797.

Desaix commandant en chef par intérim. — Arrivée de Moreau. — Campagne de 1796. — Combat devant Manheim. — Premier passage du Rhin à Kehl. — Combat de Wilstett. — Batailles de Renchen, de Rastadt et de Malsh. — Retraite de l'archiduc Charles. — Marche de l'armée de Rhin-et-Moselle sur le Danube. — Bataille de Néresheim. — Retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse. — Combat de Geisenfeld. — Danger de la situation de Moreau. — Retraite de l'armée de Rhin-et-Moselle. — Victoire de Biberach. — Passage des défilés des Montagnes-Noires. — Combat d'Emmendingen. — Rentrée en France. — Défense et capitulation de Kehl. — Desaix commandant en chef par intérim. — Campagne de 1797. — Deuxième passage du Rhin à Diersheim. — Desaix blessé. — Préliminaires de paix de Léoben. — Desaix à Strasbourg; témoignages de distinction. — Départ pour l'Italie.

Le pouvoir, affaibli dans les derniers jours de la Convention, s'était heureusement reconstitué après l'avènement du Directoire. Carnot avait ressaisi la direction du comité de la guerre. Aux revers de l'année précédente allaient succéder les triomphes de l'immortelle campagne de 1796, qui amena la conquête de l'Italie par le général Bonaparte,

et les célèbres opérations stratégiques dont l'Allemagne fut le théâtre. Desaix, remplissant les fonctions de général en chef, depuis le rappel de Pichegru, avait repris, pour la quatrième fois, ses quartiers d'hiver dans l'Alsace que, depuis le premier appel aux armes, il n'avait cessé de défendre contre l'invasion étrangère. Constant adversaire de Wurmser, il avait déjoué toutes ses tentatives sur cette ancienne province impériale, que l'Autriche avait espéré reconquérir, dans un démembrement de la France. L'histoire, en rappelant l'héroïsme de cette guerre défensive, au milieu des ruines féodales semées sur les crêtes des Vosges, la grandeur de la patriotique mission accomplie par l'armée du Rhin sur cette frontière reculée, sa constance et son courage à endurer les souffrances et les privations, exaltera le caractère des hommes qui l'ont commandée, et rendra surtout impérissable la mémoire du général Desaix.

Dans les intervalles de repos laissés par les opérations militaires, celui-ci continuait de se livrer à l'étude de la stratégie. Il lisait la *Tactique* de Folard, consultait les documents historiques qu'il pouvait se procurer, se délassait par la lecture d'Horace, dont un exemplaire ne le quittait jamais, rédigeait des rapports, visitait les champs de bataille, se plaisait à former des officiers qui se nommaient Savary,

Rapp, Beaupuy, Decaen, Drouot, Bellavesne. Il vivait dans l'intimité de Gouvion-Saint-Cyr, qui n'aimait pas moins l'étude et l'art militaire; leurs avis furent quelquefois différents, sans que cette opposition altérât leur amitié. Il mit à profit la suspension des hostilités, inspecta les cantonnements, explora les positions stratégiques de la chaîne des Vosges et le théâtre des opérations de l'armée de Sambre-et-Meuse. Déjà se manifestaient en lui ces habitudes qui firent dire au savant Fourrier (') : « Desaix connaissait les moindres détails de toutes les actions d'éclat; quand la fortune lui avait refusé de participer à une victoire, il fallait du moins qu'il vît les champs de bataille; il semblait qu'il devait concourir à tout ce qui se faisait de grand et d'utile. » Il se rendit à Trèves, observa les monuments romains, parcourut les remparts de la célèbre forteresse de Luxembourg qui avait coûté huit mois de siége, se fit expliquer sur les champs de Wattignies et d'Aldenhoven les manœuvres des armées combattantes, voulut converser avec tous ses frères d'armes, avec Jourdan, Kléber, Marceau, Bernadotte, Lefebvre, dont quelques-uns lui étaient déjà connus.

(2) Discours de Fourrier à la cérémonie funèbre faite au Caire en l'honneur de Desaix. (*Moniteur*, an IX, numéro 98.)

« Tu es en colère contre moi, répondit-il à sa sœur, le 15 avril 1796, de ce que je suis allé voyager pendant la suspension d'armes, et que je n'ai pas tourné mes pas du côté de nos montagnes. Tu as tort d'être fâchée; tu ne comprends pas sans doute que je n'aurais pas obtenu cet agrément du ministre, tandis que j'ai eu celui du général en chef pour faire ma tournée. Puis, une bonne raison, j'ai fait cent cinquante lieues avec deux aides de camp, huit chevaux, quatre domestiques, et je n'ai dépensé que trente-six livres en tout pour ma course, tandis que pour aller et venir de Riom, il m'aurait fallu au moins vingt-cinq louis. Ainsi calcule, et tu verras que je pouvais faire un voyage pour mon instruction, et qu'il m'était très-difficile d'en faire un pour mon plaisir. Je suis toujours le même, ajoutait-il, tel que tu m'as vu autrefois; je n'oublie pas qu'à la fin de toutes les charges, des emplois et des honneurs, Veygoux, ses champs et ses bruyères seront ma récompense. J'y rentrerai aussi tranquillement que si je n'avais jamais eu d'emplois brillants. »

Au commencement de 1796, la détresse des finances, la trahison de Pichegru avaient réduit l'armée de Rhin-et-Moselle à un état de dénûment absolu. La désertion décimait les rangs, la discipline s'était relâchée dans les demi-brigades dispersées à

de grandes distances, par détachements, à cause de la pénurie des subsistanees et des fourrages. L'artillerie et la cavalerie manquaient de chevaux. Le service des équipages était dans le plus grand désordre. Les troupes ne recevaient que des assignats sans valeur. Le général Desaix eut à lutter contre tous ces embarras, pendant la durée du commandement provisoire qu'il eut à exercer, entre le départ de Pichegru et l'arrivée de Moreau, désigné pour lui succéder. Il écrivit à Clarke vers cette époque [1] : « Je suis, en ce moment, dans l'impatience de me voir débarrassé du commandement en chef; le général Moreau vient bien lentement pour me renvoyer à mes avant-postes et troupes légères. Vous vous intéressez, je suis sûr, à l'armée du Rhin; je vous dirai qu'elle est bien dans la misère, surtout pour les chevaux. » Ce fut dans cette situation que les troupes de Rhin-et-Moselle, dépourvues de tout, durent, en présence des camps autrichiens où régnait l'abondance, se préparer à réaliser les conceptions gigantesques rêvées jadis par le maréchal de Belle-Isle, et tenter, de concert avec celles de Sambre-et-Meuse, un mouvement sur Vienne le long du Danube, en même temps que l'armée des Alpes

(1) Lettre de Desaix à Clarke. Haguenau, le 29 mars 1796. (*Dépôt de la Guerre.*)

s'y dirigerait, à travers les gorges du Tyrol, après avoir conquis la Lombardie.

Desaix, capable de comprendre et de seconder les plus vastes desseins, eût été digne de commander en chef; sa supériorité était reconnue, et toutes ses belles qualités l'avaient fait adorer de ses soldats. Aussi le général Moreau, dès son arrivée, mit en lui sa confiance, lui réserva les opérations les plus importantes. Connaissant son ascendant sur l'armée, il crut devoir l'imiter même dans ses habitudes et dans ses manières. « Il n'y eut pas jusqu'à sa mise, au dire du maréchal Gouvion-Saint-Cyr (1), dont la simplicité, portée à l'excès, ne fût entièrement calquée sur celle de Desaix, au point qu'à l'exception de son sabre, Moreau ne portait de son uniforme rien qui pût le faire distinguer du bourgeois, même dans les occasions d'apparat. » Esprit froid, prudent, méthodique, caractère honnête mais indécis, le général en chef avait besoin de l'intelligence rapide, de l'ardeur infatigable de son lieutenant, qui entraînait dans un instant décisif, et qui cependant veillait à tout.

L'armistice fut dénoncé par l'archiduc Charles; dès le 1er juin 1796, trois cent mille hommes purent s'entre-heurter entre les Vosges et les montagnes

(1) *Mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr*. Campagne de 1796, tome 2, chapitre I, page 3.

Noires. Les Français se présentaient avec le désavantage de deux armées distinctes, commandées par deux généraux différents, Moreau et Jourdan, réduits tous deux aux ressources et aux expédients les plus précaires pour leurs opérations. Les Autrichiens, maîtres des points principaux du fleuve, d'Ehrenbreitstein, de Mayence, de Manheim, de Philipsbourg et de Kehl, disposant de tous les moyens nécessaires, obéissaient à un seul chef, le jeune archiduc Charles, que cette campagne allait élever au rang des guerriers les plus célèbres. Déjà, du versant méridional des Alpes, arrivaient ces proclamations, au style plein d'images, qui révélaient l'apparition d'une gloire nouvelle. Les échos des Apennins répétaient le nom presque inconnu encore de Bonaparte, et les soldats du Rhin, dans leurs veillées, écoutaient avec enthousiasme les premiers récits des victoires de Montenotte, de Millesimo, de Mondovi et de Lodi. Dès ce moment, toute hésitation dut cesser; le passage du Rhin, l'entrée en campagne étaient devenus le vœu général. Mais si l'entreprise était facile pour l'armée de Sambre-et-Meuse, qui pouvait déboucher par le pont de Neuwied, elle était hérissée de difficultés pour celle de Rhin-et-Moselle, privée de communications avec la rive droite, et ne pouvait réussir que par une tentative parfaitement combinée et à

l'aide d'un profond secret. De là dépendait le succès de la nouvelle campagne ; Desaix fut désigné pour diriger cette expédition.

Le jour même de la rupture de l'armistice, une partie de l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres de Kléber, lieutenant de Jourdan, franchit le Rhin, et remporta, le 4 juin, la victoire d'Altenkirchen. Attirant sur elle tous les efforts du prince Charles, cette armée secondait l'exécution du passage projeté en amont. Pour détourner jusqu'au dernier moment l'attention de l'ennemi, Moreau était resté devant Manheim, et faisait attaquer les positions de Wurmser par celui qui, peu de jours après, devait, à trente lieues de là, opérer le mouvement qui devait décider du sort de la campagne. Le 14, le général Desaix traversa la Reebach sous le feu ennemi, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, enleva les positions et rejeta Wurmser dans Manheim.

Envoyé à l'armée de Rhin-et-Moselle avec la mission d'envahir l'Allemagne, Moreau, depuis son arrivée, avait fait faire des reconnaissances minutieuses sur tous les points du fleuve. Libre en ses mouvements, à travers la large et fertile vallée qui s'étend du pied des Vosges aux contreforts de la chaîne des montagnes Noires, entre Bâle et Mayence, le Rhin promène son cours d'une rive à l'autre,

s'égare entre une multitude de petites îles boisées, marécageuses. Ces îles ne permettent guère d'embrasser d'un seul coup d'œil, du rivage, l'ensemble de cette vaste nappe d'eau qui se précipite vers le nord. Toute armée qui se propose d'effectuer un passage, a des groupes de canaux à franchir, plusieurs ponts à jeter, des écueils, des marais à éviter; et ces difficultés s'agrandissaient alors avec la largeur du fleuve, grossi par une crue extraordinaire, et qui n'était resserré dans son lit par aucune ligne rocheuse. D'après une série de reconnaissances faites avec le plus grand soin, et d'après l'avis de Desaix, l'entreprise dut être tentée entre Kehl et Strasbourg, place de guerre de premier ordre. Strasbourg permettait de concentrer les opérations, sans bruit, sans éclat; ouvrait à l'expédition un des plus riches arsenaux de l'Europe, l'alimentait en chaînes, en bois, en cordages, en agrès de toute espèce; mettait des bateaux du commerce à sa disposition. Le passage, arrêté sur ce point, fut fixé au 24 juin, et des troupes furent, sous divers prétextes, échelonnées vers la capitale de l'Alsace.

Trois jours avant l'époque désignée, le général Desaix, nommé commandant de l'expédition, combattait encore devant Manheim; tant il avait été jugé nécessaire de tromper l'ennemi jusqu'au dernier instant, pour l'empêcher de prendre l'éveil et de

concentrer ses forces sur Kehl. Le contingent de la Saxe et les troupes du cercle de la Souabe occupaient le camp de Wilstett, éloigné de ce point de quelques lieues seulement. Le 22, Desaix part du Palatinat, court à franc étrier vers son quartier général de Strasbourg, où, du moment de son arrivée, il a vingt-quatre heures à peine pour préparer, disposer et exécuter l'opération si difficile et si délicate confiée à ses soins. Le 23 après midi, il fait tomber toutes les herses des portes de la place, lever les ponts-levis, interdire toute communication avec l'extérieur, requérir et diriger en toute hâte les bateaux disponibles, par le canal de la ville, dans le bras du Rhin dit bras Mabile. A minuit, vingt-huit mille hommes sont rangés par divisions sur les points de la rive gauche d'où chacune doit s'élancer. Cinq attaques avaient été projetées, les unes réelles, les autres simulées, afin de distraire l'attention de l'ennemi; mais l'action sérieuse devait s'opérer un peu en amont de Kehl; c'est celle que Desaix devait diriger en personne. Le premier convoi embarqué au milieu de cette nuit, il donne le signal du départ. A cette heure solennelle, où les flottilles se lancent dans le courant, l'immense vallée du Rhin s'agite en sursaut, au bruit répété du canon qui retentit, à courts intervalles, sur une étendue de plus de soixante lieues de longueur, depuis Huningue

jusqu'à Manheim. Cette canonnade continuelle porte l'alarme dans la Forêt-Noire et jusque dans la Suisse, inquiète sur son indépendance. Les ennemis, effrayés par toutes ces démonstrations, qui les surprennent disséminés, que la nuit et les échos des montagnes rendent plus menaçantes, courent éperdus le long du fleuve, ne sachant de quel côté tourner leurs pas pour conjurer le péril. Cependant la lune s'était levée, et éclairait les mouvements des Français. Malgré ce contre-temps, le premier détachement de deux mille cinq cents hommes, chargé de l'attaque réelle, passe sur des nacelles le bras principal du fleuve, s'empare à la bayonnette des divers îlots occupés par les Autrichiens, jette les postes dans le Rhin, et débarque en face des bastions avancés de Kehl, sur une plage nue, coupée par des fossés et des redoutes. Ces obstacles sont enlevés presque sans coup férir. Afin de multiplier les moyens de passage, Desaix ordonne aux bateaux qui ont amené ce premier détachement de retourner vers la rive gauche, se fiant au courage des soldats, qu'il sait capables de se maintenir jusqu'à l'arrivée des renforts. Cette manœuvre aussi intelligente que téméraire le met à la tête d'un corps de troupes suffisant pour lui permettre de marcher sur le fort de Kehl, qui est emporté d'assaut. Les attaques secondaires avaient eu le

même succès, et les Français furent bientôt maîtres de toute cette partie de la rive. Les diverses combinaisons avaient été conçues, et exécutées avec une telle précision, que toutes les positions se trouvèrent occupées aux heures fixées, qu'on n'eut pas à regretter la perte d'un seul bateau, d'un seul ponton ; et peu d'hommes avaient péri, grâce à l'élan avec lequel les soldats, à peine débarqués, avaient couru sur les redoutes de l'ennemi. « Jamais victoire aussi complète et aussi importante, dit le chef de brigade Dedon, n'a coûté aussi peu de monde [1]. » Le lendemain, un grand pont fut jeté sur le Rhin, et donna passage à l'armée entière de Moreau.

La gloire de cette expédition, qui a laissé de profonds souvenirs parmi les populations de cette contrée, appartient au général Desaix. Dès ce moment s'ouvrit, sur le territoire germanique, cette campagne si féconde en grandes conceptions stratégiques. Aussitôt commencèrent ces combats, ces victoires successives, ces marches audacieuses à travers les montagnes de l'Alb, sur les rives du Danube, marches qui amenèrent cette retraite si célèbre dans nos fastes militaires.

Desaix eut à peine franchi le Rhin, qu'il se mit

(1) *Précis historique des campagnes de l'Armée de Rhin-et-Moselle pendant l'an IV et l'an V*, par le citoyen Dedon.

à la poursuite des Impériaux disséminés le long du fleuve. Il attaqua les troupes du cercle de la Souabe, s'empara de Wilstett, mais eut à regretter son aide de camp Drouot tué à ses côtés. L'aile gauche qu'il commandait eut tout l'honneur de la journée de Renchen. Les Autrichiens jetés dans un désordre affreux perdirent leur position et abandonnèrent douze cents prisonniers, six cents chevaux et dix pièces de canon. A Rastadt, il déborda les deux ailes de l'ennemi, qu'il accabla sous le feu d'une artillerie habilement dirigée, et qu'il chassa de cette ville. Le prince Charles, accouru de Philipsbourg à la nouvelle du passage du Rhin, rencontre les Français non loin d'Ettlingen, le 9 juillet. Desaix occupe le revers des montagnes, près du village et des bois de Malsh, et se voit attaqué par l'archiduc qui charge lui-même à la tête de tous ses escadrons. La lutte fut longue et sanglante ; le succès échappe encore aux efforts du général autrichien ; la grande supériorité de sa belle cavalerie est annulée par les savantes dispositions de son adversaire. Cet échec détermina la retraite du prince Charles sur le Danube, ainsi que la défection des Saxons et celle des troupes de la Souabe. Les gouvernements des petits Etats traitèrent avec la République, s'engagèrent à la neutralité, promirent des subsides, des vivres et les objets d'équipement nécessaires à l'armée de

Rhin-et-Moselle. « On peut, mentionnent les rapports du général Moreau (1), comparer notre marche à celle de l'armée d'Italie. Depuis le passage du Rhin, nous avons livré cinq combats et deux batailles que nous avons bien gagnés... Le feu de notre artillerie et les manœuvres brillantes qu'a fait faire le général Desaix, ont rendu les desseins de l'archiduc inutiles. » Tous les bulletins de l'armée de Rhin-et-Moselle retentissent désormais des exploits du commandant de l'aile gauche. Pages glorieuses de la vie d'un héros, les uns rendent hommage à son intrépidité, les autres à son intelligence, tous à son noble caractère. Il revenait, un jour, d'une de ces expéditions, lorsqu'il trouva, déposée dans sa tente, une tonne remplie d'argent, abandonnée dans une déroute par un des princes de l'empire. Il donna immédiatement l'ordre de la transporter chez le payeur général. Le fardeau était difficile à charger; le général gourmandait ses soldats, pliant sous le faix; mais ceux-ci, laissant retomber la tonne avec effort, lui dirent: « Général, c'est parce qu'elle sort de vos mains, qu'elle est si lourde. »

Décidé à poursuivre l'archiduc sur le Danube, Moreau dirigea une partie de ses forces vers la rive

(1) *Moniteur,* an VI (1796). *Rapport de Moreau au Directoire*, numéros 283 et suivants.

droite, par les sommets des montagnes Noires et par les villes forestières, s'avançant lui-même, avec Desaix et le reste des troupes, sur la route de Stuttgard. Ulm était désigné comme le point de jonction. Les divers corps de l'armée cheminaient dans des vallées séparées, s'aventurant au fond des Alpes de la Souabe, pays alors peu connu sous le rapport stratégique, se confiant au génie de ceux qui les commandaient. Desaix seconda puissamment le général en chef, occupa Louisbourg, se rendit maître de toute la vallée du Necker, et dispersa près d'Aalen une division autrichienne. Le 11 août, à Neresheim, dont le champ de bataille fut disputé avec tant d'acharnement, Moreau, inquiet sur le résultat de la journée, courut à plusieurs reprises à l'aile gauche, demeurée inébranlable, pour prendre les avis de son lieutenant.

Forcé à la retraite par le mouvement offensif des deux armées françaises, parties l'une de Dusseldorf, l'autre de Strasbourg, et convergeant toutes deux vers Vienne, le prince Charles méditait déjà, par une de ces inspirations du génie, le plan si judicieux qui consistait à attirer ses adversaires dans l'intérieur de l'Allemagne, sur des points différents. Il comptait avec raison écraser ensuite l'une ou l'autre des armées, qui opéraient, d'après les instructions vicieuses du Directoire, à des distances trop consi-

dérables pour pouvoir se secourir mutuellement. Aussi, lorsqu'il eut entraîné Moreau sur la rive droite du Danube, qu'il l'eut vu engagé dans la Bavière, il se rejeta brusquement vers la Bohême avec une partie de ses forces, se réunit à son lieutenant, le général Wartensleben, et frappa sur l'armée de Sambre-et-Meuse ces coups décisifs, qui obligèrent celle-ci à rétrograder précipitamment jusque sur le Rhin, après la perte de la bataille de Wurtzbourg et la mort si regrettable de l'illustre Marceau. Ces évènements exposaient aux plus grands périls l'armée de Rhin-et-Moselle. N'étant plus appuyée par celle de Sambre-et-Meuse, elle se trouvait isolée au-delà d'Augsbourg, sur la rive droite du Danube. Au lieu de se jeter à la poursuite de l'archiduc et de le resserrer entre les deux armées françaises, Moreau continua de s'enfoncer en Allemagne, traversa le Lech, poussant devant lui les troupes qui lui restaient opposées. Afin de couvrir ses flancs du côté du Danube, il chargea Desaix de s'emparer du pont d'Ingolstadt. Ce mouvement offensif se trouva concorder accidentellement avec une attaque projetée par les généraux autrichiens Latour, Nauendorf et Mercantin. Tout l'effort de l'armée autrichienne porta ainsi sur l'aile gauche commandée par Desaix. Le combat s'engagea le 1er septembre, dans les bois de Geisenfeld. Le général français soutint le choc des

Impériaux, sans se laisser entamer, quoiqu'il demeurât réduit à ses propres forces, un vent contraire emportant le bruit de la canonnade loin du reste de l'armée. Il déjoua par son intrépidité, par l'habileté de ses manœuvres, toutes les tentatives de ses adversaires, attira la cavalerie ennemie dans une embuscade, mit quinze cents hommes hors de combat, et repoussa victorieusement cette agression redoutable. Voici en quels termes l'archiduc Charles rend compte de cette journée (1) : « Desaix prouva dans cette circonstance une grande énergie, un coup d'œil juste, une connaissance parfaite de l'emploi de chaque arme. Pris en flanc dans sa marche par l'ennemi qui s'avançait dans la forêt de Geisenfeld, il fit front sur son flanc gauche, le resserra, parce qu'il était le plus menacé, et forma, dans une position presque inexpugnable, son centre, que les Autrichiens pouvaient le plus facilement aborder par le chemin de Geisenfeld. » Moreau ne tira point parti de cette brillante affaire. Sa marche aventureuse en Bavière commençait à l'inquiéter ; demeurant indécis, il détacha le vainqueur de Geisenfeld avec dix mille hommes sur la rive gauche du Danube, pour

(1) *Principes de la stratégie développés par la relation de la campagne de* 1796, par l'archiduc Charles.

essayer des reconnaissances vers Nuremberg, dans la direction de la Bohême, espérant encore le retour et la coopération de Jourdan. Desaix ne tarda pas à se convaincre du danger d'une plus longue hésitation, et ce fut son avis qui, à son retour, décida la retraite; elle commença le 19 septembre.

Jamais décision ne fut plus opportune. Encouragées par les succès de l'archiduc, succès que les Autrichiens eurent l'adresse de grossir, la Bavière et la Souabe s'insurgeaient. Les communications interceptées avec la France ne permettaient plus de renouveler les munitions, et le prince Charles, si l'on ne se hâtait de gagner avant lui les défilés des montagnes Noires, menaçait, après avoir rejeté l'armée de Sambre-et-Meuse hors de l'Allemagne, de couper toute retraite à celle de Rhin-et-Moselle. Tant qu'une armée marche en avant, le soldat est plein d'ardeur, et le général n'a qu'à songer aux combinaisons stratégiques. Il n'en est pas de même quand il s'agit d'un mouvement rétrograde; l'ardeur s'éteint, le moral des troupes s'affaisse, tandis que la tâche de ceux qui commandent exige une plus rare énergie. Moreau, Desaix et Saint-Cyr s'élevèrent dans ces conjonctures à toute la hauteur de leur mission. Aussi les troupes écoutèrent constamment la voix de leurs chefs; jamais on n'entendit dans les camps une seule plainte; jamais l'ennemi

ne put entamer une brigade, se glorifier d'un avantage. Enorgueillis par leurs succès, les Autrichiens osèrent serrer de plus près l'armée française. Mais assaillis eux-mêmes, le 2 octobre, par leurs adversaires qu'ils supposaient abattus, ils éprouvèrent une sanglante défaite à Biberach, perdirent cinq mille prisonniers et presque toute leur artillerie. Desaix put revendiquer la plus grande part de cette victoire. Ce fut lui qui renversa l'aile droite des Autrichiens et qui la précipita dans les ravins de la Riss; des bataillons entiers furent contraints de lui remettre leurs armes. Ce triomphe, obtenu en pleine retraite, rehaussa le courage des Français, qui avaient encore de grands obstacles à vaincre, et la chaîne des montagnes Noires à franchir. Desaix continua de battre l'ennemi sur son passage, détruisit le brillant régiment des cuirassiers d'Anspach et maltraita plusieurs corps d'infanterie.

Les privations, les souffrances, la difficulté des approvisionnements dans un pays insurgé, sillonné par des bandes armées et des troupes légères qui enlevaient les convois, portaient les troupes à enfreindre les lois de la discipline. Ces lois furent néanmoins maintenues avec une inflexible sévérité, et les paysans de la Souabe parlent encore aujourd'hui avec attendrissement de l'humanité du général Desaix. Quand ils l'apercevaient, quand

de loin ils reconnaissaient les têtes de ses colonnes, ils n'hésitaient pas à demeurer sur le seuil de leurs chaumières, disant : « Le général Desaix veillera sur notre hameau. » Un soldat frappe devant lui un paysan courbé par l'âge : « Malheureux, lui dit-il, tu n'as donc pas de père? » Cette noblesse de sentiments, cette renommée de justice et d'humanité répandue parmi des populations d'abord hostiles, contribuèrent à faciliter le passage à travers les défilés du Val-d'Enfer, jugés jadis si redoutables que le maréchal de Villars avait cru devoir les éviter.

L'armée avait enfin débouché à Fribourg dans la vallée du Rhin ; elle était en vue de la France et pouvait y pénétrer par les ponts de Kehl, de Brisach et de Huningue. Moreau ne voulut pas abandonner le territoire allemand sans tenter une dernière fois le sort des armes. L'archiduc, vainqueur de Jourdan, arrivait à marches forcées du bas Rhin. A Emmendingen, sur l'Elz, se livra, le 19 octobre, une nouvelle et sanglante bataille, dont le principal effort porta sur l'aile gauche commandée par Desaix. Des liens d'une amitié ancienne attachaient celui-ci à l'un de ses chefs de division, le général Beaupuy, militaire d'une haute distinction. La fusillade est à peine engagée, que le général Decaen est renversé de cheval. Beaupuy lui dit : « Aujourd'hui, mon camarade, c'est à moi de faire le général d'avant-

garde; reste à la division. » Beaupuy part, et peu d'instants après il est tué. Desaix fut péniblement affecté en apprenant, au commencement d'une affaire si importante, la perte d'un officier-général aussi distingué que Beaupuy, et en voyant Decaen pour ainsi dire hors de combat. Tout en donnant de vifs regrets à son ami, il dit à Decaen : « Sauvons la division, nous le pleurerons après (1). » La division fut sauvée. Ce douloureux évènement fut pour Desaix le dernier de cette pénible campagne. Le surlendemain, il franchit le Rhin à Vieux-Brisach, et, peu de jours après, Moreau rentra lui-même en France par Huningue avec le reste des troupes.

Depuis la retraite précipitée de l'armée de Sambre-et-Meuse, la France était dans l'anxiété la plus vive sur le sort de celle de Rhin-et-Moselle. Tous les courriers avaient été interceptés; il n'arrivait plus aucun rapport du général en chef. On savait l'armée enveloppée de toutes parts par la cavalerie autrichienne, pressée par l'insurrection des paysans de la Bavière et de la Souabe; on entendait les acclamations qui saluaient l'archiduc du titre de sauveur de l'Allemagne; on lisait avec une morne douleur les bulletins pleins de jactance des généraux Latour, Pe-

(1) *Mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr*. Campagne de 1796, tome IV, chapitre 15.

trasch et Nauendorf, qui proclamaient la défaite de Moreau, et annonçaient la destruction imminente des Français dans les étroits défilés des montagnes Noires. Le Directoire était accusé d'avoir sacrifié à son ambition l'élite de nos soldats, et de vouloir perpétuer la guerre, lorsque nous avions déjà conquis nos frontières naturelles. Au milieu de ces alarmes se propagea la nouvelle de l'apparition des têtes de nos colonnes en-deçà de la chaîne si redoutée de la Forêt-Noire ; aussitôt à l'anxiété la plus vive succédèrent des transports de joie. Mais quand on vit ces bataillons presque au complet défiler sur les ponts de Brisach et de Huningue, dans l'attitude d'une armée triomphante, traînant à leur suite des milliers de prisonniers, avec leurs parcs et leurs équipages; quand on vit ces soldats au regard fier et assuré, couverts d'uniformes en lambeaux, déployer avec orgueil tous leurs drapeaux intacts, l'Europe pressentit un long avenir de guerre et regretta d'avoir engagé la lutte.

Tant de fatigues et de périls, cinq mois de combats et de souffrances semblaient enfin devoir amener le repos. Cependant une nouvelle série d'épreuves se préparait pour Desaix devant le fort de Kehl, que la République et l'Autriche allaient se disputer au prix des plus sanglants efforts. Il eut à peine traversé le Rhin, qu'il reçut l'ordre de descendre le long de la

rive gauche, et de se jeter dans cette forteresse pour la défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le général, qui s'attendait à entrer dans une véritable place de guerre, qui comptait abriter ses brigades fatiguées derrière des remparts et des retranchements, n'aperçut que des positions sans revêtements, des bastions démantelés et toute une enceinte de fortifications à rétablir; tant avait été grande l'imprévoyance du gouvernement pendant la durée de cette campagne. Il se mit immédiatement à l'œuvre, construisit des parapets, éleva des redoutes, fit surgir une citadelle sous le feu même de l'ennemi. Aux sommations qui lui furent faites, dès les premiers jours du siége, de reculer ses avant-postes, Desaix répondit à l'archiduc de retirer les siens, si cette proximité le gênait, et se montra disposé à appuyer sa réponse par des coups de canon. Toujours sur pied, il déjouait les tentatives de l'ennemi, coopérait à la plupart des reconnaissances, repoussait tous les assauts. Un officier hongrois, rebuté par cette vigilance infatigable, s'écria : « Si cela continue, je me brûle la cervelle : cet homme est toujours devant moi. » Son audace et son activité l'avaient rendu la terreur de l'ennemi, tandis que ses soldats, dont il savait épargner le sang, avaient en lui une confiance aveugle. Jamais ceux qui allaient au feu ne songeaient à adresser leurs

adieux à leurs camarades, quand ils savaient que Desaix devait diriger la sortie en personne, assurés qu'ils étaient de se revoir. Le 22 novembre, Moreau écrivit au Directoire : « La garnison de Kehl a fait ce matin une sortie vigoureuse pour reconnaître la ligne de circonvallation de l'ennemi. Toute la ligne autrichienne a été enfoncée, sans tirer un coup de fusil, avec la plus grande bravoure; l'ennemi y a abandonné toute son artillerie qu'on a sur-le-champ enclouée, six à sept cents prisonniers, dont vingt officiers, un colonel et un major. Ce combat a été un des plus violents de la guerre ; les officiers généraux qui ont dirigé cette attaque méritent les plus grands éloges. Le général Desaix a eu un cheval tué sous lui, et a été légèrement blessé, etc. » Les journaux du temps rapportent que la perte de son cheval l'impressionna beaucoup plus que le danger qu'il avait couru. Les fatigues du siége devinrent bientôt telles que, sur la demande de son ami, le général Gouvion-Saint-Cyr vint partager le commandement de la place. Chaque jour était marqué par un combat : la nuit, on réparait les brèches ; les boulets labouraient les remparts, les obus incendiaient les parcs et les édifices, les mines et les contre-mines se creusaient dans la glace. La garnison ne luttait pas seulement contre des bataillons et contre les rigueurs de l'hi-

ver, car la trahison livrait souvent aux Autrichiens les mots d'ordre et le secret des opérations militaires. Enfin, après deux mois de tranchée ouverte et d'efforts héroïques, Kehl n'étant plus qu'un monceau de ruines, et les batteries autrichiennes menaçant de couler bas le pont de bateaux, dernier moyen de retraite des Français, il fallut céder.

Le 9 janvier 1797, une barque fut détachée de chacune des rives du Rhin; l'une portait le général autrichien Baillet de Latour, l'autre le général Desaix, que l'archiduc Charles appelait l'infatigable. Ce fut sur ces frêles esquifs, sur ce fleuve témoin de tant de combats mémorables, que les deux guerriers qui, un an auparavant, avaient signé l'armistice de 1795, se rencontrèrent de nouveau, et fixèrent les bases de la capitulation. Le général français en dicta presque toutes les conditions, et sut conserver à son pays le matériel de la place, tant l'ennemi redouta, jusqu'au dernier moment, quelque tentative surhumaine de la part de nos soldats et de leurs chefs. Vingt-quatre heures furent accordées à la garnison pour se retirer avec ses armes et avec tout ce qu'elle pourrait emporter. Dès cet instant un mouvement extraordinaire se manifesta dans l'enceinte de Kehl, et se prolongea durant la nuit entière. Soldats, officiers, généraux, se précipitèrent sur les bastions, arrachant les barricades et les palissades, déterrant

les affûts brisés, les éclats des obus et des bombes, s'attelant eux-mêmes aux chariots qui devaient transporter en France tous ces glorieux débris. Les habitants de Strasbourg furent informés, dans la soirée, des détails de la capitulation. Le lendemain, au point du jour, dès que s'ouvrirent les portes de cette ville de guerre, une foule immense courut le long de la chaussée qui mène au Rhin, se rua sur le pont, envahit à son tour le fort. On vit des enfants, des femmes, des hommes de tous les âges, de toutes les classes, se mêler aux groupes des soldats, leur prêter le secours de leurs mains débiles, pour ravir aux Autrichiens jusqu'à la dernière parcelle de nos munitions. La poésie et la peinture retraceront sans doute ce magnifique épisode de notre histoire, dominé par la figure de Desaix. Le fronton de quelque moderne Panthéon rappellera, un jour, ce flot patriotique de guerriers et de citoyens, qui se pressaient sur des planches fragiles, au-dessus des eaux frémissantes du Rhin, afin de ne laisser à l'ennemi aucun vestige dont il pût se glorifier pour blesser le sentiment national. A l'expiration du délai fixé par la capitulation, la garnison française se retira, drapeaux déployés, au milieu d'un concours immense que la curiosité avait attiré sur les deux rives ; le général Desaix fermait la marche. Les Autrichiens,

conduits par l'archiduc, ne trouvant, à leur entrée dans la place, que des monceaux informes de terre, ne purent comprendre quelles causes avaient, pendant deux mois, fait échouer toutes les forces de l'empire germanique contre cet amas de décombres.

Cette longue et pénible campagne était enfin terminée. Les soldats, exténués de fatigues, sans solde, sans chaussures, presque nus, furent dispersés en cantonnements, comme les années précédentes, dans l'Alsace et dans le Palatinat. Les terribles épreuves de cette guerre, les marches et les contre-marches, les passages des fleuves et des rivières, les combats répétés, avaient ruiné le matériel. Il ne restait plus un seul équipage de pont, l'artillerie était réduite aux chevaux de réquisition et même à l'emploi des bœufs; l'état des équipements était déplorable. Le général Desaix, en l'absence de Moreau, que le rappel de Beurnonville avait momentanément placé à la tête de l'armée de Sambre-et-Meuse, reprit le commandement en chef par intérim, le 31 janvier 1797. Il fallut veiller à tout, réclamer les secours du gouvernement, réorganiser le service, remonter la cavalerie. Cependant, toujours insatiable d'instruction, il trouvait le temps de s'entretenir des principes de l'art militaire avec le général du génie Boisgérard, et même de prendre, à la direction de l'artillerie de Strasbourg,

des leçons de dessin linéaire, de fortification et d'attaque des places. Une grande pensée ne cessait de le préoccuper, c'était celle d'une nouvelle invasion en Allemagne, invasion demandée avec insistance par Bonaparte, qui maintenant supportait seul en Italie tout le poids des armes de l'Autriche. Mais Desaix manquait des ressources les plus indispensables pour effectuer un nouveau passage du Rhin. Malgré ses efforts, il ne put, à défaut de numéraire, faire venir du Palatinat et des forêts du Hundsruck qu'une quantité insuffisante de fer, de bois et de bateaux. Son impatiente activité lui permettait à peine d'attendre la saison favorable. Le 12 février, il écrivit à l'un de ses frères d'armes : « Le général Moreau sera sûrement bientôt de retour, et moi je redeviendrai ton voisin, disputant à qui fera le plus de tapage et aura le plus de succès. » Un instant, il fut saisi d'une vive appréhension; l'armée de Rhin-et-Moselle fut menacée d'être enchaînée aux siéges de Manheim et de Mayence, pendant que Hoche, mis à la tête de celle de Sambre-et-Meuse, devait marcher sur le Danube. « Tu vois notre destinée, mandait-il à Gouvion-Saint-Cyr le 14 avril, l'armée de Sambre-et-Meuse prenant tout entière l'offensive, et nous condamnant à végéter tristement et ennuyeusement autour de Mayence et devant Manheim. Tu sens que c'est

une cruelle idée ; et puis comme ça nous humiliera ! Je t'avouerai que je ne verrai qu'avec peine l'armée réduite à cette triste position ; j'espère qu'elle aura une destinée plus brillante et plus glorieuse. Nous n'avons pas renoncé à l'espérance de franchir peut-être la barrière qui nous arrête ; tout se prépare pour en saisir l'occasion favorable, et peut-être réussirons-nous. Tu vois combien la gloire de l'armée de Rhin-et-Moselle nous intéresse ; j'espère que nous la soutiendrons et augmenterons par de nobles et vigoureux efforts. » Desaix conçut du dépit contre Hoche à cette occasion, et l'appela « le grand avaleur. » Moreau partit pour Paris afin de s'opposer à ce projet, et réussit dans ses démarches.

Pendant ce temps, le général Desaix rejetait les propositions de prolongation d'armistice faites par le général autrichien, et préparait une action plus hardie encore que le passage du Rhin qui avait si glorieusement ouvert la campagne précédente, un second passage de ce fleuve en présence de toute l'armée des Impériaux. C'est lui qui en conçoit l'idée, qui en dresse le plan ; le 7 avril il écrit à Paris, au général Moreau :

« Nous travaillons en ce moment, avec le général Reynier et Boisgérard, à un projet qui nous plaît. Nous voudrions profiter de l'espèce d'en-

gourdissement où on s'est trouvé de toutes parts pour surprendre encore, s'il est possible, un passage comme l'année dernière. Le Rhin est encore prodigieusement bas; nous voudrions en tirer parti, c'est-à-dire chercher, par le moyen de la rivière d'Ill, à faire descendre les bateaux à un point qu'on trouverait convenable. Tout de suite j'embarque, et franchis tout; les ennemis sont encore à cordons séparés, on pourra profiter de cela. Nous pensons tous que le plus grand secret serait la première mesure, aussi nous n'épargnons rien pour cela. On pense même qu'il serait peut-être bien vu que vous ne vinssiez à peu près qu'au moment même, afin de ne pas réveiller les ennemis. »

Trois jours plus tard, il lui écrit de nouveau : « Je vous ai déjà mandé, mon général, que nous pourrions passer le Rhin ; vous devez croire que nous faisons pour cela un grand effort, nous n'épargnons rien pour que tout se prépare avec activité et secret ; le dernier article sera plus difficile, je vous assure... Disposez-vous, ne perdez pas un instant, réglez vos plans ; ils doivent être bien concertés et entendus ; ceci mérite plus d'une considération. Les succès du général Bonaparte obligeant les Autrichiens à se dégarnir, les forcent aussi à se rapprocher de lui ; et qui sait si, abandonnant entièrement les quatre places bien approvisionnées,

ils ne se rabattront pas tous sur nous pour nous écraser, et de là aller à l'armée d'Italie? C'est du moins ce qu'ils devraient entreprendre. Ainsi, voyez, balancez sagement un instant dans votre pensée ce qu'il y a à faire, et prenez rapidement votre parti. Venez nous joindre plus promptement que l'éclair. Vous pourriez arriver sans bruit; parlez d'une tournée en Palatinat; ce ne serait plus alors suspect. Mais, je vous l'ai répété, ce n'est pas des petites mesures qu'il faut ici. Vous savez que nous avons toujours été d'avis qu'il ne devait y avoir qu'une seule armée bien vigoureuse et écrasante; que c'est le seul moyen de succès assuré. Je vous assure que nous sommes tous bien disposés et pleins d'une excellente volonté [1]. »

Le général Desaix concevait, préparait, disposait tout pour le succès d'une entreprise hérissée d'obstacles, et stimulait l'esprit lent et froid du général Moreau. Les difficultés étaient beaucoup plus grandes, en effet, qu'en 1796. L'ennemi, sur ses gardes, avait garni et fortifié de batteries tous les points favorables à un débarquement; les eaux, par suite d'une baisse extraordinaire, ne laissaient d'autre issue à notre flottille que celle de l'embouchure de l'Ill, en aval

(1) Lettres de Desaix à Moreau, 7 et 10 avril 1797. *Armée de Rhin-et-Moselle. (Dépôt de la Guerre.)*

de Strasbourg; enfin, malgré toutes les réquisitions, Desaix n'avait pu réunir qu'un faible convoi de bateaux et le matériel d'un seul pont. Il avait fallu commander des bois jusque dans la Bourgogne, et ne donner l'éveil ni à l'ennemi ni aux bateliers, qui auraient caché ou coulé bas leurs chaloupes et leurs nacelles.

Le 20 avril, à trois heures du matin, toutes les troupes furent disposées sur la plage française, en face du village allemand de Diersheim. Un vent impétueux venait de s'élever et de déchaîner la tempête dans la vallée. On attendait la flottille, qui descendait difficilement la rivière d'Ill réduite à un mince volume d'eau, lorsqu'on apprend qu'elle s'est engravée dans le bras qui conduit au Rhin. Il n'y a pas un instant à perdre. Moreau, arrivé de Paris depuis la veille seulement, conformément au plan arrêté, Desaix, Reynier, Lecourbe, Vandamme, Davoust, Duhem et d'autres officiers-généraux, courent vers l'écueil signalé, se jettent avec leurs uniformes dans le courant, à la tête des soldats, et dégagent les bâtiments à grands efforts de bras et d'épaules. Le bateau chargé de toutes les rames ne peut être mis à flot; les fantassins s'emparent des avirons et les portent jusqu'au fleuve. Durant ces retards et ces contre-temps le soleil s'était levé, le canon des fausses attaques avait donné l'éveil aux

Autrichiens. Une surprise étant devenue impossible, il fallut se résoudre à traverser en plein jour sous le feu des batteries, à tenter le passage en face d'une armée rangée en bataille. Des dispositions nouvelles sont ordonnées, le signal est donné sans hésitation. Les Français se jettent dans le fleuve et abordent hardiment sur un banc de gravier, en avant de Diersheim. Un combat meurtrier s'engage, le village est pris, perdu et repris. La réserve du camp autrichien de Bodenschwir accourt, s'empare d'une digue qui se prolonge à notre droite, est sur le point d'y établir une batterie qui va balayer la plage, lorsque Desaix s'aperçoit de l'imminence du péril. Il saisit aussitôt quelques bataillons et s'élance à leur tête vers la levée à travers les fossés, les tranchées et les marécages, au milieu d'une grêle de balles. L'ennemi est culbuté, mais Desaix est blessé à la cuisse. Renversé sur le sol, une pensée de clémence et de générosité lui donne la force de se traîner jusque vers le grenadier autrichien qui l'a couché en joue, et de l'arracher des mains de ses soldats exaspérés. Les Français sont maîtres de la rive allemande; quatre mille prisonniers, des canons, des drapeaux, demeurent entre leurs mains, et huit officiers-généraux hors de combat annoncent l'acharnement de la lutte. « Les deux passages du Rhin à Kehl et à Diersheim, dit le chef de

brigade Dedon [1], seront également célèbres dans l'histoire, quoiqu'ils diffèrent essentiellement entre eux, et que chacun soit caractérisé par des traits particuliers : l'un, prévu de longue main et préparé à loisir, est marqué au coin de la prudence; l'autre, pour ainsi dire brusqué, l'est à celui de l'audace et du génie. »

L'armée autrichienne se mit en pleine retraite. Les Français allaient renouveler les merveilles de la dernière campagne, lorsque, le 23 avril, arriva l'adjudant-général Leclerc, porteur de la nouvelle officielle des préliminaires de paix signés à Léoben. Cet événement inattendu arrêta l'essor d'une campagne, dont les débuts promettaient tant de gloire.

Le magnifique fait d'armes de Diersheim valut à l'armée de Rhin-et-Moselle les applaudissements de l'Europe, et Desaix put s'en attribuer la plus grande part. Pendant que sa blessure le retenait étendu sur un lit, à Strasbourg, le Directoire et le Corps législatif se rendaient l'organe de la reconnaissance publique. Le général Matthieu Dumas prononça ces paroles au Conseil des Anciens, le 27 avril [2] :

« Desaix est blessé ! Celui qui défendit Kehl si glorieusement et pendant si longtemps, voulut y

(1) *Précis historique des campagnes de l'Armée de Rhin-et-Moselle*, par Dedon.

(2) *Moniteur*, an v, numéro 225.

rentrer par les mêmes barrières qu'il fut forcé d'abandonner à l'ennemi, et il se désespère de ce que, dit-il, la fortune ait trahi son courage. Quels généraux, quels soldats méritèrent jamais plus de reconnaissance, et quelles récompenses devrons-nous leur préparer? »

Le 4 mai, le Directoire adressa la lettre suivante à Desaix [1] :

« Le passage du Rhin que l'armée de Rhin-et-Moselle vient d'exécuter est l'une des plus éclatantes opérations de cette guerre. Après en avoir activé les préparatifs en l'absence du général en chef, vous avez été pendant l'action l'exemple du courage, et la République a remarqué avec un vif intérêt que les lauriers que vous y avez cueillis sont teints de votre sang. Au moment où les préliminaires de paix se négociaient aux portes de Vienne, vous avez, citoyen général, jeune encore, couronné votre glorieuse carrière par des services où brillent à la fois de grands talents militaires, et où l'amour de la liberté a encore ajouté à leur éclat. »

Quand, après la suspension d'armes, les généraux autrichiens de Latour et de Rosenberg allèrent visiter l'arsenal et les monuments de Strasbourg, ils s'empressèrent de se rendre auprès du guerrier blessé

(1) *Moniteur*, an v (1797), numéro 226.

qu'ils avaient tant appris à redouter, et lui payèrent le tribut de leur estime.

Tant d'illustres témoignages ne pouvaient néanmoins consoler le général Desaix, qui partageait avec Hoche le regret de se voir subitement arrêté sur ce théâtre de combats et de succès, devenus pour ces héros le mobile de leur existence. Depuis un an, une transformation profonde s'opérait dans son caractère; les bulletins de l'armée d'Italie avaient ouvert à son esprit un monde nouveau. La nuit, retiré dans sa tente, il relisait avec avidité ces proclamations aux pensées vastes, aux formes orientales, qui parlaient si vivement à l'imagination des peuples, et qui avaient entièrement subjugué la sienne. Bonaparte était devenu l'objet de toutes ses méditations. Le génie extraordinaire de cet homme, la rapidité de ses coups, la hauteur de ses vues, la poésie de son langage, tout contribuait à faire vibrer l'âme ardente de Desaix, à l'activité de laquelle les temporisations de Moreau ne répondaient plus. Pendant le temps que sa blessure le condamna au repos, cette image grandit encore à ses yeux de toute l'étendue de son aversion pour l'inaction que la paix allait amener. Dans un entretien qu'il eut avec Gouvion-Saint-Cyr, qui alla le voir à cette époque à Strasbourg, Desaix lui manifesta son dégoût de servir davantage avec Moreau, ainsi que le projet de se faire donner

une mission en Italie, aussitôt qu'il serait rétabli de sa blessure. Il déclara vouloir s'attacher à Bonaparte, et se lier à sa destinée, « car, disait-il, je suis persuadé que Moreau ne fera jamais rien de grand, et que nous ne pourrions jouer auprès de lui qu'un rôle très-subalterne, tandis que l'autre est fait pour jeter une gloire si immense, qu'il est impossible qu'il n'en rejaillisse pas sur ses lieutenants. » « C'était la première fois, fait observer Saint-Cyr, dans ses *Mémoires*, que Desaix lui montrait de l'ambition, car jusqu'alors il avait donné tant de preuves du contraire, par les refus successifs qu'il avait faits du commandement de l'armée. »

La période militaire de la révolution peut se diviser en deux phases. Durant les premières campagnes, le danger de la patrie préoccupa seul nos armées. Mais quand elles eurent vaincu la coalition de 1792, et fait à leur tour des conquêtes, quand Bonaparte eut paru avec tant d'éclat en Italie, à l'amour de la patrie s'unit un autre mobile non moins fécond, quoique moins pur, l'amour de la gloire. Tant que la France en péril lutta pour son indépendance, l'armée du Rhin fut la personnification la plus rare du dévouement et de l'abnégation. Etrangère aux agitations des partis, elle donna toujours l'exemple d'une obéissance passive aux décrets du gouvernement, quelque indignes que fus-

sent les mains dans lesquelles le pouvoir était tombé; sourde aux appels des factions comme aux caresses de la trahison, elle ne vit jamais qu'un ennemi à combattre, qu'un pays à défendre. Les acclamations qui saluèrent les triomphes de l'armée d'Italie portèrent une atteinte profonde à la simplicité antique, à l'austérité des mœurs, au désintéressement, qui jusqu'alors avaient caractérisé les guerriers appelés à la défense des frontières de l'Est. Néanmoins, longtemps après que les événements les eurent dispersés et confondus dans d'autres armées, sur d'autres champs de bataille, on les reconnaissait encore à cet air grave et sévère, à cette probité fière, qui faisait dire : « C'est un Spartiate du Rhin. » Et cette dénomination pouvait surtout s'appliquer à Desaix.

Ce général s'était fait, depuis ses premières années de garnison, de nombreux amis à Strasbourg par sa franchise, sa générosité, son courage et le charme de ses manières. Il était loin d'être ennemi des plaisirs, et les contemporaines que la mort n'a pas moissonnées se rappellent encore la grâce et l'entraînement avec lesquels il dansait dans les bals et dans les fêtes qui signalèrent les premiers temps du Directoire. Tous les habitants notables, et un grand nombre de dames de la ville, vinrent le visiter après l'affaire de Diersheim. Aussi dit-il dans une lettre à

sa sœur, le 14 mai : « Sois sans inquiétude ; les journaux ont dû te dire que je n'étais pas dangereusement blessé, et c'est la vérité. Je me rétablis bien, je sors du lit depuis douze jours, et un ami m'a procuré un fauteuil très-agréable, où ménageant bien ma jambe, je peux, sans me remuer, me transporter partout où la fantaisie me prend. J'ai beaucoup de visites, quelquefois de femmes très-aimables ; j'ai mangé au moins cinquante pots de confitures, ainsi tu vois que je ne suis pas à plaindre. » Trois jours après avoir été blessé, ignorant encore le traité de Léoben, il félicite Moreau sur ses succès, lui transmet son plan d'invasion, et ajoute : « Ma blessure va bien, j'ai dormi tranquille ; j'ai bien vivement souffert ; à présent, c'est bien supportable. Il n'y a de cruel que le malheur de n'être pas avec vous, pour partager vos peines et bien travailler ces messieurs ; en grâce, pas un instant de relâche, qu'ils soient battus deux fois par jour (1). »

Desaix sut encore mettre à profit, pour son instruction, les loisirs du temps nécessaire à sa guérison, et puisa dans la célèbre bibliothèque de Strasbourg de nouveaux éléments pour son activité intellectuelle. Il compulsa les richesses scientifiques

(1) Lettre de Desaix à Moreau, 23 avril 1793. Armée de Rhin-et-Moselle. *(Dépôt de la Guerre.)*

de cet établissement, étudia les principes de la fortification et de la stratégie, lut les Mémoires de Vauban et ceux du maréchal de Saxe, prit connaissance de la philosophie de Leibnitz, des poésies de Schiller et de Goëthe, alors au faîte de la renommée, et dont les œuvres exercent tant d'empire sur les imaginations ardentes. Versé dans les secrets de la langue allemande, qu'il parlait avec facilité, Desaix, naturellement rêveur, se plaisait à la lecture de cette poésie et de cette philosophie mystique. Lorsque, du fond de l'Italie, arrivait la nouvelle de la chute de l'illustre aristocratie de Venise, ou celle des révolutions de Gênes, il s'empressait de feuilleter les pages qui traitaient de la puissance du lion de Saint-Marc, des splendeurs du Rialto ou des gloires éteintes des Doria et des Durazzo. A la vue de cette flèche sublime de la métropole de l'Alsace, dont l'aspect des pyramides de Gizeh ne devait pas effacer l'image, l'amour des arts s'était exalté en lui. Cette passion, qu'on verra se développer bientôt en Italie, était tellement connue qu'elle put servir de prétexte à la mission qu'il reçut de Bonaparte, lors des préparatifs de l'expédition d'Egypte. Desaix affectionnait l'Alsace, terre aux vieilles mœurs germaniques, à l'empreinte féodale, théâtre de ses succès, où régnait encore le souvenir de Gustave-Adolphe et de la fameuse guerre

de trente ans. Les riches moissons de cette province, les tours gothiques élevées sur les cimes des Vosges, lui rappelaient les champs de la fertile Limagne et les ruines, témoins des jeux de son enfance, qui dessinent leurs lignes noircies par le temps au-dessus des volcans éteints de l'Auvergne. Il souffrait néanmoins de cette vie inactive. Son impatience se trahit dans la lettre qu'il écrit, le 26 mai, à son ami et frère d'armes Gouvion-Saint-Cyr (1) : « Ma blessure, dit-il, se cicatrise assez rapidement, et j'ai toujours l'espoir de pouvoir marcher sous peu de jours. J'attends ce moment avec impatience pour profiter de mes instants de loisir, pour aller voir les champs de bataille sur lesquels ont combattu les armées nos voisines. On ne peut pas rentrer dans ses foyers, sans avoir vu ses camarades, qui ont fait des choses glorieuses et honorables. Cependant, si on fait la guerre contre les Anglais et qu'elle se pousse avec vigueur, je veux encore faire l'impossible. Il n'y a pas un soldat dans l'armée qui ne soit bien décidé à le faire, cet impossible; le gouvernement peut entreprendre des choses extraordinaires, il trouve tout le monde prêt à le seconder. » Après trois mois de repos et d'inac-

(1) *Mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr*. Appendice. Strasbourg, 26 mai 1797. Desaix à Saint-Cyr.

tion forcée, il fut enfin en état de réaliser le projet que son imagination caressait depuis longtemps.

Profitant des événements de la guerre qui avaient déterminé la retraite des Français, les Etats de la Bavière et de la Souabe ne songeaient plus à exécuter les traités, conclus sous la pression des victoires qui avaient suivi le premier passage du Rhin. L'armée de Rhin-et-Moselle, privée de ressources, sollicitait en vain depuis un an le paiement des subsides promis par ces Etats. Le général Desaix se chargea d'en négocier le recouvrement, et muni d'une lettre de Moreau à Bonaparte (27), il partit, avec un aide de camp, pour l'Italie, par la route de Bâle et du mont Saint-Gothard, le 19 juillet 1797 (28).

CHAPITRE SIXIÈME.



DESAIX EN ITALIE EN 1797.

19 juillet — 24 octobre.

Voyage à travers la Suisse. — Arrivée à Milan. — Réception faite au général Desaix par le général Bonaparte. — Occupations de Desaix à Milan. — Voyage à Lodi, à Mantoue, à Venise, à Udine et à Trieste. — Conférences d'Udine. — Armée d'Italie. — Conversations avec Bonaparte sur la guerre, sur les gouvernements, sur l'Egypte; avec Monge, sur les arts, sur l'industrie, sur la religion. — Diplomatie autrichienne. — Coup d'état du 18 fructidor. — Desaix compromis. — Ses efforts pour obtenir le règlement des subsides promis par la Bavière et par la Souabe. — Voyage d'Udine à Strasbourg par Munich et Stuttgard. — Arrivée sur le Rhin. — Rapport de Desaix à Bonaparte sur sa mission en Allemagne.

Ici commence un voyage plein d'intérêt, puisqu'il a été raconté par le général Desaix lui-même, et qu'il se rattache à l'une des phases les plus curieuses et les moins connues de sa vie. Le manuscrit précieux dans lequel son génie et son caractère sont pris sur le fait, se trouve au dépôt de la guerre, où il a été recueilli et où nous en avons pris connaissance.

Desaix ne l'avait pas destiné à la publicité, n'y avait fait aucune correction de style ; il traçait rapidement ses impressions et ses souvenirs, dans les instants de repos qu'il prit à Milan, à Mantoue, à Venise, à Trieste et à Udine. Son esprit d'observation, sa mémoire prodigieuse, sa curiosité en toutes choses, son intelligente appréciation des arts et de la politique, ses connaissances en histoire, en industrie et dans les sciences, s'y révèlent à chaque ligne. Il ne perd pas une occasion de s'instruire, rend compte de ses sensations, de ses impatiences, et n'oublie rien, pas même les aventures qui pouvaient arriver à un jeune général de vingt-neuf ans.

Son voyage à travers la Suisse est celui d'un touriste. Il s'extasie à la vue de chaque hameau, de chaque vallée, de chaque panorama, écoute le murmure des ruisseaux, s'égaie sur le compte du carrosse antique qui l'emmène, évoque tous les souvenirs des lieux qui passent sous ses yeux, souvenirs des luttes de l'indépendance des anciens habitants de l'Helvétie contre la tyrannie de la maison d'Autriche ou contre celle de Charles-le-Téméraire, souvenirs de la guerre de trente ans et des exploits de Villars. Les vieillards qu'il rencontre lui font le récit de leurs inquiétudes et de leurs espérances, lui parlent de leurs troupeaux et de leurs récoltes. Il s'enquiert de leurs besoins, de leurs méthodes de culture, jette un regard scru-

tateur sur leur costume, porte son attention sur les modes de labour, de transport et d'attelage. L'agriculture est l'objet de son attention tout le long de sa route, quoique ce voyage ne soit pas le premier qu'il fasse en Suisse, car ses excursions précédentes dans ces mêmes régions, alors qu'il n'était que sous-lieutenant, sont rappelées par ces mots : « On laissa sur la gauche la vallée de Spiringen, que j'avais suivie en 90, dans le même temps à peu près. Que d'événements depuis ! » Au milieu des beautés sublimes des Alpes, l'esprit du guerrier s'efface, le poète demeure seul avec son imagination, avec son âme expansive, et se manifeste surtout dans la sombre et pittoresque vallée de la Reuss. « Ici le torrent lui semble couler dans le plus profond des abîmes. Ailleurs, dit-il, les nuages jouaient avec nous, pour ainsi dire, dans ces montagnes ; tantôt ils nous enveloppaient de toutes parts, tantôt ils s'élevaient, disparaissaient et nous laissaient voir la montagne qui ne se présentait que pour être plus horrible. Cependant, tout d'un coup, ce qui nous avait intéressés par quelques traces d'habitations disparaît, le paysage devient plus sauvage; des éboulements effroyables annoncent à tous les pas les événements qui sont arrivés dans ces montagnes, et dont personne ne se souvient. On monte avec peine, et toujours, et le sommet des montagnes est toujours bien loin derrière vous. A tous les mo-

ments, des croix placées annoncent qu'un voyageur a péri sur le même lieu, soit par l'effet d'une avalanche, soit en ayant eu les membres gelés; quelques-unes, mais très-rares, annoncent des assassinats. » Au fameux Pont-du-Diable, source de tant de légendes et d'invocations merveilleuses, le voyageur trace ces pensées : « Il ne manquait à ce tableau du pays que la superstition et l'ignorance pour l'achever. Cependant la rivière fait un vacarme épouvantable; elle se précipite écumante de rochers en rochers, se brise avec effort contre ceux qui s'opposent à son cours, et les blanchit de son écume... C'est la perfection du théâtre de la Terreur. » Et plus loin : « La rivière, tout à l'heure si indomptable, coule douce et tranquille en serpentant, faisant à peine un léger mouvement. »

Desaix traverse ensuite les neiges et les précipices du mont Saint-Gothard, continuant ses investigations et sentant croître son émotion, à mesure qu'il approche de cette Italie qui lui est inconnue. Dans la vallée supérieure du Tésin, vallée soumise à la république de la Ligue-Grise, il rencontre un prêtre français et recueille de lui ces paroles : « Ce pays est le plus démocrate du monde; on n'y est pas plus heureux; on y paie peu d'impôts, il est vrai; on y est très-libre, mais tout y est vénal; ce n'est qu'à force d'argent ou de cadeaux qu'on obtient les voix pour

avoir des places; il est naturel alors qu'on rattrape les avances qu'on a faites, et qu'on les retire par bien des exactions. » Le voyage s'écoule ainsi, semé d'incidents et d'observations pleines d'intérêt. Le général s'arrête à Bellinzone, pénètre en Lombardie, aperçoit de loin le lac Majeur « où le Tésin, déjà assez large, se tournant en plusieurs reprises, a l'air fâché de vouloir disparaître. » Il quitte avec peine le lac de Lugano, qu'il traverse sur une barque, suit des yeux le pays, la ville et son amphithéâtre, et exprime son admiration en ces termes : « On s'éloigne avec peine d'un si beau rivage. » Côme et son lac plus gracieux encore que celui de Lugano, la maison de Pline et les riches villas de cette contrée sont passés en revue. On est sur la route de Milan; quelques milles seulement en séparent; « toutefois, dans cette plaine si riche, coupée d'arbres, de bois, de buissons et de canaux, nous ne voyons rien, mais nous sommes dans la plaine de l'Italie, et nous nous réjouissons. »

C'était le moment où allaient s'ouvrir, dans le Frioul, les fameuses conférences d'Udine, qui devaient aboutir, après bien des alternatives, au traité de Campo-Formio. L'Europe continentale avait été vaincue et demandait la paix. La Prusse, l'Espagne conservaient la neutralité; la Hollande, le Piémont, la Lombardie, voyaient flotter notre pavillon sur les tours de leurs citadelles; l'oligarchie de Venise n'exis-

tait plus; Rome et Naples étaient dans la terreur; l'Autriche négociait; l'Angleterre elle-même, pliant devant l'ascendant de la France, se faisait représenter par lord Malmersbury à Lille. Dans cette pléiade de guerriers, dont l'épée avait fondé la grandeur de la République, un homme s'élevait au-dessus de tous par l'éclat de ses victoires, par la hardiesse de son génie. Général, plénipotentiaire, législateur, il avait anéanti toutes les armées qui lui avaient été opposées, conclu les traités les plus avantageux, déjoué les ruses des négociateurs les plus habiles, créé, organisé des états, dicté des constitutions. C'est au devant de cet homme qui, suivant le sénateur vénitien Battaglia, devait exercer une si grande influence sur sa patrie, qu'accourait en ce moment, des extrémités de l'Allemagne, un guerrier illustre. Hommage glorieux pour l'immense, mais légitime orgueil de Bonaparte, qui s'empressa d'en informer le Directoire [1], et de mettre ce fait à l'ordre du jour de son armée par une proclamation également flatteuse pour tous deux : « Le général en chef, annonce cette proclamation, avertit l'armée d'Italie que le général Desaix est arrivé de l'armée

(1) *Correspondance de Bonaparte*, publiée par Panckoucke. Venise, tome II, page 73.
Lettre de Bonaparte au Directoire. Milan, le 28 juillet 1797 :
« Le brave général Desaix est venu voir l'armée d'Italie. »

du Rhin, et qu'il va reconnaître les positions où les Français se sont immortalisés. »

Dès leur première entrevue, des sentiments d'une sympathie profonde, d'une estime réciproque unirent les deux héros. L'un céda aux séductions du génie et d'une grâce non moins puissante, l'autre se montra fier du prestige qu'il exerçait sur l'un des plus illustres chefs des armées qui avaient combattu en Allemagne. Le brillant fait d'armes du dernier passage du Rhin, exécuté avec tant d'audace et de succès, avait eu surtout un grand retentissement en Italie. Bonaparte ne tarda pas à discerner en Desaix l'amour des grandes choses, la noblesse du caractère, des facultés éminentes, la modestie qui en relève l'éclat, et il comprit qu'il avait rencontré une âme à l'unisson de la sienne. Lui, si froid, si réservé, si défiant, n'eut bientôt plus, ainsi que les événements le justifieront, de secrets pour ce nouvel ami, lui confia ses projets les plus lointains, et prononcera un jour ces paroles à Sainte-Hélène : « Nous nous serions toujours entendus par conformité d'éducation et de principes. Desaix se serait contenté du second rôle, et serait toujours demeuré fidèle (1). » Le général Desaix, logé dans le palais du gouvernement, demeura douze jours à Milan, pendant

(1) *Mémorial de Sainte-Hélène.*

lesquels il ne fut occupé qu'à visiter les monuments, les églises, les bibliothèques, les théâtres, les promenades, la citadelle, les savants et les artistes, ou à converser avec le général en chef. Cédant au désir de ce dernier, il lui fit le récit des diverses campagnes du Rhin auxquelles il avait pris une part si active, lui dépeignit les caractères de Moreau, de Pichegru, ceux de tous ses compagnons d'armes, leurs regrets à la nouvelle des préliminaires d'une paix qui les avait enchaînés sur la rive qu'ils venaient de conquérir. Il crut ensuite assister aux batailles de Millesimo, de Lodi, d'Arcole et de Rivoli, en entendant raconter les phases de ces journées par le héros lui-même qui y commandait. L'illustre Monge devint son maître et son ami; Oriani, le grand astronome de l'Italie, le reçut dans son observatoire, l'initia aux mouvements célestes; Appiani et Cerrachi le virent passer des heures entières dans leurs ateliers, cherchant à s'instruire dans les principes de la peinture et de l'art du statuaire. Desaix n'oublie ni un monument ni une célébrité, consacre à chacun un article de son manuscrit; rues, places, palais, statues, architecture, tout excite son intérêt. Il décrit les ordres des édifices, les ornements des jardins, les variétés des costumes. Aucun des détails de la splendide basilique de Milan n'échappe à son attention; il entre dans les couvents, et « prend les moines et les bons

abbés pour des hommes du ciel descendus chez les hommes corrompus. » Dans le cimetière des nobles, à la vue des fastueux tombeaux, il s'écrie : « Ils ont beau faire, ils ont beau se séparer des autres; après leur mort, ils n'en sont pas moins oubliés et confondus. » La cause de la grandeur de Milan, il l'attribue à l'extrême fertilité du pays, qui a attiré sur ce point une grande quantité de gens riches et oisifs, dont il critique le goût de l'ostentation. Les plaisirs du théâtre, les grotesques des ballets, les scènes de la vie intime, l'indolence des hommes, la coquetterie des femmes apparaissent tour-à-tour dans le tableau. On y retrouve les caractères des personnages les plus marquants, les physionomies des Françaises et celles des Italiennes citées pour leur beauté, leurs galanteries ou le charme de leur esprit.

Après avoir vu la capitale et le conquérant de l'Italie, le général de l'armée du Rhin courut sur les champs de bataille, où son imagination et ses regrets l'avaient transporté tant de fois. Ainsi que le Dante, dans la *Divine Comédie*, était guidé par l'ombre de Virgile, ainsi Desaix suivit, dans les plaines de la Lombardie, les traces glorieuses de Bonaparte. Il rencontra partout des souvenirs, entendit en tous lieux des acclamations, au nom du jeune général de l'armée d'Italie. Jamais il n'avait compris à ce degré l'exaltation du sentiment de la gloire. Il fut impatient

d'arriver à cette célèbre ligne de l'Adige, débouché des montagnes du Tyrol, du haut desquelles descendaient jadis, avec leurs soldats et leurs chevaliers bardés de fer, ces fiers empereurs d'Allemagne, qui allaient arracher la couronne de Monza et le sceptre de Charlemagne des mains puissantes de Grégoire VII et d'Innocent III, et où planait en ce moment le nom redouté de Bonaparte. L'Adda, le Mincio et l'Adige venaient d'être le théâtre d'une stratégie si extraordinaire, de victoires si décisives, d'inspirations si heureuses, qu'il voulut en sonder les rives, en connaître les accidents et les contours. « J'ai vu le pays, écrit-il à Reynier, et il m'a bien expliqué le genre de guerre qu'on y a fait (29). » Il s'arrête au pont de Lodi et à Crémone, trace la topographie de Mantoue, décrit ses remparts et son lac, résume l'histoire de ses palais, nomme les plantes rares de ses jardins, donne ses impressions sur les fresques et les tableaux, son sentiment sur Léonard de Vinci, sur le Titien, sur Paul Véronèse, fait le récit des fêtes de Saint-Antoine de Padoue. Devant les Titans de Jules Romain il manifeste cette pensée : « On passerait sa vie à voir les détails, les Titans renversés, écrasés sous les montagnes et exprimant la rage, le désespoir, le repentir, le pardon et la douleur. » Des réflexions naïves se mêlent parfois au récit du général. Il est dans un des salons du fameux palais du Té à Mantoue; au-

cune des nombreuses et gracieuses peintures qui l'entourent n'attire son attention : « Je conviens, dit-il, que j'ai oublié les sujets ; j'étais excusable : une très-jolie demoiselle, bien faite, bonne tournure, assise sur un bon canapé à côté de moi, me les montrait. Il était permis alors d'être distrait. »

La vallée de la Brenta, que Desaix venait d'atteindre, était encore émue de la marche audacieuse de nos régiments ; les champs de Lonato, de Castiglione et de Roveredo attestaient encore la destruction rapide des généraux Davidowich et Wurmser ; Arcole et Rivoli, la profondeur des conceptions qui, avec une armée décimée par les fatigues et les combats, avaient anéanti Alvinzy et les dernières ressources de l'Autriche. Durant ces investigations si pleines d'intérêt, Desaix vit Masséna, Augereau, Joubert, Lannes, toutes ces renommées dont on avait tant envié le bonheur sur les bords du Rhin ; il courut jusqu'aux rives de l'Adriatique, jusqu'aux lagunes de Venise. Cette illustre république, dont les doges remontaient à la chute de l'Empire romain, venait de disparaître ; le lion de Saint-Marc était tombé, les palais des Dandolo et des Contarini étaient déserts ; mais le souvenir de ces grandeurs passées demeurait impérissable. La proue dorée du *Bucentaure*, sur lequel Desaix traversa les lagunes, rappelait l'antique mariage du doge avec la mer ; les cachots, les

plombs, la salle du conseil des Dix, semblaient encore menacer; une illusion de puissance pouvait naître à l'aspect des galères vénitiennes et des images des héros rangées dans les galeries de l'Arsenal. La vue du buste de l'amiral vénitien Angelo Emo, que la Gloire se dispose à couronner, suggère à Desaix cette pensée prophétique sur ce guerrier mort trop tôt pour sa renommée : « C'est là, dit-il, sa lettre d'immortalité ; il mourut après son expédition à Tunis, à la fleur de l'âge, n'ayant pas encore pu assez faire pour être immortalisé et avoir la couronne de lauriers. » Chaque jour amenait ainsi un spectacle nouveau. Le général était dans la patrie des arts; ils occupent une grande place dans son manuscrit, et maintes fois il déplore leur décadence en Italie. Ce qui ajoutait encore aux charmes de son voyage, c'étaient les attentions dont il était l'objet tout le long de sa route. Conformément aux prescriptions du général en chef, il recevait, dans tous les cantonnements, la visite des officiers des états-majors; les vainqueurs de l'Italie s'empressaient de venir saluer le héros de l'armée du Rhin.

Bonaparte était alors à Passeriano, château de plaisance du dernier doge, situé à quelques milles d'Udine. Une cour nombreuse l'environnait; à l'heure de ses repas, la foule circulait autour de sa table comme autour de celle des rois; il était le centre des négo-

ciations, le foyer autour duquel gravitaient tous les intérêts. Les conférences indiquées par les préliminaires de Léoben s'étaient ouvertes; les plénipotentiaires se réunissaient tous les deux jours à la villa, pour traiter des affaires de l'Europe. MM. de Gallo et de Meerfeld représentaient l'Autriche; Clarke, l'envoyé du Directoire, s'était effacé devant la puissance et la volonté du génie. A son départ de Milan, Desaix avait été invité par le général en chef à venir le rejoindre dans le Frioul, où tant de grandes questions devaient se débattre. Nul spectacle ne pouvait lui offrir plus d'attraits, et de Venise il se dirigea vers Udine par Trévise, à travers les vallées pierreuses de la Piave et du Tagliamento. Il fut bientôt en rapport avec tous les hommes éminents qui figuraient à la cour de Passeriano, dont Mme Bonaparte faisait les honneurs. Il reçut de toutes parts l'accueil dû à sa renommée, échangea des relations fréquentes avec les diplomates autrichiens, avec leur suite aristocratique, avec les généraux et les savants que la politique du vainqueur groupait déjà autour de lui. C'est dans cette succession de notes brèves, de phrases détachées, d'observations diverses, dans ce tableau bigarré de conversations et d'anecdotes semées par Desaix dans son manuscrit, qu'il faut chercher les éléments de l'histoire des conférences d'Udine. Nul écrit n'offre des détails plus curieux, des traits plus

piquants sur la cour de Vienne et sa diplomatie, sur Bonaparte, sur son gouvernement et ses vues, sur l'état de l'armée d'Italie. Presque chaque jour il s'entretient avec celui qu'il se borne à appeler le général; le montre réclamé, accepté avec enthousiasme comme arbitre par les individus comme par les peuples, usant de ruse et d'autorité pour hâter le succès des négociations, cherchant à capter les faveurs du clergé, détestant les jacobins, rêvant un gouvernement puissant et glorieux, posant les germes du futur Conseil-d'État, qu'il devait inaugurer quelques années plus tard. « Bonaparte, dit-il, voudrait l'établissement d'un corps formé de tous les hommes de l'État, qui se trouveraient par leur position être entrés dans les affaires, tels que ministres, ambassadeurs, généraux et autres; d'un corps qui aurait la connaissance de toutes les affaires d'administration générale, qui ne serait pas public, qui aurait le droit de censure sur le gouvernement, qui réduirait les Conseils des Cinq-Cents et des Anciens au simple rôle de législation, soit en justice civile, soit en justice militaire; et tout de là. » Un autre jour, Bonaparte lui raconte des anecdotes sur l'époque peu connue de sa vie, où il commandait l'armée de l'intérieur (32). Un passage, surtout digne de remarque, est celui qui révèle les confidences relatives aux vues du général Bonaparte

sur l'Égypte, confidences faites à Desaix dès le mois de septembre 1797; ce passage est ainsi conçu :

« Idées sur l'Égypte, sur ses ressources; projet sur elle. Développement. Paix avec l'Autriche. L'Angleterre. Départ de Venise de 20,000 hommes et 8,000 Polonais pour l'Égypte; on s'en empare. Avantages; détails; cinq divisions; assemblage de tous les moyens d'être bien instruit. Voyages de Savary, de Volney, etc. Communications avec les pachas grecs. Imprimerie grecque à Ancône. Lettres des Mainottes ou descendants de Sparte, peuple libre, indépendant, offrant 4,000 hommes. Lettre du Pacha de Scutari. Pacha de Bosnie qui appelle le général l'homme fort de la grande nation. Les Albanais surtout, extrêmement favorisés, bien traités, ont offert 6,000 hommes au général, s'il en a besoin. Les Bosniaques lui ont offert de se réunir à lui pour marcher contre les Autrichiens. Il y a des correspondances, des agents; il y caresse leurs goûts, leurs principes, leurs manières d'être; il en est extrêmement aimé. Le général a une grande et habile politique, c'est de donner à tous ces gens-là une haute idée de la nation française; il a reçu ordre du Directoire de la répandre dans toute l'Afrique, et dans la Grèce. Par des imprimeries, des proclamations, il gagne les cœurs de toutes ces nations, il leur rappelle leur ancienne gloire, leur ancien nom; il les instruit

des choses étonnantes et prodigieuses qu'ont faites les Français. Aussi tous sont-ils surpris de savoir ce qu'ils apprennent; ils sont très-avides de nouvelles; ils viennent en quantité à Ancône pour y charger des marchandises, et un de leurs grands plaisirs est de prendre de ces proclamations pour les lire et les porter dans leur pays. Les lettres écrites par ces pachas sont en style oriental très-plaisant; on l'appelle l'homme grand, l'homme fort de la grande nation. »

Desaix montre une admiration profonde pour Bonaparte qui l'a entièrement subjugué, et il le dépeint à son ami le général Reynier, par ces mots (31) : « Je suis bien enchanté d'avoir vu le général qui commande cette armée; vous ne vous formez pas une idée de son caractère, de la vivacité de son esprit et de son génie; il est au-delà de ce qu'on peut dire. » L'armée d'Italie devait naturellement éveiller toute l'attention du général Desaix. Il donne des éloges à sa valeur, reconnait qu'elle fait la guerre à merveille, mais trouve son organisation inférieure à celle de l'armée du Rhin, et se plaint du mystère dont l'état-major s'entoure. La tactique de Bonaparte excite son étonnement, quand il le voit enflammer l'émulation de ses soldats par tous les moyens, « leur disant toujours quelque chose de vigoureux, n'ayant jamais vu une demi-

brigade sans lui avoir persuadé qu'il la regardait comme la première, donnant à chacune des drapeaux magnifiques, avec des inscriptions en lettres d'or, portant les noms des batailles où elles se sont distinguées, le texte des paroles par lesquelles il les a immortalisées : la 57me s'appelle la Terrible; la 18me, Je vous connais, l'ennemi sera battu; la 32me, J'étais tranquille, la 32me était là. » Un passage nous apprend que le général de l'armée d'Italie, dans le temps que sa situation semblait désespérée, et que l'Adige était grossi par une crue, avait conçu le projet de rompre les digues qui emprisonnaient cette rivière, afin de noyer les troupes de Wurmser. Mais la pensée des désastres que cette opération aurait attirés sur la Lombardie, le fit renoncer à ce dessein.

L'homme qui, après Bonaparte, intéressait le plus Desaix, était Monge, dont le nom reparaît si souvent dans le manuscrit. Elève de d'Alembert, placé au premier rang parmi les savants par ses découvertes en physique et en géométrie, Monge était initié à tous les secrets des sciences, de l'industrie, de la philosophie et de la politique, et n'était pas moins remarquable par l'élévation de ses sentiments. Desaix, qui s'était attaché à lui depuis son arrivée en Italie, pour pouvoir se former à son école, et satisfaire son immense désir de s'instruire, l'avait retrouvé à

Udine. Il apprit de lui la manière d'enlever les mosaïques, de reproduire les antiques, de damasser les sabres, de préparer les cuirs, de fondre les obus. L'hydrographie de la Lombardie, les dangers dont elle est menacée par l'exhaussement graduel du lit du Pô, les monuments de Rome et de Naples, les phénomènes des volcans, les ruines d'Herculanum et de Pompeia, la Grèce, l'Egypte, la marine, les constructions navales, furent tour à tour des sujets d'entretien.

Il en est un bien digne d'intérêt, c'est celui relatif aux questions de religion. L'ouvrage de Dupuis sur l'origine de tous les cultes avait paru; le système nouveau de l'auteur, qui faisait dériver le principe des croyances et des cérémonies sacrées des peuples, des mouvements célestes, des phases du système astronomique, venait de produire un grand retentissement en Europe, alors en proie à la fièvre du doute et de l'incrédulité. Desaix s'en entretint avec Monge et avec Bonaparte, et on peut reconnaître, dans le résumé qu'il en a tracé, les idées du siècle et un certain penchant vers l'esprit philosophique du temps.

Les négociations se poursuivaient à Udine, sous les yeux du général, au milieu de ces entretiens et de ces conférences; il en suivait les phases et les incidents, étudiait la physionomie des personnages qui y jouaient un rôle. « M. de Gallo, Napolitain,

beau garçon, bonne tournure, séduisant, » occupait le premier rang parmi les diplomates envoyés à Passériano. Desaix le représente devant sa fortune au bonheur d'avoir plu à l'Impératrice et à sa mère, exerçant par conséquent un grand empire à la cour de Vienne, parlant peu d'affaires dans ses dépêches, alliant la frivolité aux formes de l'homme d'état, habile à se maintenir en faveur, courtisan assidu auprès des membres influents de la famille impériale. « Il reçoit difficilement les grands qui viennent le voir; il faut se présenter chez lui deux ou trois fois avant d'être reçu, et au moindre signe de sa volonté, les principaux s'y rendent. Cependant, on en fait cas à Passériano, parce qu'il paraît désirer la paix de très-bonne foi et y donne ses soins; il a toutes les formes politiques les plus austères, les plus diplomatiques du monde.... Une grande affaire, lorsqu'on prépara les conférences, fut que les ambassadeurs ne pourraient pas s'assembler dans un lieu, où il n'y avait pas de quoi manger et pas d'endroits pour placer des garde-robes. A l'arrivée du général Bonaparte, les ambassadeurs furent le voir; ils étaient bien intrigués de savoir si, lui, rendrait la visite, et bien inquiets; ils furent contents quand ils le virent arriver, mais fâchés de le voir de suite entrer en matière et profiter de l'occasion pour une séance. »

L'Autriche avait pour premier ministre M. de Thugut. Voici le portrait qu'en trace l'auteur du manuscrit :

« Thugut, un vieux bonhomme de 70 ans, figure contrefaite et extrêmement étonnante, riant presque toujours; homme d'esprit, d'usage, est un de ceux qui a le plus de moyens. Sans naissance, espèce de bâtard, protégé par Marie-Thérèse, qui le nomma Thun-Gut, qui, en allemand, veut dire *faire bien*, fut élevé par ses soins dans les affaires, y fut heureux et réussit. Il resta très-longtemps dans les places inférieures, y était encore au commencement de la guerre, fut alors gagné par les Anglais; il est très-vieux et avare : il ne fut pas difficile à prendre. Il vit toujours seul, sans tenir état de maison, faisant apporter son dîner de l'auberge, et vivant très-retiré, ne parlant à personne; n'est pas marié, n'a pas d'enfants, fait argent de tout, des présents qu'on lui donne, les revend aux autres ministres, à l'Empereur, et le double de leur valeur. Protégé par Collorédo, qui a élevé l'Empereur, qui a très-peu de moyens, et qui sait de Thugut ce qu'il doit dire et ce qu'il doit faire; de manière que par ce moyen il paraît éclairé aux yeux de l'Empereur, qui le respecte au-delà de ce qu'on peut dire. Thugut, ayant été vendu aux Anglais, il y a quelque temps, ne peut plus sortir de leur joug, parce que ceux-ci le me-

nacent de révéler ce qui est arrivé, de le déshonorer et de le perdre. »

La diplomatie autrichienne met des entraves aux négociations. On voit alors Bonaparte élever de son côté ses prétentions, et arrêter ses mesures. « Nous ne prenons plus pour base, dit Desaix, la situation marquée lors des préliminaires de Léoben, mais notre situation présente, et nous discutons d'après cela. Par ce moyen, on évite le désagrément des préliminaires qui nous gênent, et nous profitons de tous nos avantages du passage du Rhin et des victoires de Sambre-et-Meuse, qui nous donnent de très-belles espérances pour appuyer tout cela et tout faire valoir; alors on fait avancer l'armée, on la tient prête à marcher. Par ce moyen, les Vénitiens inquiets se réveillent, les patriotes sont venus déjà demander à élever l'arbre de la liberté; ils se sont montés, et on en tirera parti. Déjà on prend toutes les mesures possibles pour les animer, pour les faire armer. Madame Bonaparte va à Venise, on lui donne des fêtes, tout cela ranime et remet en espérance; tous les Français se rapprochent, et à la suite des plaisirs et des rapprochements, tous les esprits s'électrisent. »

Pour s'assurer entièrement des Vénitiens, Bonaparte devait prendre trois cents otages parmi les chefs de famille, incorporer dans ses guides autant

de jeunes gens riches, les gagner par des caresses et des prévenances, établir à Venise une convention de patriotes chauds et solides, qui administreraient en même temps la Terre-Ferme divisée en départements. Toute cette politique de Bonaparte est révélée par le manuscrit.

Les journées s'écoulaient ainsi à Passériano et à Udine, au milieu des jouissances les plus exquises qu'une intelligence d'élite pouvait rêver. Aussi Desaix écrit à Reynier (18 septembre) (31) : « Si vous étiez dans ce pays-ci, vous vous amuseriez bien; car vous y verriez beaucoup d'hommes intéressants et instruits, avec lesquels vous causeriez avec plaisir. » Mais le terme de la mission dont il avait été chargé, et qu'il eût été heureux de prolonger, approchait; il fallait songer à retourner vers les bords brumeux du Rhin. Il mit à profit son séjour dans le Frioul, pour se rendre avec le célèbre chirurgien Larrey à Trieste, et visita cette ville autrichienne qui héritait des dépouilles de Venise, et qui devait un jour partager avec la cité phocéenne de Marseille le sceptre de la Méditerranée. Il aurait bien voulu pénétrer dans la Péninsule, descendre jusqu'à Rome; toutes ses lettres témoignent les regrets qu'il éprouve de ne pouvoir réaliser ce désir.

Les distractions, les charmes de ce voyage, ne lui avaient fait perdre de vue ni les besoins de l'armée

de Rhin-et-Moselle, ni les recommandations de Moreau sur l'affaire des subsides dus par les Etats de la Bavière et de la Souabe. Desaix n'avait cessé de solliciter l'intervention puissante du général Bonaparte (30), avait pressé, dans maintes circonstances, MM. de Gallo et de Meerfeld d'accorder leur concours. La question était délicate, et, comme il le dit lui-même au général Reynier (29) : « Les ambassadeurs autrichiens n'iront pas donner des verges pour se faire fouetter eux-mêmes; ils seraient bien bons. » Il avertissait en même temps ce général ainsi que Moreau de se défendre, qu'on voulait enlever à l'armée de Rhin-et-Moselle quelques-uns de ses meilleurs régiments de cavalerie, afin de les diriger sur l'Italie. Ses instances pour le paiement des subsides paraissent enfin devoir aboutir, les diplomates autrichiens lui ont fait des promesses positives, et il songe à se rendre à Strasbourg, à travers l'Allemagne, pour traiter lui-même avec ces Etats. Il en témoigne sa joie à son ami Reynier, et en lui annonçant son départ (18 septembre), lui dit : « J'entamerai moi-même les négociations, sous de très-bons et vigoureux auspices. Le général s'est occupé de tout, et a pris les moyens sûrs de nous faire réussir. D'ailleurs, cette négociation nous revient tout entière, et ne sera suivie que par nous; d'après cela nous saurons qu'en faire; les négocia-

teurs d'ici nous l'abandonnent, et nous n'avons qu'à en tirer parti ; je suis bien content. Je ferai en sorte que tout soit bien entamé, et que nous n'ayons qu'à faire marcher quand je vous aurai joint ; je ne m'arrêterai pas, parce que je serai pressé de vous voir, de vous embrasser et de vous conter tout ce que je sais. »

Mais pendant que le général Desaix, entraîné par une noble passion, s'était abandonné, jusque sur les rivages de l'Adriatique, aux charmes d'un voyage qui avait réveillé en lui les sensations les plus vives, son avenir s'était tout à coup trouvé gravement compromis par la découverte d'un fait politique. Traversant une phase nouvelle de sa révolution, la France venait de subir un coup d'Etat au dix-huit fructidor. Une Constitution vicieuse avait amené une scission profonde entre les pouvoirs. Menacée par les projets de Pichegru et par le résultat des élections qui avaient récemment renouvelé le tiers des membres du Corps législatif déjà hostile, la majorité du Directoire, appuyée sur l'armée, avait de sa propre autorité annulé les élections, suspendu les lois, décimé les conseils. Les trames de Pichegru, trames dont Moreau était instruit depuis la prise d'un fourgon du général Klinglin, à Kehl, lors du dernier passage du Rhin, avaient été révélées au gouvernement. Pichegru

venait d'être conduit à Rochefort, dans un chariot entouré de barreaux de fer, avec le directeur Barthélemy, avec Barbé-Marbois, Tronçon-Ducoudray et douze autres personnages politiques qu'on déportait à la Guyane. Ce fut ce moment que Moreau choisit pour faire parvenir au Directoire les pièces demeurées, depuis cinq mois, entre ses mains; il y joignit une lettre dans laquelle il désignait les généraux Desaix, Reynier et deux officiers d'état-major, comme partageant avec lui ce secret. Un blâme universel accueillit cet acte de faiblesse de Moreau, qui n'avait pas craint, afin de diminuer sa responsabilité, de compromettre des hommes trop généreux pour se faire les dénonciateurs de Pichegru, leur ancien général en chef. Une autre circonstance aggravait encore la position de Desaix. Il avait renoué ses correspondances avec son ancien ami, le général Matthieu Dumas, rentré en France depuis la chute de Robespierre, devenu membre du Conseil des Anciens, et l'un des inspecteurs chargés de veiller à la sûreté du Corps législatif. Le général Dumas était du parti opposé au Directoire. Voulant épurer la garde de quinze cents hommes, affectée aux conseils, il avait profité de ses rapports avec Moreau et Desaix, pour faire passer à l'armée du Rhin les soldats indisciplinés, débris des gardes françaises qu'il avait sous ses

ordres. Le Conseil des Anciens eut, à l'insu de ce dernier, la pensée de lui confier (1) le commandement de cette garde, lorsque commença la lutte des deux pouvoirs. Le Directoire n'avait pas oublié ce fait, et quand il apprit que Desaix, instruit de la trahison de Pichegru, ne la lui avait pas dévoilée, il mit sa destitution en délibération, et l'eût sacrifié, sans l'intervention chaleureuse de Bonaparte en faveur de son nouvel ami.

Desaix, en partant d'Udine, ignorait le péril qui le menaçait. L'espoir de la paix semblait s'éloigner au moment de son départ; cette circonstance lui fit un devoir de précipiter son retour à l'armée de Rhin-et-Moselle. Les conférences du Frioul traînaient en longueur; l'Autriche, qui se relevait de ses défaites, et avait reconquis son influence sur les puissances secondaires de l'Allemagne, changeait de langage. De son côté, le Directoire, depuis le succès de son coup d'état du 18 fructidor, repoussait les propositions de l'Angleterre, étendait ses exigences, ne se contentait plus des bases posées dans les préliminaires de Léoben. La reprise des hostilités paraissait probable. Augereau nommé, après la mort inopinée de Hoche, au commande-

(1) *Correspondance de Bonaparte.* Lettre de Bernadotte à Bonaparte. Paris, le 21 août 1797. Venise, tome II, page 116.

ment en chef de l'armée d'Allemagne dont le quartier-général était à Strasbourg, se préparait à l'envahissement des Etats héréditaires par le Necker et le Danube.

Le général Desaix quitta Udine vers la fin de septembre, muni de lettres de créance de Bonaparte, se croyant appuyé par la diplomatie autrichienne, et prit la route du Tyrol, pour se rendre à Munich et à Stuttgard, où siégeaient les gouvernements avec lesquels il devait traiter la question des subsides. Mais ses espérances s'évanouirent, dès qu'il eut mis le pied sur le territoire autrichien. Toutes ses démarches furent surveillées; un officier impérial fut attaché à sa personne, sous le prétexte d'une distinction honorifique, et en réalité pour entraver ses rapports avec les princes et avec les peuples. Le cabinet de Vienne était jaloux de conserver sa prépondérance sur les petits Etats d'Allemagne, surtout sur la Bavière; sa politique tendait à annuler celle des Français. Il redoutait leur influence, le prestige de leur renommée militaire, celui du nom de Desaix, si connu dans l'empire germanique. N'ayant pu éluder ses instances à Udine, on s'efforçait maintenant de paralyser ses tentatives, de le faire échouer dans sa mission. Le général fut reçu partout avec les plus grands égards; mais son voyage fut semé d'entraves,

son influence fut amoindrie d'avance par le bruit répandu à dessein, et affirmé hautement, que le Directoire l'avait destitué, à la suite des révélations relatives à Pichegru, qu'ainsi tout caractère officiel lui avait été retiré. Sa sagacité, son esprit d'observation ne furent néanmoins pas mis en défaut; il en a laissé un monument remarquable dans le compte rendu qu'il adressa, le 24 octobre, du quartier-général d'Offenbourg, au général Bonaparte (33). Ce rapport est plein d'aperçus profonds et ingénieux sur l'état du Tyrol, sur l'opinion publique dans la Bavière, dans la Souabe, sur la politique des diplomates autrichiens, sur les armées impériales, sur la cour de Munich, et sa dépendance vis-à-vis de la maison de Hapsbourg, sur l'antipathie que ce joug inspirait aux Allemands. Il se venge par des mots piquants de la surveillance gênante que le cabinet de Vienne lui a fait subir, et appelle ses agents « d'habiles gens pour de petites choses. »

« Mon arrivée, dit-il, a causé une grande rumeur parmi tout le corps diplomatique en Bavière. Tous les envoyés ont écrit au moins dix pages de conjectures à leurs cours respectives. Celui d'Autriche, prévenu d'avance, a redoublé de moyens, pour que je ne pusse rien faire. Les gazettes allemandes disaient toutes que j'étais destitué; il l'a confirmé et bien assuré à sa cour. La nouvelle de

ma destitution surtout m'a fait perdre presque toute l'influence que je pouvais avoir. J'ai cependant écrit une note vigoureuse pour faire peur, j'ai menacé de toute la colère des armées, de l'indiscipline en cas de guerre; j'ai fait voir que nous étions sûrs du succès, et que d'ailleurs le Directoire était trop vigoureux pour jamais consentir à ce que le traité ne fût pas suivi. J'ai demandé une réponse positive, si l'Electeur reconnaissait ou non l'armistice conclu avec lui.... J'ai vu le nonce du Pape, qui m'a obsédé pour aller chez lui. C'est un homme d'esprit; il craint bien que vous ne détruisiez Rome, et je n'en ai été recherché que pour savoir de moi si vous preniez quelque intérêt à la cour de Rome. L'arrivée du citoyen Joseph Bonaparte paraissait le rassurer beaucoup. J'ai assuré très-fortement que vous étiez parfaitement intentionné pour le Saint-Siége, et un de ses plus fermes défenseurs. J'ai vu s'épanouir alors toutes les bonnes figures de prêtres qui m'entouraient. »

Plus loin, Desaix montre son inquiétude sur les bruits qui le concernent personnellement :

« Je suis arrivé bien inquiet sur mon sort, et tremblant d'être destitué, comme l'annonçaient toutes les gazettes; j'ai été bien enchanté d'apprendre que rien n'était plus faux. J'avais pris mon parti, j'allais vous demander une place de

volontaire à votre armée ou sur votre flotte. Je n'aurais pu me résoudre à rester sans rien faire.

» Partout où j'ai passé, on tremble au nom des Français. Je me suis vu toujours très-parfaitement traité, avec égard et distinction. Je ne saurais trop répéter combien il est beau d'être Français en pays étranger. »

Une phrase rappelle les confidences du général Bonaparte, et ses vues sur l'Egypte. :

« Quel beau jour, dit-il, sera celui, où je pourrai vous rejoindre et contribuer à l'exécution de vos utiles et superbes projets! D'ici je vois avec bien de l'intérêt cette flotte de Corfou; si jamais elle doit se diriger vers les grandes entreprises que vous méditez, en grâce ne m'oubliez pas. »

CHAPITRE SEPTIÈME.

ANGLETERRE, CIVITA-VECCHIA, MALTE.

Octobre 1797. — Juin 1798.

Desaix commandant de l'aile gauche de l'armée d'Allemagne. — Paix de Campo-Formio. — Desaix commandant en second de l'armée d'Angleterre. — Bonaparte et Desaix à Paris. — Préparatifs d'une descente en Angleterre. — Projet de l'expédition d'Egypte. — Confidences de Bonaparte à Desaix, qu'il charge de créer et de commander une flottille à Civita-Vecchia. — Desaix se rend en Italie, s'occupe d'arts et d'organisation militaire.— Séjour à Rome. — Incidents. — Départ de la flotte de Toulon et de la flottille de Civita-Vecchia. — Prise de Malte. — Notice de Desaix sur Malte. — Mise à la voile pour l'Égypte.

Le général Desaix apprit avec joie, à son retour d'Italie, que, loin d'être destitué, il était appelé à un service actif et important. Augereau nommé, après le coup d'état du 18 fructidor, général en chef des deux armées de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle, lui offrit le commandement de cette dernière, désignée sous le nom d'aile gauche de l'armée d'Allemagne (34). Les troupes campaient, depuis le dernier passage du Rhin, autour d'Offenbourg,

sur le territoire allemand, à quelques lieues de Strasbourg. Un grand mouvement régnait sur cette partie de la frontière; les bataillons se concentraient, les Français se disposaient à entrer en campagne et à marcher sur Vienne, lorsqu'un courrier d'Italie vint arrêter brusquement les opérations. Il apporta la nouvelle de la conclusion d'un traité de paix accepté par les plénipotentiaires de la cour d'Autriche, ainsi que celle de la formation d'un congrès chargé de régler à Rastadt les difficultés relatives aux principautés de l'empire germanique. Cette issue des négociations du Frioul, amenée d'une part par l'ascendant et l'autorité de Bonaparte, et de l'autre par les forces redoutables de l'armée d'Allemagne, consacra dans la diplomatie le nom de Campo-Formio, petit village ignoré, où le traité avait été signé, le 17 octobre 1797.

La France accueillit avec enthousiasme l'annonce de la pacification du continent. Tous les regards se tournèrent aussitôt vers la Manche : l'Angleterre, notre éternelle rivale, demeurait seule dans la lice. Le 26 octobre, parut un arrêté du Directoire, qui créait une armée d'Angleterre sous les ordres du général Bonaparte, et qui, pour plaire à ce dernier, réservait le commandement en second au général Desaix (35). Aussi le pacificateur de Campo-Formio répondit de Milan au Directoire : « Vous ne pouviez

pas faire choix d'un officier plus distingué que le général Desaix (1). » Élevé dans ce sentiment de haine nationale enraciné en France depuis les funestes journées de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, Desaix accepta sa nouvelle mission avec empressement. Sa réponse au Directoire contient ces expressions (36) : « Je vous remercie de la confiance que vous voulez bien avoir en moi ; je n'épargnerai rien pour la justifier, et vous pouvez compter sur mon zèle et mon activité ; ils sont excités par la haine la plus prononcée, et nourrie dès l'enfance contre les perfides ennemis qui nous restent à combattre, et par le désir de voir encore mon nom près de celui du vainqueur de l'Italie. Il n'y a rien que je craigne d'entreprendre sous ses ordres ; tous vos desseins sont grands et vastes. » Remplacé à l'aile gauche de l'armée d'Allemagne par le général Gouvion-Saint-Cyr, il s'éloigna des bords du Rhin où il avait conquis ses grades et sa renommée, et partit pour Paris, afin d'y attendre celui que l'Europe semblait déjà désigner comme l'arbitre de ses destinées. Il y retrouva un grand nombre de ses anciens compagnons d'armes, les uns amenés par le mouvement qui transportait les bataillons des bords de la Médi-

(1) *Correspondance de Bonaparte*, publiée par Panckoucke. Lettre de Bonaparte au Directoire. Milan, le 5 novembre 1797.

terranée sur les côtes de l'Océan, les autres frappés par le 18 fructidor. Parmi ces derniers végétaient tristement à Passy, presque sans ressources, dans une modeste demeure, Moreau et Kléber, qui devaient encore jeter tant d'éclat et dont le destin devait être si différent.

Dans cet intervalle, Bonaparte, le général de la République française, avait quitté la capitale de la Lombardie, suivi des regrets des populations, qui croyaient voir revivre en lui un successeur de leurs anciens ducs de Milan. Il reçut à Turin les hommages du roi de Sardaigne, traversa la Suisse, entouré des acclamations qui saluaient le libérateur de l'Italie et de la Valteline, au bruit du canon qui annonçait son entrée dans les villes, malgré l'opposition des autorités de Berne et de Bâle. Tous les princes de la Confédération étaient accourus à Rastadt pour le voir, et pour abriter leurs intérêts sous sa protection. Il arriva enfin à Paris, le 5 décembre, au milieu de l'attente universelle. Le Directoire, les ministres, les conseils, les administrations, les corps judiciaires, épuisèrent vis-à-vis de lui toutes les formules de l'adulation ; les fêtes succédèrent aux fêtes, et le peuple, pressé sur son passage, était heureux, lorsqu'après de longues veillées il avait pu entrevoir le héros. Quant à lui, se dérobant aux ovations importunes, il semblait fuir les applau-

dissements. Retiré dans un petit hôtel de la rue Chantereine, qui prit, depuis, le nom de rue de la Victoire, « il ne voyait, rapporte l'auteur de l'*Histoire de la Révolution française*, que quelques savants, Monge, Lagrange, Laplace, Berthollet; quelques généraux, Desaix, Kléber, Cafarelli, et quelques artistes. » Bonaparte nourrissait déjà dans ce temps la pensée de renverser le Directoire et son gouvernement corrompu; il s'en était ouvert au général Desaix, investi de sa confiance, et l'avait chargé de sonder l'opinion de l'armée; ce qui n'avait pu se faire sans exciter les défiances du pouvoir exécutif.

L'année 1798 s'ouvrit au milieu des espérances que la belle situation de la France faisait concevoir, et des immenses préparatifs d'une descente en Angleterre. Retenu à Paris par les soins de sa politique, par les intérêts de ses vues lointaines sur l'Orient, vues qui germaient depuis un an dans sa pensée, Bonaparte ne fit qu'une courte apparition sur les côtes de l'Océan; mais il y avait envoyé Desaix. Sous la direction de ce dernier, les travaux maritimes reçurent une vive impulsion, depuis Rochefort jusqu'au Havre. La nuit, à la lueur des flambeaux, il activait le mouvement de l'arsenal de Brest, présidait aux approvisionnements qui s'accumulaient dans les ports de Nantes, de Lorient, de Saint-Malo, de Cherbourg, mettait en réqui-

sition et nolisait les bâtiments du commerce, réduits à l'inaction dans les rades bloquées par les flottes anglaises. Le vaisseau le *Vengeur*, destiné à remplacer celui qui avait sombré si glorieusement en 1794, fut lancé sous ses yeux, le 14 février. On signala sa présence à Rennes, à Rouen, où il entra lui-même à la tête des colonnes qui, des Pyrénées, des Alpes ou des Vosges, avaient été dirigées vers l'Océan. Toutes les pensées, tous les efforts semblaient menacer la puissance britannique ; Desaix, dans un festin, porta un toast à la ruine de la nouvelle Carthage. A la vue de ces dispositions hostiles, en face de Bonaparte et du général Desaix, dont elle connaissait les tentatives audacieuses suivies de si brillants succès sur le plus grand fleuve de l'Europe, l'Angleterre commençait à trembler pour l'inviolabilité de son île, commençait à craindre que le canal de la Manche ne fût plus une barrière infranchissable pour les soldats du Rhin et de l'Adige. Elle appela sous les armes sa milice nationale, répondit, par de grandes mesures financières, à l'emprunt patriotique souscrit en France. Rien néanmoins n'était sérieux dans les démonstrations du Directoire ; l'insuffisance des moyens nécessaires à une descente en Angleterre était constatée, tant par les rapports de Desaix que par ceux de Kléber, envoyé comme lui sur les côtes de l'Océan (37). Durant

ces préparatifs, l'Europe était en suspens. Son attention se portait sur cette mer, où elle croyait qu'une autre bataille d'Actium allait décider de ses destinées, lorsque Bonaparte manda subitement Desaix auprès de lui, dans les premiers jours du mois de mars.

Depuis longtemps l'imagination du vainqueur de l'Italie rêvait des expéditions triomphales, au fond de ces contrées mystérieuses de l'Orient, berceau de la civilisation du monde, où les gloires des conquérants resplendissent, dans la nuit des âges, élevées sur des centaines de coudées. La possession d'Alexandrie et de Constantinople, ces deux clefs de l'empire des Indes, pouvait réaliser les vastes desseins que formait son ambition. Déjà, pendant les négociations d'Udine, il avait fait venir de Milan les livres de la bibliothèque Ambroisienne relatifs à l'Égypte, et les annotations que sa main y a laissées ont permis d'y suivre le cours de ses pensées. On a vu les soins qu'il s'était donnés pour créer des intelligences et des amitiés en Grèce, en Albanie et dans l'Asie-Mineure. Par le traité de Campo-Formio, qui nous assurait la cession des îles vénitiennes de Corfou, de Zante, de Cérigo, de Céphalonie, il avait déjà fait graviter vers le Levant la puissance de la France. En présence d'un pareil avenir, quels attraits pouvaient présenter le ciel

brumeux, la civilisation positive et prosaïque de l'Angleterre? D'un côté, une lutte terrible, incertaine, les chances d'une invasion qui aurait tout au plus la durée du mouvement de la vague que la tempête jette sur le rivage; de l'autre, les rêves de la poésie, la conquête d'un immense empire, l'agrandissement indéfini du système colonial et maritime de la France. Bonaparte eut de longs obstacles à vaincre, de rudes assauts à livrer pour fléchir les esprits froids et positifs du Directoire, pour arracher leur consentement à une entreprise aventureuse qui exposait à tous les hasards une flotte et une armée françaises. Il sut persuader et convaincre, et obtint enfin les arrêtés qui l'investissaient de tous les pouvoirs nécessaires, sur terre et sur mer, pour l'exécution de ce projet gigantesque. Ces arrêtés « en confiaient le secret à son patriotisme et le succès à son génie et à son amour pour la vraie gloire, » suivant les expressions du Message (38) signé par Laréveillère, Merlin et Barras. Il appela aussitôt le général Desaix auprès de lui, et lui dévoila le plan de cette conception extraordinaire. Nous avons déjà vu, à Udine, Bonaparte entretenir Desaix de ses desseins sur l'Égypte; mais ce projet ne semblait alors qu'une de ces idées vagues et chimériques dont les imaginations ardentes aiment parfois à se bercer. Il lui remit la dépêche du Directoire, qui

lui ordonnait de se rendre sur-le-champ à Civita-Vecchia, afin d'y prendre le commandement d'une division et d'une flottille; lui recommanda de feindre un voyage en Italie, dans l'intérêt des arts, de réunir à l'ombre de ce prétexte les ressources de la Péninsule, de tirer de Rome les demi-brigades nécessaires et d'attendre de nouveaux ordres à Civita-Vecchia. Des instructions précises lui feront connaître, au moment du départ de la grande flotte de Toulon, s'il doit se rallier sur les côtes de la Corse, ou cingler directement vers Malte, première étape de la conquête (39 et 40). A mesure que la parole animée de Bonaparte traçait à son lieutenant l'itinéraire qui devait le transporter de Rome à Memphis, et lui laissait entrevoir le sort de Parménion ou de Ptolémée, mille émotions enivrantes se succédaient dans le cœur de Desaix. Conduire sous un nouvel Alexandre des troupes qui rappelleraient les exploits des phalanges macédoniennes, dans ces régions des merveilles chantées par tous les poètes, lui semblait la plus belle des destinées. Il embrassa les vues qui venaient d'être déroulées sous ses yeux avec tout l'enthousiasme d'un artiste, dont il était appelé à jouer le rôle sur les bords de l'Arno et du Tibre. Muni de quelques livres qui traitaient de l'Orient, il prit la direction de l'Italie avec Donzelot, son chef d'état-major, et Savary, son aide de camp, traversa

rapidement la France et parut s'occuper d'investigations scientifiques, dès qu'il fut au-delà des Alpes, en conservant toujours son incognito, « sans que, dit Savary, il soit jamais échappé au général Desaix un mot, qui ait donné lieu de juger de l'objet de notre voyage [1]. »

A Turin, il admira les rues alignées, leurs arcades régulières, l'antique château de la maison de Savoie; sur le Tésin, sur la Trebbia, on le vit cherchant les lieux où la cavalerie numide d'Annibal rompit les légions romaines; à Pavie, il s'arrêta sur le champ de bataille où tout fut perdu, sauf l'honneur; à Reggio, il entra dans la maison de l'Arioste, et aperçut enfin les dômes et la campanille de Florence. Tous les souvenirs de gloire s'éveillèrent à la vue de cette patrie des Médicis, du Dante, de Galilée, de Michel-Ange, de Machiavel. Entre ces murs crénelés avait vécu, au milieu des orages, l'une des plus célèbres républiques italiennes; au-dessus de cette enceinte s'élevaient les tours gothiques de nombreux palais, la cathédrale de Sainte-Marie-des-Fleurs et la fameuse galerie des Médicis, riche encore en chefs-d'œuvre, quoique Paris eût hérité d'une partie de ses dépouilles. C'était un admirable portique avant de pénétrer dans l'empire des Pharaons. Fidèle à sa

(1) *Mémoires du duc de Rovigo.*

double mission, Desaix visita rapidement le long de sa route les musées, les basiliques, et courut à Pise pour voir cette tour qui « penche toujours et ne tombe jamais. » Là, le soir, après que la nuit eut projeté sur le parvis sacré du Campo-Santo les ombres allongées des pilastres et des figures étranges du cloître, il prit connaissance du rapport de l'adjudant-général Donzelot, qu'il avait envoyé à Livourne, où on nolisait des bâtiments pour Civita-Vecchia. Arrivé à Rome le 2 avril, il y continua pendant six semaines cette existence pleine de charmes. Les arts masquaient et secondaient l'action de la politique. La Cité éternelle venait de chasser le successeur de saint Pierre, et d'exhumer de leurs cendres les oripeaux de la république romaine; du haut du Capitole, des pygmées évoquaient les mânes des Brutus, des Cinna, des Rienzi. Des pensées plus sérieuses avaient amené le général Desaix dans cette enceinte, si grande par les souvenirs. Il y était attendu par l'illustre Monge, qui, lui aussi, devait naviguer vers cette terre d'Égypte, avec les savants, les artistes, les interprètes, les protes et les ouvriers de toute espèce qu'il groupait alors autour de lui, avec les ouvrages et les caractères d'imprimerie, grecs et arabes, qu'il tirait du Vatican. Ces caractères devaient servir aux proclamations de Bonaparte et à la reconnaissance de la langue des hiéroglyphes. Pendant que les

bricks et les bâtiments de caravane de la Méditerranée et de l'Adriatique s'acheminaient sur Civita-Vecchia, que des convois de vivres et de munitions partaient de tous les points de l'Italie, Rome voyait Monge et Desaix discourir à l'Institut national sur les sciences et les antiquités, s'arrêter sous la coupole de Saint-Pierre, devant le *Jugement dernier* de Michel-Ange, devant les fresques de Raphaël, errer dans les ruines du Colysée ou au pied de la tribune à jamais silencieuse du Forum.

Toutes les conjectures sur ces immenses armements, auxquels tous les chefs qui donnaient l'impulsion paraissaient étrangers, étaient ainsi déjouées. « Personne, écrit Desaix à Bonaparte (41), n'a la moindre idée de l'affaire; tout le monde me regarde comme commandant de l'aile gauche de l'armée d'Angleterre, ce qui fait bon effet. » Le 16 avril, il lui répète : « On ne se doute pas de l'objet de l'expédition; l'amiral anglais Jerwis est à la recherche de l'escadre de Toulon [1]. » Jamais secret ne fut plus religieusement gardé, malgré l'or prodigué par le cabinet de Londres. Les esprits s'égaraient dans la pensée d'une descente sur les côtes de la Grande-Bretagne, d'un déblocus de l'escadre espagnole rete-

(1) Lettres du général Desaix au général Bonaparte. Rome, les 4 et 16 avril 1798. *(Dépôt de la Guerre.)*

nue à Cadix, d'une prise de possession d'Alger, de Tunis, de Constantinople. Quelques-uns parlaient de l'Inde et de l'Égypte; mais la flotte de Nelson, inquiète, incertaine, ne savait quel rivage elle devait défendre. Le général Desaix avait déployé une telle activité, qu'un mois après son arrivée, une division et une flottille furent réunies, les approvisionnements rassemblés, et que le convoi fut prêt à mettre à la voile. Les opérations avaient cependant été entravées par une circonstance déplorable. Une insurrection d'une haute gravité, dirigée par les officiers eux-mêmes, avait éclaté à Rome, le 24 février, dans l'armée française. Cédant à un esprit d'indiscipline et d'insubordination sans exemple, elle avait chassé le général Masséna qui la commandait, déclarant qu'elle ne voulait plus obéir qu'à un comité de son propre choix. Cet état d'anarchie dura jusqu'à l'époque où le général Saint-Cyr, revêtu par le Directoire de pouvoirs illimités, vint pour comprimer la révolte, dont l'élan fut en effet arrêté par son énergie; mais les ferments de résistance n'étaient pas détruits. Lorsque le général Desaix arriva, sur ces entrefaites, avec la mission de former une division et de la diriger vers une expédition lointaine et mystérieuse, les murmures acquirent une intensité nouvelle. Le gouvernement, disait-on, voulait punir l'armée de Rome en la dispersant, en brisant

son unité, en envoyant périr sur des plages éloignées les corps qui s'étaient le plus signalés par leur opposition. Desaix parvint à calmer les ressentiments, à faire marcher les troupes sur Civita-Vecchia, et attendit l'aviso qui devait apporter le signal de l'appareillage. Il se vit, dans cet intervalle, menacé de concourir à l'enlèvement du pape Pie VI, relégué à Sienne, en Toscane, d'où le Directoire soupçonneux voulut, un instant, le faire arracher, pour le jeter dans l'île de Sardaigne [1].

Un autre incident survenu à l'ambassade de Vienne, où Bernadotte avait été insulté par la populace, faillit compromettre l'expédition d'Égypte et en ajourner indéfiniment le départ. La division que Desaix avait concentrée et cantonnée dans la ville et dans les environs de Civita-Vecchia, continuait à murmurer, au point qu'il dut renoncer à emmener une des demi-brigades mutinées. D'autre part, des conspirations et une fermentation sourde agitaient les États romains. La situation exigeait une surveillance constante, ce qui n'empêcha pas le général de trouver des loisirs pour satisfaire le penchant qui l'entraînait vers les recherches historiques. Accompagné de Monge, dont les savantes dissertations éclairaient toutes choses, il reconnut les embouchures du Tibre

(1) *Mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr*. Italie 1798.

à Ostie, visita les mines d'alun de la campagne de Rome, explora les antiquités de la province du Patrimoine de saint Pierre, admira les beautés des quais et du port de Civita-Vecchia, taillés dans le marbre par Trajan. L'affaire de Vienne s'étant conciliée, la flotte de Toulon put mettre à la voile le 19 mai. En montant sur le vaisseau amiral, Bonaparte dit aux soldats : « Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre. Vous avez fait la guerre des montagnes, des plaines, des siéges, il vous reste à faire la guerre maritime... Le génie de la liberté, qui a rendu dès sa naissance la République l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des nations les plus lointaines. » L'escadre sortit de la rade de Toulon, au bruit du canon et des acclamations répété par les vaisseaux et les forts. Soixante-dix bâtiments de guerre et une multitude de navires de transport voguaient vers une destination inconnue, ralliant successivement le long de leur route les convois de Marseille, de Gènes, de la baie de Saint-Florent, et précédés par l'aviso qui portait l'ordre de départ à Civita-Vecchia.

Ce signal était attendu impatiemment par le général Desaix, prêt depuis un mois, et redoutant l'oisiveté des cantonnements pour une division toujours animée d'un esprit séditieux. Une dernière et dangereuse manifestation fut faite par les

officiers, le jour même de l'embarquement. « Ce n'est pas le moment de discuter, répondit-il à leurs délégués, c'est le moment d'obéir. Le gouvernement et le général Bonaparte comptent sur votre concours. L'armée dont vous êtes une des ailes est déjà en mer; l'honneur et le devoir vous commandent de vous rendre chacun à votre poste. Nul d'entre vous ne peut songer à compromettre le salut de l'expédition. » Tous se soumirent. Le 26 mai, à six heures du soir, les bricks, les avisos, deux belles demi-galères du Pape, construites pour protéger les Etats romains contre les incursions des pirates, et tous les bâtiments nolisés, chargés de soldats, appareillèrent, au nombre de soixante-sept voiles, et s'avancèrent hors de la rade de Civita-Vecchia, qui avait peine à les contenir. Desaix montait la frégate la *Courageuse*, accordée sur sa demande. Ayant tout à redouter des tempêtes et de la rencontre de l'escadre anglaise, sentant le péril de sa situation, il avait depuis longtemps exposé ses craintes à Bonaparte. Une de ses dépêches contient ces mots [1] : « Je ne puis vous dissimuler, mon général, que je tiens beaucoup à être réuni à l'escadre, et à ne pas former une division séparée. » Espérant se rallier près du cap Corse,

(1) Desaix à Bonaparte. Rome, le 12 avril 1798. *(Dépôt de la Guerre.)*

il s'était fait précéder depuis quelques jours par le brick *l'Alerte*, qu'il avait envoyé croiser à la hauteur de l'île d'Elbe, afin d'être averti, soit de l'apparition des Anglais, soit de celle des Français (42). Aucune voile ne fut signalée. Le convoi longea les côtes de l'Italie, passa entre les flammes du Vésuve et celles de l'Etna, et franchit heureusement le détroit de Messine. Investi de toute la responsabilité d'un commandant d'escadre, presque sans moyen de défense contre une attaque pendant le cours d'une traversée périlleuse, le général Desaix ne devait plus rejoindre la flotte de Toulon que dans les eaux de Malte.

L'étendard des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem flottait encore sur ce rocher célèbre de Malte, écueil de la puissance ottomane. Carthaginois, Romains, Sarrasins, Normands, Espagnols, avaient possédé tour à tour cette île, qui fut enfin cédée par Charles-Quint aux nobles et malheureux défenseurs de Rhodes, alors que, vaincus et errants le long des plages de la Méditerranée, ils cherchaient un asile du haut duquel ils pussent continuer à combattre pour la religion. D'abord stérile, inculte et sans défense, Malte était bientôt devenue, entre les mains de ces soldats du Christ, le jardin de la Méditerranée, le boulevard de la chrétienté, et avait été mise en état de soutenir, trente-cinq ans

après cette prise de possession, ce siége mémorable qui, sous Soliman II, marqua le terme de la puissance ascendante des Turcs. Depuis cette époque, une passion extraordinaire pour les fortifications s'empara des membres de l'Ordre, qui ne cessèrent d'entasser les murs, les remparts et les bastions, les uns au-dessus des autres. Le luxe des grands-maîtres consistait à construire des forts et à y attacher leurs noms. Jean de la Valette, Emmanuel Pinto, Cotoner et d'autres, s'étaient plu à hérisser le port et la ville de batteries et de citadelles, de même que Léon X avait mis sa gloire à élever la coupole de Saint-Pierre, Philippe II à fonder l'Escurial, Louis XIV à créer Versailles. Plusieurs enceintes formidables de murailles avaient ainsi enfermé l'un des ports les plus vastes et les plus sûrs du monde. Mais si la forteresse était inexpugnable par sa position et ses ouvrages d'art, elle ne l'était plus sous le rapport de l'élan des chevaliers. L'affaiblissement de la Turquie avait entraîné la décadence d'un ordre militaire et religieux, dont l'existence exigeait l'action de deux ressorts, le stimulant du péril, l'inspiration de la foi. La révolution française avait contribué puissamment à hâter cette décadence, en portant une atteinte profonde à ce dernier mobile, et en supprimant les revenus des commanderies en France

et dans une partie de l'Allemagne et de l'Italie. L'île était d'ailleurs travaillée par une multitude d'intrigues secrètes, signe manifeste de sa chute prochaine, intrigues pratiquées par les Russes, les Autrichiens, les Anglais et les Français. Le czar s'était fait décerner le titre de protecteur de l'Ordre, en créant et en dotant de nombreuses commanderies; il avait fait ériger une langue grecque et une langue russe, à l'instar de celles d'Auvergne et de Provence, et Bonaparte y avait envoyé depuis plusieurs mois Poussielgue, secrétaire de la légation de Gênes, afin de sonder les dispositions du gouvernement et des habitants.

Telle était la situation de cette échelle du Levant, lorsque, le 8 juin, la vigie de la frégate la *Courageuse* en signala les côtes. Aucune voile ne se montrait dans ces parages; la flottille de Civita-Vecchia avait devancé l'escadre de Toulon. Conformément à ses instructions, elle attendit en croisière devant le port. L'étonnement fut grand parmi les chevaliers, à la vue de ce convoi qui croisait, sous la protection d'un bâtiment de guerre, devant la rade, sans en solliciter l'entrée. Un des baillis de l'Ordre fut envoyé pour reconnaître tous ces pavillons. La journée s'écoula en pourparlers entre le général Desaix et l'envoyé du grand-maître. Quelques alarmes s'élevèrent à l'apparition de deux

vaisseaux de ligne, qui de la pleine mer se dirigèrent vers le port; mais en passant à travers la flottille, ils hissèrent pacifiquement le pavillon maltais, et disparurent dans l'intérieur de la rade.

Le lendemain, au nord-ouest, une multitude de voiles blanchit l'horizon, aux acclamations des soldats et des matelots de Civita-Vecchia, qui avaient reconnu la flotte française. Le général Desaix, accompagné de Monge, monta sur une des galères du Pape, et se rendit au devant de l'escadre. Une ligne de trois cents navires, dont treize vaisseaux, sept frégates et dix autres bâtiments de guerre, se déploya en face de l'île. Bonaparte fit demander aussitôt l'entrée du port. Sur la réponse que le grand-maître, Ferdinand de Hompesch, ne pourrait laisser pénétrer plus de quatre voiles à la fois, une démonstration rapide et audacieuse parut indispensable. Durant ces incidents, la surprise et l'imminence du péril avaient jeté Malte dans l'anarchie. Le Grand-Conseil, réuni à la hâte, était profondément divisé; il voulait résister, et ne prenait aucune résolution pour la défense. Le commandeur de Bosredon de Ransigeat, de la langue d'Auvergne, déclara que, son devoir l'obligeant à faire la guerre aux Turcs et non à ses concitoyens, il n'entendait prendre aucune part à la mauvaise politique de l'Ordre, en cette circonstance. Bosre-

don fut jeté dans les fers; mais l'énergie n'inspira pas davantage les mesures du conseil. Le désordre n'était pas moins grand parmi les indigènes, qui détestaient les chevaliers, hautains et orgueilleux à leur égard. La bourgeoisie était favorable aux Français; les paysans, soutenus par le clergé, leur étaient hostiles, sans toutefois porter plus d'attachement à leurs maîtres. Le succès ne pouvait être douteux avec cette disposition des esprits. La descente s'opéra, le 10 juin, sur tous les points de la côte septentrionale, sans rencontrer de résistance sérieuse, excepté au fort de Marsa-Sirocco, qui fut attaqué par le général Desaix, et qui fut défendu avec courage pendant vingt-quatre heures par le chevalier Dupin de la Guérivière. Bonaparte avait donné à l'amiral Brueys l'ordre d'abandonner à ce général la direction des mouvements et du débarquement de la division de Civita-Vecchia, dans la baie de Marsa-Sirocco [1]. Les milices maltaises, les régiments de l'Ordre fuyaient de toutes parts vers la cité Valette, semant la panique, entraînant au milieu de la déroute, les paysans avec leurs femmes et leurs enfants. La cité demeura bientôt seule au pouvoir des chevaliers éperdus. A minuit, les barons de

(1) Ordre du général Bonaparte à l'amiral Brueys devant Malte, le 9 juin 1798. *(Dépôt de la Guerre.)*

l'île et les principaux habitants se rendirent au palais du grand-maître, pour l'inviter à capituler. Le Grand-Conseil fut assemblé de nouveau; les adversaires de la capitulation ayant été maltraités par la populace, chacun parut disposé à traiter, et le consul batave servit d'intermédiaire. Il écrivit, au nom du gouvernement maltais, au chef de l'armée française, et demanda la suspension des hostilités. « On désire connaître, ajoutait-il, quelles sont vos intentions, qui seront sans doute conformes à la générosité de l'armée française, et aux sentiments connus du célèbre général qui la représente. » Dolomieu suivait l'expédition en qualité de naturaliste. Il était commandeur de Malte, et reçut une lettre d'un de ses amis, qui le suppliait de faire mettre un terme à l'anxiété de l'île, d'user de toute son influence, pour hâter une solution. Cette correspondance fut mise sous les yeux du général en chef. Desaix, dans un mémoire plein d'intérêt, va maintenant nous initier à l'histoire des dernières heures de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem (1) :

« Le général Bonaparte, dit-il, ayant lu cette lettre, envoie de suite à Malte Dolomieu, Poussiel-

(1) Manuscrit entre les mains de l'auteur des *Etudes historiques sur le général Desaix*.

gue et Junot, un de ses aides de camp. On les vit venir de loin. Le grand-maître ordonna qu'on les reçût avec les égards les plus marqués, qu'on envoyât ses gardes au-devant d'eux. On leur rendit tous les honneurs; ils furent conduits, suivis d'une foule nombreuse jusque vers le grand-maître. Ils trouvèrent dans les appartements les chevaliers en nombre rangés sur deux haies ; tous les regards étaient fixés sur Junot, en grand costume de hussard, tout chargé d'or. Le grand-maître était seul dans la chambre; tous les chevaliers avaient l'air triste et abattu comme leur chef. Junot lui annonça qu'il venait de la part du général, pour lui proposer de faire un armistice de six heures, pour régler la situation de la place. Dolomieu prit la parole, lui représenta que tout était fini pour l'ordre de Malte, que le temps était arrivé où il devait disparaître, que le général promettait de donner des dédommagements à tout le monde, qu'ainsi il fallait en profiter de suite. Le grand-maître, peu satisfait, répondit qu'il allait dire au Conseil ce qu'on lui proposait; il paraissait peu disposé à écouter les propositions; il avait l'air de vouloir plutôt parler contre. Alors Poussielgue, qui avait le mot du général et ses propositions, fit demander un entretien particulier au grand-maître qui le lui fit accorder. Il lui annonça alors que le

général lui offrait à lui cent mille écus de rente, six cent mille livres une fois payées, et l'expectative d'une souveraineté équivalente à sa pension, en Allemagne, c'est-à-dire tout le crédit de la France auprès du congrès de Rastadt pour lui faire obtenir cette souveraineté. Dans les entretiens précédents, on avait annoncé les dédommagements qu'on donnait aux individus, et où le grand-maître paraissait oublié. Son front se dérida devant ces conditions, où il vit son existence bien assurée. L'idée d'être souverain, en Allemagne surtout, fit sur lui la plus grande impression; il s'avança donc à traiter. Aussi il avait six cent mille livres de dettes qui lui pesaient; quatre cent mille avaient été contractées pour obtenir la grande-maîtrise; il trouvait la facilité de les payer; il fut alors entièrement converti. Il retourna au Conseil, et bientôt il fut décidé à accepter les propositions offertes. On les lui avait fait valoir, en lui annonçant que s'il s'y refusait, s'il différait, soixante mortiers vomiraient bientôt des bombes sur la ville, et qu'alors les conditions qu'il obtiendrait seraient moins avantageuses et diminueraient de beaucoup, en raison des retards qu'on éprouverait. Il fut, d'après cela, très-pressé de capituler. Si cependant il avait voulu tirer parti de sa position avantageuse, de ses ressources, il nous aurait bien embarrassés; il aurait pu

obtenir des conditions plus avantageuses, telles que la conservation de l'Ordre, et la propriété d'une autre île, celle d'Elbe, pour en être le chef-lieu. Mais les conditions proposées étaient si bien conçues, d'après le caractère des individus, que chacun s'empressa de les accepter, sans les discuter et sans opposition.

» La ville nous fut donc livrée à ces conditions et à celles que j'ai fait connaître. On ne peut pas se faire une idée de l'inquiétude de ces malheureux chevaliers, combien ils avaient perdu la tête. Ils voyaient tout infiniment exagéré; ils annonçaient à tout instant au grand-maître, l'un que les Français allaient monter à l'assaut, l'autre qu'ils arrivaient de toutes parts, que leurs colonnes se formaient, qu'ils approchaient les échelles, que les vaisseaux se disposaient à forcer le port, que tout était perdu. On ajoutait que les paysans se révoltaient. En effet, au fort Saint-Ange, ils parurent ne pas vouloir accepter la capitulation; on leur envoya des chevaliers qu'ils estimaient, des prêtres qui les haranguèrent et les décidèrent. Enfin nous sommes entrés tranquillement à Malte. Le grand-maître est parti par l'*Artémise*, pour aller à Trieste; il a reçu cent mille livres argent tirées de notre caisse; il a emporté des lettres de change de deux cent mille livres sur le payeur de Strasbourg; il a

laissé à ses créanciers deux cent mille livres sur les six cent mille qui lui sont promises, et une année de ses revenus pendant quatre ans. Ceux-ci, qui ne s'attendaient guère à être remboursés, ont été dans la joie. Tout s'est ainsi terminé à peu près à la satisfaction générale. »

Cet ordre célèbre, dont le général Desaix s'est plu à retracer la fin peu glorieuse, ne s'est plus relevé de sa chute, quoique jadis il eût survécu à la malheureuse, mais héroïque défense de Rhodes.

Le 12 juin, avant le lever du soleil, les plénipotentiaires du grand-maître montèrent à bord de l'*Orient*, porteurs de pleins pouvoirs pour traiter de la reddition de la cité. Le chef de la députation était le commandeur de Bosredon; tiré des fers, il avait été promené en triomphe par la population. Dès que la convention fut arrêtée, la flotte s'empressa de venir mouiller dans l'intérieur du port, et l'armée se précipita dans cette enceinte de batteries, qui, de près, lui parut encore plus formidable. La France acquit ainsi, en trois jours, par l'habileté et l'audace de Bonaparte, une forteresse inexpugnable, la station du Levant, dont la possession devait être malheureusement aussi éphémère que la conquête en avait été rapide. Quelques jours suffirent au général en chef pour réorganiser le gouvernement de Malte. Il en confia la défense au général

Vaubois, et mit quatre mille hommes sous ses ordres; il n'oublia pas les officiers signalés par leur indiscipline à Rome et à Civita-Vecchia, les cassa et les renvoya en France. Le 19 juin, la flotte qu'il conduisait poursuivit sa navigation vers l'Orient, laissant derrière elle Desaix et sa frégate, que quelques obstacles retinrent plus longtemps à l'ancre.

Depuis la prise de Malte, ce général avait employé ses loisirs à explorer le pays, à recueillir les éléments des notes qu'il a consacrées à la description de ce rocher fameux. Desaix avait parcouru toutes les baies, toutes les anses; avait visité la cité vieille, l'intérieur des terres, la chaumière du paysan; était descendu dans les îles de Goze et de Cumino, sentinelles avancées de Malte. Rien n'avait échappé à son esprit d'observation, et sa plume en a tracé une esquisse rapide mais précise. Topographie, météorologie, défense de la place, milice, armée, marine, tout est passé en revue. Les produits du commerce, les revenus des douanes et des impôts sont estimés; il évalue les ressources de l'agriculture, n'omet rien, pas même l'importance de la récolte des oranges. Mœurs, histoire, architecture, antiquités, mythologie, sont l'objet de son attention. Desaix rappelle que Lampedouse est l'ancienne Circé, l'île de Goze celle de Calypso.

« On y remarque, dit-il, au sujet de cette der-

nière, plusieurs grottes jolies et champêtres, qui ressemblent à celles si élégamment décrites par Fénélon. Un rocher très-élevé, avançant en saillie en demi-arcade, représente très-bien celui où Mentor dut jeter Télémaque de l'île dans la mer, pour gagner son vaisseau. Le lieu où Mentor construisit celui sur lequel ils devaient s'embarquer est parfaitement tracé parmi les falaises; il y a un enfoncement où la mer entre et passe, qui forme une grotte profonde de trois cents toises et très-élevée; les vagues traversent entièrement le rocher; on peut entrer par un côté, sortir par l'autre. Cet endroit était excellent pour cacher le bâtiment que préparait Mentor. »

Certes, Fénélon ne pouvait rencontrer un plus noble et plus gracieux interprète de sa pensée. Desaix semble continuer l'œuvre de Télémaque, et vouloir donner un corps, une consistance réelle aux figures de la poésie. Il dut enfin s'éloigner du séjour de Circé et de celui de Calypso, pour voguer à la suite du génie des temps modernes, vers la terre des Pharaons, ainsi que le héros du Tasse fuyait, à la voix de Godefroy, les palais enchanteurs d'Armide, pour voler à la conquête de Solyme.

« Oui, j'en conviens, marque une de ses lettres écrites au moment où il s'embarquait pour l'Egypte; oui, c'est l'ambition qui me pousse. Elle est noble

cette ambition, celle de s'exposer au plus grand des dangers, risquer la gloire acquise, pour en avoir de nouvelle. On a toujours assez de richesses, on n'a jamais assez de célébrité. » Et il termine en disant « qu'il aspire non à la gloire des dévastateurs, mais à celle des bienfaiteurs des peuples. »

La frégate la *Courageuse*, que montait le général Desaix, rejoignit la flotte devant Candie, la fameuse île de Crète, désignée par Bonaparte comme point de ralliement. Pendant ce temps, Nelson, parti de Sicile avec ses vaisseaux, avait longé inutilement les côtes de l'Italie et de la Provence, et de retour dans le Levant, venait de devancer, à la hauteur du cap Durazzo, l'escadre française, dont il avait traversé le sillage, sans le savoir.

CHAPITRE HUITIÈME.

CONQUÊTE DE LA BASSE ÉGYPTE.

1er juillet — 25 août.
1798.

L'Egypte. — Les beys mamelucks. — Ibrahim et Mourad. — Débarquement des Français. — Prise d'Alexandrie. — Marche sur le Caire par le désert. — Desaix à l'avant-garde. — Combats de Rahmanieh et de Chébréïss. — Bataille des Pyramides. — Prise du Caire. — Impressions de l'opinion en Europe. — Desaix sur les ruines de Memphis. — Commandant de la province du Caire. — Destruction de la flotte française à Aboukir. — Notes de Desaix sur les Indes. — Fêtes du Nil et de Mahomet. — Préparatifs de la conquête de l'Egypte supérieure.

La main de la destinée semblait écarter tous les obstacles devant Bonaparte. Le premier juillet 1798, les rayons du soleil commençaient à dorer les cîmes des minarets, lorsque les Français aperçurent Alexandrie; et quarante mille voix saluèrent l'Egypte.

Déjà, depuis Malte, la direction suivie par la flotte avait confirmé les soupçons de l'armée, lui avait révélé le but de l'expédition, le nom de la

plage qu'elle allait conquérir. Toutes les imaginations étaient en travail; l'attrait du merveilleux, le charme de l'inconnu enivraient tous les esprits d'espérances, donnaient l'essor à tous les rêves. Les savants, les ingénieurs, les artistes, accourus à l'appel de Bonaparte, sans s'informer du lieu vers lequel son génie devait les entraîner, croyaient déjà tenir le flambeau qui éclairerait le dédale des hiéroglyphes, voyaient la Méditerranée unie à la mer des Indes à travers l'isthme de Suez, découvraient l'horizon au fond duquel se dessinent les lignes immenses, les proportions colossales d'une architecture fabuleuse. Les soldats se ressouvenaient, au nom de l'Egypte, de l'histoire populaire des enfants de Jacob, des miracles et des inspirations de Moïse, des cantiques sacrés, dont la divine harmonie avait tant de fois ému leur enfance, quand ils célébraient, sous les voûtes du modeste clocher de leur village, les mystères du Sinaï et de Jérusalem. Ils sollicitaient les récits des marins qui avaient visité ces rivages et donnaient lieu, sur les ponts des navires, aux scènes les plus animées. Leur émotion se trahissait par des exclamations bruyantes, dans les groupes qu'ils formaient autour des matelots, qui faisaient reluire aux yeux de cet auditoire crédule tous les trésors de l'Orient. L'or, les diamants et les perles ruisselaient dans ces contes;

l'orateur dépeignait les danses passionnées des almées, ou les contorsions des serpents fascinés et domptés par les psylles. Le général en chef se livrait au soin de sa politique, étudiait avec les capitaines de l'escadre la stratégie de l'ennemi dont il voulait triompher, les mœurs du pays dont la conquête devait changer l'équilibre du monde. Desaix consacrait les loisirs de la navigation à la lecture des ouvrages de Volney, de Savari, de d'Anville, de l'abbé Raynal, cherchant, comme Bonaparte, à s'initier à l'histoire d'une terre qu'il était impatient de connaître.

L'Egypte était au pouvoir des Mamelucks, qui la gouvernaient avec une autorité despotique, sous la suzeraineté de la Porte. Dès le milieu du septième siècle, par l'ordre du calife Omar, le cimeterre d'Am'rou y avait abattu l'aigle impériale. Abandonnés par la lâcheté de l'empereur de Constantinople, les Egyptiens avaient cédé, après la destruction d'Alexandrie, après l'incendie à jamais regrettable de la bibliothèque des Ptolémées, à l'ascendant invincible des pasteurs arabes, devenus conquérants à la voix du Prophète, qui avait promis à ses disciples l'empire de l'univers. Les progrès de la décadence et de la servitude, compagnes inséparables du Coran, furent rapides dans une contrée, faible fraction des immenses états soumis aux califes Abassides de

Bagdad, et jouet des exactions de leurs vizirs. L'Egypte dégénérée parut se relever sous les califes Fatimites, les fondateurs du Caire, jeta quelque éclat sous le règne du célèbre soudan Salah-Eddin, la terreur des Croisés, le rival de Philippe-Auguste et de Richard-Cœur-de-Lion, et tomba sous le joug odieux d'une milice d'esclaves circassiens, le jour même où, dans les funestes plaines de Mansourah, saint Louis perdit avec la liberté l'espoir de reconquérir la Palestine. Asservi aux Mamelucks, le pays ne présente dès lors qu'un long tissu de crimes; la vallée du Nil se change en une arène où se promènent impunément le pillage et la dévastation, où oppresseurs et opprimés sont massacrés tour à tour. Mahomet avait dit en vain (1) : « Ceux qui dévorent injustement l'héritage de l'orphelin, se nourrissent d'un feu qui consumera leurs entrailles. » Le fils n'en est pas moins dépouillé du champ paternel, la terre n'appartient plus à ceux qui la fécondent. Le Fellah ou Arabe cultivateur, courbé sur le sol, devient un serf attaché à la glèbe, victime des Mamelucks et des Bedouins du désert. Quelques rares Arabes, plus fiers, plus courageux, d'où sont tirés les scheiks qui administrent les villages, parviennent seuls à jouir d'un droit mal assuré de pro-

(1) *Coran*, Chapitre IV, verset 11. Des femmes.

priété et d'indépendance. L'antique race égyptienne se réduit et s'énerve, et ses descendants peu nombreux, méprisés sous le nom de Cophtes, pratiquent un christianisme corrompu. Lorsque l'empereur des Turcs Selim envahit l'Égypte, au commencement du seizième siècle, la Porte n'acquit que quelques tributs précaires, n'obtint qu'une suzeraineté nominale. A côté du pacha envoyé de Constantinople, qui exerçait une ombre de pouvoir, siégeait le conseil des vingt-quatre beys ou chefs mamelucks, véritable cour féodale dont les membres se partageaient à leur gré les dépouilles du pays. Deux hommes dominaient dans le conseil, lors de l'expédition française; formés à l'école du fameux Aly-Bey, souvent divisés, souvent rivaux, ils avaient à la fin uni leurs intérêts et contracté une alliance politique. Ibrahim, revêtu de la dignité de scheik-el-beled, ou gouverneur du Caire, alliait le sang-froid à la ruse, était plus propre à administrer qu'à combattre. Mourad, qui s'était fait déclarer émir-hadji, ou prince de la caravane de la Mecque, était jeune, impétueux, chevaleresque, ne se plaisait qu'à la guerre, n'aimait que les tentatives hardies, ne se montrait qu'avec des armes étincelantes, à la tête de ses vaillants cavaliers mamelucks. C'était cet adversaire que la destinée réservait à Desaix. Telle était l'Égypte, à l'époque où une nouvelle

croisade des guerriers de l'Occident en menaçait les rivages.

A l'aspect des tours d'Alexandrie et de la colonne de Pompée, isolée au-dessus de la ligne du désert; à la vue de ce rocher du Phare, qu'éclairait jadis une des sept merveilles du monde, le fanal qui indiquait aux navigateurs le cercueil d'Alexandre, Bonaparte dit à ses soldats : « Vous allez entreprendre une conquête, dont les effets sur la civilisation et le commerce du monde sont incalculables. Les destins sont pour nous. Nous trouverons à chaque pas de grands souvenirs, dignes d'exciter l'émulation des Français. » Il craignait d'être surpris par Nelson, avant d'avoir pris terre. Cet amiral avait touché à Alexandrie, trois jours auparavant, et poursuivait une recherche inutile le long des côtes de la Syrie. Une rencontre avec les Anglais était dangereuse, surtout durant les embarras et la confusion inévitables dans une descente. Décidé à brusquer le débarquement, le général en chef, monté sur une des galères de Malte, et suivi d'une multitude de canots et de chaloupes, n'hésita pas à braver l'agitation d'une mer houleuse, et à s'avancer à travers les rescifs vers la plage du Marabout. Il allait aborder, lorsqu'une voile fut signalée à l'horizon : « Fortune, s'écria-t-il, m'abandonnerais-tu? Quoi! seulement cinq jours! » La fortune lui

fut fidèle, ce n'était pas l'escadre anglaise. Alexandrie étant le seul port de l'Égypte accessible à une flotte, l'occupation de cette ville, entourée d'une enceinte de retranchements et pourvue de deux rades spacieuses, était une entreprise urgente. Quelques bataillons pouvaient s'en rendre maîtres, dans ce premier moment de surprise. Alexandrie fut donc attaquée par une poignée de soldats, et fut emportée d'assaut à la baïonnette, au milieu des hurlements des femmes et des enfants, qui, pressés derrière les Turcs, le long des créneaux, les animaient au combat. La cavalerie, l'artillerie et trois divisions entières étaient encore à bord de la flotte (43). Desaix, avec quelques compagnies, protégeait la descente contre les Arabes et organisait les troupes. A mesure que les Français, débarqués sur cette longue et étroite péninsule, qui sépare le lac Maréotis de la Méditerranée, pénétraient dans l'enceinte où florissait jadis la cité d'Alexandre et des Ptolémées, leurs pieds heurtaient des tronçons de colonnes, des restes de chapiteaux, des éclats de granit, de marbre et de porphyre. Rien n'était debout; partout l'image de la dévastation des hommes, plus impitoyables que le temps. Au château du Phare, les mains des soldats soulevèrent des monceaux de casques et d'épées dévorés par la rouille, nobles débris des Croisades. Les Français s'exaltèrent devant ce spectacle, et

lorsqu'ils entendirent le général en chef, dans la proclamation qu'il publia au sein de ces ruines, accuser la tyrannie et le vandalisme des Mamelucks, ils se regardèrent comme les vengeurs de l'Égypte.

Cette vallée célèbre, fille du Nil, qui court du midi au nord, entre la chaîne de l'Arabie à l'orient, et les monts Libyques à l'occident, commence sous les tropiques aux cataractes de Syène, et va se perdre dans la Méditerranée avec les eaux qui la fertilisent. Le long des rives étroites de ce fleuve aux sources mystérieuses, se pressaient autrefois, à partir de l'antique Philæ, les palais gigantesques, les statues colossales, les obélisques, les pyramides, les labyrinthes et les cités populeuses, qui se nommaient Thèbes, Tentyra, Memphis, Arsinoë, Héliopolis. Non loin de la plage d'Alexandrie, on retrouve encore le lit du fleuve sans eau, dans lequel le Nil coulait jadis, avant que la main d'un roi, aussi ancien que le monde, eût rejeté son cours vers l'orient. Ménès avait ainsi fait surgir des flots l'île merveilleuse du Delta, et les premières colonies qui allèrent peupler la Grèce en emportèrent le souvenir avec la fable des Champs-Élyséens. Le Caire, d'origine arabe, aussi vénéré que la Mecque par les Musulmans, s'élève au sommet de ce Delta, sur la rive droite du Nil.

Débarqués à la lisière des sables de la Barba-

rie, les Français avaient deux routes devant eux pour atteindre la capitale de l'Égypte. L'une longe le rivage de la mer et le bras occidental du Nil; l'autre, plus courte, passe par Damanhour et traverse le désert sur les berges du canal à demi comblé, creusé par le fondateur d'Alexandrie. Une des divisions suivit la première de ces routes; elle s'empara de Rosette et remonta par terre le long du fleuve, convoyée par une flottille de petits bâtiments chargés du transport des vivres, des bagages et des munitions. Le reste de l'armée s'engagea dans le chemin du désert. Desaix marchait à l'avant-garde avec sa division. Sur cette terre inconnue, où tout était imprévu, où tout causait des alarmes, le rôle de général d'avant-garde lui présentait un attrait plus vif encore qu'en Europe. Le salut de l'armée, le succès de l'expédition, pouvaient dépendre de l'habileté et de la prudence qui présideraient à la conduite des premières colonnes; cette conviction avait déterminé le choix qu'avait fait Bonaparte. Les marches ne commençaient qu'à l'approche du soir. La chute rapide du jour, la transparence des nuits favorable aux apparitions effrayantes, une atmosphère embrasée, le silence de ces vastes solitudes, silence qui n'était troublé que par le frémissement des armes et par le craquement des sables imprégnés de sel, crépitant sous les pieds

des hommes et des chevaux, tout concourait à jeter dans l'âme des soldats un vague sentiment d'effroi et de tristesse. Dévorés par une soif ardente, se rappelant les villages si riches de l'Allemagne, les étapes si riantes de l'Italie, ils perdirent leur confiance et leur enthousiasme, à la vue de Béda, leur première halte (44). Autour d'un puits que l'ennemi avait comblé, quelques masures délaissées annonçaient une misère profonde. Un spectre à formes humaines errait seul au milieu des décombres; c'était une femme arabe, jeune encore, mais aveugle. L'orbite de ses yeux était ensanglanté; elle pressait sur son sein flétri un enfant, dont chaque vagissement lui arrachait une larme, et semblait chercher la citerne pour y étancher ses lèvres desséchées. Conduite sur les bords du puits par les soldats, elle poussa un horrible cri de détresse, au moment où ses doigts, croyant plonger dans le liquide qui devait la désaltérer, s'arrêtèrent dans le sable. La terreur est contagieuse; les signes d'un désespoir général se manifestaient déjà dans les rangs, lorsque le général Desaix survint. Il donna immédiatement l'ordre de déblayer le puits, et de ranimer avec du vin et du biscuit celle dont les cris et les lamentations glaçaient tous les cœurs. Il apprit, par le secours de l'interprète, que, sur le rapport d'une rivale jalouse, cette infortunée avait été soupçonnée

d'infidélité par son mari, qui lui avait crevé les yeux, et l'avait abandonnée avec son enfant dans le désert. Les mains de cette femme, à mesure que ses douleurs se calmaient, cherchaient à presser les mains de celui qu'elle regardait comme un envoyé du ciel. Elle touchait les uniformes et les armes des soldats, et ne savait quels étaient ces guerriers compatissants, que son imagination ne pouvait se représenter. Pendant ce temps, le sable avait été extrait du puits, et, sous l'autorité d'une discipline qui ne fut jamais méconnue en présence de Desaix, chaque homme vint se désaltérer à son tour. L'avant-garde se remit ensuite en marche, laissant derrière elle la mère et l'enfant, que le lendemain les autres divisions trouvèrent percés tous deux de coups de poignard, sur le bord même de la source. La haine du mari n'avait pu pardonner les marques d'intérêt prodiguées par les Français à la victime de sa jalousie.

Quelques cavaliers mamelucks commençaient à se montrer au-dessus de cet horizon de sable, et à courir jusque sur le front des lignes françaises, disposées en carré, soit pendant les marches, soit pendant les heures de repos, et toujours prêtes à faire face à un ennemi aussi mobile. Ces apparitions fugitives, la nouveauté de ce genre de guerre, occasionnaient parmi les troupes des alertes continuelles. Une

nuit, à la suite d'une panique, des coups de feu partirent inopinément; la plupart des chevaux, détachés pendant l'intervalle d'une halte, se dispersèrent effrayés dans le désert. Desaix, voulant apprendre à chacun à se sacrifier au salut de tous, céda aux charrois de l'artillerie la seule monture qui lui restait, et continua sa route à pied avec les soldats. La puissance du sentiment de justice qui dirigeait sa conduite était telle, qu'il ne tolérait aucun acte de spoliation vis-à-vis des ennemis, qu'il achetait aux rares habitants du désert jusqu'à l'eau nécessaire à l'avant-garde. Le canal dont on suivait les bords ne présentait que des talus éboulés; de loin en loin croupissait, dans des cavités peuplées de reptiles immondes, un liquide bourbeux et corrompu, reste de l'inondation de l'année précédente; c'était ce liquide que l'armée payait au poids de l'or.

Les Français espéraient se remettre de leurs fatigues dans la ville de Damanhour (*Hermopolis parva*), et y rencontrer ces jouissances orientales, que leur imagination poursuivait sans cesse. Tous leurs rêves parurent se réaliser à l'aspect d'une ceinture de palmiers que dominaient quelques minarets. Mais l'illusion fut de courte durée : cette enceinte attrayante ne renfermait que des cabanes et une population misérable. Chaque jour détruisait ainsi une espérance, et le découragement croissait de plus en

plus. Le lendemain, à l'arrivée du corps principal, des murmures, alimentés à la fois par les privations du moment et par le souvenir d'une patrie reculée au-delà des mers, purent arriver jusqu'aux oreilles de Bonaparte, qui paraissait insensible à l'action du climat. On vit des généraux, dans des accès de désespoir, près de briser leurs épées. Desaix, à qui, pendant cette campagne, les postes les plus pénibles furent toujours réservés, bien loin de sentir faiblir sa constance, relevait le courage des troupes et celui de ses frères d'armes, par la sérénité inaltérable de ses traits, par l'exemple de sa persévérance, par le prestige de son langage et de son caractère.

Une vision trompeuse de la nature contribuait à entretenir le mécontentement de l'armée, haletante et altérée. Sous ses yeux, aux heures les plus brûlantes du jour, flottaient au-dessus du sol d'immenses nappes transparentes, au fond desquelles se réfléchissaient les images renversées des monticules, des arbres, des rares hameaux épars, ou des cavaliers lancés à toute bride à travers la plaine. Les soldats couraient sans cesse au-devant de ces lacs qui baignaient l'horizon, au-devant de cette image enivrante qui fuyait sans cesse devant eux, insaisissable comme l'ombre attachée à leurs pas. Ce phénomène du mirage, si connu des caravanes, produit par la réflexion de la lumière à la surface des

couches inférieures d'une atmosphère raréfiée au contact d'une terre brûlante, est une des plus cruelles illusions du désert. L'appareil des combats rendait seul le courage aux troupes. Cinq cents cavaliers, conduits par un bey mameluck, s'étant jetés, non loin de Rahmanieh, sur l'avant-garde de Desaix, toute trace de mécontentement s'était effacée; les carrés avaient repris l'ordre de bataille, et devant cette disposition menaçante, l'ennemi avait disparu, comme une apparition fantastique, dans les profondeurs du mirage. Les périls se multipliaient, les divers corps, quoique séparés par de faibles distances, étaient isolés les uns des autres. Aucun homme ne pouvait s'écarter des colonnes, aucun officier ne pouvait s'aventurer dans des reconnaissances, sans être enlevé, massacré et dépouillé, presque à la portée du canon, par des nuées d'Arabes, cachés derrière les îlots et les éminences de sable, derrière les moindres accidents de terrain. Le général en chef lui-même, courut, un jour, les plus grands dangers.

La scène allait changer de face, l'armée approchait du Nil. Lorsqu'elle atteignit Rahmanieh, situé à la naissance du canal qu'elle venait de suivre, et entrevit les lignes argentées du fleuve, chefs et soldats coururent vers la rive, et, sans quitter leurs armes, s'abreuvèrent à longs traits. Promenant ensuite leurs regards autour d'eux, les Français dé-

couvrirent un spectacle magnifique et inattendu. C'était l'époque où le Nil commençait à croître, sous l'influence des vapeurs et des nuages, qui, chassés de la Méditerranée par les vents du Nord vers les montagnes de l'Ethiopie, s'y condensent en pluies diluviennes; c'était l'époque où la vallée de l'Égypte commençait à s'épanouir, vivifiée par ces inondations qui font rarement défaut à ses aspirations et à ses espérances. Malgré les alarmes suscitées par l'invasion qui venait de fondre sur cette contrée, toute cette population d'Arabes agriculteurs, abrutis par le despotisme et l'esclavage, était demeurée attachée au sol. Accoutumé aux spoliations et aux exactions, soit de la part des Mamelucks, soit de la part des Bédouins nomades, le Fellah paraissait impassible sur ce rivage, où la main inépuisable de la nature répare sans cesse les ravages des hommes. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, des voiles latines se balançaient à la surface du fleuve. Ces barques légères, véhicules du commerce entre Alexandrie et le Caire, semblaient raser les flots, et du fond de ces djermes [1] s'élevaient les chants rauques des mariniers, dont les cadences se mariaient au bruit monotone des rames. Dans le lointain, se montrait par intervalles la flottille française, qui,

(1) Les bateaux du Nil s'appellent *djermes* ou *canges*.

remontant le courant, se perdait à chaque instant au milieu d'îles de dattiers, de myrtes et d'orangers. Au-dessus du limon noir des deux rives, se détachaient çà et là des bois de palmiers et de sycomores, impénétrables aux rayons du soleil. Ici mugissaient des troupeaux de buffles; là, des roues à chapelets, mises en mouvement par le pas lent et pesant des bœufs, élevaient les eaux du Nil et les déversaient sur les terres. Le scintillement des armes des conquérants n'avait pu distraire les enfants de Mahomet, qui continuaient leurs ablutions dans le Nil, et, comme aux premiers âges du monde, de jeunes filles, le visage voilé, puisaient l'onde sacrée dans des vases à formes antiques.

L'armée oublia ses fatigues et ses souffrances, regretta d'avoir douté des promesses de Bonaparte, s'inspira de son enthousiasme pour la conquête d'une contrée, qui parlait maintenant à ses sens et à son imagination. Elle appela de ses vœux le jour de la bataille qui devait lui livrer l'Égypte. Tout annonçait une lutte prochaine et décisive : de forts détachements de cavalerie commençaient à harceler les flancs des divisions; Desaix signala la présence d'un corps de Mamelucks à Chébréïss (Chobrakhit). En face d'attaques incessantes, au milieu des accidents d'un terrain entrecoupé de digues et de canaux, la marche de l'armée française, toujours dis-

posée en carrés sur six rangs de profondeur, malgré es ardeurs d'un soleil de feu, était lente et pénible. Elle remontait le Nil, en même temps que la flottille, depuis Rahmanieh, lorsque, le 13 juillet, à la hauteur de Chébréïss, un combat se livra sur le fleuve avec l'escadrille des beys, et sur la rive, avec une masse compacte de cavalerie. La division de Desaix soutint le choc de l'ennemi, qui courut le long d'une ceinture de baïonnettes, rencontrant partout un rempart inexpugnable. Le bruit se répandit dès lors en Égypte, que les infidèles étaient liés entre eux par une chaîne de fer que leurs sultans faisaient mouvoir à leur gré. Un engagement plus dangereux ensanglantait le Nil dans cet intervalle; les deux flottilles étaient aux prises. Néanmoins, après une mêlée longue et opiniâtre, dans laquelle plusieurs chaloupes canonnières furent coulées bas, les Français demeurèrent maîtres du fleuve. L'acharnement de la lutte avait été extrême; des équipages avaient eu la tête tranchée; Monge et Berthollet avaient combattu corps à corps sur les galères, avec les nègres et les janissaires. Ces savants, maudits quelquefois dans le désert, regardés comme les instigateurs de cette expédition lointaine, acquirent dès lors l'estime et le respect des soldats.

Bonaparte avait hâte d'arriver au Caire, dont la possession devait lui donner l'Égypte. Par ses or-

dres, le général Desaix alla prendre position vers la pointe méridionale du Delta, d'où il pouvait commander à tout le cours du Nil, comprimer les révoltes des villages, rassembler les vivres nécessaires à l'armée, qui ne se nourrissait que de pastèques et de galettes de pain sans levain. A la suite de l'échec subi par ses Mamelucks à Chébréïss, Mourad-Bey, transporté de fureur, voulut faire tomber sa vengeance sur les négociants français du Caire. Ceux-ci, après avoir racheté leurs têtes à prix d'argent, faillirent être massacrés, au milieu d'une capitale de trois cent mille âmes, par une populace fanatique et cupide.

Les divisions françaises réunies, le 20 juillet, au sommet du Delta, apprirent que le lendemain elles se mesureraient avec toutes les forces des Mamelucks. Des acclamations et des transports de joie répondirent à la proclamation, qui annonçait à l'armée que l'ennemi cessait de fuir devant elle, qu'elle recevrait son choc dans la plaine des Pyramides. Elle était à la veille de cette bataille si désirée, qui devait lui assurer une gloire immortelle et le plus célèbre des empires de l'Orient. Tout changea subitement d'aspect dans le camp; à la fatigue, à l'accablement succéda une activité extraordinaire. Secouant la poussière des uniformes sur lesquels le désert avait laissé son

empreinte, les soldats rompirent les faisceaux, et penchés sur leurs armes ternies, s'efforcèrent de leur rendre leur lustre et leur éclat; sabres, fusils bayonnettes, équipements, reluisirent bientôt au soleil. L'infanterie française attendit dès lors avec impatience ce jour solennel, qui verrait ses lignes étincelantes se déployer devant ces splendides cavaliers mamelucks. En face d'une autre civilisation, ce n'était plus seulement l'honneur de la France, c'était celui de l'Europe entière qu'elle se regardait comme appelée à défendre.

Aucune lueur ne se montrait à l'Orient, le 21 juillet, et déjà le sol résonnait sous les pas des hommes et des chevaux. Les colonnes s'arrêtaient par intervalles, et le murmure des eaux du Nil dominait seul alors le silence de la nuit. Quand l'horizon eut commencé à se colorer d'une teinte lumineuse, la division d'avant-garde de Desaix vit flotter devant elle des groupes d'ombres qui paraissaient et disparaissaient sans cesse, et put bientôt distinguer des partis de cavaliers détachés en reconnaissances, qui semblaient se mouvoir à la manière des Parthes. Le tableau s'animait d'instant en instant; la vie et le mouvement se développaient le long de cette vallée avec chaque rayon de lumière; les pyramides se dessinaient à travers le voile qui les enveloppait encore, et des masses compactes à formes

humaines s'agitaient à leurs pieds. Dès que le soleil eut illuminé les faces triangulaires de ces monuments gigantesques, l'armée, s'arrêtant par une action spontanée, frappa des mains, les tambours battirent aux champs, les étendards s'inclinèrent. Partageant l'enthousiasme qui rayonnait sur tous les visages, Bonaparte dit avec l'action de l'inspiration : « Soldats, vous allez combattre aujourd'hui les dominateurs de l'Égypte; songez que du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent. »

Les Français étaient en face du Caire, qu'ils apercevaient de loin sur la rive opposée; ses mosquées et ses tours, noyés dans les feux de l'astre levant, se dressaient au-dessus de la forêt des mâts de la flottille égyptienne. En avant du Nil, s'élevaient les villages d'Embabeh et de Gizeh, occupés par les ennemis. Derrière l'enceinte d'Embabeh, enceinte grossièrement retranchée, et défendue par des canons sans affûts, se pressaient une multitude de Fellahs, de Nubiens, de Spahis, de Janissaires, et dans la direction de Gizeh s'étendaient les masses confuses, mais brillantes, de cette milice des Mamelucks, si célèbre dans l'Orient. La tente de Mourad était dressée à l'ombre d'un sycomore, au tronc antique, aux vastes rameaux. Quant à lui, monté sur un coursier noir, enveloppé de draperies et de schalls flottant au gré des vents, il parcourait au galop,

le cimeterre à la main, les rangs de ses fidèles cavaliers. Il leur rappelait leur ancienne gloire, leur montrait ces hordes de chrétiens, décimés par la faim et la fatigue, qui ne combattaient qu'à pied, qui osaient se déclarer les amis du Prophète, et qui avaient abordé au cri de : *Guerre aux Mamelucks!* Il leur demandait si les vainqueurs des Turcs se laisseraient exterminer par ces Infidèles. Mourad observait néanmoins avec inquiétude les mouvements de l'armée française, qu'il voyait se diviser en cinq carrés, et se placer en demi-cercle autour de la portion du fleuve qui formait sa base d'opérations. S'apercevant du danger qu'il courait d'être enveloppé, et d'être renversé dans le Nil, il poussa le cri de la charge, avant que ses adversaires eussent achevé toutes leurs dispositions. Dix mille cavaliers, étincelants d'or et d'argent, agitant au-dessus de leurs têtes des massues et des haches d'armes, s'élancèrent au même instant à travers la plaine, faisant voler autour d'eux des tourbillons de poussière, et se ruèrent sur le premier des carrés : c'était celui du général Desaix. L'impétuosité de l'attaque, l'illusion du mirage qui éloigne les objets, un embarras survenu parmi les attelages des canons, retenus au milieu de quelques palmiers, faillirent mettre en danger cette division encore en marche, lorsque toute cette masse s'ébranla. La présence

d'esprit du chef répara le désordre, et les manœuvres furent opérées avec une précision et une célérité magiques. Une ceinture de baïonnettes se développa sur toutes les faces, et l'artillerie tonna aux angles. Desaix, dont le commandement dominait le tumulte extérieur, était placé au centre de cette citadelle de feu qui avait surgi inopinément à sa voix, pour vomir les balles et la mitraille. La terre tremblait sous les pieds des chevaux, l'air retentissait des cris et des hurlements des Mamelucks, qui se précipitaient en colonne serrée sur cette phalange impassible et immobile. Portant le courage jusqu'au dernier degré de l'exaltation, des cavaliers franchirent ces murailles d'hommes, pour tomber expirants dans l'intérieur des carrés; d'autres poussèrent leurs chevaux sur ces fronts de baïonnettes, pour permettre à leurs compagnons d'armes de pénétrer sur leurs cadavres dans cette terrible enceinte. Vains efforts! nobles tentatives dignes d'un sort plus heureux! La milice de Mourad, après avoir flotté tout le long de cette barrière d'airain, se retourna contre la division Reynier, où sa valeur échoua contre les mêmes obstacles. Quand ensuite, emportée par la fureur, toute cette cavalerie se fut jetée dans l'étroit intervalle qui séparait les deux carrés, et eut essuyé une double décharge, abattue, dispersée, elle abandonna le champ de bataille. Pendant ce temps, Bonaparte,

à cheval au milieu du carré du général Dugua, suivait les phases du combat. Dès qu'il vit le succès assuré sur la droite, par le sang-froid et l'intrépidité des divisions Desaix et Reynier, il envoya l'ordre aux deux corps placés sur la gauche de s'emparer d'Embabeh. Cette position fut emportée d'assaut, et ses défenseurs furent pris, tués ou jetés dans le Nil.

Le grand Allah avait prononcé; les chrétiens triomphaient ; trois mille Arabes ou Mamelucks étaient étendus dans la poussière; leurs mains serraient encore leurs armes émoussées, leurs regards éteints défiaient encore les Infidèles qui allaient souiller la cité sainte de l'Égypte. Les soldats français s'enrichirent des dépouilles de ces dominateurs du Nil, qui n'avaient pour abri que le ciel ou des huttes en limon pétri, mais qui portaient des turbans de cachemire et des ceintures chargées de piastres et de sequins. Mourad s'enfuit avec les débris de sa milice au-delà des Pyramides, et bientôt quelques troupes de Bédouins, attendant la nuit pour venir, à la faveur des ténèbres, arracher une part du butin, apparurent seules à l'horizon de cette plaine de sable. Ibrahim-Bey était demeuré sur la rive opposée, durant la bataille, avec une partie de ses Mamelucks, pour contenir le Caire. Il était en avant de sa troupe, lorsqu'il aperçut un des

siens qui nageait vers lui à travers le courant, et qui vint lui raconter les charges impuissantes des cavaliers de Mourad sur la division Desaix. « Combien, lui dit Ibrahim, d'un air étonné, y avait-il donc d'Infidèles? — Comptez, lui répondit l'Arabe, en se baissant et en ramassant une poignée de sable, qu'il jeta au-dessus de sa tête. » Le Nil fut peu après couvert des fugitifs d'Embabeh, et Ibrahim, entraînant avec lui le pacha, gagna les déserts de la Syrie, après avoir mis le feu à sa flottille.

L'armée victorieuse campa sur le champ de bataille, à la lueur de cet incendie qui projetait ses sinistres reflets sur les Pyramides. Bonaparte s'occupa immédiatement des moyens de passer le fleuve et de s'emparer du Caire. L'effroi régnait dans cette immense enceinte, en proie à l'anarchie depuis la défaite des Mamelucks, depuis la fuite des beys et du pacha. Les palais de Mourad et d'Ibrahim furent menacés du pillage, le quartier des Francs éleva des barricades pour repousser la populace. Le kiaya ou lieutenant du pacha, qui n'avait pas abandonné son poste, négocia, par l'entremise des commerçants français, la reddition de la ville. Le général Bonaparte, à qui le peuple commençait à donner le nom de Sultan-Kébir, ou Sultan-de-Feu, reçut à Gizeh, dans le palais de plaisance de Mourad-Bey, les députations des grands corps de l'État, et le 23

juillet, au milieu du jour, il fit son entrée solennelle dans la capitale de l'Orient.

Tandis que tous ces grands événements s'accomplissaient aux confins de l'Asie et de l'Afrique, l'Europe était dans l'attente, la France tremblait sur le sort des héros que conduisait le conquérant de l'Italie. Mais la même incertitude continuait de planer sur le but, sur l'issue de l'expédition. A la nouvelle de la prise de Malte, les craintes de l'Angleterre et de la Russie s'accrurent. L'alarme fut grande au Divan, en apprenant que la pensée et les insignes d'une république grecque se propageaient à Corfou, que les feuilles publiées à Paris signalaient des projets de conquête de l'empire Ottoman, et qu'une flotte immense cinglait vers le Bosphore. L'exaspération du peuple fut extrême à Constantinople, lorsqu'une caravelle, venant mouiller au port, annonça le débarquement des Français en Égypte et leur entrée dans Alexandrie. Le chargé d'affaires du Directoire fut aussitôt enfermé dans le château des Sept-Tours avec la légation, et les négociants de la nation furent parqués dans l'enceinte du palais de France. Toutes ces nouvelles qui se succédaient à l'arrivée de chaque bâtiment, produisirent en Europe une sensation profonde. La victoire des Pyramides, la soumission du Caire, mirent le comble à l'enthousiasme. La renommée étendait un immense

horizon devant ces soldats audacieux, et prédisait les hautes destinées de l'homme de génie qui les commandait. Le sort, disait-on, avait marqué le temps des révolutions; la face de l'Orient allait être changée comme celle de l'Occident. Montesquieu n'avait-il pas annoncé qu'avant deux siècles, l'empire des Osmanlis serait le théâtre des triomphes de quelque nouvel Alexandre? On parlait d'ambassadeurs envoyés par la cour de Téhéran, pour offrir à Bonaparte le secours de la Perse. On savait la Turquie minée et agitée par des sectes nombreuses. L'une d'elles niait la mission de Mahomet, proclamait le retour à l'ancienne croyance d'Abraham; de nombreux prosélytes avaient marché sous cette bannière dans l'Arabie heureuse, et leurs bandes armées avaient menacé un instant les murs de Bagdad. L'Inde semblait aussi appeler le conquérant. Il devait y diriger la moitié de ses forces par la mer Rouge, et l'autre par les rives de l'Euphrate, tendre la main à Tippoo-Saïb, le fameux roi de Mysore, le digne fils d'Hyder-Aly, et y renverser la puissance anglaise.

Une race proscrite de Bohémiens, qui se disaient fils de l'Égypte, et se donnaient le nom de Gypsies, errait alors en Europe. Comparant leurs traditions avec les événements de l'époque, ils y reconnaissaient le signe qui marquait la fin de leurs maux, la dernière période de leur exil. Ils chantaient, dans les rues

de Londres, ces paroles, tirées d'une de leurs prophéties (1) : « Les années couleront sur les années, les siècles rouleront sur les siècles, avant que les forces du monde abaissent l'orgueil du Croissant. Chassée de royaume en royaume, la puissante race égyptienne, semblable aux vagues de l'Océan, sera poussée sur tous les rivages. Mais lorsque trois fois cent ans se seront écoulés, alors arrivera le terme de leur esclavage, alors des nations guerrières viendront des climats lointains; elles nous rendront notre terre natale, et détruiront les tours des Turcs. »

Ainsi le spectacle de tant de grandes choses accomplies par les Français exaltait tous les esprits, et réveillait de leur sommeil séculaire des nationalités perdues dans l'oubli. L'impression n'était pas moins vive en Orient. Les Musulmans regardaient avec surprise ces étrangers intrépides venus de l'Occident, qui frappaient des coups si prompts et si terribles, et qui, le lendemain de leurs victoires, respectaient le Prophète, les femmes et les propriétés. Bonaparte, dont tous les actes étaient dictés par une politique profonde, caressait les chefs du peuple, s'inclinait devant les croyances du pays, se pliait aux mœurs des vaincus, renouvelant, après plus de vingt siècles, l'exemple donné par Alexandre dans

(1) *Moniteur*, an VI, 1798, numéro 319.

ces mêmes contrées. Il protestait, auprès des Turcs, de son dévoûment à la personne et aux intérêts du Grand-Seigneur, parlait aux Arabes le langage de Mahomet, rappelait aux Cophtes qu'ils étaient les descendants de cette grande race qui avait élevé les Pyramides. Les mosquées retentissaient des louanges du Favori de la Victoire, des Braves de l'Occident : « De même que les vapeurs qui s'élèvent le matin du Nil, répétaient les imans dans leurs prières, sont dissipées par les rayons du soleil, de même l'armée des Mamelucks a été dissipée par les braves de l'Occident, parce que le grand Allah est actuellement irrité contre les Mamelucks, parce que les braves de l'Occident sont la prunelle droite du grand Allah. » Pendant que Bonaparte donnait à son gouvernement l'appui des docteurs de la religion, se faisait proclamer l'envoyé de Dieu, il ne perdait pas de vue les mesures militaires propres à compléter et à consolider sa domination. Il s'occupa de la poursuite d'Ibrahim, dirigea des troupes sur Damiette, d'autres dans l'intérieur du Delta, et plaça au-dessus de Gizeh, dans les plaines de Memphis, pour contenir Mourad [1], le général Desaix, à qui il réservait la conquête de la haute Égypte. La saison

(1) Bonaparte à Desaix. Gizeh, le 22 juillet 1798. (*Correspondance* publiée par Panckoucke.)

favorable à l'ouverture de cette expédition n'était pas encore venue; un mois devait s'écouler avant que les canaux et les dérivations du Nil pussent porter des bateaux. Desaix mit cet intervalle à profit pour fortifier sa position, se créer une cavalerie, pour étudier les mœurs des peuplades qu'il devait subjuguer, et satisfaire le penchant qui l'entraînait vers l'étude des monuments et des annales historiques.

Aucun lieu n'était plus propre à inspirer une âme enthousiaste, un esprit méditatif. Desaix avait établi la circonvallation de son camp à Terseh, en face d'un bois épais de palmiers. Sa gauche était appuyée au Nil, que ses batteries commandaient; à sa droite, se dressaient les masses gigantesques des Pyramides, et, devant lui, cachées par ce rideau de palmiers, gisaient les ruines de Memphis. Cette cité fameuse était méconnaissable dans cet amas de décombres, dans ces monticules de débris informes, que la charrue nivelait chaque année. De tant de splendeurs, il ne restait plus que les attestations des Livres Saints, il ne survivait d'autres témoins que les pages d'Hérodote, de Diodore, de Strabon et de Pline. Çà et là surgissaient encore quelques blocs de grès et de granit, avec des hiéroglyphes à demi effacés, quelques fragments de poterie et d'albâtre. Les yeux distinguaient à peine l'emplacement des lacs si cé-

lèbres, que les morts traversaient dans la barque de Charon, avant d'être déposés dans la nécropole de la plaine des momies. Le temps n'avait respecté que le bois sacré d'Acanthes, divinité tutélaire de Memphis, planté à l'ouverture des vallées sablonneuses de la Libye. Les soldats virent chaque jour leur général errer au milieu de ces vestiges, où tout avait disparu, jusqu'aux noms qui, après tant de siècles, jettent encore tant d'intérêt sur ces lieux. Desaix cherchait les traces du Sérapéum et du palais des rois, se demandait ce qu'étaient devenus les magnifiques propylées érigés par Mœris devant le temple de Phta, où étaient tombés les colosses de Sésostris et de Psammiticus. Il reconstituait dans son esprit cette cité fameuse; relevait ses temples, ses palais, ses avenues de sphinx; assistait aux fêtes du dieu Apis, à l'inauguration des rois, aux jugements des morts; voyait les Pyramides s'exhausser par gradins, sous les mains de vingt peuples captifs; entendait les prières des Israélites, sollicitant leur liberté au pied du trône des Pharaons. Des conquérants avaient un jour poussé leurs chars orgueilleux à travers ces murs; des villes rivales s'étaient élevées sur des rivages plus heureux, et toute cette grandeur s'était évanouie. L'image seule de la Mort avait survécu avec les masses indestructibles des Pyramides, ces fastueux tombeaux.

Desaix attendait sur ces ruines la saison des combats, lorsque, le 7 août (45), il fut investi du commandement de la province du Caire, en l'absence de Bonaparte, qui se proposait d'aller rejeter lui-même, dans les déserts de la Syrie, Ibrahim-Bey dont l'attitude devenait menaçante à Belbéiss. L'origine, les mœurs, les sentiments, les croyances de la capitale de l'Égypte, étaient arabes; cette ville ne supportait qu'en frémissant le joug des Francs; elle était vaincue, mais non domptée, et voilait sous des formules de bassesse sa haine pour l'étranger. Le général Desaix, connaissant cette situation, continua l'œuvre et la politique du général en chef, tint ses forces réunies dans les centres principaux de défense et toujours prêtes à agir, prescrivit une discipline sévère, le respect des coutumes du pays, et prêta le concours et l'éclat de ses bataillons aux cérémonies religieuses. Veillant lui-même à l'exécution de ses ordres, sa présence était signalée tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et la nuit, les habitants du Caire entendaient les pas de son escorte dans leurs rues silencieuses. C'était l'époque du Ramadan; le jeûne prescrit par Mahomet touchait à son terme. Les Musulmans comptaient les dernières heures de ce long mois lunaire, et se préparaient au Baïram, qui ramènerait les repas et les plaisirs, dès que le disque du soleil aurait plongé sous l'ho-

rizon. Le canon eut à peine annoncé la disparition du dernier rayon de lumière, qu'une frénésie de jouissances s'empara de cette ville qui avait paru inanimée. Trois nuits durant, les mosquées furent illuminées; les bains, les cafés et les places publiques furent encombrés d'une foule avide de festins et de sensations; les jeux, les danses des almées se mêlaient aux récits des vieillards, qui célébraient les exploits du Grand-Scander (Alexandre), ou ceux du terrible Gengis-Khan.

Toutes ces scènes, tous ces contrastes, étaient un sujet perpétuel d'observations pour l'armée française et pour les savants que l'amour de la science avait entraînés avec elle. Poussés par une curiosité ardente, étrange aux yeux de la population, ceux-ci pénétraient dans les enceintes abandonnées, s'arrêtaient devant chaque inscription, devant chaque débris. Le général Desaix se plaisait à les réunir autour de lui, à s'instruire à leur école, à entendre discuter les systèmes et les conjectures sur l'histoire des contrées célèbres au milieu desquelles on campait, pour lesquelles on avait quitté la France. Il racontait ce qu'il avait vu à Memphis, dépeignait ses recherches vaines, ses espérances déçues, traçait l'itinéraire à suivre pour de nouvelles investigations, décidait une ascension sur la pyramide de Chéops, ou une descente au fond de l'immense nécropole que cette

plaine recouvre. Longtemps après que tant d'événements se furent succédé, ceux qui l'avaient entendu étaient encore sous le charme des souvenirs de ces entretiens et de ces explorations auxquelles Desaix avait présidé. Ils rappelaient les sensations que chaque découverte lui faisait éprouver, l'enthousiasme qu'il avait manifesté, le jour où il avait aperçu l'Égypte du haut de la citadelle du Caire. Adossée à l'un des promontoires de la chaîne des monts d'Arabie, dont elle n'est séparée que par un étroit vallon, cette forteresse élève ses tours et ses créneaux à l'extrémité orientale de la ville. Tout rappelle, dans cette citadelle, son fondateur Saladin, connu du peuple sous le nom de sultan Joseph. Du haut de sa triple enceinte, demeure du Pacha et de ses Janissaires, trois cents mosquées apparaissent avec leurs dômes et leurs minarets, d'où huit cents voix humaines invitent les Croyants à la prière. Le Nil débordé présentait, à cette époque, l'aspect d'un vaste archipel, du sein duquel surgissaient des forêts d'îles, des bourgs, des hameaux, des obélisques, des pyramides. Le général Desaix, les officiers et les savants qui l'entouraient sur l'esplanade, cherchaient à distinguer chaque lieu remarquable, chaque monument historique, indiquaient l'emplacement de Memphis au delà des pyramides de Gizeh, parlaient d'Héliopolis, de son fameux temple du Soleil, de

l'oiseau symbolique du Phénix, qui venait y mourir et y renaître « dans cette grande année qui, suivant Bossuet, ramène tout le ciel à son premier point (1). » Ils montraient à leurs pieds, aux portes du Caire, l'ancienne Babylone d'Egypte. Un Cophte racontait aux Français les légendes du château des Lumières et celles du feu sacré, que les génies des Babyloniens venus à la suite de Cambyse n'y laissent jamais éteindre, pendant que la brise agitait, aux créneaux de la citadelle, de vieilles armures, suspendues en trophées depuis la captivité de saint Louis.

Une désastreuse nouvelle fit naître tout-à-coup des préoccupations d'une nature bien différente. Un courrier, expédié d'Alexandrie par Kléber, vint annoncer la destruction de la flotte française à Aboukir par l'escadre anglaise, et poursuivit à la hâte sa course vers les frontières de la Syrie, pour en informer Bonaparte. Les postes du Caire furent doublés, la garnison fut maintenue sous les armes. Desaix soutint le courage des soldats, leur parla des grandes destinées que le général en chef leur réservait sur cette terre, où chacune de leurs marches avait été tracée par des victoires. Dans cet intervalle, Bonaparte avait défait Ibrahim-Bey à Sa-

(1) Bossuet. *Histoire universelle*, troisième partie, IIIe chapitre.

lahieh, l'avait repoussé dans le désert, et revenait de cette expédition, lorsqu'il fut rejoint par le courrier d'Aboukir. Ne laissant paraître sur son visage aucune des impressions que ce fatal événement devait soulever dans son âme, il l'annonça lui-même à ses soldats en ces termes : « Nous n'avons plus de flotte; eh bien! il faut rester dans ces contrées, ou en sortir grands comme les anciens. » Il eut soin, le 16 août, de faire avec éclat sa rentrée au Caire, drapeaux déployés, au bruit des tambours et des cymbales, avec les canons, les chameaux et les dépouilles qu'il avait enlevés aux Mamelucks. Le calme de ses traits, le langage inspiré qu'il tint à ses soldats, l'avenir de gloire qu'il leur promit, effacèrent bientôt les inquiétudes et les sombres pressentiments qui s'étaient glissés dans les cœurs. La voie maritime était fermée; mais quelle puissance pouvait empêcher l'élite de l'armée française, commandée par Bonaparte, Desaix, Kléber, Murat et tant de héros, de marcher sur Constantinople, d'y abattre le Croissant, d'y fonder un nouvel empire des Francs, et de revenir par le Danube, chargés de richesses et de renommée? Dans cette marche triomphale, le drapeau de la France réveillerait, au fond des montagnes du Liban, les nationalités opprimées des Druses, des Maronites, des Arméniens. La Grèce, l'Albanie,

la Pologne, se joindraient à ses libérateurs. Des pensées plus vastes, des projets plus chimériques encore, fermentaient dans les têtes. Ces nouveaux conquérants devaient, avant de revenir par la Turquie, promener leurs canons sur les rives de l'Indus et du Gange.

Desaix, qui avait foi dans l'étoile de Bonaparte, s'attendait, après avoir soumis la haute Égypte, à franchir la mer Rouge, près des ruines de Bérénice, à longer les côtes méridionales de l'Arabie, et à attaquer l'Angleterre au fond de l'Hindoustan. De cette époque datent les notes qu'il a extraites de l'*Histoire philosophique des deux Indes*, par l'abbé Raynal, notes qu'il a continuées pendant le cours de son expédition dans le Sayd. Il s'attache exclusivement à l'étude des Indes orientales qu'il se croit appelé à conquérir, aux causes de la grandeur et de la décadence des diverses puissances de l'Europe qui y ont tour à tour fondé des colonies; il passe en revue les établissements des Espagnols et des Portugais, ceux de la Hollande, de la France et de l'Angleterre. Son analyse se porte sur les ressources fournies par chaque branche de commerce, sur les abus des administrations, sur les vices des systèmes suivis par chaque métropole. Sa raison s'étonne de voir la Compagnie de Batavia contracter des impôts si onéreux

hors d'Europe, de peur de révéler sa situation, et obliger tous les bâtiments de faire escale au centre des possessions hollandaises, au lieu de leur permettre de se rendre directement du lieu de production à celui de la vente. D'après son opinion, il faut centraliser les affaires, supprimer les directions inutiles, réduire le personnel, entretenir moins de fortifications, livrer à l'industrie privée la construction des vaisseaux, ainsi que le commerce d'échange qui s'effectue au sein même des Indes, et ne se réserver que celui qui s'opère avec le reste du globe. Il établit le bilan des compagnies qui règnent sur cette partie du monde, énumère le nombre de leurs navires et de leurs canons, la force des troupes qu'elles entretiennent sur chaque point; constate l'état de leurs forteresses aux Moluques, aux îles de la Sonde, sur les côtes du Bengale et du Malabar; fixe l'étendue de leurs rapports avec la Chine et le Japon. C'est là l'esprit des travaux qui occupent le général Desaix, dans les courts intervalles de repos qu'il peut dérober en Égypte au service militaire. Ces extraits, jetés rapidement sur le papier, envisagent l'Asie sous toutes ses faces, et constituent un véritable mémoire d'économie politique. Quelques lignes arabes, quelques noms égyptiens, entremêlés au milieu de ses phrases, révèlent les préoccupations étrangères qui devaient

souvent le distraire, indiquent les lieux où sa main traçait ces observations [1].

Depuis le retour du général en chef, Desaix pressait les préparatifs de l'expédition qu'il devait conduire dans l'Égypte supérieure, afin de détruire la puissance de Mourad, qui s'y était réfugié. Le désastre d'Aboukir parut avoir imprimé une énergie nouvelle au caractère de Bonaparte; son gouvernement affecta les formes des empires qui ont foi dans leur durée. L'Institut du Caire fut créé, mis sous la présidence de Monge, et compta parmi ses membres Bonaparte, Fourrier, Berthollet, Dolomieu, Denon, Geoffroy-Saint-Hilaire, Costaz, Jomard, Chabrol et d'autres hommes éminents dans la science, qui devaient mettre au jour ce magnifique ouvrage, tableau des connaissances humaines dues à cette immortelle expédition. On fonda des hôpitaux, on construisit des moulins et des fours sur tous les points du Delta; des usines à poudre, des fonderies de canons et de boulets s'élevèrent; les divers détails de l'industrie européenne furent naturalisés et promptement imités par les Arabes. Tous les ressorts de la politique furent mis en jeu. Bonaparte nomma le kiaya Emir-Hadji, écrivit au schérif de la Mecque, pour lui

(1) Manuscrit de Desaix sur les Indes orientales, entre les mains de l'auteur des *Etudes historiques*.

offrir son alliance : « Faites connaître à tous les négociants et fidèles, lui dit-il, que les Musulmans n'ont pas de meilleurs amis que nous, de même que les schérifs, les mollahs, les imans et tous ceux qui emploient leur temps et leurs moyens à instruire les peuples n'ont pas de plus zélés protecteurs. » Desaix suivit avec le plus vif intérêt les dispositions que prenait cet esprit organisateur, étudia sa politique et son administration, assista aux premières séances de l'Institut du Caire, ainsi qu'aux fêtes qui fournirent au général en chef l'occasion de saisir l'imagination des indigènes.

Le Nil continuait de croître ; le jour était arrivé (18 août), où chaque année le pacha, entouré des beys et de la population entière, constatait solennellement, sur le nilomètre, la hauteur de l'inondation de laquelle dépendait la subsistance de l'Égypte. Après avoir fait ranger ses troupes en bataille, Bonaparte se plaça, suivi de son état-major, sous la tente dressée à l'entrée du canal par lequel les eaux devaient faire irruption dans les rues et dans les places publiques du Caire. Il donne le signal. Au bruit répété de l'artillerie, la digue est coupée, la Vierge du Nil, la statue de la Fiancée est précipitée au fond des eaux, avec des poignées de pièces d'or et d'argent, avec les cheveux et les bracelets que des femmes voilées y jettent à l'envi. Une autre Ve-

nise surgit au milieu du Caire, avec ses pavillons, ses gondoles, ses mystères de jalousies, ses lampes aux milles couleurs, qui flottèrent le soir au-dessus de l'immense bassin de la place d'El-Eskebieh, devant les palais des anciens beys, resplendissant de tous les feux de l'illumination. Peu de jours après, on célébra la fête du législateur vénéré de l'Orient. Le même appareil militaire fut déployé. Toutes les corporations des métiers, portant leurs bannières et l'étendard de Mahomet, défilèrent entre les rangs de l'armée française, et se rendirent à la grande mosquée, où Bonaparte, assis sur des coussins à la mode orientale, murmura, en se balançant, les prières et les litanies du Prophète.

Le Nil, remplissant tous ses canaux, avait atteint une élévation suffisante pour permettre aux barques de pénétrer dans l'intérieur des terres. Cette situation facilitait les mouvements de l'expédition projetée vers la haute Égypte, expédition que la ville du Caire sollicitait elle-même, afin d'assurer l'arrivage de ses approvisionnements en céréales. Le départ fut donc résolu. « Personne, dit Napoléon (1), n'était plus propre à diriger une pareille opération que Desaix ; personne ne la dési-

(1) *Mémoires sur les campagnes d'Égypte et de Syrie,* dictés par Napoléon au général Bertrand, tome I, page 281.

rait avec plus d'ardeur. Jeune, la guerre était sa passion; insatiable de gloire, il connaissait toute celle qui était attachée à la conquête de ce berceau des arts et des sciences. Au seul nom de Thèbes, de Coptos, de Philæ, son cœur palpitait d'impatience. »



CHAPITRE NEUVIÈME.

CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE MOYENNE,

OU SAYD SEPTENTRIONAL.

25 août. — 16 décembre.
1798.

Le Sayd. — Canal de Joseph. — Départ du corps d'armée de Desaix. — Combat de Behneseh. — Syout. — Victoire de Sédimau. — Conquête du Fayoum. — Le Labyrinthe. — Le lac Mœris. — Retour de Desaix au Caire. — Préparatifs de l'expédition de la haute Égypte.

L'Égypte se divise en trois zones, disposées l'une au-dessus de l'autre, dans cette vallée longue et étroite qui descend du midi au nord. La première, dite basse Égypte, qui comprend le Delta, et s'étend de la Méditerranée au Caire, venait d'être conquise. La seconde est l'Égypte moyenne, l'ancienne Heptanomide; elle commence aux pyrami-

des de Gizeh, et finit à Syout. La troisième est la haute Égypte ou Thébaïde, qui remonte depuis Syout jusqu'aux cataractes de Syène, aux confins de la Nubie. Les deux dernières zones, l'une septentrionale, l'autre méridionale, constituent la région connue des Arabes sous le nom de Sayd.

La disposition des deux versants du Sayd septentrional présente des caractères tout à fait distincts. Sur le côté oriental de la vallée, la chaîne de l'Arabie tombe presque à pic dans le fleuve, avec des flancs abrupts, des roches dénudées, des grottes sépulcrales, avec des ravins défendus par des murs d'enceinte. Les mœurs y sont plus farouches, les villes et les hameaux bien moins rapprochés que sur la rive opposée. Au pied des montagnes de la Libye se développe, au contraire, une plaine parsemée d'habitations et de monuments en ruine; sa fertilité est comparable à celle du Delta. Longue et étroite, cette plaine se prolonge entre le Nil et l'une de ses dérivations naturelles, le fameux canal de Joseph, dit Bahr-Yusef, qui prend naissance au-dessous de Syout, coule parallèlement au fleuve, et va se perdre dans le lac Mœris, au milieu de la province du Fayoum, après avoir baigné et fécondé la rive gauche, dans l'étendue de l'Égypte moyenne. C'est là que Mourad-Bey avait cherché un refuge après la bataille des Py-

ramides. Il y rassemblait ses Mamelucks, prêchait la guerre sainte, convoquait les Fellahs de la vallée, les Arabes du désert, et préparait une prise d'armes générale. La plupart des beys s'étaient rangés autour de lui, à Behneseh, sur les bords du Bahr-Yusef, à la lisière du désert. Dans cette position centrale de l'Heptanomide, il commandait à tout le Sayd, recevait ses munitions et ses approvisionnements par le canal, pouvait se jeter à volonté dans la haute Égypte ou dans le riche bassin du Fayoum, menacer le Caire, ou se retirer vers les Oasis, îles de verdure parmi les sables arides de la Libye.

Le général Desaix conçut le projet de surprendre et d'attaquer son adversaire, au centre même de cette position stratégique. Disposant de deux demi-galères, de six avisos et de plusieurs djermes, il s'embarqua le 25 août, à Boulac, port du Caire, et remonta le Nil avec une partie de sa division, pendant que l'autre suivait la rive gauche par terre, en contournant les sinuosités de l'inondation. Son corps d'armée était composé de trois demi-brigades, la 21me légère, la 61me et le 88me de ligne, et comptait environ trois mille cinq cents hommes. Le vent du nord enflait les voiles; des groupes de pyramides se succédaient sur la rive du couchant; des grues, des ibis, des nuées

d'oiseaux de proie, planaient au-dessus des cîmes arides du versant opposé. La flottille passa devant les rochers, où le chrétien salue les grottes consacrées par les deux plus pieux anachorètes des premiers temps de l'Église, saint Paul et saint Antoine, et vint mouiller au milieu des dattiers de Bénisouef, non loin des ruines d'Héraclée. Le général Desaix mit pied à terre, le 31 août, donna l'ordre à ses galères et à ses bricks de poursuivre leur navigation jusqu'à l'entrée du canal de Joseph, et se dirigea sur le camp de Mourad, à marches forcées, avec une partie de ses troupes. Le pays était inondé, le terrain s'ouvrait de toutes parts sous les pas, dans cette plaine mouvante, entrecoupée de fossés et de canaux. Les soldats ne songeaient ni à se plaindre ni à murmurer, en voyant à leur tête leur général couvert de boue, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, s'avançant avec courage au travers de cet océan de vase. On atteignit le canal sous le feu de l'ennemi, le 3 septembre. Les Mamelucks, surpris de cette attaque inattendue, disparurent après un combat de courte durée, abandonnant aux mains des Français plusieurs prisonniers, les barques qu'ils avaient réunies sur ce point du Bahr-Yusef, ainsi que des provisions, des bagages et quelques pièces d'artillerie. Bonaparte mit à l'ordre du jour cette brillante

affaire de Behneseh. Ce lieu, qui n'était plus qu'une chétive bourgade, avait perdu le souvenir de sa grandeur passée, des temps où, sous le nom d'Oxyrinche, il commandait à un des nomes, et de l'époque moins reculée où, suivant la chronique, « il était tellement peuplé de monastères, que les murailles elles-mêmes semblaient en quelque sorte résonner du chant des moines (1). »

Mourad, ne prévoyant pas une attaque aussi hardie poussée jusqu'au fond de sa retraite, n'avait pas assisté au dernier combat; il parcourait la province du Fayoum, rassemblant ses forces, attendant sa flottille de guerre qui descendait le Nil vers Syout. Instruit de ce fait, Desaix se hâta de revenir sur le fleuve, pour en remonter le cours et marcher à la rencontre de cette flottille. Il retrouva ses djermes sur le Nil, et se dirigea vers le lieu où il espérait atteindre la marine de son adversaire. Mais déjà la nouvelle du succès de Behneseh l'avait précédé, et à son arrivée à Syout, les canges des Mamelucks fuyaient depuis plusieurs jours vers les confins de l'Ethiopie. Une division française, éloignée de près de cent lieues du Caire, venait de prendre possession de la capitale de la haute Égypte.

(1) Grand ouvrage d'Égypte. Heptanomide. M. Jomard. — *Extrait des monuments de l'Église grecque. — Histoire des Moines d'Égypte.*

Les soldats oubliaient leur exil au fond de cette vallée reculée, domaine de l'abondance. Ils y cueillaient les fruits les plus exquis, le Nil les délassait des fatigues et des ardeurs du soleil, et un spectacle émouvant se déroulait sans cesse à leurs yeux. Ils ignoraient l'histoire de l'Égypte; leur esprit était néanmoins frappé à l'aspect de tant de ruines; leurs pensées et leurs regards s'attachaient de loin sur ces grottes, sur ces solitudes de la Thébaïde, où avaient vécu, dans le jeûne et dans la prière, les saints anachorètes dont les images étaient suspendues au-dessus du foyer paternel, et ils songeaient au jour où ils pourraient conter leurs impressions sur le seuil de leurs chaumières. Confiants dans la prévoyance de leur chef, ils étaient sans inquiétude sur l'avenir. Quant à lui, loin de s'abandonner au charme énervant du climat et des jardins parfumés qu'il occupe, il se garde de laisser son ennemi derrière lui, renonce à la poursuite de la flottille, se borne à renouveler les approvisionnements de son corps d'armée, sort de Syout, revient sur ses pas, redescend le fleuve, et se porte à la rencontre de Mourad, qui se concentrait près d'un lieu nommé Sédiman.

La division reparut à l'ouverture du Bahr-Yusef, le premier vendémiaire de l'an VII. Le drapeau de la France flottait en ce jour au-dessus de la

colonne de Pompée, au sommet de la grande pyramide, et Bonaparte disait à l'armée : « En ce moment, quarante millions de citoyens célèbrent l'ère des gouvernements représentatifs, quarante millions de citoyens pensent à vous.» Le général Desaix renvoya ses malades à Bénisouef, sur les bâtiments de grandes dimensions, et ne s'engagea qu'avec les barques, dans les sinuosités du canal de Joseph. Ce canal, qui répandait la fertilité dans cette partie de l'Égypte, faisait l'admiration de l'antiquité; la barrière qu'il opposait aux progrès des sables, avait donné naissance à la fable d'Osiris luttant avec Typhon, d'Hercule terrassant Antée. Mais sous le despotisme stupide des Mamelucks, les talus tombaient en ruines, les biefs s'obstruaient, le lit s'exhaussait graduellement. A mesure que les bateaux s'avançaient sur cette branche du fleuve, les vents contraires, ou les terres qui avaient glissé au fond du bassin, les faisaient échouer. A chaque heure, les officiers et les soldats, provoqués par l'exemple de Desaix, se jetaient au milieu de l'eau, dans un limon mobile, pour dégager les barques. La navigation fut lente et pénible ; on ne se retrouva devant Behneseh, qu'après une suite d'épreuves dont les nuits mêmes n'avaient pas interrompu le cours. Les Français venaient de traverser une plaine célèbre,

parsemée de débris et de vestiges, sans avoir pu y arrêter leurs pas. Ils avaient aperçu les douze colonnes, seuls restes du portique du temple élevé au dieu Hermès, par Hermopolis la Grande; leurs pieds avaient foulé le sol sur lequel florissaient Cynopolis et la ville des Ibis. La nécessité de frapper des coups rapides ne permettait pas de céder aux tentations de la curiosité; les cavaliers arabes commençaient à reparaître. Une partie des troupes fut débarquée, des coups de feu furent échangés pendant plusieurs jours; l'ennemi fuyait sans cesse, cherchant à attirer les Français loin de leur flottille. Mourad se montrait de loin sur les hauteurs parallèles du désert, semblant hésiter devant les chances de la bataille que son adversaire lui offrait. Il ne voulait la livrer que sous les murs de Sédiman; il y avait réuni toutes ses forces, et comptait y disputer l'entrée de la fertile province du Fayoum.

Placé sur la rive gauche du canal, à huit journées de marche, au sud-ouest du Caire, Sédiman est le point stratégique de la vallée. Son enceinte entourée de retranchements, était devenue le centre des opérations de Mourad-Bey. Le 7 octobre, deux mille Mamelucks, huit mille cavaliers arabes et une infanterie de Fellahs, couronnaient les hauteurs qui dominent Sédiman. Leurs armes ré-

fléchissaient les rayons du soleil levant, lorsque parut la division française, en marche depuis plusieurs heures. Desaix reconnut immédiatement les dispositions d'une nouvelle bataille des Pyramides. Presque dépourvu de cavalerie, ne pouvant mettre en ligne que deux mille cinq cents hommes, il en forme un grand carré qu'il fait éclairer à sa droite et à sa gauche par deux petits carrés de deux cents hommes chacun, quitte les bords du canal, et monte dans cet ordre vers le désert. Mourad, qu'on distingue de loin à son costume étincelant, parmi ses beys et ses kyachefs, lance aussitôt ses cavaliers. La poussière enveloppe cet essaim qui tourbillonne sur la pente de la colline; il en sort des cris, des hurlements, et par intervalles le bruit aigu et étrange du tamtam. La petite phalange, placée en avant à la droite, a la témérité d'attendre et de recevoir à bout portant la charge de cette masse, qui dans son mouvement impétueux l'enfonce. Par un élan instinctif, tous les soldats se jettent à terre ; la cavalerie de Mourad passe pardessus leurs corps et reçoit le feu du grand carré. Les Mamelucks redoublent leurs attaques; leurs rangs s'éclaircissent à la suite de ces charges répétées. Quelques uns, démontés, se glissent sous les bayonnettes pour abattre les fantassins; d'autres, emportés par la rage et le désespoir, font pleuvoir

sur leurs adversaires leurs pistolets, leurs poignards, leurs gantelets d'acier, toutes leurs armes impuissantes. A cet instant, Mourad, par une tactique empruntée aux Européens, ramène subitement sa cavalerie et démasque une batterie de quatre pièces de canon. Déjà la mitraille sème le vide dans les lignes des carrés; tout délai devient fatal; il faut courir sur les canons. « Et nos malheureux blessés qui gisent à terre? » dit Desaix. « Le salut de l'armée avant tout, » répond le général Friant. Le signal est donné, les Français se précipitent à la bayonnette sur les canons et les enclouent, pendant que la cavalerie mamelucke, revenant par un demi tour, fait une horrible boucherie des blessés. Ce massacre fut le seul succès de Mourad obligé de fuir et d'abandonner Sédiman, et, avant la chute du jour, il ne resta plus un ennemi debout sur le champ de bataille. « L'Égypte, dit un des acteurs de cette journée (1), n'avait point encore vu de combat plus opiniâtre et plus meurtrier, et ce qui rend le succès obtenu par les Français plus remarquable, c'est que les troupes de Mourad étaient six fois plus nombreuses que celles de Desaix. » Le sol était jonché de cadavres, trois beys étaient couchés dans la poussière, et les Mamelucks traînaient à leur suite des centaines de blessés.

(1) *Histoire des victoires et conquêtes*, tome IX, page 155.

Les Arabes s'enfoncèrent dans le désert, abandonnant ceux qui avaient perdu leur puissance. Mourad se retira vers l'ouest, près du lac de Gharah, renonçant à combattre en bataille rangée ce terrible guerrier, dont le nom lui était inconnu, mais qui renversait et dissipait les armées des fidèles, comme le vent disperse les sables de la Libye.

Du haut du plateau que les Français venaient de conquérir, la vue embrassait au nord les contours de cette riche province du Fayoum, de ce bassin mystérieux, désigné dans l'antiquité sous le nom de nome Arsinoïte, qui renferme le Labyrinthe, qu'Hérodote plaçait fort au-dessus du temple d'Ephèse, et le lac Mœris, qu'il considérait comme une merveille plus surprenante encore. « La préfecture d'Arsinoë, dit Strabon, surpasse toutes les autres par sa beauté, sa richesse et la variété de ses cultures. » Du temps de la civilisation éthiopienne, le Nil ne pénétrait point dans l'enceinte des rochers et des dunes qui enveloppent ce bassin, longtemps stérile et ignoré des peuples. Thèbes florissait déjà, lorsque Mœris, un de ses rois, perça la ceinture de pierres qui sépare le Fayoum de la vallée de l'Égypte, et déversa dans cet immense réservoir, en prolongeant le Bahr-Yusef, les eaux superflues qui à chaque inondation submergeaient la Thébaïde. Ces eaux s'échappaient ensuite par d'autres issues, pour se

répandre dans le Delta, aux époques de sécheresse. Depuis, les moissons et les fleurs animèrent cette solitude; les crocodiles y firent invasion avec les eaux qui les charriaient, et les habitants, dressant des autels à l'amphibie, dont l'apparition avait été pour eux le signe de la fécondité, élevèrent en son honneur la ville de Crocodilopolis. Les Pharaons firent de cette région un nome; douze rois y érigèrent le fameux Labyrinthe, véritable Panthéon, assemblage de palais qui s'enchaînaient les uns aux autres par des voies secrètes. Les représentants de toutes les préfectures de l'Égypte s'y réunissaient chaque année, afin d'y régler les affaires de l'empire. Sous les Grecs, Arsinoë, épouse et sœur de Ptolémée Philadelphe, éprise de la beauté de cette province, lui donna son nom.

Tels étaient les souvenirs éveillés par la vue de cette contrée du Fayoum, que le général Desaix montrait, du haut du plateau de Sédiman, à ses soldats, comme une terre promise, qui devait leur assurer quelques jours de repos achetés par tant de travaux et de fatigues. Ramenant sa division sur les bords du Bahr-Yusef, il se hâta de renvoyer ses blessés et sa flottille dans le Nil à Bénisouef, par les canaux latéraux, avant que ceux-ci ne fussent à sec. Ne se réservant que quelques barques légères, il vint s'arrêter à El-Lahoun, à l'entrée de la gorge

qui, depuis Mœris, conduit vers cette province. Le canal de Joseph se divise en deux branches, sur ce point. L'une continue son cours parallèlement au fleuve; l'autre se dirige, à travers le défilé artificiel, vers Arsinoë et vers le lac que Strabon appelait une vaste mer. Un pont à trois arches munies de vannes réunissait les parois de la brèche d'El-Lahoun, et réglait la quantité des eaux qui pouvaient y être introduites. Un bois de dattiers, dont le soleil ne pouvait percer le feuillage, ombrageait les bords de cette porte du Fayoum. Le corps d'armée était exténué de fatigue et de chaleur. Desaix, cédant au vœu général, laissa dresser les tentes près de ce séjour attrayant, et tous s'abandonnèrent aux jouissances que l'usage des bains froids dans le canal devait procurer, après tant de marches pénibles effectuées sous un soleil brûlant. Mais cette hygiène, dangereuse dans un climat qui prédispose aux ophthalmies, ne tarda pas à manifester son influence, et au bout de quelques jours, le général et la moitié de sa division furent frappés de cécité. L'effroi fut grand dans le camp qui fut aussitôt levé. Les Français s'acheminèrent le long des berges du canal, vers la ville d'Arsinoë, espérant y trouver des moyens de guérison. Desaix fut placé sur une barque avec quelques soldats. « Le nombre des aveugles, rapporte Savary dans ses mémoires, surpassait celui

des bien portants ; chaque soldat qui voyait clair ou qui n'avait qu'un œil attaqué, conduisait plusieurs de ses camarades aveugles, qui cependant portaient leurs armes et leurs bagages. Nous ressemblions plutôt à une évacuation d'hôpital qu'à une troupe guerrière. » Les vainqueurs de Sédiman passèrent dans ce triste état devant les pyramides d'El-Lahoun et d'Haouarah, devant le plateau qui porte le Labyrinthe, et débouchèrent dans le bassin du Fayoum, embaumé à cette époque du parfum des roses qui s'épanouissaient parmi des milliers de bosquets. Ils atteignirent Arsinoë, désigné aujourd'hui par les Arabes sous le nom de Medinet-el-Fayoum. Les malades recouvrèrent peu à peu la vue au fond de cette contrée solitaire, à l'air pur et suave, dont le calme ne semblait devoir jamais être troublé par le bruit des armes et des combats.

Vers le même temps (21 octobre), l'énergie de Bonaparte réprima au Caire une insurrection formidable. Mourad prévenu s'était rapproché de la basse Égypte, et, dans l'espoir de quelque éventualité heureuse, courait à la tête de ses cavaliers sur la lisière du Fayoum. Le général en chef s'empressa de témoigner à Desaix la satisfaction que les succès éclatants de cette campagne lui faisaient éprouver, et le chargea d'opérer une levée de chevaux et la perception de l'impôt dans cette province. Une tour-

née fut donc nécessaire; les eaux se retiraient, le sol commençait à sécher et à se raffermir.

Depuis la conquête de l'Égypte par les Arabes, et surtout depuis l'avènement des Mamelucks, le Fayoum était bien déchu de son ancienne splendeur. Le Bahr-Yusef n'y amenait plus qu'une quantité d'eau insuffisante, le volume en diminuait chaque année, les ruines s'y amoncelaient. Il avait fallu clore par une digue l'immense ravin creusé par Mœris, ravin qui passant au pied du Labyrinthe alimentait le grand lac, et ne s'appelait plus que Bahr-Belahma, ou fleuve sans eau. Les sables avaient repris leur action envahissante, les villages disparaissaient. Arsinoë, la célèbre cité, n'existait plus, elle avait fait place à l'humble bourgade de Medinet; son obélisque de granit, brisé en son milieu, était étendu sur le sol. Cette bourgade, traversée par le canal d'où s'échappaient neuf ruisseaux munis d'écluses, disposées de manière à fertiliser la province, gémissait sous le sabre d'un bey. Il mesurait à chaque village l'eau, qui n'était entre ses mains que le gage de l'asservissement du peuple. Le despotisme stupide des hommes ne pouvait néanmoins étouffer la puissance de la végétation sur tous les points. Les Français voyaient avec étonnement près du carthame, de la canne à sucre et de l'arbre à coton, des champs de froment et de lin, des ceps de vigne,

des arbres à fruits, qui leur rappelaient les plaines fertiles de la Touraine et de la Limagne. Guéri de son ophthalmie, le général Desaix parcourut le Fayoum, détruisant les germes d'insurrection, s'occupant d'art et d'organisation politique, portant sur toutes choses son esprit d'examen et d'investigation. Il suivit les bords qui limitent aujourd'hui la fondrière du lac Mœris, marchant tantôt sur des dunes, tantôt sur un sol crevassé, qui tremblait et s'enfonçait sous les pas des chevaux et des dromadaires; il s'arrêta aux ruines du château de Nemrod, et campa sous le portique du palais de Charon. Les habitants, pour qui l'arrivée d'un bey avait toujours été le signal d'exactions nouvelles, éprouvèrent d'abord une grande crainte à l'approche du général français. Les scheiks venaient au devant de lui, à l'entrée de chaque village, inclinant leurs fronts dans la poussière, sollicitant sa clémence, lui offrant des présents pour détourner sa colère. Ils étaient frappés de respect en présence de ce chef, que le bruit de ses victoires rendait si redoutable. Cependant aucun ornement ne le distinguait de ses soldats; son regard respirait la bienveillance, et sa main repoussait les dons déposés à ses pieds. Le général Desaix commença dès lors à acquérir cette renommée de justice qui vit encore dans la mémoire des Arabes; il savait sévir contre les villages rebelles, mais il

n'était plus question d'avanies, d'exactions ou de pillage. Les Fellahs reçurent le prix des denrées qu'ils livrèrent; des contributions fixes et équitables furent seules exigées des populations, par l'intermédiaire des Cophtes qui avaient conservé la gestion des deniers publics. Surpris de la bravoure et de la discipline des Français, des scheiks dirent au général français : « Sultan, tu ne devrais pas donner du pain à tes soldats; ils méritent d'être nourris avec du sucre (1). »

Pendant que Desaix était éloigné de Médinet, un parti d'Arabes et de Mamelucks fondit subitement, le 9 novembre, sur cette bourgade, défendue seulement par deux compagnies préposées à la garde des malades atteints d'ophthalmie. Mais, au premier coup de feu, les malades arrachèrent les bandeaux qui couvraient leurs yeux, et saisirent leurs armes suspendues au-dessus de leurs lits. Un combat sanglant s'engagea dans les rues de Médinet, et l'ennemi, obligé de fuir devant cette poignée de héros, laissa deux cents morts sur la place. Cette tentative audacieuse, tous les avis qui arrivaient du Caire et de la haute Égypte, faisaient pressentir une phase nouvelle de la conquête, l'imminence d'une grande levée de

(1) *Tableau de l'Égypte pendant le séjour de l'armée française*, par A. G... D., membre de la commission des arts de l'Institut.

boucliers de la part de toutes les tribus et de toutes les nationalités musulmanes. Mourad, loin de se laisser abattre par les revers, s'était déclaré le défenseur de l'islamisme; il ralliait autour de lui, au nom de Mahomet, les émirs du Sayd; provoquait par ses émissaires les secours des scheiks de l'Arabie; faisait un appel aux enfants d'Ismaël, errants dans la terre de Gessen, dans les déserts du Sinaï. A sa voix, les Maugrabins quittaient les oasis, les nègres de la Nubie descendaient du haut des cataractes, et des navires anglais se dirigeaient vers la mer Rouge. La Turquie avait ordonné des armements formidables; une flotte se préparait dans l'île de Rhodes, et la Sublime Porte annonçait des armées, dont les guerriers devaient être aussi nombreux que les étoiles du firmament. Le grand visir avait félicité Mourad-Bey de son courage, de l'ardeur avec laquelle il faisait périr, par le sabre de ses braves, des infidèles voués à la malédiction, et l'encourageait dans les efforts qu'il tentait pour arracher l'Égypte de leurs mains impies. Un firman du Grand-Seigneur disait aux enfants du Prophète : « Le peuple français (Dieu veuille détruire leur pays de fond en comble, et couvrir d'ignominie leurs drapeaux!) est une nation d'infidèles obstinés et de scélérats sans frein.... Mais, grâce au ciel, vos sabres sont tranchants, vos flèches sont aiguës, vos lances sont perçantes, vos

canons ressemblent à la foudre, et toutes sortes d'armes meurtrières, maniées par d'habiles cavaliers, sauront bien atteindre l'infidèle et le précipiter dans les flammes de l'enfer. »

Instruit de tous ces événements, Bonaparte prescrivit au général Desaix de quitter le Fayoum, de se concentrer à Bénisouef, de se préparer à soutenir la lutte qui s'organisait de toutes parts. Celui-ci exécuta ce mouvement et se rendit ensuite au Caire par le Nil, afin de conférer lui-même avec le général en chef des dispositions à prendre, et de veiller au départ des renforts nécessaires. Il fut reçu avec la plus grande distinction par Bonaparte, qui se plut à lui manifester l'estime qu'il avait conçue pour ses talents et son caractère, l'admiration que ses services militaires lui inspiraient. Depuis la bataille des Pyramides, le général Desaix avait seul occupé la scène et frappé les grands coups. Ses victoires avaient maintenu le moral de l'armée d'Orient toujours prompte à se décourager, et conservaient en Europe le prestige qui s'attachait aux bulletins qu'envoyait l'Égypte. Sédiman avait effacé la funeste impression d'Aboukir. Il trouva Bonaparte continuant à organiser, à fortifier la conquête, fondant des compagnies commerciales, protégeant les caravanes, présidant à la formation d'un divan national, faisant étudier les symptômes de la peste et le percement

de l'isthme de Suez. Les deux guerriers s'entretinrent de la France, dont on ne recevait plus que de rares nouvelles, de la coalition que l'Angleterre fomentait en Europe depuis le désastre d'Aboukir, des menaces de la Russie, du rôle que l'armée d'Orient pourrait être appelée à jouer, lorsqu'elle commanderait à la fois aux sources du Nil et à celles de l'Euphrate.

Après quelques jours passés au Caire, pour concerter les mesures dont l'exécution était confiée à son courage, Desaix fit partir pour son quartier-général de Bénisouef, les douze cents chevaux, les trois cents fantassins et l'artillerie de renfort qu'il avait obtenus, et s'embarqua au port de Boulac avec une flottille, sur la belle djerme l'*Italie*, qui servait à l'usage du général en chef. Celui-ci en avait fait don à son lieutenant, pour lui laisser un nouveau gage de son affection.

Au moment où l'année 1798 si féconde en grands événements expirait, Bonaparte préparait une expédition en Syrie, explorait l'isthme de Suez, s'exposait imprudemment dans les flots de la mer Rouge, non loin des sources de Moïse, au sort de Pharaon; et Desaix se disposait à aller graver les noms de ses victoires sur les frontons des monuments de Thèbes et de Denderah [1].

(1) Denderah, Tentyra ou Tentyris.

CHAPITRE DIXIÈME.



CONQUÊTE DE LA HAUTE ÉGYPTE,

DITE THÉBAÏDE, OU SAYD MÉRIDIONAL.

16 décembre 1798 — Fin d'avril 1799.

Départ de Bénisouef. — Rive gauche du Nil. — Girgé. — Combats de Souagui et de Thata. — Victoire de Samanhout. — Ruines de Denderah et de Thèbes. — Edfou. — Esneh. — Syène. — Cataractes du Nil. — Éthiopie. — Ile de Philæ. — Nouvelles dispositions militaires.— Combats de Thèbes, de Kéneh et d'Aboumanah. — Découverte du Zodiaque de Denderah, par Desaix.— Combat de Souhama. — Perte et reprise de la flottille à Benout. — Bataille de Byr-Anbra. — Combats de Bardis, de Géhémi, de Bénéadi et d'Abougirgé. — Soumission des Arabes.

Arrivé à la hauteur de Bénisouef, le vainqueur de Sédiman quitta sa djerme et sa flottille, qui ne devaient servir qu'au transport des vivres, des bagages et des munitions, fit le dénombrement de ses forces, qui s'élevaient à quatre mille hommes environ, et laissant ses barques remonter le cours du fleuve, se dirigea, le 16 décembre, vers le canal de Joseph,

où la présence de Mourad était de nouveau signalée. Les généraux et les chefs de brigade Belliard, Friant, Davoust, Boyer, Lassalle, la Tournerie, marchaient sous ses ordres ; Vivant-Denon, artiste et antiquaire, membre de l'Institut d'Égypte, chevauchait à ses côtés, muni de cartes, de boussoles et d'instruments d'observation, et la colonne déroulait sa ligne sinueuse et étincelante, le long du Nil, sous les yeux des populations surprises de ce spectacle inusité. La division s'avançait joyeuse vers son expédition ; les soldats s'entretenaient du chameau blanc de Mourad, couvert d'or et de pierreries, création de leur imagination. Des bandes de milans et de vautours accompagnaient l'armée, tournoyant au-dessus d'elle dans les moments de halte, enlevant les débris des aliments qu'ils venaient parfois arracher jusqu'aux mains des hommes. Le Nil était rentré dans son lit, les canaux se desséchaient, des champs de verdure bordaient le fleuve, et les sables continuaient d'assiéger la vallée. L'hiver ne se trahissait que par la fraîcheur des nuits; la température était d'une douceur extrême; les épis commençaient à paraître, et les palmiers étendaient leurs feuilles allongées au-dessus des hameaux.

Il s'agissait de détruire les Mamelucks ou de les expulser de l'Égypte ; la lutte devait être décisive, la poursuite sans relâche. Mourad avait cru que, pareils

aux Osmanlis, les nouveaux conquérants n'oseraient s'aventurer dans les solitudes de la Thébaïde. Il fuyait devant les Français, mais en ne mettant souvent entre eux et lui que quelques heures d'intervalle, et ses proclamations dépeignaient ses adversaires comme le fléau de Dieu. Dans cette contrée si fertile, où l'indigène est si misérable, les villages et les caravansérails se succèdent à de faibles distances. Chaque nuit, malgré la surveillance la plus active, le penchant des habitants pour le vol s'exerçait audacieusement au détriment de l'armée. Un jour, des soldats amènent devant Desaix un enfant âgé de douze ans à peine, et blessé au bras d'un coup de sabre. « Nous en tenons un enfin, s'écrient-ils, voilà les fusils qu'il cherchait à enlever. » Le général examine avec intérêt le visage du jeune coupable, et le dialogue suivant s'établit entre eux : « Qui t'a porté à ce vol? — Personne; je ne sais, le Fort, Dieu. — As-tu des parents? — Une mère seulement, bien pauvre et aveugle. — Si tu me dis qui t'a envoyé, je te donnerai la liberté; si tu persistes à te taire, tu seras cruellement châtié. — Je te l'ai dit, personne ne m'a envoyé, Dieu seul m'a inspiré. Voilà ma tête, fais la couper, » ajoute l'enfant, en déposant son bonnet aux pieds de son juge dans les yeux duquel il avait lu son pardon, et il se retire lentement, sans manifester la moindre

émotion (1). Cette scène de mœurs a fourni à M. Vivant-Denon le sujet d'une de ses esquisses les plus intéressantes.

Chaque étape était marquée par des découvertes d'antiquités, qu'on n'avait fait qu'entrevoir lors de l'expédition de Sédiman. Desaix quittait souvent la colonne avec Denon, sous la protection d'une escorte de cavalerie, afin de voir de près les monuments disséminés le long de sa route, et échangeait avec ce spirituel ami des sciences et des arts les pensées et les conversations que le désir de s'instruire lui suggérait. Denon avait connu presque toutes les cours de l'Europe. Gentilhomme de la chambre de Louis XV, il avait vu Joseph II, Frédéric-le-Grand, Catherine de Russie, tous ces rois philosophes, courtisans de la renommée ; il s'était trouvé en rapport avec Voltaire et Buffon, s'était rencontré un soir avec Robespierre dans une des salles du Comité de salut public. L'intérêt de ces souvenirs, les saillies piquantes du savant, la curiosité intelligente du général, amenaient souvent l'entretien sur cette époque et sur ces hommes, dont la mémoire produisait un si grand contraste avec les impressions du moment. Desaix s'arrêta dans la jolie ville de Minieh, visita l'admirable portique d'Achmouneym, traversa le bourg sacré de Melaoui, prin-

(1) *Voyage dans la haute et basse Égypte*, par Vivant-Denon.

cipauté du schérif de la Mecque et celui de Bénéadi, rendez-vous des caravanes du Darfour et du Sennaar, recueillant dans sa marche les chrétiens du pays, sur lesquels les Mamelucks avaient fait tomber leur vengeance. Sa politique et sa générosité avaient détaché de la cause de son adversaire le chef le plus éminent et le plus riche parmi les Cophtes, Ma'allem-Yaqoub. Il en avait fait l'intendant général du Sayd, et se fit expliquer par lui les circonstances d'une bataille mémorable, que Mourad avait gagnée en ces lieux, deux années auparavant, sur l'un de ses rivaux et sur le pacha. La veille même, Mourad avait versé des larmes, en traversant en fugitif ces champs, jadis témoins de sa plus glorieuse victoire. Quelques fantassins étant tombés entre ses mains, il s'était écrié avec dépit : « Quoi ! voilà mes vainqueurs ! Ne pourrais-je donc jamais battre ces petits hommes [1] ? » Le général Desaix faillit plusieurs fois périr dans les courses aventureuses, que l'amour de la science lui fit entreprendre. Des balles partaient du sein des ruines, des groupes d'Arabes armés se montraient souvent à l'improviste, et se retiraient intimidés par son attitude. Malgré la célérité de leur marche, les Français ne parvenaient pas à atteindre

(1) *Mémoires sur les Campagnes d'Égypte et de Syrie*, dictés par Napoléon au général Bertrand, tome I, page 292.

l'ennemi. Desaix s'irritait contre la lenteur des mouvements des équipages et des trains d'artillerie ; il eût voulu donner des ailes à son infanterie. Il ne fit que traverser Syout, trouvant partout les traces des dévastations des Mamelucks, la plupart des couvents cophtes récemment incendiés ou dépouillés. Il salua les ruines de Ptolémaïs, et entra, le 29 décembre, dans Girgé, au bruit des éclairs et du tonnerre. Ce phénomène, ne se reproduisant dans la haute Égypte qu'à de très longs intervalles, frappa vivement l'imagination des indigènes, qui crurent le conquérant doué d'une puissance surnaturelle. L'armée avait devancé la flottille, il fallut l'attendre.

Tout annonçait, dans Girgé, une ville orientale : des mosquées entourées de masures, la maison crénelée du bey, des bazars silencieux, des marchés d'esclaves, un peuple taciturne, avec tous ses contrastes de caractères, de physionomies et de costumes. Situé sur l'une des routes commerciales de l'Éthiopie, à la hauteur de la grande oasis, non loin des ruines d'Abydus enseveli sous les sables, Girgé venait de recevoir une caravane, conduite par un frère du roi de Darfour, qui avait amené des chameaux, de l'ivoire, de la poudre d'or et une grande quantité d'esclaves. Doué d'une intelligence et d'une vivacité remarquables, le prince éthiopien plut au général Desaix, qui aimait à l'appeler auprès

de lui, à l'interroger sur le commerce et sur les mœurs des peuplades de l'intérieur de l'Afrique. Deux jeunes enfants noirs, que leurs parents faisaient échanger en Égypte contre du blé et du riz, excitèrent l'intérêt du général; il les acheta, et ils ne le quittèrent qu'à Marengo. Les Français à Girgé n'étaient maîtres que de l'enceinte qu'ils occupaient; tout le Sayd s'était insurgé sous l'influence des Mamelucks. Les tribus arabes, disséminées le long des pentes abruptes des monts Colzoum, qui séparent le Nil de la mer Rouge, avaient saisi leurs lances, et de nombreux rassemblements de Fellahs menaçaient Syout. Desaix fit sabrer quelques bandes à Souagui et à Thata, par la cavalerie du général Davoust qu'il avait envoyé à la recherche de la flottille des munitions, dont l'approche n'avait pas encore été signalée par les éclaireurs. Ce retard excitait de vives inquiétudes; le moment d'agir était venu.

Mourad, secondé par son fidèle Elphi-Bey, avait réuni toutes ses forces à quelques journées de distance au sud; il comptait autour de lui les tribus du désert, les Barbarins de la Nubie, les Arabes d'Yambo et de Djedda. Ceux-ci venaient de traverser la mer Rouge et de débarquer dans le port de Cosséïr, sous la conduite du schérif Hassan d'Yambo, guerrier fanatique de la race de Mahomet. Le schérif de la Mecque avait laissé déployer l'étendard du Prophète,

et tous les beys avaient amené leurs Mamelucks. Depuis longues années, vivait exilé au fond du Sayd, dans la ville d'Esneh, un homme signalé par une valeur indomptable. Son nom était Hassan-Bey-Djeddaoni. Cet homme était un des plus illustres beys mamelucks; il avait disputé longtemps la puissance à Mourad et à Ibrahim, et attendait avec Osman-Bey, depuis sa dernière défaite, le jour de la vengeance, à la tête des cavaliers qui lui étaient restés fidèles. Mourad s'en était fait un ennemi implacable. Il l'avait attaqué dans son palais, au milieu du Caire, et Hassan s'était fait jour, le cimeterre à la main; il avait donné l'ordre de l'égorger à Suez, et Hassan avait abattu la main qui devait le tuer; il l'avait proscrit, et Hassan avait fait déclarer et reconnaître son indépendance et sa souveraineté dans la haute Égypte. Mourad venait de se rendre sans gardes auprès de celui qu'il avait si cruellement poursuivi; évoquant auprès de lui le devoir de la guerre sainte, il avait mangé le pain et le sel avec son hôte, et l'alliance avait été scellée en même temps que l'oubli des injures. La vue de tant de chefs éminents et de toutes ces masses innombrables de cavaliers et de fantassins qui s'étaient rangés sous sa bannière, la nouvelle de quelques succès remportés par Ibrahim et par les Turcs aux frontières de la Syrie, l'inaction des Français à Girgé, inaction

attribuée à la crainte, enivrèrent Mourad d'espérances, lui firent abandonner la résolution d'éviter les batailles rangées et le déterminèrent à marcher au devant des Français. Desaix avait été rejoint heureusement par ses djermes; « il était impatient, comme il le disait lui-même, de commencer la fête, » et les deux armées, animées d'une ardeur égale, se mirent en mouvement le même jour, et se rencontrèrent le lendemain, 22 janvier 1799, près du village de Samhoud (Samanhout).

Deux carrés d'infanterie, dans l'intervalle desquels se placèrent l'artillerie et la cavalerie du général Davoust, furent disposés d'après les principes de stratégie qui avaient décidé la victoire aux Pyramides et à Sédiman. Mourad au contraire mit son iufanterie au centre, sa cavalerie aux ailes. Hassan d'Yambo, méprisant les infidèles qu'il n'a pas encore appris à redouter, engage la bataille; ses Arabes descendent dans le lit d'un canal desséché, auquel les Français appuient leur gauche que commande le général Belliard, et commencent le feu. Desaix y lance une colonne, tandis qu'il fait charger en flanc la troupe de Hassan-d'Yambo par un escadron de hussards sous les ordres de ses aides de camp Rapp et Savary. Un combat acharné se livre au fond de ce ravin, Rapp est blessé, mais les hordes de l'Yémen renversées perdent le drapeau de la Mecque et

le village de Samanhout. Sur ces entrefaites, Hassan-Bey-Djed-daoni, à la tête de plusieurs milliers de cavaliers qu'il entraîne au cri de : « Qui a du cœur me suive, » se jette sur le carré du général Friant placé à la droite, et Mourad fait attaquer la division Belliard par l'infanterie égyptienne. L'ennemi est accueilli sur tous les points par la mitraille et la mousqueterie. Les hurlements des barbares redoublent, les charges sont renouvelées; mais les carrés restent immobiles, et les feux se succèdent au commandement du général en chef. Des échappées de lumière se font jour à travers les nuages de poussière et de fumée; le rideau se déchire par intervalles et laisse entrevoir les assaillants qui hésitent, la plaine qui est couverte de morts. « En ce moment, dit Desaix dans son rapport au général Bonaparte [1], j'ordonnai au général Davoust de charger le corps des Mamelucks où commandaient les beys Mourad et Hassan, qui faisaient mine de vouloir tenir bon. Je n'ai rien vu de beau et d'imposant comme cette charge impétueuse de notre cavalerie. Malheureusement, les ennemis ne l'attendirent pas, et la fuite précipitée de Mourad fut le signal de la retraite générale. Nous poursuivîmes l'ennemi pendant quatre heures; enfin nous fûmes

(1) Rapport du général Desaix au général Bonaparte. *Moniteur*, an VIII, supplément au numéro 97.

obligés de nous arrêter à Farchoute, où nous trouvâmes beaucoup de Mamelucks morts ou mourants de leurs blessures. » La victoire était décisive, les beys fuyaient vers Syène, les Nubiens remontaient précipitamment au-delà des cataractes, et les scheiks de l'Arabie cherchaient à regagner la mer Rouge, harcelés et pillés par les tribus du désert, qui, après l'issue de la bataille, s'étaient, suivant leur habitude, retournées contre les vaincus. Desaix, voulant empêcher tous ces débris épars de se rejoindre, continua sa course le long de la rive gauche du Nil, résolu à ne pas laisser un instant de relâche à son adversaire. La guerre se poursuivait avec la même énergie que sous les zones tempérées ; le climat ne pouvait amortir cette activité infatigable, que de grands spectacles tenaient constamment en éveil.

C'était le 24 janvier 1799. Les Français venaient d'atteindre le lieu, d'où l'illustre Albuquerque s'était proposé de rejeter les eaux du Nil vers la mer Rouge, afin de stériliser et de détruire la route commerciale de l'Égypte au profit de celle du cap de Bonne-Espérance, lorsqu'ils aperçurent des portiques, des temples, des colonnes, des figures colossales, l'image d'une cité florissante, du sein de laquelle la vie s'était retirée. Ils étaient en vue de Denderah, la célèbre Tentyris. L'armée se crut transportée dans l'empire des gnomes et des génies et battit des mains.

Chacun s'arrêta devant une porte pyramidale, aux vastes proportions, aux riches sculptures. Elle s'appuyait sur un mur d'enceinte encore debout, et laissait découvrir à quelque distance la perspective d'un temple merveilleux, précédé par un portique de l'architecture la plus imposante. Les chapiteaux des colonnes s'épanouissaient en fleurs de lotus; des figures colossales de lions sortaient des faces latérales, et de toutes parts se déroulait, en légendes hiéroglyphiques et en bas-reliefs d'une pureté admirable, l'histoire des fêtes et des cérémonies d'un peuple, qui avait fondé sa grandeur sur la puissance des croyances religieuses. Quelques masures se dessinaient au-dessus de la terrasse de ce monument, au pied duquel chaque jour faisait tomber un débris, et des figures étranges, que l'horreur de voir troubler leur solitude faisait reculer aussitôt, s'y montraient par intervalles. C'étaient les descendants de ces fameux Tentyrites, qui combattaient les crocodiles dans les naumachies de Rome, devant cent mille spectateurs. Les Français s'arrachèrent avec peine de cette enceinte; mais il fallait conquérir le pays avant de pouvoir en étudier les beautés. « Ce spectacle, dit le grand ouvrage sur l'Égypte (1), avait

(1) *Description de l'Égypte.* Denderah, par MM. Jollois et Devilliers, page 4.

excité l'admiration de l'armée qui avait conquis le Sayd; et c'était une chose vraiment remarquable de voir chaque soldat se détourner spontanément de sa route, pour accourir à Tentyra et en contempler les magnifiques édifices. Ces braves guerriers en parlaient encore longtemps après avec enthousiasme, et quelque part que la fortune les ait conduits, ils ne les ont jamais oubliés. »

L'enthousiasme fut à son comble le lendemain, lorsqu'ils entrèrent dans les splendides solitudes de la ville de Thèbes, distante d'une journée seulement de Tentyra. « Nous les avons vus, rapportent les témoins de ces scènes, frappés d'abord d'un étonnement général à la vue de ces masses imposantes, se livrer bientôt avec ardeur à la recherche des plus petits monuments qui la décorent. » Ces enfants de l'Auvergne et de la Bretagne ne pouvaient s'expliquer la puissance mystérieuse qui avait élevé les palais gigantesques de cette vallée reculée, se figurer les mains qui avaient brisé ces colosses, les causes qui avaient dépeuplé ces somptueuses demeures. Thèbes, chanté par Homère, qui l'appelait la ville aux cent portes, d'où vingt mille chariots de guerre pouvaient s'élancer à la fois, développait aux yeux des Français son immense enceinte, sur les deux rives du Nil. A l'Occident, s'étendaient les ruines du Memnonium et de Medinet-Abou. Le roi

Osymandias y avait fondé des monuments qui devaient défier le temps et les hommes, et avait fait tailler le granit à son image dans les proportions les plus colossales. Partout des restes de temples et de palais, des péristyles solitaires, des tronçons de colonnes, d'énormes monolithes, des figures de géants, les uns debout, les autres renversés, au fond d'un bassin dominé par une ceinture de rochers, où reposent embaumées les dépouilles des générations qui ont construit et habité ces merveilles. Sur la rive orientale, un spectacle plus extraordinaire encore confondait les imaginations. Là se trouvaient les célèbres palais de Louqsor et de Karnak, réunis par une avenue de plus de six cents sphinx, avec des têtes de femmes, et des corps de lions. Deux obélisques de granit, deux colosses assis, et un môle ou porte pyramidale chargée d'hiéroglyphes et de tableaux allégoriques, se dressaient à l'entrée de chacune de ces royales demeures. D'autres avenues non moins magnifiques de béliers et de lions se dirigeaient vers les diverses façades de ces somptueux édifices, ou convergeaient vers des temples. Lorsque les ambassadeurs partis de l'Inde ou de la Phénicie venaient porter leurs tributs aux pieds de Sésostris, à travers les magnificences de la ville royale, et sollicitaient, devant le môle de la porte du Nil, l'entrée du palais de Karnak, ils voyaient s'ouvrir devant eux une

autre cité plus splendide que la première. Leurs regards se perdaient dans une immense perspective de cours et de galeries, de colosses et de pyramides; ils étaient reçus dans une salle monumentale, où le plafond brillant d'or et d'azur était supporté par cent trente-quatre colonnes, dont les proportions fabuleuses disparaissaient dans l'ensemble. Plus de trente siècles s'étaient écoulés depuis cette époque mémorable. Les ancêtres des guerriers qui promenaient en ce moment leurs drapeaux sur ces ruines, habitaient alors les grottes et erraient dans les forêts d'un continent inconnu. L'armée française s'était disséminée dans cette enceinte de débris, poussée par l'attrait d'un sentiment irrésistible. Le général Desaix parcourut avec son état-major cette région silencieuse d'avenues, d'obélisques, de tombeaux et d'hiéroglyphes, qui révélaient l'autorité des rois, la puissance des dieux, le génie d'un grand peuple. Il inscrivit son nom sur la pierre du palais de Karnak, et chercha le matin à saisir ce son si fameux dans l'antiquité, que les premiers rayons du soleil faisaient rendre à la statue de Memnon. Ce fut sous l'empire de ces impressions qu'il écrivit, dans son rapport au général Bonaparte, ces lignes: « En traversant l'Égypte supérieure, nous avons trouvé une quantité immense de monuments antiques de la plus grande beauté; les restes de Thèbes et du temple de

Tentyra surtout sont des chefs-d'œuvre des connaissances humaines, et sont dignes de l'admiration du monde entier. » Desaix s'applaudissait de sa destinée qui l'avait appelé à tant de grandes choses sur cette terre des merveilles. Il remontait la vallée du Nil, non en conquérant destructeur comme Cambyse, mais suivi de soldats dévoués et entouré d'artistes et de savants, comme Germanicus.

Après un jour de repos passé dans cette grandiose métropole des ruines, que les Grecs avaient nommée *Diospolis Magna*, la Cité des Dieux, l'armée se remit à la poursuite des Mamelucks, traversa d'autres lieux historiques, Erment et Asfoun, et arriva le même soir à Esneh, assigné comme apanage à Hassan, et refuge de tous les beys, que des rivaux plus heureux chassaient du Caire. Une architecture moderne régulière, des indices d'un luxe oriental se manifestaient dans cette ville des caravanes, au milieu des masures et des immondices. Le grand temple d'Esneh, déjà célèbre à l'époque où ceux de Thèbes et de Tentyra furent construits, était enfoui sous les décombres. Son portique seul élevait encore, au-dessus des couches exhaussées du sol, ses vingt-quatre colonnes, son fronton et ses peintures emblématiques. Desaix laissa dans cet asile des beys la brigade du général Friant. Le lendemain, lorsqu'il continua sa marche, un cortége de chrétiens

cophtes l'accompagna jusqu'au monastère, bâti sur l'emplacement du massacre des martyrs ordonné par Dioclétien, et les psaumes de David furent chantés en présence de l'armée de la République. Dans cette région de féerie, les monuments et les souvenirs se succédaient avec les étapes. A Edfou, les Français campèrent sur la terrasse même d'un temple immense, qui suffirait pour révéler la grandeur de l'architecture égyptienne. Ses môles, ses portiques, disparaissaient sous les sables et les décombres; les animaux immondes parquaient sur le seuil d'un admirable péristyle. La journée était avancée; Desaix eut à peine le temps de parcourir à cheval les contours extérieurs de l'enceinte de l'édifice, pour en reconnaître l'ensemble, et, avant le lever du soleil, il se remit à la poursuite de Mourad-Bey.

Étonnés et désespérés de l'acharnement de ces guerriers audacieux, qui leur disputaient les rochers arides de leurs solitudes les plus reculées, les Mamelucks cédaient le terrain pas à pas, s'attendant sans cesse à voir s'arrêter le mouvement de ces conquérants infatigables. Mais, en dépit des ardeurs d'une terre brûlante, l'imagination exaltée par le spectacle de tant de merveilles, la division marchait vers les tropiques à la suite de son général, sans songer à l'intervalle que chaque jour elle jetait entre elle et la patrie. Les uniformes étaient réduits à un

état de délabrement déplorable, qui n'excitait dans les rangs d'autre sentiment que celui de la gaîté; les souliers en lambeaux avaient été remplacés par des bandes de linge et d'étoffe, dont les soldats enveloppaient leurs jambes. Les chaleurs étaient extrêmes, les fatigues excessives; le vent du désert, le terrible khamsyn, déchaînait parfois des tourbillons de feu; les hyènes et les amphibies du Nil disparaissaient, les uns sous les eaux, les autres dans les antres des rochers, en poussant des vagissements sinistres. Les Français franchirent ainsi le défilé de la Chaîne-de-Fer, et débouchèrent, le 1er février 1799, en face de Syène (Assouan), aux confins de l'Égypte, aux bornes de l'empire romain, à plus de deux cents lieues de la Méditerranée. La haute antiquité de cette ville, où au solstice d'été le style du cadran solaire ne marquait aucune ombre; son puits, dans lequel tout le faisceau des rayons du soleil plongeait alors, d'après les assertions des historiens; son emplacement choisi par les astronomes grecs pour mesurer la longueur du degré du méridien terrestre; son nom, le plus connu parmi ceux inscrits sous les tropiques; la pensée d'un important problème d'histoire et de cosmographie ancienne à résoudre, tout contribuait à jeter sur ces lieux l'intérêt le plus vif. A toutes les époques, Syène avait été considéré comme la clef de l'Égypte,

du côté de l'Éthiopie; les traces du séjour des cohortes romaines y étaient encore visibles; des bastions et des murailles crénelées entouraient la cité arabe. Le général Desaix prit possession de l'île fleurie d'Éléphantine, surnommée le jardin des Tropiques, où des temples de grès, modèles de goût et de simplicité, attestent le culte de Jupiter-Ammon, la divinité à tête de bélier, le grand esprit vivifiant de l'univers. Un Fellah s'assit sur un lit de jonc flottant, et, une rame à la main, s'abandonna au courant du Nil, pour porter au Caire la dépêche, qui annonçait l'arrivée de l'expédition à la zone torride.

Un seul point restait encore à conquérir, c'était l'île de Philæ. Mourad désespéré s'était jeté dans les affreux déserts habités par les Barabras de la Nubie, contraint d'abandonner, au pied des cataractes, les barques qui portaient les débris de sa fortune. Le genéral Desaix partit dès le lendemain, s'empara de la flottille, et s'engagea dans la route de granit, le long de laquelle le Nil, changé en torrent écumeux, roule ses eaux avec fracas à travers les rochers et les îlots amoncelés. La voie égyptienne annonçait la sainteté du lieu auquel elle aboutissait; les escarpements qui bordaient le chemin étaient couverts de caractères et d'inscriptions sacrées, tracées par les mains des pèlerins d'Osiris. L'île de

Philæ avait été le tombeau de ce dieu, le sanctuaire de l'Égypte; tout profane qui tentait de s'y introduire était puni de mort. Les barques des Français n'ayant pu remonter les cataractes, et quelques jours étant nécessaires pour la construction d'un radeau, le général Desaix ne put qu'entrevoir de la rive orientale cette île mystérieuse, qui renfermait encore tant de richesses d'architecture, où trois temples étaient encore debout, avec leurs colonnes, leurs obélisques, leurs admirables sculptures, avec leurs couleurs d'or et d'azur, dont quatre mille ans n'ont pu effacer l'éclat. « Cette petite île, dit Lancret (1), sera longtemps remarquable sur la terre; longtemps elle excitera une juste curiosité à l'égard du peuple égyptien, qui est venu placer des temples aussi grands au-delà des cataractes, au milieu des rochers, et qui, dans cette contrée presque déserte, a construit des édifices aussi beaux que s'il les eût élevés au milieu de la capitale. » Le voyageur peut lire aujourd'hui près des inscriptions romaines de Philæ, le nom de Desaix et le souvenir de la poursuite des Mamelucks au-delà des bornes de l'Égypte. Les insulaires se montraient déterminés à la résistance; il fallait plusieurs jours pour réunir les matériaux nécessaires au passage du fleuve, et un

(1) *Grand ouvrage d'Égypte.* Ile de Philœ. Lancret.

déserteur mameluck vint donner avis que les beys Mourad et Hassan cherchaient à redescendre par les sentiers des déserts, tandis qu'Elphi-Bey recrutait de nouveaux secours parmi les habitants de la grande oasis. Insensible à la fatigue et à l'influence du climat, Desaix résolut son retour à Syène dans la nuit même.

Assis sur un rocher au bord du fleuve, près du général Belliard, à qui il laissait le soin de s'emparer de Philæ, il attendait l'heure qu'il avait assignée au départ, entouré des officiers et des savants qui faisaient partie de l'expédition. Le soleil avait disparu au-delà des cimes désolées des monts de la Libye; une brise légère glissait à la surface du Nil; le bourdonnement des insectes, le sifflement des reptiles, le murmure lointain des cataractes, le bruit des pas des sentinelles, troublaient seuls le silence de la vallée, et de timides gazelles venaient se désaltérer dans le fleuve à la faveur des ténèbres. L'histoire de l'Égypte était présente à toutes les pensées; l'armée française venait de remonter le cours des siècles en même temps que celui du Nil. Alexandrie lui avait rappelé les beaux temps de la Grèce; Memphis, l'époque de Moïse; Thèbes elle-même, la cité des rois, la contemporaine de Babylone et de Ninive, avait hérité des dépouilles d'Éléphantine et de Philæ. Chacun croyait voir, comme aux premiers

âges du monde, la civilisation quitter l'île Méroë, et redescendre de l'Éthiopie, du haut de cette ceinture de rochers arides et solitaires. On entendait le bruit du fer qui détachait du flanc des montagnes de granit les obélisques de Louqsor, la statue d'Osymandias. On se demandait à quelles influences ce peuple, dès l'origine des siècles, avait dû ce sentiment du sublime, cette vertu et cette grandeur qui rendaient ses monuments impérissables ; et tous les temples accumulés, toutes ces peintures sacrées, pages merveilleuses d'un livre sans cesse ouvert aux regards des populations, révélaient la puissance religieuse. On rappelait que dans le culte égyptien tout était emblème, allégorie, que tout devait saisir les imaginations. Le principe de l'immortalité de l'âme avait présidé à la construction des pyramides, aux jugements des morts. La Divinité se montrait en tous lieux, dirigeant les actions humaines ou les phénomènes de la nature. Sous la figure d'Osiris, elle éclairait le monde de ses rayons, prenait une forme pour chaque phase du mouvement céleste ; armée du sistre d'Isis, elle devenait tantôt le symbole de la Terre, tantôt celui de l'astre des nuits ; elle empruntait les cornes du dieu Apis pour manifester le génie bienfaisant du Nil. Les maximes saintes, les innombrables tableaux des fêtes, des sacrifices, des cérémonies religieuses, tracés sur toutes les murailles,

images des scènes animées auxquelles les prêtres initiaient les peuples, dévoilaient les mystères de l'empire égyptien, qui avait duré jusqu'au jour où il avait perdu ses lois et ses croyances. Cet entretien sur un des sujets les plus dignes d'occuper l'esprit humain, s'était prolongé fort avant dans la nuit. Le général Desaix avait émis ses idées, avait provoqué auprès de tous ceux qui l'entouraient l'exposition de leurs systèmes sur l'origine et sur les révolutions de cette nation, mère des sciences et des arts. Les pensées s'étaient agrandies au milieu des lieux célèbres où l'on campait, et trouvèrent des aliments nouveaux dans les mouvements militaires qui suivirent.

Desaix revint à Syène, après avoir touché à la ligne tropicale, et redescendit le Nil, distribuant sa cavalerie sur les deux rives. Le détachement, qui longea le côté oriental, aperçut le temple d'Ombos, qui avait survécu aux incendies, aux inondations, aux envahissements des sables, et campa près des grottes sépulcrales d'Éléthyia. Osman-Bey, qui avait dressé ses tentes à l'entrée de ces grottes, s'était retiré dans les montagnes à l'approche des Français. De retour à Edfou, le général, profitant de quelques heures de repos, se laissa glisser, un flambeau à la main, dans l'intérieur du temple, qu'il n'avait pu explorer lors de son premier passage, et découvrit,

enfouies sous des immondices, des salles et des colonnades d'une étendue prodigieuse. Leurs faces et leurs contours, animés sur toute la hauteur par les sculptures les plus gracieuses, retraçaient avec une rare perfection les attributs et les symboles de toutes les divinités adorées sur les bords du Nil. La curiosité du savant satisfaite, les soins de la conquête reprirent leur empire.

Depuis la victoire de Samhoud, depuis la dispersion de toutes ces tribus mahométanes, la stratégie du vainqueur s'était résumée dans une seule pensée : il voulait empêcher tous ces débris de se réunir, afin de détruire chacun des partis isolément. Le général Belliard, placé à Syène à l'entrée du défilé des cataractes, fut chargé de contenir Mourad et Hassan, et de les refouler dans les gorges de la Nubie, où ils étaient emprisonnés. Le général Friant à Kéneh, vis-à-vis de Denderah, devait repousser les incursions des scheiks de l'Arabie ralliés, après la bataille de Samhoud, dans la vallée de la Guitta qui conduit à la mer Rouge. Davoust surveillait les mouvements d'Osman-Bey, et le général Desaix, arrivé à Esneh, à la tête d'un corps de cavalerie, dirigeait les opérations, prescrivait des levées de chevaux, faisait rentrer les contributions, se portait sur les points les plus menacés. Une série de combats allait se livrer sur la rive droite; les

populations guerrières s'y étaient insurgées sous l'influence de prédications fanatiques. Méprisant le Fellah pacifique de la rive opposée, elles étaient toujours prêtes à jeter le burnous sur les épaules, à s'armer de la lance, à donner carrière à leurs coursiers, à la suite des bandes de Mourad-Bey. Aussi Bonaparte mandait à Desaix : « Défaites-vous par tous les moyens, et le plus tôt possible, de ces vilains Mamelucks [1]. » La cavalerie de Davoust attaqua la milice d'Osman-Bey à l'arme blanche, près des ruines de Thèbes; l'ennemi fut repoussé après une mêlée meurtrière. Dans le même temps, Hassan d'Yambo éprouva une défaite sanglante devant Kéneh. Il chercha en vain à rallier ses soldats, et à ranimer le zèle des croyants; il fut mis une seconde fois en déroute par le général Friant à Aboumanah. La colonne qui le poursuivit ne craignit pas de s'enfoncer, à cinq heures de marche, dans l'intérieur du désert, et s'empara de toute la smala des Arabes. Ces attaques impétueuses, ces prodiges de valeur s'étaient opérés en face des monuments de Thèbes et de Denderah; les Français avaient combattu pendant plusieurs jours en présence des plus grands souvenirs de l'antiquité. Le jour où il quitta

(1) Bonaparte à Desaix. Caire, 3 février 1799. *Correspondance* publiée par Panckoucke.

le Caire pour marcher à la conquête de la Syrie, Bonaparte fit connaître au Directoire les mémorables actions de l'armée du Sayd, et ajouta ces mots : « Le général Desaix est à plus de cent soixante lieues du Caire, près des cataractes; il a fait des fouilles sur les ruines de Thèbes (1). »

Desaix campait de nouveau non loin du palais de Karnak. Il occupait une bourgade chrétienne sur l'emplacement d'une cité d'Apollon, où les caravanes de Cosséir et de Bérénice venaient échanger, sous les Ptolémées, les tissus précieux des Indes et les parfums de l'Arabie contre les blés et les fruits de la Thébaïde; il retrouvait à Cous et à Cophtos les traces des peuples divers qui avaient dominé sur ces rives. Le succès, qui avait couronné toutes ses conceptions stratégiques, lui permit de retourner aux magnifiques ruines de Thèbes. Il revit les palais de Louqsor et de Medinet-Abou, entra dans les cryptes et dans les catacombes de la vallée de Qournah. « C'est là, dit le grand ouvrage (2), que l'illustre et infatigable général Desaix, poursuivant avec ardeur jusque dans les parties les plus reculées de l'Égypte les Mamelucks vaincus et dispersés, fut assailli à coups de pierres par les sauvages habitants de ces sombres

(1) *Moniteur*, an VII, numéro 206.
(2) *Grand ouvrage d'Égypte*. Description de Thèbes par MM. Jol- et Devilliers, page 10.

demeures. Livré à son amour pour les arts, Desaix s'était distrait un moment de ses nobles et courageux desseins, en allant parcourir les curiosités renfermées dans l'ancienne capitale qu'il venait de conquérir. »

Les magnificences de Denderah avaient produit sur son esprit une impression profonde; il voulut y étendre ses recherches. Les souvenirs des lieux que l'on visitait, les observations de l'homme éminent qui présidait à leur examen, prêtaient tant de charme à ces excursions scientifiques, que chacun sollicitait la faveur d'y être admis. Desaix venait de franchir le seuil d'une salle reculée aux étages supérieurs du grand temple, lorsque son attention fut vivement excitée à la vue d'un plafond couvert de bas-reliefs. Au milieu d'un médaillon circulaire, serpentait en spirale une procession d'emblèmes, de figures étoilées, d'animaux chimériques; une foule de symboles et d'allégories distribués à l'entour paraissaient envelopper le cortége. Le général Desaix soupçonna que ce tableau confus d'ibis, de scarabées, de cynocéphales, de poissons et de formes diverses, pouvait être la représentation du Ciel soutenu par Isis et Osiris, et reconnut parmi elles les signes du fameux zodiaque des Grecs, dont il avait étudié les détails dans Volney et dans Dupuis. Cette découverte, qui eut tant de retentisse-

ment en Europe, qui fut le point de départ de toutes les autres, fixait l'origine égyptienne du système astronomique adopté par les Grecs et les Romains, ainsi que les variations équinoxiales de l'orbite solaire, et laissait entrevoir la possibilité de déterminer l'âge des temples et de la civilisation du plus antique empire du globe. « La découverte du zodiaque de Denderah, dit le général Menou [1], fera une époque bien remarquable dans les annales du monde. » MM. Jollois et Devilliers, attachés aux commissions scientifiques de l'expédition d'Egypte, constatent ce fait si important par ces mots : « Ce monument astronomique a été découvert, lors de la conquête du Sayd, par le général Desaix, et ce fut cet illustre guerrier qui le fit remarquer le premier aux officiers de son armée [2]. » Plusieurs passages des écrits de ces savants rappellent cette circonstance mémorable (46). La connaissance de ce zodiaque circulaire mit sur la trace des investigations; bientôt on en signala un autre, rectangulaire, sous le portique du même temple; on en vit à Esneh, à Erment, à Thèbes, au fond de la vallée des Tombeaux; et l'esprit humain fut sur la voie des recherches les

(1) *Moniteur*, an IX, numéro 92.

(2) *Grand ouvrage d'Égypte.* Description des antiquités de Denderah, par MM. Jollois et Devilliers, page 40.

plus sublimes. Le nom de Desaix fut désormais consacré dans les sciences.

Pendant ce temps, Mourad-Bey était parvenu, par des sentiers ignorés, à s'échapper avec Hassan-Bey des défilés de la Nubie, et à se soustraire à la surveillance du général Belliard. Ils avaient fui à la tête de huit cents Mamelucks devant la petite garnison qui occupait Esneh, avaient refusé le combat et redescendaient rapidement la vallée du Nil. Mourad n'avait cessé d'entretenir des intelligences avec la population de la province de Syout. Mehemet-Elphi-Bey, retiré dans la grande oasis après la déroute de Samhoud, avait reparu sur la rive droite, s'était emparé de Syout, et interceptait les communications de l'armée française avec le Caire. Le général en chef, qui voyait les beys concentrer leurs forces sur ce point, qui, tout en s'occupant des antiquités de l'Egypte, suivait les progrès de l'insurrection, résolut de fondre sur le noyau d'ennemis qui grossissait chaque jour. Il franchit le Nil près de Cous, se dirige à marches forcées sur Girgé, rencontre, le 4 mars, en avant de Souhama, un immense rassemblement de Fellahs et d'Arabes commandés par leurs scheiks, les enveloppe, en passe un grand nombre au fil de l'épée et dissipe le reste. Continuant sa course, Desaix atteint le lendemain Mourad, qui n'osant attendre son terrible adver-

saire, s'enfonce à sa vue dans les déserts de la Libye. Tous les Mamelucks de ce bey se dispersent; les uns s'enfuient avec lui vers les oasis, les autres cherchent un refuge près des grottes orientales de la Thébaïde; plusieurs, mourants de faim et de fatigue, viennent à Syout, font leur soumission, implorent la pitié du vainqueur.

Le pays parut encore une fois soumis; mais pendant cet intervalle, les Français avaient perdu leur flottille. Ce désastre exalta de nouveau le fanatisme de l'ennemi. Les barques et la djerme l'*Italie*, n'ayant pu suivre la marche rapide du général Desaix, s'étaient arrêtées à la hauteur du village de Benout, entre Thèbes et Denderah. Instruit de cette circonstance, renforcé par une armée nouvelle recrutée dans l'Yémen, le schérif Hassan d'Yambo se hâte de sortir des défilés de la chaîne orientale et d'accourir vers le Nil. Les Arabes se jettent dans le fleuve, s'emparent des barques et des munitions, malgré le courage déployé par les matelots, et la djerme échoue au milieu de cette lutte inégale. Les assaillants sont déjà montés à l'abordage, lorsque l'intrépide Morandi, imitant l'action mémorable du commandant du vaisseau le *Vengeur*, met le feu aux poudres. Tout disparaît sous les flots, et les derniers Français qui surnagent après ce désastre périssent sous une grêle de balles et de pierres par-

ties du rivage. La vengeance suivit de près cette défaite héroïque. Le général Belliard descendait de Syène, qu'il avait quitté depuis la fuite de Mourad-Bey. A la nouvelle du désastre de Benout, il précipite sa marche, aperçoit, le 8 mars, en avant de Cophtos, les hordes de Hassan d'Yambo et les Mamelucks de Hassan-Bey, trophées et étendards déployés, entend leurs chants de triomphe et les attaque, malgré les supplications du scheik de la bourgade et des chrétiens cophtes, tremblant sur le sort des Français devenus leurs protecteurs. Les colonnes ennemies sont enfoncées et poursuivies à travers un dédale de fossés et de canaux; Benout et son château sont enlevés à la bayonnette et livrés aux flammes. Douze cents Arabes succombent par le fer ou le feu, Hassan d'Yambo est tué, et les Français reprennent les barques échappées au désastre de la flottille. La situation du général Belliard était néanmoins critique après cette journée glorieuse. Les munitions étaient épuisées, les débris des Meckains et des hordes d'Yambo se ralliaient, entre Kéneh et Girgé, autour d'un jeune homme exalté et intrépide, neveu du dernier schérif, et un fort parti de Mamelucks se concentrait de nouveau sur la route de la mer Rouge, au caravansérail de la Guitta.

La même dépêche annonça tous ces événements à

Syout. Le général Desaix s'empressa de préparer sur le fleuve un convoi de munitions de guerre, et l'accompagna lui-même le long de la rive droite, décidé à faire occuper par des détachements toutes les positions qui commandent la route de l'Arabie, à refouler dans le désert un ennemi qui reparaissait sans cesse, à lui fermer enfin tout accès dans la vallée du Nil. Après avoir rejoint et approvisionné le général Belliard à Kéneh, il créa des colonnes mobiles et les conduisit à Byr-el-Bar (Byr-Anbar), debouché de l'une des voies que suivent les caravanes de Cosséir, où campaient les vaillants Mamelucks de Hassan-Bey et d'Osman. « Le 13 germinal (2 avril), dit-il, je me suis mis en marche, la cavalerie dans le désert et à vue de mon infanterie qui la longeait avec mon artillerie. Après une heure de marche environ, un des hussards qui était en éclaireur annonça les Mamelucks [1]. » Le général ordonne aussitôt à sa cavalerie de prendre position sur une hauteur, il est devancé par l'ennemi. La témérité du chef de brigade Duplessis engage le combat, sans attendre l'arrivée de l'infanterie et de l'artillerie retardées par les sables. La lutte devient de plus en plus vive, Duplessis est tué; Desaix, jeté au milieu

(1) *Moniteur*, an VIII, supplément au numéro 97. Rapport de Desaix.

de la mêlée, se dégage à l'aide de son cimeterre, puis repousse et disperse les Mamelucks [1]. La victoire, un instant disputée, entraine la fuite des beys; les débris de leur cavalerie remontent à la hâte vers Syène; les Meckains voyant la route de la mer Rouge interceptée par les Français, sont forcés de se rejeter sur la rive gauche et de descendre la vallée de l'Égypte.

Hassan-Bey et son fidèle Osman étaient entièrement séparés des Arabes d'Yambo. Le général Belliard fut chargé de poursuivre les premiers, Davoust dut courir sur les traces des autres. Mais déjà cette dernière bande, grossie par une population de Fellahs que l'espoir du pillage attirait sans cesse, avait été attaquée à Bardis par un détachement de la garnison de Girgé. Enhardis par la rentrée des Français dans cette place, les Arabes forcent à leur tour l'enceinte de cette ville. Ils en commençaient le sac, lorsqu'ils sont assaillis par les colonnes du chef de brigade Morand, qui en extermine un grand nombre. Le reste des Arabes ralliés sous les ordres du jeune schérif continuent de descendre le Nil en pillant et en dévastant; ils sont enveloppés et taillés en pièces à Géhémi par l'adjudant-général Lassalle. Une énergie sauvage semblait survivre à tant de sanglantes

(1) *Mémoires du maréchal Berthier*. Rapport de Davoust.

défaites; l'insurrection, comprimée dans les provinces supérieures, s'étendait vers celle de Minieh et de Bénisouef. Au moment où le général Davoust amenait à Syout le secours de sa redoutable cavalerie, un rassemblement considérable de Fellahs, de Mamelucks, de Maugrabins, d'Arabes et de nègres du Darfour, poussés par Mourad-Bey, se montrait à Bénéadi. Davoust se jette au milieu de cette multitude, la refoule dans l'intérieur des maisons et des édifices qu'il prend d'assaut, porte partout le fer et la flamme. Deux mille hommes sont tués; des bandes de fuyards s'échappent du sein de ces ruines fumantes, courent le long du Nil, appelant encore les populations aux armes, annonçant qu'ils avaient enfin exterminé les infidèles. « Dans la province de Bénisouef, comme dans toute l'Égypte supérieure, dit le rapport de Desaix, il est reçu chez les habitants que lorsqu'il descend des troupes, c'est que les autres ont été détruites; en conséquence on court aux armes, et si l'on est en force, on vous attaque. » Les Français descendant de la haute Égypte sont regardés comme des vaincus, par suite de cette croyance, et sont insultés par les habitants d'Abou-Girgé. Un châtiment est nécessaire, le village est passé au fil de l'épée.

Ce combat, livré le 21 avril, fut le dernier. Ces victoires répétées, les actes de sévérité commandés

par le salut de l'expédition, avaient abattu le fanatisme. Le grand Allah avait prononcé, le Sayd était conquis. Il était temps que cette contrée fût soumise. Le général Dugua qui commandait au Caire, en l'absence du général Bonaparte retenu devant Saint-Jean-d'Acre, luttait contre une insurrection générale de la basse Égypte, et appelait à son secours les forces disponibles de Desaix. Un imposteur qui se faisait passer pour l'ange El-Modhy, qui proclamaït l'annonce de sa venue par le Coran, avait soulevé tout le Delta, depuis Damiette et Belbéiss jusqu'aux portes d'Alexandrie. Courant nu sur les plages du Nil, il se déclarait invulnérable, faisait des miracles, promettait l'anéantissement des Français. De leur côté, les Anglais répandaient le bruit de l'arrivée prochaine de flottes formidables, et publiaient la destruction de l'armée de Syrie. Mourad-Bey abandonnant les oasis, traversait le désert, et descendait rapidement avec les débris de ses Mamelucks vers le Delta. La colonne du général Davoust fut alors détachée de l'armée du Sayd et fut dirigée sur le Caire.

Les événements avaient justifié la nécessité des mesures énergiques déployées, la sagesse du plan de stratégie tracé par le général Desaix et suivi par ses dignes lieutenants. Cette mémorable campagne nous ouvrit, suivant l'expression de l'illustre Four-

rier [1], le sanctuaire de l'Égypte, et nous introduisit dans les monuments merveilleux, qui ont vu naître et s'évanouir la grandeur de Tyr, de Carthage et d'Athènes. Bonaparte, qui éprouvait au pied du Mont-Carmel des obstacles insurmontables, enflammait l'imagination de ses soldats, en mettant à l'ordre du jour les grandes actions de l'armée du Sayd; il envoyait à son chef des lettres de félicitation, adressait, de Saint-Jean-d'Acre au Directoire, une dépêche qui contenait ces mots [2] : « Je vous enverrai du Caire une relation des victoires que le général Desaix a remportées dans la haute Égypte; il a déjà détruit plusieurs fois les gens arrivés d'Arabie et a dissipé presque entièrement les Mamelucks. »

Tous ces bulletins, datés du lac Mœris, des ruines de Thèbes ou des cataractes du Nil; l'annonce des grandes découvertes scientifiques, signalées sur la terre où fleurit la plus antique civilisation du monde, excitaient en Europe l'intérêt le plus vif; et la renommée du général Desaix s'éclairait de cette lumière poétique qui entoure les images des héros de l'Orient.

(1) *Moniteur*, an IX. Discours de Fourrier au Caire.
(2) *Moniteur*, an VIII, numéro 18.

CHAPITRE ONZIÈME.

GOUVERNEMENT DU SAYD.

Avril. — Octobre.

1799.

Expédition sur les côtes de la mer Rouge. — Alliance avec les Arabes. — Administration et gouvernement. — Commerce et agriculture. — Solitudes de la Thébaïde. — Antinoë. — Débarquement des Turcs près d'Alexandrie. — Victoire d'Aboukir. — Poursuite de Mourad-Bey.— Départ de Bonaparte pour la France — Système d'organisation militaire du général Desaix. — Corps de dromadaires. — Combat dans le désert. — Impressions de l'armée. — Kléber, général en chef. — Desaix rappelé au Caire.

Depuis la bataille de Byr-el-Bar, Desaix avait établi son quartier-général à Kéneh, et y méditait les vastes projets que révèle son rapport à Bonaparte. « Je m'occupai, dit-il, de notre expédition de Cosséir, je caressai les marchands de ce port et ceux de Djedda, qui vinrent me demander paix et protection. Je fis la paix avec les scheiks de ces contrées et avec celui d'Yambo, qui remplit à Cosséir les fonctions de consul pour son pays. Enfin, d'a-

près vos ordres, je donnai les miens au général Belliard, relativement à la construction d'un fort à Kéneh et à la prompte expédition sur Cosséir. Je donnai aussi à ce général le commandement de la province de Thèbes, dont je venais d'organiser l'administration. »

La politique succédait à la guerre. Le Sayd fut divisé en deux gouvernements ; le chef-lieu de l'un fut fixé à Syout, celui de l'autre à Kéneh. Desaix se réserva le premier et confia le second au général Belliard. Il déploya dans l'administration et dans les négociations diplomatiques autant de hauteur de vues et d'esprit de justice, qu'il avait montré de courage et d'habileté dans la conduite des affaires militaires. Un fort fut élevé à Kéneh, où aboutissent les lignes commerciales et stratégiques de la haute Égypte. Là se terminent les vallées suivies par les armées venues de l'Arabie au secours des Mamelucks; là s'arrêtent les caravanes de l'Éthiopie et de la mer Rouge. Héritière des cités de Cophtos et de Cous, la première si brillante sous les Ptolémées et sous les Césars, aux époques où elle s'enrichissait des tributs de la Grèce et de Rome, la seconde si célèbre au moyen âge, aux temps de la domination vénitienne, cette chétive bourgade de Kéneh était l'image de l'Égypte déchue. De ce lieu, distant de quatre journées de marche des côtes de la mer Rouge, le gé-

néral Desaix expédia des émissaires aux scheiks du port de Cosséir, aux schérifs de l'Arabie, et reçut leurs envoyés. Il fit valoir la puissance irrésistible des Français, l'étendue de leur empire établi depuis Alexandrie jusqu'à Syène, depuis le Caire jusqu'au centre de la chaîne du Liban. Rappelant les avanies et les exactions des Mamelucks, leurs dévastations récentes à Médine et à la Mecque, la décadence du commerce du golfe Arabique sous le règne des beys, les intérêts opposés des Anglais, il montrait les conquérants maîtres du Nil, disposés à ouvrir aux contrées arides de l'Arabie les greniers de l'Égypte, à donner les riz du Delta, les blés de la Thébaïde, en échange des chevaux et du café de l'Yémen. Les Français, disait-il, étaient venus non pour faire la guerre au Grand-Seigneur ou à Mahomet, mais pour affranchir les peuples et le commerce de l'Orient de la tyrannie des Mamelucks, du monopole des Anglais. Le temple de la Mecque n'était-il pas aussi pour les Chrétiens un lieu consacré par le souvenir d'Abraham? Il s'appuya sur les droits de la conquête, principe puissant chez les Musulmans, d'après cette parole du Prophète : « La terre appartient à Dieu, il en donne l'héritage à qui il lui plait (1). »

(1) *Vie de Mahomet*. Tradition de la Sonna. Réponse de Mahomet au prince d'Yémana.

L'habitude de reconnaître la volonté divine dans la loi du vainqueur, la protection accordée au culte de l'islamisme, les avantages commerciaux que promettait la paix avec des guerriers si redoutables dans les combats, des caresses et des présents distribués à propos, groupèrent bientôt autour de Desaix les tribus et les peuplades des deux rives de la mer Rouge. Des émirs traversèrent le golfe et les déserts, avec leurs femmes et leurs enfants, pour se mettre sous la protection du Sultan des Français, pour rendre hommage à la suprématie de la grande nation. Des scheiks arrivèrent à Kéneh à cheval, coiffés du turban vert, le manteau blanc jeté sur les épaules, et suivis d'une longue file de dromadaires montés par leurs serviteurs, sollicitant eux-mêmes l'occupation de Cosséir par les conquérants de l'Égypte. Une tribu guerrière, descendant des anciens Troglodytes, au teint noir, au profil européen, connue sous le nom de tribu des Ababdehs, habitait les vallées orientales des déserts, qui s'étendent entre le Nil et le golfe Arabique. Adonnée au soin de la conduite et de la défense des caravanes, elle envoya une députation qui se présenta, la lance à la main, le bouclier rond suspendu au bras gauche, devant le général Desaix, et lui offrit son concours et son alliance. C'étaient des auxiliaires utiles; des présents leur furent distribués. Un mois après la journée de

Byr-el-Bar, la domination des Français était déjà tellement assurée, que deux frégates anglaises firent voile jusqu'au fond de la mer Rouge, sans trouver une rade qui consentît à les recevoir.

Cette apparition hâta le départ de l'expédition projetée. La colonne française, passée en revue par Desaix, partit le 26 mai, sous les ordres du général Belliard et de l'adjudant-général Donzelot, appelée par les habitants eux-mêmes et conduite par les scheiks, venus au-devant d'elle jusqu'à Kéneh. « Je n'ai jamais vu, dit un témoin oculaire [1], de gens plus gais que les soldats montant sur leurs chameaux et se mettant en route pour quatre jours dans le désert ; la singularité de la monture et surtout l'Arabe qui suivait à pied excitaient leur hilarité. » Les Français traversèrent ainsi les défilés et les cols de la chaîne déserte et montueuse qui sépare le fleuve de la mer, trouvant les stations, les citernes, les caravansérails préparés pour leur passage, et atteignirent presque sans fatigue le port de Cosséir. « L'occupation de ce point important sous tous les rapports, écrivit le général Desaix à Bonaparte [2], a comblé tous mes vœux. » Grâce à ses soins, le drapeau de la France était salué par les

(1) *Moniteur*, an VIII, numéro 46.
(2) *Moniteur*, an VIII, supplément au numéro 97.

Arabes, depuis Suez jusqu'à Cosséir, sur les rivages d'une mer qui avait vu passer, au milieu de ses rescifs de coraux et de madrépores, les flottes de Salomon et de Sésostris.

Dans cet intervalle, les restes des Mamelucks, que conduisaient Hassan-Djeddaoni et Osman, étaient descendus de la Nubie, pour chercher vers Syène une trève à leurs souffrances. Mais un détachement, commandé par le capitaine Renaud, ayant fondu sur eux, avait achevé leur destruction. Couverts de blessures, les beys s'étaient traînés pour la troisième fois au-delà des cataractes, avec les derniers débris de leurs escadrons. Réfugié au fond des oasis, Mourad seul n'était pas dompté. Desaix songeait à le poursuivre au-delà des plaines sablonneuses; mais dans l'état de faiblesse où cet ennemi si fier était réduit, l'entreprise n'était pas urgente, et il donna tous ses soins à l'organisation intérieure du Sayd.

Conquise tour à tour par les Perses, les Grecs, les Romains et les Sarrazins, cette contrée était, ainsi que le Delta, énervée par vingt-cinq siècles d'esclavage. Délaissé par un gouvernement insouciant, livré à la rapacité des beys et des moultezims, feudataires de la Porte, pillé par les tribus du désert, le Fellah cultivateur, sans espoir et sans sécurité, était sans force et sans énergie. La fertilité d'un

pays est un écueil pour son indépendance, s'il n'a pas pour sauvegarde cet esprit de liberté et de patriotisme, que le droit de propriété seul inspire. Attaché à la glèbe dans la basse Égypte, à la merci des scheiks et des beys dans le Sayd, l'indigène, en résistant aux Français, avait combattu pour sa religion et non pour une patrie. Sous le gouvernement du général Desaix, les mosquées brillèrent d'une splendeur nouvelle, la justice fut rendue comme au temps d'Hamman, le grand scheik arabe. Le souvenir de cet homme, qui avait si longtemps défendu le Sayd contre les envahissements et les rapines des Mamelucks, qui avait succombé trente ans auparavant sous les coups d'Aly-Bey, était encore vénéré, et les vieillards retrouvaient son image dans la personne du sultan des Français. Desaix recueillit les restes du dernier descendant d'Hamman, que la fureur de Mourad venait de faire égorger, et leur éleva un tombeau.

La guerre avait jeté le trouble dans la perception des impôts. Les coutumes de l'Orient veulent que les contributions ne soient point payées à la première sommation ; le déshonneur est le partage de ceux qui se montrent trop empressés. C'est au sein des villages que les maîtres du pays doivent venir, les armes à la main, lever le miri, et les bourgades estiment leur importance au déploiement

de forces qu'elles nécessitent. L'armée fut donc dispersée par détachements. Desaix, qui avait ramené son quartier-général à Syout, se porta lui-même sur les points principaux, surveillant les opérations des Cophtes, seuls au fait du système financier du pays, mais enclins à la concussion. Il donnait la pelisse ou le cafetan aux scheiks des villages, que l'aspect de leurs cultures et l'état de leurs canaux recommandaient à son attention. Le système d'irrigation d'une contrée qui doit tout au Nil excitait surtout sa sollicitude. Par ses ordres, les fossés et les aqueducs furent creusés, les digues réparées et entretenues; des exemptions d'impôt, des encouragements de tous genres furent accordés dans ce but. Ce n'était plus l'Égypte des Pharaons et des Ptolémées. Sous le gouvernement insouciant des Turcs et des Mamelucks, les sables avaient envahi les lacs et les canaux creusés par les rois; le fleuve n'arrivait plus aux pieds des montagnes de la Libye; chaque jour marquait un progrès du désert. Dans les empires de l'Orient, où toute possession est précaire, nul ne songe, oppresseur ou opprimé, à fonder une entreprise d'utilité publique ou à relever des ruines. Les populations furent saisies d'étonnement, en voyant prescrire des travaux dont elles devaient recueillir le bénéfice, en voyant un impôt équitable et uniforme s'asseoir à la place de cette

foule de taxations arbitraires qui auparavant épuisaient leurs ressources, en voyant passer des colonnes armées qui ne se livraient à aucun acte de rapine. Le commerce avait repris la voie de Cosséïr, les caravanes, qui n'avaient jamais pu emprunter le territoire d'un bey ou d'un kyachef sans être mises à rançon, traversaient impunément les lignes des commandants français. Habitué à demeurer accroupi pendant des journées entières sur le seuil de sa cabane, et à laisser errer ses regards sur la plaine avec la résignation de l'esclave, le Fellah commençait à se dépouiller de son impassibilité et de son apathie, devant la gaieté et l'activité de nos soldats. L'aspect animé de nos camps, la variété des arts et des métiers dont ils étaient le théâtre, les chants et les rires qui retentissaient sous les tentes, augmentaient la surprise des Égyptiens. A l'origine, le peuple, croyant que la soif des trésors, supposés enfouis par les génies dans les catacombes et sous les monuments du pays, avait seule amené les infidèles, contemplait avec un sombre désespoir les recherches de nos savants; désabusé, il courut bientôt au-devant de ces investigations qui devenaient pour lui une source de profits. Le bien-être qui se développait avec la sécurité, la sagesse de l'administration militaire, la justice qui présidait à tous les actes, effacèrent peu à peu le sentiment de haine que la dominatiou

étrangère inspirait. Les mœurs s'adoucirent sous l'influence de la loi et de l'exemple du vainqueur, les villages renoncèrent eux-mêmes au droit de vengeance personnelle, à l'usage barbare du rachat du sang. Les habitants rassurés ne craignirent plus de déployer du faste et de remplacer par des vêtements somptueux les haillons, dont ils affectaient de se revêtir sous le sabre des Mamelucks.

Le nom de Desaix grandit dans le Sayd et dans l'Arabie. Le général maintint, conformément à la politique de Bonaparte, l'exemption des impôts en faveur des fondations pieuses, et envoya solennellement, suivant l'antique coutume, les revenus de la principauté de Melaoui au schérif de la Mecque, qui en retour invita les Musulmans à la soumission. Les tribus et les individus s'empressèrent de porter leurs différends devant son tribunal, qu'il tenait sous les palmiers, quoiqu'il eût conservé les cadis dans leurs fonctions, et la reconnaissance des populations lui décerna le beau nom de *Sultan le Juste*. Accoutumés à l'appareil déployé par les beys et les émirs, les Arabes se demandaient pourquoi ce guerrier si puissant ne faisait tenir ses étriers par aucun esclave, quand il montait à cheval, et ne marchait point précédé par le javelot, symbole du pouvoir. Le général Desaix ne négligeait pas cependant les précautions réclamées par la conquête. Le Sayd

payant une grande partie de ses impôts en nature, l'usage des dons étant consacré par les mœurs de l'Orient, des contributions d'armes furent exigées; les villages furent déclarés responsables et tenus de livrer aux Français les chevaux qui leur étaient nécessaires, et qui en Égypte ne sont qu'un objet de luxe ou un instrument de guerre. On se montrait plus sévère envers les bourgades dont la soumission avait été tardive; on provoquait la vente des mousquets, des massues, des haches d'armes, des cottes de maille des Mamelucks. Quelques tribus nomades de Bédouins conclurent des traités de paix; les autres furent contenues dans le désert par des colonnes mobiles.

Dans une vallée où chaque pas réveille un souvenir, où les rives du fleuve n'étaient jadis qu'une longue avenue de cités splendides, les tournées étaient pour le général l'occasion d'études continuelles. Il s'arrêta devant le portique, seul reste de la ville célèbre d'Antéopolis, retrouva, sous les fondations d'Achmyn, les traces de Chemnis, l'une des cités les plus anciennes du globe. Le Cophte y invoque encore la mémoire de Cham et celle de son fils Misraïm. Les Mahométans le conduisirent au tombeau du scheik El-Haridy, où dans le corps d'un serpent vit l'esprit d'un saint derviche, suivant les uns, celui du démon Asmodée, suivant les au-

tres, et les chrétiens d'Achmyn l'introduisirent dans l'enceinte murée des monastères. Desaix se plut à visiter les saintes solitudes de la Thébaïde orientale, les cavernes et les grottes sépulcrales de l'ancienne Égypte, dans lesquelles les premiers chrétiens cherchèrent un refuge contre les persécutions. Il gravit les cimes des rochers arides, du haut desquelles de pieux anachorètes, pleurant sur le sort d'un monde qui croulait de toutes parts, n'avaient eu d'autre consolation que celle de pouvoir laisser errer leurs regards sur cette merveilleuse vallée du Nil. Nulle contrée au monde n'offre en effet un champ plus vaste aux méditations des âmes contemplatives. Chaque grand peuple a laissé son empreinte sur ce sol. Au pied même de ces solitudes consacrées par l'ascétisme religieux, se déploient les ruines d'une magnifique cité romaine. Les immenses colonnades des rues impériales d'Antinoë, fruit d'un seul règne, s'y dessinent avec leurs arcs de triomphe, avec leurs amphithéâtres, leurs thermes et leurs hippodromes, et les Français, conduits par Desaix, ont attaché à leur tour une page immortelle à l'histoire de cette terre féconde. Le général, ayant ordonné des fouilles dans les ruines d'Antinoë, y avait découvert deux statues d'un travail admirable, l'une d'Antinoüs, l'autre d'Apollon, et les avait confiées à un Arabe qui devait les con-

duire au Caire. La première arriva seule à sa destination, l'ignorant Fellah ayant jeté celle d'Apollon dans le Nil, pour alléger sa charge (1).

L'expédition de Syrie avait eu lieu pendant la dernière période de la glorieuse campagne du Sayd. Moins heureux que Philippe-Auguste et Richard, Bonaparte avait échoué devant Saint-Jean-d'Acre, défendue par Achmet-Djezzar-Pacha et par le commodore anglais sir Sidney Smith, et tous ses rêves sur l'Orient s'étaient évanouis. « Cet homme, dit-il souvent, en parlant du commodore, m'a fait manquer ma destinée. » Le drapeau de la France n'avait pu flotter sur les tours de Jérusalem, dont la race juive s'était attendue à voir rétablir le royaume. Au lieu de marcher sur Constantinople, à la conquête de l'Asie, Bonaparte s'était vu contraint de retourner au Caire. Là, d'ailleurs, le rappelaient l'insurrection du Delta et l'approche de la flotte, qui appareillait dans l'île de Rhodes, et allait jeter une armée turque sur la plage d'Alexandrie. La campagne malheureuse de la Syrie avait affaibli l'armée française, et épuisé les finances du gouvernement. Dès son retour, Bonaparte prescrivit à Desaix d'acheter aux caravanes du Darfour et du Sennaar

(1) *Moniteur*, an VIII, numéro 24. Voir aussi *Tableau de l'Égypte*, par M. A. G... D.

deux à trois mille jeunes nègres, destinés à être incorporés dans les bataillons, et de lui faire parvenir les fonds disponibles. « Vous êtes fort riche, lui écrivit-il le 18 juin, soyez assez généreux pour nous envoyer cent cinquante mille francs. » Il termine par ces mots : « Croyez que rien n'égale l'estime que j'ai pour vous, si ce n'est l'amitié que je vous porte. »

Toute l'Égypte était dans l'attente du débarquement des Turcs. La renommée représentait les troupes du Grand-Seigneur comme innombrables, ses vaisseaux élevés comme des montagnes, et le peuple comptait sur la destruction des Français. Le général en chef fut prévenu par Desaix, que Mourad-Bey refoulé dans le désert, depuis la défaite et la mort de *l'ange* El-Modhy, avait de nouveau quitté les oasis et redescendait le Fayoum, pour se rapprocher du théâtre des événements. Ce prince des Mamelucks, arrivé jusque près de Gizeh, se retirait lentement devant Bonaparte, sorti lui-même du Caire pour le combattre, lorsque, le 15 juillet, un courrier, expédié par le commandant d'Alexandrie, vint annoncer l'apparition des Turcs sur la plage d'Aboukir. Le génie du héros d'Arcole et de Rivoli se réveille aussitôt. Du pied des Pyramides, il dicte les ordres de ralliement aux diverses divisions et aux garnisons disséminées dans la

basse Égypte; ordonne à Desaix d'attacher le général Friant, avec une colonne mobile, à la poursuite des Mamelucks de Mourad-Bey, de faire approvisionner les forts de Kéneh et de Cosséïr, de venir lui-même, pendant l'expédition contre les Turcs, surveiller la situation du Caire, de concert avec le général Dugua, et de lui envoyer la moitié de sa cavalerie [1]. Sans attendre la réunion complète de ses forces, Bonaparte se met en marche vers Alexandrie, avec les régiments qu'il rencontre sous sa main, appelle à lui la cavalerie de Murat et les corps distribués le long de sa route, et, le 25 juillet, atteint l'entrée de la presqu'île d'Aboukir, dans laquelle le séraskier s'était retranché. Les dispositions d'attaque sont prises sans désemparer, et en quelques heures l'armée entière des Turcs est anéantie, sous les yeux de l'escadre anglaise. Tout ce qui n'a point péri sur le champ de bataille ou dans les flots, est fait prisonnier de guerre; le séraskier, les tentes, les étendards, l'artillerie, tout tombe au pouvoir du vainqueur; des milliers de cadavres d'Osmanlis flottent à la surface de la mer, dans cette même rade couverte, un an auparavant, des débris de la flotte française. A l'issue de cette journée, Kléber dit à Bonaparte : « Général, vous

(1) *Correspondance de Bonaparte.*

êtes grand comme le monde, et il n'est pas assez grand pour vous [1]. »

La rapidité de cette marche, la promptitude du dénouement, la nécessité de contenir les Mamelucks, n'avaient pas permis au général Desaix d'arriver à temps, avec ses détachements dispersés, sous les murs du Caire, qui heureusement n'avait pas été menacé. Mourad, dans l'espoir d'obtenir quelque trève, et peut-être la souveraineté d'une province, venait de faire des propositions de paix par l'intermédiaire de son ancien vassal M'a-Allem-Yaqoub (47). Mais son adversaire ayant exigé, comme preuve de soumission, qu'il se retirât d'abord dans les oasis d'El-Louah, les ouvertures n'avaient pas eu de suite, et les hostilités continuèrent. Desaix reçut à Behneseh la dépêche écrite sur le champ de bataille d'Aboukir; voyant son secours inutile dans le Delta, il revint à Syout, centre de ses opérations. Bonaparte se plaignit [2], il est vrai, de ce que l'ordre de descendre pour surveiller le Caire, pendant l'expédition d'Aboukir, n'avait pas été exécuté ponctuellement. Desaix n'eut pas de peine à se justifier; il était d'ailleurs à peine de retour dans la haute Égypte, que ses prévisions furent confirmées par la nouvelle d'une

(1) *Voyage dans la haute et basse Égypte*, par Denon.
(2) *Correspondance de Bonaparte*. Lettre du 12 août 1799.

autre levée de boucliers de Mourad-Bey. Cet ennemi infatigable, informé que des forces anglaises croisaient sur les côtes de la mer Rouge, avait remonté précipitamment le désert et venait de déboucher vers Samanhout, pour seconder la tentative de ses alliés. Desaix lança immédiatement une colonne à sa poursuite, et peu de jours après, écrivit au général Dugua (1) : « Mourad a été surpris, le 25 thermidor (12 août), par le chef de brigade Morand, près Samanhout; il a perdu tout, depuis ses pantoufles jusqu'à son casque... Je ne sais ce qu'il est devenu; j'espère qu'il n'échappera pas à toutes les troupes qui le guettent de toutes parts; il faut bien qu'il finisse. » Deux frégates anglaises s'étaient en effet embossées, à cette époque, près des falaises de Cosséïr, et avaient jeté plus de six mille projectiles sur le fort. Mais après trois jours d'un bombardement inutile, après plusieurs essais de débarquement, repoussés par l'énergie de la garnison et de son intrépide défenseur, l'adjudant-général Donzelot, les ennemis furent contraints de remettre à la voile, et leur pavillon disparut.

Bonaparte avait passé quelques jours à Alexandrie, après la bataille d'Aboukir, afin de recueillir des nouvelles de la France. Une lettre de son frère

(1) *Moniteur*, an VIII, numéro 116.

Joseph, lettre qu'un Grec lui avait remise devant Saint-Jean-d'Acre, lui en avait déjà fait connaître la triste situation. Renseigné plus complètement sur l'état des affaires par ses rapports récents avec les Anglais, il revint au Caire, méditant déjà une pensée dont le résultat devait avoir d'immenses conséquences. Impénétrable à tous les regards, il paraissait ne songer qu'à l'Égypte. Il réunit une assemblée de notables, leur parla des grandes vues qu'il concevait pour l'avenir de leur pays, et leur fit part de son dessein d'élever une mosquée qui égalerait celle de Sainte-Sophie de Constantinople. L'anniversaire de la fête du prophète fut célébré avec une pompe inusitée, en présence du séraskier et de tous les prisonniers turcs. Il fit armer les côtes, s'occupa d'organisation civile et militaire, distribua des récompenses à son armée, envoya un magnifique sabre ciselé au général Desaix, à qui déjà il avait témoigné sa satisfaction par le don d'un poignard enrichi de diamants. L'envoi de ce sabre était accompagné de la lettre suivante :

Au quartier général du Caire, le 27 thermidor an VII.

BONAPARTE, *général en chef, au général Desaix.*

Je vous envoie, citoyen général, un sabre d'un très-beau travail, sur lequel j'ai fait graver : *Conquête de a haute Egypte*. Elle est due à vos bonnes dispositions et à

votre constance dans les fatigues. Recevez-le, je vous prie, comme preuve de mon estime et de la bonne amitié que je vous ai vouée.

Signé : BONAPARTE.

Deux commissions de l'Institut, présidées, l'une par Fourrier, l'autre par Costaz, se mirent en marche, d'après les ordres de Bonaparte, pour visiter, sous la protection du général Desaix, les monuments de la haute Égypte. Elles furent munies d'instructions tracées par le général en chef, qui ne devait pas tarder à les suivre, disait-il, et à venir lui-même prendre part à leurs travaux. Un empire semblait se fonder en Égypte. Chacun commençait à croire à sa durée et à s'abandonner à l'espérance d'un avenir de sécurité et de grandeur, lorsqu'un bruit d'abord vague, incertain, tour à tour affirmé et démenti, et enfin mis hors de doute, se propagea le long de la vallée du Nil : Bonaparte avait fait voile vers la France.

Cette nouvelle étrange, le mystère de ce départ si subit, frappèrent l'armée de stupeur. Son ignorance des affaires politiques, sa confiance aveugle dans l'homme qui l'avait entraînée si loin de la France, paralysèrent un instant sa raison. Officiers et soldats se crurent, au premier moment, trahis et abandonnés par celui à qui, depuis longtemps, ils avaient remis le soin de leurs destinées. Des sentiments de

colère, de regrets et de désespoir firent explosion sur tous les points. La réflexion calma enfin les douleurs et les emportements. On supputa ses forces et ses ressources : on se voyait maître de tout le cours du Nil; les Mamelucks, les Arabes, les Ottomans étaient terrassés; de grandes renommées militaires, Kléber, le vainqueur de Mont-Thabor, Desaix, le conquérant du Sayd, étaient toujours à la tête des troupes. Bonaparte lui-même ne s'était embarqué que pour chercher des secours. « L'armée aura bientôt de mes nouvelles, » disait sa dernière proclamation; « c'est en France, avait-il répété en partant, que je vais défendre l'Egypte, » et le découragement avait de nouveau fait place à l'espoir et à l'insouciance.

Bonaparte avait désigné, pour lui succéder, le général Kléber, remarquable par sa haute stature, par son intelligence et son intrépidité, mais naturellement brusque, fier, et d'un caractère inégal. Si l'armée avait eu un choix à faire, elle aurait peut-être plutôt porté ses suffrages sur le général modeste et simple, dont la gloire s'élevait au-dessus de celle de Kléber. Desaix avait attaché son nom à presque toutes les victoires de l'Égypte; livré à ses seules ressources, il avait arraché les provinces du Sayd à des ennemis sans cesse renaissants, au prix des fatigues et des souffrances les plus cruelles, pendant

que la Syrie échappait aux mains du général en chef et à celles de ses lieutenants. Mais l'homme qui renonçait à ses projets de révolution en Orient, afin d'en tenter une autre plus extraordinaire en Europe, avait besoin sur ce continent du concours et du dévoûment des cœurs d'élite qui s'étaient associés à sa destinée. Il avait hésité entre ses deux lieutenants, et s'était arrêté devant la pensée du mécontentement de Kléber et des dissentiments qui en seraient la conséquence. Assuré au contraire du désintéressement et de l'adhésion de Desaix, Bonaparte avait d'autres vues sur lui; il songeait à l'emmener en France, lorsqu'il apprit que la Méditerranée était libre, et que la croisière anglaise n'était plus en vue; mais retiré au fond de la haute Égypte, Desaix ne pouvait être prévenu à temps et ne connut les desseins de Bonaparte à son égard, que par la dépêche confidentielle qu'il en reçut, et par la lettre à Kléber écrite la veille du départ pour la France. Cette lettre contenait ces mots : « L'intention du gouvernement est que le général Desaix parte pour l'Europe dans le courant de novembre, à moins d'événements majeurs. » Napoléon a formulé les motifs de sa résolution, à Sainte-Hélène, dans les mémoires qu'il a dictés au général Bertrand. « Le général Desaix, dit-il, était l'officier le plus capable de commander l'armée d'Orient, mais il était plus utile en France.

Kléber tenait le second rang, Reynier le troisième. Napoléon pensa un moment à les emmener tous trois en France, en laissant le commandement au général Lanusse. » Dans un autre passage, on lit ces mots : « Desaix était l'officier le plus distingué de l'armée ; actif, éclairé, aimant la gloire pour elle-même, capable à la fois de combiner une opération et de la conduire dans les détails d'exécution. Il pouvait commander une armée comme une avant-garde. La nature lui avait assigné un rôle distingué, soit dans la guerre, soit dans l'état civil. Il eût su gouverner une province aussi bien que la conquérir et la défendre [1]. »

Depuis son retour à Syout, à la suite de la bataille d'Aboukir, Desaix avait repris ses plans d'organisation militaire, et s'occupait des moyens d'atteindre son insaisissable adversaire. Mourad-Bey habitait les déserts et les oasis, reparaissait après ses défaites comme Jugurtha, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et fatiguait toutes les colonnes envoyées à sa poursuite. Ce chef des Mamelucks avait accompagné son offre de soumission et sa demande d'un état indépendant de conditions inacceptables; sa fierté préférait la famine et les

(1) *Mémoires sur les campagnes d'Egypte et de Syrie*, dictés par Napoléon au général Bertrand, tome I, page 6; tome II, page 150.

souffrances d'une lutte inégale, à l'humiliation d'une investiture. Desaix résolut alors de créer, comme Bonaparte l'avait fait sur les routes de Suez et de la Syrie, des régiments de dromadaires, propres à lutter de vitesse dans les plaines de sable avec les chevaux de Mourad. Ces animaux, appelés avec raison les navires du désert, furent dressés au bruit de la mousqueterie, furent habitués à fléchir les genoux, à recevoir des soldats armés de fusils et de sabres, qui, à la portée de l'ennemi, devaient se laisser tomber rapidement de leurs montures, se former en carrés et marcher au feu. Un mémoire, dont il a dicté les dispositions, résume ses idées sur le recrutement de l'armée, sur les moyens de constituer la cavalerie. « Dans toutes les circonstances d'une conquête, dit-il, le conquérant ne doit rien oublier pour réparer ses pertes, augmenter ses forces et organiser son armée, selon que l'exigent le pays conquis et l'ennemi qu'il a à combattre. Celle d'Égypte, par sa position, mérite plus qu'aucune autre ces considérations. Réduite à elle-même, elle doit chercher dans ses propres ressources les moyens de s'augmenter, de s'armer et de s'organiser le mieux possible. Dans un pays d'une aussi vaste étendue que l'Égypte, où il n'y a que plaines et où les chaleurs sont excessives, les marches sont longues, fatigantes

et doivent occasionner une grande consommation d'hommes. Pour remédier à ces inconvénients, il faut éviter ces marches à l'infanterie qui, par sa nature, éprouve plus de fatigues, avoir beaucoup de dromadaires pour les colonnes mobiles et augmenter la cavalerie. » Son système de recrutement consistait à prendre des soldats parmi les jeunes esclaves. L'adoption des enfants abandonnés devait être proclamée au profit de l'armée; les caravanes recevraient du riz et des grains en échange de leurs nègres; l'enrôlement serait forcé pour les jeunes Mamelucks, pour les prisonniers de guerre, pour les fils des villages révoltés. Un mentor serait préposé à l'éducation française de chaque enfant de troupe, qui serait ensuite confié à des sous-officiers ou à des ouvriers maîtres, que des gratifications disposeraient à les instruire dans les armes ou dans les métiers. On promettrait des terres aux Grecs, aux Syriens, aux Barbaresques, à tous ceux qui voudraient se dévouer au service des conquérants. Desaix forme aussi une pépinière de mousses et de matelots, indique les modes d'enrôlement et de remonte propres à la cavalerie, décrit les armes qui leur conviennent, les exercices militaires empruntés à l'Orient, auxquels il veut les faire initier par des officiers instructeurs tirés des Mamelucks.

A l'époque où sa pensée se reportait avec tant de sollicitude sur l'armée, et cherchait les moyens de la maintenir grande et forte, il reçut les commissions des savants de l'Institut du Caire, et les conduisit lui-même au centre des antiquités égyptiennes. Nous le trouvons avec elles, le 2 septembre, dans la vallée des Tombeaux à Thèbes, dans ce dédale de catacombes et d'hypogées chargés de figures et d'hiéroglyphes, gravissant les escarpements et les gorges brûlantes des montagnes, dont la ceinture domine la vallée au couchant. « Vers le milieu du jour, disent MM. Jollois et Devilliers (1), quand le soleil a dardé pendant quelques heures ses rayons jusqu'au fond de la vallée, la chaleur s'y concentre et devient excessive; les vents qui pourraient la tempérer n'ont aucun accès dans cette enceinte; toutes les fonctions de la vie languissent et sont au moment de s'éteindre. Deux hommes qui faisaient partie de l'escorte du général Desaix, lorsqu'il visita les tombeaux des rois, le 2 septembre 1799, y moururent d'étouffement. » Les fatigues excessives, les dangers de ces explorations, n'empêchèrent pas le général de pénétrer avec sa suite dans les sépultures royales, dont les

(1) *Grand ouvrage d'Egypte.* Description des antiquités de Thèbes, par MM. Jollois et Devilliers, page 398.

sarcophages étaient brisés, et de sonder les profondeurs de cette immense nécropole taillée dans le roc. Là gisent, déchirées et dispersées par la soif de l'or, des myriades de momies; là le voyageur, entouré de peintures d'une admirable fraîcheur, foule au pied des amulettes, des talismans, des manuscrits sur papyrus, qui remontent aux Pharaons.

Ce fut aux ruines de Thèbes, que Desaix fut surpris par la dépêche expédiée d'Alexandrie. Bonaparte lui annonçait la résolution qu'il avait prise, le motif politique de son départ, l'espoir qu'il avait de le revoir lui-même en France, où son dévoûment et ses lumières lui seraient nécessaires, espoir qui lui avait fait donner la préférence à Kléber pour le commandement de l'armée d'Orient. Desaix, dont le cœur droit et la noble intelligence avaient horreur de l'anarchie, déplorait l'état de la France, minée par cette plaie honteuse. Il voyait l'homme qu'il avait toujours admiré, cingler vers l'Europe, afin de venger les humiliations de la patrie, afin d'asseoir peut-être un gouvernement ferme et puissant sur les ruines d'une administration usée et corrompue, et il applaudit à une détermination qu'il envisagea comme une inspiration du génie. Les éventualités que le départ de Bonaparte pouvait faire naître, le désir de frapper au plus

tôt un coup décisif sur Mourad-Bey, ne permirent pas au général Desaix de demeurer avec la commission des arts. Il se hâta de revenir à Syout, pour terminer les préparatifs de la campagne qu'il méditait contre son infatigable adversaire. Dès que la troupe de dromadaires fut organisée, dès qu'elle fut prête à être montée par l'infanterie, il partagea le corps d'expédition, renforcé avec de l'artillerie et de la cavalerie, en deux colonnes. Elles entrèrent le 1er octobre dans les déserts de la Barbarie, l'une sous sa direction personnelle, l'autre sous celle de l'adjudant-général Pierre Boyer. Cette dernière colonne fut assez heureuse pour atteindre Mourad, le 9 octobre, entre Sédiman et les oasis. Les mouvements nécessités par cette nouvelle manière de combattre s'opérèrent avec rapidité; les dromadaires convoités par l'ennemi furent rassemblés en un instant, et les bataillons formés en carré repoussèrent trois charges successives. Enfin abattus, démoralisés, les Mamelucks s'enfuirent, poursuivis par l'infanterie remontée sur ses chameaux. Mourad, déconcerté, ne sachant plus en quel lieu chercher un refuge, passa le Nil, courut vers Suez, revint sur ses pas, rentra dans le Sayd, s'épuisant en vains efforts pour soulever les populations. Ses défaites continuelles lui avaient fait perdre tout prestige à leurs yeux.

La haute Égypte, entièrement pacifiée, n'exigea plus que quelques colonnes d'observation. Les Mamelucks n'y comptèrent plus que de rares partisans, et leurs escadrons, tant de fois décimés, errèrent en désordre à travers les plaines arides des déserts de la Libye. La rentrée des impôts s'opérait avec facilité; les Cophtes, les Barbarins de la Nubie, les nègres du Darfour accouraient de l'intérieur du Soudan, et venaient s'enrôler parmi les Français. Le fanatisme s'éteignait, le Fellah voyait le Coran respecté par le vainqueur, jouissait des bienfaits d'une justice et d'une administration inconnues en Orient, et les ulémas bénissaient, dans leurs mosquées, le nom de l'homme juste et puissant qui veillait sur les enfants du Prophète. La tradition ne mentionnait aucune ère d'équité et de sécurité semblable dans l'histoire du Sayd. Sans cesse humiliés par les beys, les scheiks n'avaient jamais été entourés d'autant d'égards; ils étaient souvent convoqués sous la tente du général Desaix et réunis en divan, non avec l'appréhension d'une contribution nouvelle, mais afin de délibérer eux-mêmes sur les mesures les plus utiles au pays.

Telle était la situation des affaires, au mois d'octobre, lorsque Kléber appela près de lui l'illustre général, dont la présence n'était plus indispensable dans la haute Égypte, et qu'il désirait associer à ses

vues et aux périls des circonstances difficiles produites par le départ de Bonaparte. « J'ai donné l'ordre au général Desaix, écrit Kléber au Directoire [1], de se rendre au Caire, pour prendre le commandement d'une division destinée à agir contre le grand-vizir qui s'achemine vers la Syrie. » Desaix reçut l'avis de son rappel dans les déserts de la Barbarie, où il surveillait les mouvements de Mourad-Bey. Il était alors accompagné de l'ingénieur Girard, membre de l'Institut du Caire, et auteur d'un beau mémoire statistique sur le Sayd. Le général fournit un grand nombre de données utiles à la rédaction de ce mémoire, par les connaissances qu'il possédait sur l'agriculture, l'industrie et le commerce de cette contrée. Tous deux revinrent à Minieh, et s'embarquèrent sur le Nil pour retourner au Caire.

La haute Égypte ne présente plus désormais aucun événement digne d'intérêt; elle sembla retomber dans l'oubli après le départ de celui qui l'en avait arrachée, pour y rester plongée jusqu'au règne de cet autre grand homme, qui devait s'appeler Mehemet-Ali. L'Europe la connaissait à peine avant cette expédition; un voile mystérieux enveloppait ses monuments et son histoire. Il apparte-

(1) *Moniteur,* an VIII, numéro 115. Caire, 25 brumaire.

nait à Desaix de déchirer ce voile, de ramener au jour les trésors enfouis dans cette terre merveilleuse. Il s'était montré à la fois conquérant habile, savant éclairé. Tous rendaient hommage à sa gloire et à son génie, qu'il semblait ignorer; il prenait au contraire à tâche, dans ses correspondances, de diminuer le mérite de ses opérations militaires, et ne parlait guère de ses travaux scientifiques. Le général Dumas lui ayant demandé un aperçu des opérations de la campagne du Sayd, reçut cette réponse [1] :

« Je ne suis pas surpris que vous n'ayez pas tout ce qu'il vous faut, pour comprendre notre pénible campagne de la haute Égypte. Les opérations du Delta et de la Syrie étaient dans l'ordre ordinaire; dans l'autre partie, elles ne ressemblaient à rien de ce qui est connu. Ce n'était pas une guerre, c'était une chasse difficile, consistant à forcer avec la seule infanterie une cavalerie intrépide, ne combattant jamais qu'à sa fantaisie, ne pouvant qu'être surprise, mais jamais forcée de combattre. Recrutée à tout instant par ses nombreux partisans et par quelques-unes des tribus arabes, que déterminaient l'appât du butin et la facilité d'échapper au danger,

(1) *Précis des événements militaires*, par le général Matthieu Dumas, tome IV. Pièces justificatives. Desaix au général Dumas. Toulon, le 26 mai 1800.

cachée dans d'immenses déserts, où des fontaines et quelques pâturages lui permettaient de subsister à couvert de l'ennemi, il était presque impossible d'obtenir des succès décisifs. Ce n'est que par des marches continuelles, une grande activité, ce n'est qu'en créant des compagnies de dromadaires, que nous avons pu parvenir à détruire un ennemi toujours étonnant par sa constance. Souvent surpris, battu et rejeté hors du territoire de l'Égypte, l'horrible faim le ramenait aussitôt, trente ou quarante lieues au-dessous du point où on l'attendait. Jamais une poursuite n'a été moindre de cinq cents lieues, et nous en avons fait plus d'une. Cent fois, pendant la nuit, nous avons surpris Mourad-Bey et lui avons enlevé armes, chevaux et équipages; chaque fois, perdu dans l'immensité du désert, il s'est réorganisé; il avait encore cent cavaliers des quatre mille Mamelucks qui composaient sa troupe particulière à la bataille de Samhoud. Le récit de notre campagne ne serait que celui de notre excessive patience, de nos souffrances, mais non de nos combinaisons. »

La postérité, plus juste envers le grand capitaine, fera la part du sentiment de modestie qui a cherché à atténuer les belles conceptions de la campagne du Sayd.

Une phase nouvelle commence dans la vie du

général Desaix, après son retour au Caire; cette phase se rattache aux négociations relatives à la première capitulation des Français en Égypte.



CHAPITRE DOUZIÈME.



NÉGOCIATIONS D'EL-ARISH.

16 Octobre 1799. — 3 Mars 1800.

Esprit de l'armée d'Égypte après le départ de Bonaparte. — Le général Kléber. — Etat de la France. — Premières ouvertures de paix auprès du grand visir. — Le commodore SidneyS-mith. — Desaix et Poussielgue nommés plénipotentiaires pour traiter de l'évacuation. — Commencement des négociations à bord du vaisseau anglais *le Tigre*. — Prise du fort d'El-Arish par les Turcs. — Les plénipotentiaires au camp turc. — Difficultés des négociations. — Conseil de guerre unanime pour l'évacuation. — Ordre formel de Kléber de traiter. — Signature de la convention d'El-Arish. — Départ du général Desaix pour la France.

A son arrivée au Caire, le 16 octobre 1799, le général Desaix trouva tout changé autour de lui, et fut assailli par des impressions inattendues. Esclave de son devoir, il n'avait songé qu'à combattre, à administrer et à s'instruire. Il avait perdu de vue l'Europe et la politique au milieu des monuments de l'ancienne Égypte; entraîné par

le charme des souvenirs qui s'attachent à cette région célèbre, il avait couru avec enthousiasme jusqu'aux pieds des rochers de l'Éthiopie. Éloigné depuis longtemps, il ne partageait point les sentiments de rivalité et de mésintelligence qui existaient entre les militaires du Rhin et ceux d'Italie; il était demeuré étranger aux manifestations d'opposition qui s'étaient fait jour dans une partie de l'armée, surtout au sein de l'état-major, contre Bonaparte et contre la folie d'une expédition aventureuse. La patrie, ce nom que les peuples libres prononcent avec tant d'amour, cette image si chère aux Français, qui amortit dans leurs cœurs toute sympathie pour les colonisations lointaines, tourmentait les imaginations. Le fantôme de l'exil se dressait sur les rives du Nil, avec ses douleurs et ses regrets, depuis que l'armée s'était vue délaissée par l'homme qu'elle avait rendu l'arbitre de son sort, depuis que Kléber, son successeur, cédant à une faiblesse puérile, indigne de son noble caractère, parlait et agissait hautement en faveur de l'abandon de l'Égypte. Frondeur, indocile, ce dernier ne savait point obéir; il redoutait les soucis du commandement en chef, avait un penchant naturel à la critique et à l'indolence, et haïssait également le repos et la fatigue. Mais qu'il arrivât un jour où l'honneur du drapeau et le salut de l'armée fussent en péril, et

Kléber se redressait de toute la hauteur de sa stature, son regard s'animait de feu, il retrouvait les inspirations de son génie et de son patriotisme, il redevenait, aux yeux des Arabes, le guerrier qu'ils nommaient le Sultan-le-Lion. Désigné par Desaix au général Bonaparte, dans le temps que celui-ci formait les cadres de son expédition, Kléber avait accepté avec empressement une proposition qui l'arrachait aux ennuis de l'inaction, dans laquelle il végétait à Passy, depuis le 18 fructidor. Regrettant aujourd'hui l'Europe et les bords du Rhin, il déclarait insensée toute pensée de conservation de l'Égypte.

La situation de la France était d'ailleurs bien propre à aggraver les syptômes de ce mal moral qu'engendrait cette terre étrangère, et à développer les aspirations de retour vers la patrie. En voguant vers l'Orient, on avait laissé la République grande et forte, n'ayant des Alpes au Texel d'autres limites que celles du Rhin. Sa puissance et son protectorat dominaient alors l'Espagne, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie et l'archipel de la Grèce; l'Autriche avait subi sa loi à Campo-Formio, et les partis semblaient avoir abdiqué devant la gloire de nos armées. Toutes les nouvelles, au contraire, que les bâtiments du commerce apportaient à Alexandrie et à Damiette, toutes celles que la croisière anglaise se

plaisait à laisser passer, s'accordaient maintenant pour montrer toute cette grandeur compromise, et représentaient l'état de la France sous les plus sombres couleurs. Une coalition plus formidable que celle de 1792 s'était reformée sous les auspices de l'Angleterre; s'étendant des Dardanelles au-delà des rochers de Gibraltar, elle embrassait la Porte, la Russie, l'Autriche, Naples, le Portugal, et jusqu'à l'empire du Maroc. Nos armes avaient été humiliées dès le début de la campagne. A Stokach, l'archiduc Charles avait rejeté Jourdan hors des lignes du Danube; Souwarow, à la tête des Austro-Russes, avait fait éprouver à nos étendards les désastres de Cassano et de la Trebbia. L'Italie était perdue, Joubert avait été tué à Novi; Masséna seul se maintenait au milieu des glaces, sur les cîmes de l'Helvétie. Le temps n'était plus, où les princes de l'empire germanique accouraient au congrès de Rastadt, pour solliciter l'appui de notre puissante influence. Les plénipotentiaires français avaient été traîtreusement assassinés, aux portes mêmes de cette ville, par des cavaliers revêtus de l'uniforme autrichien; et ce meurtre, inouï dans les fastes du droit des gens, était demeuré impuni.

A l'intérieur, se manifestaient tous les symptômes d'une désorganisation sociale. Royalistes, patriotes, constitutionnels, se disputaient le pouvoir au sein

du corps législatif; les partis déchaînés contre le Directoire en avaient brisé violemment la majorité au 30 prairial. Le déficit était dans le trésor, la corruption dans les mœurs, le brigandage sur les voies publiques, et l'hydre du jacobinisme agitait ses têtes sanglantes dans la presse et dans les sociétés populaires. Un emprunt forcé progressif de cent millions avait tué la confiance; les riches étaient taxés par des jurys et des commissions arbitraires, et la loi des otages, exhumée des plus mauvais jours de la Terreur, frappait dans leur fortune et leur liberté les parents et les alliés, à tous les degrés, des nobles, des émigrés, de tous les citoyens poursuivis comme suspects. Jourdan avait proposé de déclarer la patrie en danger. Une dictature militaire pouvait seule sauver la France. Les regards se tournaient instinctivement vers l'Égypte, où combattait sans avenir l'élite de nos armées, où s'illustrait sans profit pour le pays le plus grand de ses généraux, le conquérant de l'Italie, le pacificateur de l'Europe, le héros d'Arcole et des Pyramides.

Bonaparte, instruit d'une partie de ces événements pendant son expédition en Syrie, ne les connaissait toutefois que par des récits vagues et incomplets. Mais lorsqu'après la victoire d'Aboukir, il eut envoyé un de ses officiers à bord de la flotte anglo-turque, sous le prétexte d'un échange de prison-

niers, afin d'obtenir des informations plus précises et plus récentes, lorsque le commodore sir Sidney-Smith, par un calcul de tactique habile, eut fait passer à Alexandrie les journaux et les documents, qui attestaient une confusion et une anarchie sans cesse croissantes au sein de la République, Bonaparte, pressentant sa destinée, avait arrêté aussitôt sa détermination. Il savait que le Directoire, en butte aux attaques de tous les partis, cherchait une épée, désirait son retour. L'amiral Bruix avait même reçu l'ordre de réunir, dans la Méditerranée, ses bâtiments à ceux de l'Espagne, de naviguer vers l'Égypte après cette jonction, et de ramener l'armée d'Orient et son général. Espérant suspendre la marche du grand vizir, qui rassemblait une armée sous les murs de Damas, et arriver peut-être à une capitulation avantageuse, à une alliance utile à ses desseins, Bonaparte avait tenté la voie des négociations auprès de ce dernier, et lui avait adressé, le 18 août, une dépêche, dans laquelle il montrait la France la plus fidèle alliée de la Porte depuis trois siècles. Il s'attachait à prouver combien était impolitique le traité de Constantinople, du 5 janvier 1799, qui livrait la mer Noire aux Moscovites, les Dardanelles aux vaisseaux de la Grande-Bretagne, et offrait de restituer l'Égypte au Grand-Seigneur, son maître légitime, si, mieux éclairée sur ses intérêts réels, la

Porte voulait renoncer à l'alliance de l'Angleterre et de la Russie, et revenir à celle de la France. Mais le terme d'une pareille solution était trop éloigné et soumis à trop d'éventualités, pour l'impatience de celui qui savait qu'il n'est souvent qu'une heure opportune dans la vie d'un homme. Les événements se succédaient en Europe, l'anxiété croissait avec la distance, avec l'ignorance des faits. Bonaparte s'était donc hâté de mettre à la voile, sans attendre le résultat de sa négociation avec le grand vizir, imposant à Kléber le fardeau du commandement d'une expédition, dont il ne pouvait lui laisser prévoir l'issue.

Dès les premiers jours de son installation, le général Kléber donna un libre cours à ses regrets, aux saillies de son esprit critique. La conduite de Bonaparte lui semblait inexplicable; le pouvoir suprême remis entre ses mains lui était importun, quoiqu'il se plût à en déployer l'appareil aux yeux des populations, et les malheurs de la France qu'il ne pouvait secourir aigrissaient son âme. Tous les mécontents s'étaient empressés de se grouper autour de lui, d'applaudir à ses paroles, d'exalter ses actes, d'encourager ses tendances. Pourquoi, disaient-ils, s'obstiner à demeurer en Égypte, lorsque le général qui les y avait conduits était retourné en Europe? Cette conquête, suivant eux, devenait sans avenir depuis la mort de Tippoo-Saïb, depuis la chute du

royaume de Mysore. Il fallait lutter sur la plage d'Alexandrie contre les escadres anglaises, et, sur les frontières de la Syrie, contre l'immense armée des Turcs. Les janissaires vaincus à Aboukir n'avaient été qu'une avant-garde. Une coalition formidable accablait la France privée de ses défenseurs. Tel était le langage qui retentissait tous les jours au Caire. Sous l'empire de ces inspirations d'une passion aveugle, Kléber, s'exagérant les dangers de sa situation, ajoutait foi à tous les rapports que des esprits inquiets semaient autour de lui, sentait germer dans son cœur une aversion profonde pour cette terre d'exil, dénonçait le salut de l'armée comme compromis, l'Egypte comme dépouillée de ses ressources. Dans une lettre qu'il adresse au Directoire, le 26 septembre, il accuse l'ambition de Bonaparte, représente les troupes aux prises avec le dénûment et les maladies, les magasins dépourvus de munitions et d'approvisionnements, les finances dilapidées, le commerce presque nul, les indigènes prêts à se révolter, les phalanges ottomanes avançant en masse vers le Nil. Il rappelle ensuite les négociations entamées avec le grand vizir par son prédécesseur, et ajoute : « Dans cet état de choses, que puis-je et que dois-je faire, sinon de continuer ces négociations, quand elles ne donneraient d'autre résultat que de gagner du temps? »

Ces impressions de découragement étaient loin d'être partagées par toute l'armée. Des opinions contraires, énoncées avec fermeté, avaient été émises autour du général en chef, et Desaix avait protesté, du fond du Sayd, contre la pensée de l'évacuation de l'Égypte. Son retour au Caire le rendit témoin des déplorables dissensions de l'état-major. Il entendit de part et d'autre invoquer son avis, son concours; il se vit associé à des démarches, à des résolutions qui lui répugnaient, et dans lesquelles le général en chef pesait de tout le poids de son autorité. L'esprit frondeur de Kléber, son caractère impressionnable et expansif, sa franchise irréfléchie, défauts fâcheux chez l'homme qui commande, furent la source de difficultés qui grossirent chaque jour. Si, à l'origine, il avait provoqué, encouragé les tendances et les discours des mécontents, il n'avait pas tardé à être dominé lui-même par les influences qu'il avait créées, à ne plus pouvoir se soustraire aux obsessions qui l'assiégeaient. Sentant néanmoins qu'il s'engageait dans une voie dangereuse, qu'il aggravait sa responsabilité, il voulut en faire partager le fardeau. Cette pensée dicta l'ordre de rappel du général Desaix, dont le nom faisait autorité.

Un homme fatal à la France, depuis la guerre de la révolution, allait encore exercer une action fu-

neste, et s'emparer du rôle principal dans les futures négociations. C'était le commodore anglais sir Sidney-Smith, qui, à la fin de 1793, lors de la reprise de Toulon par les troupes de la Convention, avait allumé l'incendie dans l'arsenal et dans la rade. Plus tard, il pénétra, la torche à la main, au milieu de nos ports de l'Océan ; fait prisonnier, il sut s'évader avec audace des tours du Temple, devint à Constantinople l'âme du traité d'alliance entre la Porte, la Russie et la Grande-Bretagne, détruisit à Caïffa la flottille chargée de l'artillerie et des munitions destinées au siége de Saint-Jean-d'Acre, fit échouer tous les efforts de Bonaparte devant cette place, et « lui fit manquer sa destinée. » Simple commandant d'une croisière d'observation, sans autre mission de son gouvernement, il concevait aujourd'hui l'espérance d'arracher lui seul l'Égypte, par la ruse, par une diplomatie habile, à ses conquérants inexpérimentés, et de faire passer, s'il était possible, les clefs d'Alexandrie dans les mains de l'Angleterre. Quand après la bataille de la presqu'île d'Aboukir, le vainqueur eut fait proposer un échange de prisonniers à l'amiral ottoman, Sidney-Smith s'empressa de s'entremettre, d'aller au devant des vœux du général français, de lui faire parvenir les journaux d'Europe, but secret d'une démarche dont il avait deviné le motif. Mais ses avances étaient

demeurées sans résultat. Informé de l'envoi des dépêches adressées au grand vizir, l'une par Bonaparte, le 18 août, l'autre par Kléber, le 17 septembre, et des propositions d'évacuation qui y sont exprimées, il entrevoit immédiatement le parti qu'il peut tirer de ces ouvertures, court à Nazareth au camp des Turcs, dicte la réponse du ministre du Grand-Seigneur, et se pose comme médiateur entre les parties belligérantes. Se hâtant aussitôt de revenir devant Damiette, sur le vaisseau le *Tigre*, qui porte son pavillon, il prend l'initiative vis-à-vis du général Kléber, et lui adresse, le 26 octobre (1), une dépêche d'une habileté profonde. Il s'y donne le titre de ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Britannique près la Porte-Ottomane, commandant son escadre dans les mers du Levant, et invoque les traités basés sur l'intégrité de l'empire turc. Ces traités, dit-il, établissant la Grande-Bretagne puissance principale et non puissance auxiliaire, lui font une loi d'intervenir dans la question au nom de son pays. Les Anglais sont les maîtres des deux mers, entre lesquelles l'armée française demeurera reléguée, si le cabinet de Londres, qui ne peut rester en dehors de ces négociations, ne donne pas

(1) *Moniteur*, an IX, supplément au numéro 125. Observations sur la convention d'El-Arish.

son adhésion. Sidney-Smith montre enfin l'évacuation de l'Égypte comme une condition préliminaire de la paix générale en Europe, et fait appel aux sentiments d'humanité, d'honneur et de franchise de son adversaire.

Cette lettre prévient les désirs de Kléber, qui ne s'apercevant pas du piége tendu à sa bonne foi, s'empresse de transmettre, par l'adjudant-général Morand, une réponse favorable en tous points aux désirs des Anglais. Cette réponse est toutefois conçue en termes nobles et dignes: « L'armée française, dit-il, le 30 octobre [1], et chacun des individus qui la composent ne peuvent écouter que des propositions compatibles avec la gloire et l'honneur. On est bien partout où l'on sert son pays. Eh! certes, l'Égypte, le pays le plus fertile de la terre, n'est pas plus un exil que les mers orageuses que vous êtes contraint d'habiter. » Il termine par cette communication: « J'ai écrit au grand vizir d'envoyer deux personnes de marque dans un lieu qu'il indiquera; de mon côté, j'enverrai le général de division Desaix et l'administrateur général des finances Poussielgue. Si vous désirez que ces conférences se tiennent à bord de votre vaisseau, j'y consentirai volontiers. » Il rend compte lui-même

(1) *Moniteur*, an IX, supplément au numéro 125.

en ces termes au Directoire [1], des sentiments qui lui ont fait adopter cette voie : « Le commodore Sidney m'écrivit quelques jours avant le débarquement de Damiette, et comme je connaissais son influence sur le vizir, j'ai cru devoir non seulement lui répondre, mais même lui proposer pour lieu des conférences le vaisseau qu'il montait. Je répugnais également à recevoir en Égypte des plénipotentiaires anglais ou turcs, ou à envoyer les miens au camp de ces derniers. Ma proposition fut acceptée, et dès lors les négociations prirent une marche plus déterminée. »

Le général Desaix n'avait consenti qu'avec une extrême répugnance et après de longs pourparlers avec le général en chef, à se charger de la mission que celui-ci avait tant à cœur de lui conférer. Du jour où en Orient on discutait l'abandon de la conquête, il n'y voyait plus de gloire à acquérir ; il voulut retourner en Europe, ainsi qu'il y était autorisé par les dernières instructions de Bonaparte, et ne put obtenir l'agrément de Kléber. Tout semblait d'ailleurs devoir le décider : les nouvelles de la France devenaient de plus en plus tristes. On ignorait la destinée de Bonaparte, on le disait même tombé entre les mains des Anglais. Le désir de trai-

(1) *Moniteur*, an VIII, numéro 202. Rapport du 10 pluviôse an VIII.

ter ne put plus être combattu, quand on sut qu'au lieu de voguer vers l'Égypte après sa jonction avec la flotte espagnole, l'amiral Bruix avait franchi le détroit de Gibraltar et naviguait sur l'Océan. Dès ce moment, partisans et adversaires de l'évacuation sollicitèrent le général Desaix, comme étant l'homme le plus capable d'obtenir des conditions honorables, ou de suivre les inspirations que dicteraient les circonstances. On apprit au Caire, sur ces entrefaites, que cinquante bâtiments turcs convoyés par le commodore lui-même avaient paru devant Damiette, et qu'un corps nombreux de janissaires se disposait à tenter un débarquement. Le général Desaix fut aussitôt dirigé sur ce point avec quelques bataillons. Son secours fut rendu inutile par l'audace et l'intrépidité du général Verdier, qui, à Lesbeh, sans attendre les renforts, s'était élancé sur l'ennemi à la tête d'un millier d'hommes, et avait détruit toute cette milice en quelques heures. La flotte turque se hâta de gagner le large après cet échec, et Sidney-Smith la reconduisit vers la rade de Jaffa. Il y rencontra l'adjudant-général Morand, et reçut avec toutes les démonstrations de la confiance l'envoyé français, porteur d'une dépêche si favorable à ses desseins. Cette dépêche lui réservait le premier rôle, mettait le lieu des conférences et un illustre négociateur, le conquérant du Sayd, à bord de son bâtiment. Le

commodore alla au camp du vizir pour le faire adhérer à ces propositions, après avoir informé le général Kléber qu'il croiserait sous peu dans les parages d'Alexandrie à Damiette, afin de recevoir ses plénipotentiaires. « La réputation du général Desaix, dit sa réponse datée de Jaffa [1], m'est un garant que les conférences seront basées sur les qualités qui le distinguent. »

Pendant ce temps, Desaix visitait les côtes de la Méditerranée près de Damiette, indiquait les travaux de défense les plus utiles, adressait à Kléber ses aperçus sur les négociations entamées. « Je présume, dit-il [2], que je n'ai pas besoin de porter Smith à la paix, comme vous le désiriez: il n'a qu'un but, qu'un désir, qu'une volonté, c'est de négocier avec nous, pour nous prouver qu'il faut que nous nous en allions bien vite. La gloire qui lui en reviendrait dans son pays, chez les Russes et chez les Turcs, lui fait tourner la tête. Il paraît qu'il a peur de la voir échapper, car il a l'air inquiet. Les revers que ses soldats éprouvent, c'est-à-dire les Osmanlis, paraissent le faire peu aimer d'eux. Je crois qu'encore quelques revers, les bonnes gens

(1) *Moniteur*, an IX, numéro 125. Sidney-Smith à Kléber, au camp du vizir, à Jaffa, le 8 novembre 1799.

(2) *Mémoires du maréchal Berthier*. Desaix à Kléber. Damiette, le 9 novembre 1799.

s'accommoderont. Battez le grand vizir, et ils feront alors tout ce que vous voudrez. La bonne politique ne leur entrera dans la tête que par bien des corrections; encore une bonne, et tout ira, je le présume. Smith tremblait de n'avoir pas de vos nouvelles, il frappait du pied, il s'écriait: Le général Kléber devrait me répondre; ce que je lui ai dit est honnête; je le croyais plus raisonnable que le général Bonaparte. Ainsi, d'après tout cela, vous voyez, mon général, qu'il veut négocier; mais tout ce qu'il veut, c'est de vous faire partir d'ici le plus tôt possible. Quand un ennemi demande instamment quelque chose, c'est que cela lui fait bien du mal, et il ne faut pas, je pense, le lui accorder légèrement. » Le général Desaix avait démêlé dès les premiers pas, avant même d'avoir eu une entrevue avec le commodore, le but et la politique des Anglais; mais ses avis judicieux n'éclairèrent pas la religion de Kléber aveuglé. Il terminait sa lettre en disant que dans l'incertitude de savoir ce qu'il devait faire, il irait visiter le lac Menzaleh et les côtes vers le lac Bourlos. Il parcourut en effet ces parages célèbres, théâtre des hauts faits de Roger de Sicile, de Saladin et de Louis IX, se rendit sur l'emplacement d'où le saint roi se jeta tout armé dans les flots pour marcher à l'assaut de Damiette, s'arrêta dans la plaine de Mansourah où succomba tant de valeur,

sur la plage de Péluse, tombeau de Pompée, et cotoya le lac Menzaleh, jadis parsemé de cités nombreuses. Ces cités florissaient dans le temps que la sagesse des gouvernements opposait des digues aux envahissements des sables et des eaux. Mais, depuis bien des siècles, on n'apercevait plus sur leurs ruines qu'une population sauvage de pêcheurs arabes, poussant des cris barbares à l'approche de l'étranger, ou sonnant l'alarme dans la trompe du coquillage qui donne la pourpre.

La disparition de la flotte turque après la défaite de Lesbeh, l'inutilité d'un campement sur le rivage de la Méditerranée, décidèrent le général Desaix à retourner au Caire, dont la situation était demeurée la même. Peu de temps après, l'adjudant-général Morand revint de Jaffa, portant la réponse du grand vizir et des dépêches du commodore, toutes favorables à la poursuite des négociations; elles déterminèrent le départ définitif des plénipotentiaires pour Damiette. Le général Desaix emmena son aide de camp Savary. Un secrétaire, M. Peyruse, accompagna le citoyen Poussielgue, jadis attaché à la diplomatie, nommé depuis intendant général des finances en Égypte par Bonaparte, qui avait reconnu en lui une grande aptitude aux affaires et l'avait recommandé à Kléber. Blessé de n'avoir pas été initié au secret du départ de Bonaparte, Poussielgue

s'était fait un des détracteurs de l'expédition; il n'avait pas été étranger à la rédaction de la dépêche du 26 septembre, qui dénonçait au Directoire la politique et l'administration de ce général, et avait contribué à entretenir dans l'esprit du nouveau commandant en chef ses pensées de retour en Europe. L'adjonction de ce collègue rendit la situation de Desaix plus délicate et plus difficile. Les plénipotentiaires atteignirent Damiette le 11 décembre. Aucun bâtiment n'était en vue; le vaisseau anglais s'était éloigné après une courte apparition. Dix jours s'écoulèrent dans l'attente et l'incertitude. Le *Tigre* fut enfin signalé, et, le 21, les plénipotentiaires reçurent une réponse du commodore qui justifia son retard par l'état de la mer, soit que ce motif fût véritable, soit qu'il eût voulu donner à l'armée ottomane le temps de se concentrer, de s'emparer, avant l'ouverture des négociations, des places d'El-Arish et de Katieh, clefs de l'Égypte du côté de la Syrie. Il déclara en même temps qu'afin d'empêcher l'effusion du sang, il avait suggéré au vizir la proposition d'une trêve par terre, et demanda la remise provisoire de ces deux forts entre les mains des Turcs (1). Savary et Peyruse, montés à bord du

(1) *Moniteur*, an IX, numéro 125. Lettre de Sidney-Smith, du 21 décembre 1799.

Tigre pour arrêter le jour et l'heure de l'embarquement, furent comblés de prévenances; tout marchait au gré de Sidney-Smith. L'aide de camp revint faire part à son général du résultat de sa mission. Son rapport, la supériorité que les Anglais prenaient dans ces négociations, confirmèrent les inquiétudes de Desaix sur toutes ces démarches, dans lesquelles il s'engageait malgré lui. Kléber, au contraire, qui n'a qu'une pensée, celle d'arriver rapidement au but, ne cache pas son impatience, presse l'ouverture des conférences et dit (1) : « J'ajouterai un mot à vos instructions, c'est qu'avant de rompre les négociations, il faudra me faire connaître l'ultimatum de sir Sidney-Smith. »

Les plénipotentiaires se rendirent, le 23, à bord du *Tigre*. Les premières notes échangées portèrent sur le transport des blessés en France, sur celui de la commission des arts et sur la trêve; elles ne donnèrent lieu à aucune difficulté. « Nous espérons, écrivent les négociateurs français au général Kléber, que quelques jours de séjour à bord du *Tigre* adouciront infiniment les préventions réciproques, et qu'enfin on pourra parler raison. » Mais ils ne songent pas à demander au commodore, qui se borne

(1) *Moniteur*, an IX, numéro 125. Kléber à ses plénipotentiaires, 20 décembre 1799.

à produire les pouvoirs du grand vizir, s'il est aussi investi de ceux de son propre gouvernement, qu'il a toujours représenté comme partie principale dans les débats. Ce consentement était en effet indispensable pour assurer le passage de l'armée française en Europe. La responsabilité de cette faute doit retomber sur le citoyen Poussielgue. Longtemps attaché aux légations et aux ambassades, il n'ignorait pas que l'échange et la vérification des pouvoirs sont les préliminaires de toutes les négociations. Habitué à la vie des camps, plein de droiture et de bonne foi, Desaix ne soupçonnait pas une position équivoque dans l'appel répété fait à sa franchise militaire par Sidney-Smith, ne se doutait pas que cet officier de marine agissait sans autorisation, était simple commandant d'une croisière, pouvait être désavoué par son gouvernement. Peu sensible aux flatteries et aux prévenances du commodore, le général ne se préoccupait que de la défense des intérêts qui lui étaient confiés et des moyens d'obtenir pour la France de larges compensations, dans le cas où l'évacuation de l'Égypte devrait être consommée. Il rejeta énergiquement (1) la proposition de la reddition, même temporaire, des avant-postes

(1) *Moniteur*, an IX, numéro 125. Sidney-Smith à Kléber, à bord du Tigre, le 24 décembre 1799.

d'El-Arish et de Katieh entre les mains des Turcs. L'armistice lui sembla au contraire devoir précéder tout débat, puisque l'armée du vizir faisait chaque jour des progrès, tandis que Kléber avait donné à ses troupes l'ordre de suspendre les hostilités. Il était donc nécessaire de mettre un terme aux lenteurs des relations diplomatiques et de se rapprocher du camp des Ottomans, afin de régler cette question avec le vizir, qui avait envoyé des sauf-conduits, et qui témoignait le désir de recevoir les plénipotentiaires français dans son camp. C'était aussi l'avis de sir Sidney-Smith, impatient d'une conclusion. Le *Tigre* alla donc croiser, le 16 décembre, devant Gaza.

Les conférences continuaient à bord, on était arrivé aux conditions de l'évacuation. « M. Smith, écrivent les plénipotentiaires, nous paraît avoir personnellement des idées libérales. Nous avons aujourd'hui abordé la question de neutraliser l'alliance, si nous évacuons l'Égypte, et cette première ouverture n'a pas semblé l'effaroucher trop ; elle a été suivie d'une longue discussion politique qui n'a eu aucune conclusion ; nous en sommes restés là. » Ils mandent en même temps au Caire, que, d'après les journaux, les succès se compensaient maintenant en Europe, que l'intérieur, après avoir été assez agité, était devenu plus calme. Ces premiers débats

furent suivis d'une note datée du 29 décembre. Les commissaires français offrent l'évacuation sous les clauses suivantes : La Porte restituerait ce qu'elle avait pu acquérir par la guerre sur la France, renoncerait au traité conclu avec la Russie et avec l'Angleterre ; cette dernière puissance signerait une nouvelle garantie de l'intégrité de l'empire ottoman ; enfin l'évacuation n'aurait lieu que quand les moyens en auraient été fournis à l'armée. Ces demandes, répond Sidney-Smith, dépassent les pouvoirs que le grand vizir lui a conférés. Quel que soit son désir de favoriser un arrangement définitif, il ne peut annuler les traités ou agir contrairement à leur esprit. Il pense néanmoins que, dans l'intérêt de la pacification générale, le divan s'empressera d'envoyer des ministres au congrès européen, qui ne manquera pas de se réunir après la retraite des Français pour en régler les effets. Cette réponse évasive confirme les soupçons du général Desaix, qui développe des propositions encore plus absolues. « L'abandon de l'Égypte, dit sa note du 4 janvier 1800 [1], étant avantageux à la Porte et à l'Angleterre, ne doit être gratuit à l'égard ni de l'une ni de l'autre de ces puissances. Il demande en conséquence la restitution à la France des îles vénitiennes de l'Ar-

(1) *Moniteur*, an IX, numéro 125.

chipel, la garantie de la possession de Malte par les signataires du traité d'alliance, l'annulation de ce traité et le transport de l'armée sur tel point des côtes d'Europe qu'il désignera. » Les commissaires ne pouvaient espérer faire accepter ces clauses, surtout sans attendre les résolutions des cabinets de Londres, de Saint-Pétersbourg et de Constantinople. Desaix cherchait seulement à gagner du temps, à se réserver la chance des événements qui pouvaient inopinément changer et améliorer la face des affaires. « Nous savons, avait-il dit au commodore, ce que c'est que l'armée du grand vizir ; nous en avons vu d'innombrables aux Pyramides, au mont Thabor; et avec une poignée de monde, nous avons vaincu les troupes les mieux organisées d'Aboukir et de Damiette, qui étaient l'élite de l'empire ottoman ; enfin nos instructions sont positives. Toute stipulation militaire, de quelque nom qu'on la colore, est une capitulation ; jamais l'armée française ne se soumettrait à une pareille humiliation. »

Pendant que ces négociations se poursuivaient sans résultat, le vaisseau qui en était le théâtre était promené sur la mer de Tyr, des côtes de l'Égypte aux côtes de la Syrie. Les plénipotentiaires, sachant le fort d'El-Arish menacé, insistaient sur la conclusion préalable d'une suspension d'armes, alors qu'à leur insu une odieuse trahison avait déjà livré et

ensanglanté cette place. Le commodore, descendu dans une chaloupe, s'était fait jeter sur la plage de Gaza, pour aller traiter directement, disait-il, de la question de l'armistice avec le grand vizir, pour lui soumettre les propositions des commissaires français et préparer leur réception. Il apprit à son débarquement la nouvelle de cet événement tragique, et la transmit aussitôt au vaisseau le *Tigre* (6 janvier). Situé à une journée de marche des frontières de la Syrie, El-Arish, pourvu de sources abondantes, entouré d'une enceinte de retranchements, est une étape indispensable à toute armée allant de l'Orient vers le Nil. Le colonel du génie Cazals défendait ce fort à la tête d'une garnison de trois cents hommes, lorsque les troupes ottomanes, qui s'étaient avancées successivement de Damas à Nazareth et à Gaza, parurent avec leur immense attirail, semblables à un rassemblement de peuplades en migration. Confiant et aveugle, Kléber avait donné l'ordre à ses lieutenants de suspendre les hostilités et témoignait au vizir Yusuf-Pacha son désir d'arrêter l'effusion du sang, motif puéril en Turquie. Il croyait à la loyauté de son adversaire, qui pressé par le colonel anglais Douglas, tentait en attendant de s'emparer de cette position par la force ou par la ruse. Sommé de rendre la place, le commandant français voulut répondre par des coups

de canon. Mais son autorité fut méconnue ; les germes de mécontentement semés depuis quelques mois dans l'armée rendirent la garnison sourde aux commandements de son chef; il ordonna des sorties, les soldats refusèrent d'obéir. Quand ensuite, le 29 décembre, ceux-ci virent leur enceinte investie de toutes parts par une multitude farouche, une panique irréfléchie étouffa le sentiment du devoir; ils demandèrent à capituler et jetèrent eux-mêmes, du haut des murs, des cordes aux janissaires pour aider leurs efforts. Cette lâcheté fut toutefois cruellement punie; car, à peine les Turcs de l'avant-garde furent-ils entrés dans la place, qu'ils se mirent à massacrer ceux qui les avaient assistés dans leur escalade. Un petit nombre de braves étaient restés fidèles à l'honneur et à la voix de leur chef; indignés, ils lancèrent l'étincelle aux poudres, et vainqueurs et vaincus furent ensevelis sous les décombres. « Les récits de l'affaire d'El-Arish font frémir, écrit de Gaza (1) Sidney Smith à celui qui le remplace à bord du *Tigre*, et me font hésiter à prendre sur moi la terrible responsabilité d'inviter le général Desaix et M. Poussielgue à se rendre au camp où se trouve le suprême vizir, quoiqu'ils y

(1) *Moniteur*, an IX, numéro 125. Lettre de Sidney-Smith à M. Keith. Gaza, le 6 janvier 1800.

soient invités de la part de son altesse. » Le commodore décline ensuite, soit auprès des plénipotentiaires, soit auprès du général Kléber, toute part de coopération à cet horrible massacre; il accuse l'état de la mer qui, dit-il, ne lui a pas permis de faire parvenir à temps à Yusuf-Pacha l'avis de la conclusion de la trêve arrêtée par lui, et les informe que cette trêve vient d'être ratifiée par le vizir.

Depuis tant de jours que les conférences étaient entamées, que l'armistice était demandé comme point de départ de tout accord, la surprise de cette place importante, les circonstances qui avaient accompagné ce fait odieux, devaient éveiller de graves soupçons. Cet événement anima en effet l'armée et le général Desaix d'une indignation profonde. C'était le moment pour Kléber d'appeler les soldats à la vengeance et de rompre les négociations. Néanmoins il ne change pas de langage, se borne à se rapprocher des Turcs, en portant son camp du Caire à Salahieh, et continue de protester auprès du vizir de son éloignement pour l'effusion du sang. Bien plus, il réduit ses prétentions, les restreint à une demande d'otages, à la libre sortie des Français de l'Égypte, avec leurs équipages et leurs armes, avec les vivres et les munitions nécessaires durant la traversée, à l'abandon de la triple alliance par le Divan, et offre toute facilité pour le mode et le lieu

des conférences [1]. En signifiant cet ultimatum si peu exigeant à ses commissaires, il leur mande qu'il compte ainsi trancher d'un seul coup les difficultés, et arriver immédiatement au but qui lui paraît le plus conforme aux intérêts de la France et de la Porte. La faiblesse et l'aveuglement qui présidèrent, pendant cette période de sa vie, à la conduite de Kléber, seraient une tache pour sa mémoire, si plus tard il n'avait reconnu noblement son erreur, s'il n'avait racheté un instant d'égarement par des actes immortels d'énergie, par des exploits et un langage dignes des temps héroïques. La répugnance du général Desaix pour ces négociations croissait au contraire de jour en jour. Il engagea le général en chef à profiter de la réponse faite à sa note du 4 janvier, pour déclarer que toutes les parties enverraient des courriers à leurs gouvernements respectifs, ajoutant qu'en attendant on pourrait négocier ou combattre. Il lui envoya les journaux d'Europe, lui fit connaître l'heureuse arrivée de Bonaparte, l'enthousiasme que ce retour avait excité, lui laissa prévoir une crise prochaine en France, et espérer des secours ou de nouveaux ordres du gouvernement [2].

(1) *Moniteur*, an IX, numéro 125. Lettre de Kléber à ses plénipotentiaires, Caire, 7 janvier 1800.

(2) *Moniteur*, an VIII, numéro 209. Lettres des plénipotentiaires à Kléber. 8 janvier 1800.

Sidney, dont la sagacité avait discerné l'opposition de Desaix, recourait directement à Kléber quand il voulait arriver à ses fins. Il écrivit, du camp d'El-Arish, à ce dernier, que les propositions des commissaires français n'étaient pas acceptables, qu'ils avaient besoin d'autres instructions. « Je ne marchande pas sur la question, dit-il avec une feinte bonhomie, je ne prie pas l'armée française de sortir de l'Égypte, où elle ne peut faire diversion aux opérations militaires de l'Europe. Je sens bien, ajoute-t-il après avoir énuméré les ressources et les forces des Ottomans, que tout cela ne doit pas effrayer des hommes comme vous et les braves troupes que vous commandez; mais le jugement sain que vous manifestez doit vous faire voir que les Français serviraient mieux leur patrie partout ailleurs (1). »

Demeuré avec son collègue sur le vaisseau anglais depuis le départ du commodore, le général Desaix continuait d'être ballotté le long des rivages d'Ascalon et d'Antioche, et attendait, en proie aux souffrances physiques, à l'ennui et à l'inquiétude, le moment d'un débarquement sans cesse reculé sous le prétexte d'une mer trop agitée. Il avait été convenu que les commissaires prendraient

(1) *Moniteur*, an VIII, numéro 209. Lettre de Sidney-Smith à Kléber, 9 janvier 1800.

terre à Jaffa, et y trouveraient les avis et les moyens nécessaires pour se rendre au camp ottoman d'El-Arish, où ils pourraient s'aboucher directement avec le grand vizir. Ils parvinrent enfin, le 11 janvier, après vingt jours d'une pénible navigation, à entrer dans la rade de Gaza, l'antique capitale des Philistins, instruisirent Sidney-Smith de leur arrivée et demandèrent à Kléber de leur expédier de Salahieh des chevaux, des tentes et un corps de dromadaires, qui leur servirait de garde et de cortége. Le général Desaix venait d'aborder en Palestine, non loin des champs d'Ascalon, où Godefroy de Bouillon avait assuré la conquête de Jérusalem. Dans tout autre temps, ses regards se seraient attachés avec un intérêt extrême sur ces lieux sanctifiés par des souvenirs si sublimes, d'où était partie la parole qui transforma le monde. Mais pressé par les événements et par des préoccupations de toute nature, sa pensée était empreinte de tristesse; il ne songeait qu'à hâter le terme d'une mission pour laquelle il éprouvait chaque jour plus d'éloignement. Tout contribuait à entretenir ce sentiment d'anxiété. Les traces des ravages de la dernière campagne de Syrie, celles des vengeances exercées par les Turcs, étaient partout visibles; les physionomies étaient hostiles, la vue de l'uniforme français faisait naître l'injure ou le cri de guerre. Le commodore, en don-

nant avis aux plénipotentiaires qu'il les attendait au camp du vizir, les prévint des craintes que pouvait inspirer leur présence parmi des hordes fanatiques et ardentes au combat, qui supportaient avec peine les délais d'une négociation au milieu des privations du désert. Il ajouta qu'elles lui attribuaient leur inaction, qu'il était même l'objet de leurs défiances et de leurs murmures. « Je dois cependant, ajoutait-il, vous rassurer, autant que je le suis moi-même, sur ce qui regarde votre sûreté personnelle ; j'ai fait dresser votre tente à côté de la mienne, afin que nous courions les mêmes chances en cas de désordre. » « Le fait est, avait-il mandé auparavant à son secrétaire, M. Keith, qu'aucun de nous en habit bleu ou en chapeau, n'est sûr de sa vie dans une foule pareille; une émeute, une confusion quelconque nous compromettrait tous ; l'autorité ne pouvant pas nous protéger, nous n'aurions d'autre ressource que nos sabres, et nous péririons peut-être jusqu'au dernier. C'est ce qu'il ne faut pas laisser ignorer à messieurs les commissaires français, en leur disant clairement que je ne peux répondre de rien, puisque personne ne peut répondre des autres parmi de pareils hommes (1). » Tel était l'esprit,

(1) *Moniteur*, an IX, numéro 125. Sidney-Smith à M. Keith. Gaza le 6 janvier 1800.

telle était la situation de l'armée ottomane, aux fureurs de laquelle le général Desaix n'hésita pas à se livrer, pour obéir à son devoir, que la menace d'un danger personnel ne rendait que plus impérieux.

Les plénipotentiaires français et leur suite se mirent donc en marche le long de la mer, sous la protection d'une escorte, accompagnés de M. Keith et d'un officier turc, et arrivèrent, le 13 janvier, au camp qui s'étendait autour d'El-Arish. Une quantité innombrable de tentes disposées sans ordre étaient dispersées au milieu d'une enceinte fermée par des chaînes, des chariots de guerre et des trains d'artillerie. Des têtes humaines étaient plantées sur des piques de distance en distance ; les mulets, les chevaux et les dromadaires y formaient avec les hommes une masse confuse et mouvante. Tout y paraissait en désordre, des cris s'y élevaient sans cesse, des batailles s'y engageaient chaque jour, et des officiers périssaient souvent dans ces mêlées. Ces hordes indisciplinées, étrangères aux premiers principes du droit des gens, ne songeaient qu'au pillage. Recrutées par la force dans les monts Balkans, dans le Caucase, en Syrie et sur les bords de l'Euphrate, elles avaient mis six mois à s'acheminer de Scutari à Damas, signalant partout leur passage par des dévastations, faisant fuir, le long de leur route, les habitants à leur approche. Tous les pachas avaient

fourni leur contingent, à l'exception du fameux Achmet-Djezzar, qui voulait se maintenir indépendant dans son pachalick de Saint-Jean-d'Acre; non-seulement il avait refusé de joindre ses troupes à celles du grand vizir, mais il avait même fait étrangler le capidji qui était venu lui apporter les ordres du Grand-Seigneur. Parmi cette multitude armée conduite par Yusuf, les janissaires et les Albanais formaient la seule force régulière. Ils possédaient quelques notions des manœuvres militaires et de la discipline, et comptaient des officiers européens dans leurs rangs. Le vizir en avait tiré une compagnie d'élite, pour veiller à la sûreté des plénipotentiaires français. Toutes les précautions avaient été prises à leur égard. Leurs tentes étaient dressées à côté de celles de sir Sidney-Smith, dans le quartier du reis-effendi, non au grand camp, mais au sein d'une enceinte spéciale, et une garde de marins anglais amenés par le commodore fut disposée de manière à repousser un premier choc de la soldatesque. Yusuf les envoya complimenter dès leur arrivée, et leur fit offrir comme marque de sa protection et de sa haute faveur, une cruche d'eau limpide de Gaza et douze pommes de calville blanche (1), don précieux au milieu d'un désert, où

(1) *Mémoires du duc de Rovigo.*

un rare filet d'eau saumâtre est le seul espoir des caravanes.

Desaix apprend à El-Arish, non sans un vif sentiment de surprise et d'amertume, que le général Kléber, sans les avoir consultés ni lui ni son collègue, a retiré les clauses principales exigées jusqu'à ce jour en compensation de l'évacuation. Ce résultat inespéré et le fait de la prise d'El-Arish font oublier au commodore le caractère de l'homme qui lui est opposé. Dans une conférence que Sidney-Smith sollicite le soir même, il s'emporte contre la France, accuse l'ambition du Directoire, ne déguise pas sa haine contre Bonaparte, s'étonne de la résistance des plénipotentiaires, après que, par sa lettre au grand vizir, le général Kléber a, dit-il, renoncé formellement aux trois articles, et qu'il ne reste plus qu'à s'expliquer sur le quatrième, c'est-à-dire sur la dissolution de la triple alliance. Ce langage est relevé avec fierté par le général Desaix, qui avait déjà lu avec indignation la note du commodore, datée du 9 janvier, quoiqu'elle n'eût été préparée que la veille, et dont la forme ainsi que le fond avait blessé ses sentiments. Aussi trace-t-il ces lignes [1] : « Nous nous sommes vus très froide-

(1) *Moniteur,* an VIII, numéro 210. Camp du Vizir, le 13 janvier 1800. Desaix et Poussielgue à Kléber.

ment ce soir; cela était impossible autrement, en rapprochant une conduite aussi perfide avec nos entretiens précédents remplis de confiance et de loyauté. »

Le lendemain, une scène plus animée encore se renouvelle sous la tente du reis-effendi, délégué avec le defterdar par le grand vizir. Le général Desaix manifeste sa surprise au sujet des résolutions signifiées la veille, résolutions qui ne peuvent s'appliquer qu'à une armée vaincue, tandis que les Français sont encore maîtres de l'Égypte, et trouveront assez de ressources dans leur courage pour défendre cette possession. Ignorants, fanatiques, incapables de discerner une trêve d'une paix, étrangers aux formes diplomatiques, les délégués turcs ne voient dans ces négociations qu'un effet de la peur que leurs armes inspirent. Ils déclarent qu'ils sont liés par le traité d'alliance avec l'Angleterre et la Russie, et parlent de réduire en esclavage les conquérants du Nil. Frémissant de colère à ces paroles, Desaix adresse des reproches sanglants au commodore et sort avec son collègue de la tente, déterminé à rompre les conférences et à quitter El-Arish. Sidney-Smith, dont l'adresse et l'activité ne se démentirent jamais, sentait l'imprudence de la conduite qu'il avait tenue la veille. Il s'efforce de conjurer l'orage, rejette sur l'ignorance des Turcs les incon-

séquences de leurs discours, parvient à faire retirer les expressions du reis-effendi, à convaincre Poussielgue, à calmer le général. Sachant Kléber moins inflexible, il s'empresse de lui faire écrire par le grand vizir. Celui-ci félicite d'abord le général en chef des Français de s'être transporté du Caire à Salahieh, et lui dit que cette proximité permettra d'accélérer la solution que chacun désire. Yusuf-Pacha se plaint ensuite de ce que ses intentions sont paralysées par les exigences des commissaires, qui, malgré les promesses du général en chef pour le prochain accomplissement de l'évacuation, « rendent difficile la réussite de cette affaire si bonne [1]. » La réponse de Kléber ne se fait pas attendre. Il informe ses plénipotentiaires, que les nouvelles de France font regarder comme chimérique tout espoir de renforts et de secours, qu'il faut plutôt songer à en porter à leur pays, que, quant à lui, il est dans une pénurie totale d'argent, et n'a pu réunir autour de lui que six mille hommes à peine pour s'opposer à la marche des Turcs. Ces considérations, dit-il en donnant lui-même le modèle de la convention, lui font une loi de promettre l'évacuation pure et simple, dans des formes d'acceptation qui éloignent cependant toute idée de capitulation, et qui impriment à

(1) *Moniteur*, an VIII, numéro 210. Lettre du grand Vizir à Kléber.

cet arrangement le caractère d'un traité basé sur la note du plénipotentiaire Sidney-Smith [1]. Le succès du commodore était complet, le traité à intervenir devait être rédigé d'après ses propres notes; tel était l'ordre, telle était la signification formelle intimée aux commissaires français par le général en chef. L'aveuglement de ce dernier, sa confiance dans ses ennemis, semblaient croître en même temps que la douleur de Desaix. En vain celui-ci résiste, et déclare que son collègue et lui regardent leurs pouvoirs comme insuffisants, ils en reçoivent de plus étendus. Kléber presse le réglement de la convention, se borne à reculer de six semaines le terme de l'évacuation, à demander une subvention pour son armée, et continue d'insister auprès du général Desaix sur les difficultés de la position, sur l'impossibilité d'une lutte, sur le découragement des troupes. De son côté, Sidney-Smith multiplie les conférences, active ses démarches, invoque les assurances données par le général en chef. Enfin, sur l'ordre précis de ce dernier, les plénipotentiaires se résignent à arrêter, avec les représentants de la Porte, de l'Angleterre et de la Russie, les articles de la convention. L'armée devait être trans-

(1) *Moniteur*, an VIII, numéro 210. Lettre de Kléber à ses plénipotentiaires. Salahieh, le 15 janvier 1800.

portée en France, avec les honneurs de la guerre, sur des bâtiments turcs qui seraient réunis, dans un délai de trois mois, dans les rades d'Alexandrie et de Damiette. Elle devait recevoir trois mille bourses, livrer Catieh, Salahieh et Belbéiss, dix jours après la ratification, et le Caire, quarante jours après cette même époque.

Au moment de signer, le général Desaix éprouve un sentiment d'horreur. Il demande quelques jours de délai au vizir, fait appeler dans sa tente son aide de camp Savary, lui remet le projet et lui manifeste ses sentiments par ces mots (1) : « Ce que le général Kléber a voulu est fait; allez, de ma part, lui dire qu'avant d'y mettre mon nom, je veux qu'il lise ce qu'il nous a fait faire; mais que, dans aucun cas, je ne le signerai sans un ordre de lui que je vous prie de me rapporter. » Muni de ces instructions, Savary part pour le camp de Salahieh avec une escorte de Tartares, arrive dans la tente du général en chef, lui transmet le projet de convention, lui rapporte les paroles, l'instruit des regrets et des défiances de Desaix, des dispositions hostiles de l'agent russe, du peu d'estime qu'il faut faire de la foi des Turcs et de la conduite équivoque de Sidney-Smith. Kléber avait déjà réuni à plusieurs reprises

(1) *Mémoires du duc de Rovigo.*

son conseil de guerre, afin de faire approuver ses démarches et d'abriter sa responsabilité. Il l'assemble de nouveau, le 19 janvier, lui communique le projet qu'il a imposé à ses plénipotentiaires, expose la situation, déclare l'impossibilité de demeurer en Égypte, insiste sur l'utilité du concours de l'armée d'Orient en Europe et recueille les voix. Neuf généraux étaient présents; les partisans plus nombreux de l'évacuation entraînent les adversaires, et le principe de l'abandon pur et simple, avec les honneurs de la guerre, est adopté à l'unanimité. A l'issue de la séance, Kléber envoie des courriers pour solliciter l'adhésion des généraux absents. Un procès-verbal est rédigé et signé le 21 janvier. Les motifs donnés en faveur de l'évacuation sont la dispersion et la faiblesse de l'effectif des troupes françaises, le danger de l'envahissement de la vallée du Nil du côté de la Syrie, le mécontentement de l'armée, la nécessité de secourir la France, le langage du corps législatif blâmant solennellement le but de l'expédition d'Égypte, l'autorisation, laissée à son départ par le général Bonaparte, de traiter de la reddition, dans certains cas déterminés (1). Une copie du procès-verbal et l'ordre de signer exigé par

(1) *Moniteur*, an VIII, numéro 210. *Procès-verbal du conseil de guerre.*

Desaix sont remis par Kléber à Savary. Le général Davoust n'ayant adhéré qu'à regret aux résolutions du conseil de guerre, se reprochait d'avoir cédé aux obsessions dont il avait été assailli, et à l'ascendant du commandant en chef. Voyant Savary près de retourner à El-Arish, il s'approche de lui et l'invite à rapporter à son général que la délibération du conseil de guerre n'a pas été libre, que s'il veut refuser de signer, l'armée l'approuvera.

Desaix, dans cet intervalle, espérait encore que ses rapports et ses avis modifieraient les résolutions qu'on lui avait imposées. Toute illusion dut cesser, lorsque son aide de camp lui eut raconté les faits qui s'étaient passés sous ses yeux. Savary rapporte que le général Desaix, après avoir entendu le conseil que Davoust lui faisait transmettre verbalement, s'écria : « Comment ! Davoust vous a chargé de me dire cela, et je vois son nom au bas de la délibération que tous ont signée, et que vous m'apportez. Je serais un sot de compter sur ces gens là. Ma foi ! le sort en est jeté; j'en ai eu assez de chagrin, mais il n'y a pas de ma faute. » Le soir même, les articles de la convention d'El-Arish furent transcrits en turc et en français, et le lendemain, 24 janvier 1800, les signatures furent apposées par le général Desaix et Poussielgue, par le reis-effendi et le defterdar. « Nous avons tiré tout ce que nous

avons pu, écrivirent les plénipotentiaires français à Kléber (1), et en raison des méfiances des personnes avec qui nous traitions et de leurs préjugés, nous sommes nous-mêmes étonnés d'être encore venus à bout de cet ouvrage, tout mauvais qu'il est. » Le traité devant être soumis à la formalité de l'échange des ratifications, l'original en langue turque fut envoyé dans le camp de Salahieh au général en chef, à qui les commissaires recommandèrent jusqu'au dernier moment une surveillance constamment attentive, tant ils avaient peu de confiance dans leur œuvre. D'après les coutumes de l'Orient, de riches présents devaient leur être offerts. Desaix en rejeta la proposition, « parce que, dit-il (2), demeurant en guerre avec les Turcs, les dons seraient sans effet. »

Sidney-Smith, par son habileté, était parvenu à surmonter tous les obstacles, à annuler la résistance de Desaix qui, à plusieurs reprises, avait été sur le point de rompre les conférences. Le langage des négociateurs turcs, les murmures et les menaces de l'armée ottomane qui se firent parfois entendre jusque autour des tentes des plénipotentiaires français, le mauvais vouloir de l'agent russe, la politi-

(1) *Moniteur*, an VIII, numéro 210. Lettre du 24 janvier 1800.
(2) *Moniteur*, an VIII, numéro 210.

que déplorable de Kléber, remplissaient de dégoûts l'âme du général négociateur. Opposant à la fermeté de cet adversaire toutes les ressources de son esprit et de son incroyable activité, le commodore avait fait agir tour à tour le grand vizir et le général Kléber, s'était montré souple, insinuant, empressé, avait dépeint l'Angleterre n'aspirant qu'à la paix, peu intéressée personnellement dans la question, mue seulement par un sentiment d'humanité et par le désir de maintenir l'intégrité de l'empire ottoman. D'après lui, l'armée française était dans une situation précaire, en présence des immenses forces ottomanes et des armements de la Russie qui se préparait à jeter dix mille hommes en Égypte. Il avait laissé ignorer l'accomplissement de la révolution du 18 brumaire, dont l'avis aurait pu ranimer des espérances qu'il s'efforçait d'étouffer. C'est ainsi que sir Sidney-Smith était venu à bout de séduire le général Kléber, d'engager la Porte seule vis-à-vis des Français, de rendre cette puissance seule partie contractante, de faire omettre la garantie des autres gouvernements. Quoique le traité eût été délibéré et arrêté sous les auspices, par les soins incessants d'un agent de l'Angleterre, avec le concours d'un envoyé de la Russie, on n'avait pas soupçonné la nécessité de consacrer, par les signatures de ces deux représentants, l'adhésion de

ces deux grands États. Le 28 janvier, Kléber s'empressa de ratifier la convention sans autre garantie; il adressa des lettres de félicitations au grand vizir et au commodore, comme s'il avait obtenu de brillants avantages, annonça solennellement cette nouvelle à l'armée et au divan du Caire, pressa l'exécution du traité, et s'applaudit, dans son rapport au Directoire, en date du 10 pluviôse an VIII, d'avoir ainsi mis un terme aux embarras que cette expédition causait à la France.

De retour au camp de Salahieh, le 1er février, après dix-huit jours passés sous les tentes des Turcs, Desaix ne cacha point ses regrets et son mécontentement de la contrainte que le général en chef avait exercée sur lui, et témoigna aux membres du conseil de guerre son étonnement d'une décision unanime qui avait dû entraîner la sienne. Une réaction commençait à se produire parmi les esprits. Kléber ne poursuivit pas moins l'exécution du traité avec l'ardeur et l'empressement qu'il avait mis à le conclure, malgré les observations des plénipotentiaires, malgré les avis de sir Sidney-Smith lui-même, qui, tout en prenant l'engagement formel de faire tout son possible pour que tout fût loyalement exécuté, lui recommandait cependant d'être sur ses gardes à l'égard des Turcs. Le général en chef ramena l'armée au Caire, montra le zèle le plus grand pour

l'exécution du traité, se hâta de faire évacuer les places fortes de l'Égypte, qu'il livrait d'avance au vizir, sans attendre l'arrivée des bâtiments de transport promis, comme si un secret pressentiment l'avait averti que cette terre lui serait fatale. Le général Desaix n'était pas moins impatient aujourd'hui de fuir un théâtre où s'accomplissait ce qu'il regardait comme un fait désastreux, comme un déshonneur pour nos armes. Rappelant ses sollicitations antérieures, les instructions laissées par Bonaparte, il demanda et obtint enfin l'autorisation de retourner en Europe. Les opinions contraires manifestées, la résistance opposée aux vues du géneral Kléber pendant le cours de ces négociations, avaient refroidi leurs rapports. Ils parurent néanmoins avoir oublié leurs dissentiments, lorsqu'ils se séparèrent. Des bâtiments de commerce neutres, qui se trouvaient dans la rade d'Alexandrie, furent mis à la disposition de Desaix. Ce général emmenait avec lui ses deux aides de camp, Rapp et Savary, ainsi que les deux jeunes nègres du Darfour, rachetés de l'esclavage. Davoust s'éloignait aussi de l'Égypte, ne voulant plus demeurer auprès de Kléber depuis ses démêlés au sujet de l'évacuation. Desaix quitta le Caire et descendit le Nil jusqu'à Rosette, où il s'entretint avec le général Menou, qui y commandait. Nul n'était plus attaché à la conquête que ce dernier. En-

thousiaste des mœurs et du climat de l'Orient, Menou avait, par une aberration déplorable, solennellement abjuré le christianisme, avait épousé une jeune et belle Égyptienne, portait le turban et le nom d'Abdallah. Il ne pouvait s'habituer à l'idée de retourner en Europe, blâmait en termes amers la conduite du général en chef, regrettait, comme son collègue, que le gouvernement français ne pût être informé à temps de la convention conclue, ne fût pas mis à même d'intervenir et de manifester sa volonté. De Rosette, Desaix se rendit à Alexandrie, et y disposa tout pour son départ. Un bâtiment devant le précéder en Europe, il lui remit une lettre à l'adresse de Bonaparte. La lettre contient ces lignes (1) : « L'évacuation de l'Égypte est signée, mon général; vous serez sûrement surpris, surtout de ce qu'elle l'est par moi, qui me suis toujours prononcé pour la conservation de cette importante conquête; vous le serez moins, quand vous connaîtrez les circonstances où je me suis trouvé. Je vous assure que je n'ai rien épargné pour vous donner le temps d'y envoyer des secours, et que je n'ai obéi qu'à l'ordre très-précis du général en chef. Vous m'avez donné ordre de vous rejoindre dans le courant de

(1) *Pièces officielles de l'armée d'Égypte*. Lettre de Desaix à Bonaparte. Alexandrie, 21 février 1800.

l'hiver; je compte aussi vous revoir sous peu. Je vous demanderai de me faire connaître vos intentions; je suis toujours prêt à faire ce qui vous conviendra davantage. Bien servir mon pays et rester le moins possible sans rien faire, est tout ce que je désire. Personne ne vous est plus dévoué que moi, personne n'a plus d'envie d'être utile à votre gloire.»

Pendant que le général Desaix réclamait à Alexandrie les passe-ports qu'on lui avait promis, Sidney-Smith parcourait l'archipel de la Grèce et les côtes de la Caramanie, nolisant lui-même, dans les divers ports du Levant, les bâtiments nécessaires au transport de l'armée française. Fier, à juste titre, de l'important résultat amené par son habileté, il déployait tous les ressorts de son activité pour assurer l'accomplissement de son œuvre. S'attendant à être encouragé et autorisé dans ses démarches par son gouvernement, il ne se doutait pas qu'il serait désavoué par des hommes d'État trop peu clairvoyants et trop présomptueux. Depuis le 17 décembre cependant, depuis l'ouverture des premières dépêches du commodore qui avait fait connaître ses négociations et ses desseins, le cabinet de Londres, croyant la situation des Français en Orient désespérée, d'après le fameux rapport de Kléber au Directoire, rapport tombé entre les mains des Anglais, avait opposé son veto à l'exécu-

tion du plan de son agent. Lord Keith, commandant suprême des forces anglaises dans la Méditerranée, reçut ordre de ne traiter avec l'armée d'Égypte qu'autant qu'elle se constituerait prisonnière de guerre. Cet amiral expédia immédiatement de Mahon une corvette au commodore pour lui enjoindre de se conformer à cette prescription. La corvette passa devant Alexandrie, et ne le rejoignit qu'à l'île de Chypre. Sidney-Smith fut saisi d'une douleur profonde à la lecture de la dépêche, qui renversait l'édifice élevé par lui avec tant de peine. Il voyait son honneur compromis, puisque c'était en usurpant des pouvoirs qu'il avait entraîné dans une erreur fatale l'armée française et son chef, pleins de confiance en sa parole. Tout cependant lui disait qu'il avait agi dans l'intérêt de son pays. Il ne pouvait ni se résigner à exécuter les instructions de lord Keith, ni mettre en doute la ratification de la convention d'El-Arish par son gouvernement, dès que celui-ci aurait été mis à même d'en apprécier les termes et les avantages. En quittant le camp des Turcs et les côtes de l'Égypte pour se rendre dans l'archipel de la Grèce, il avait laissé en croisière devant Alexandrie le vaisseau le *Thésée*. Le capitaine devait, en son absence, ouvrir un libre passage aux blessés et aux savants, se montrer plein de déférence pour le général Desaix, lui accorder un sauf-

conduit pour la France, et le faire accompagner par un officier anglais. Le commandant du *Thésée* avait été instruit, dès la mi-février, du contenu de la dépêche de l'amiral Keith par le capitaine de la corvette envoyée à la recherche du commodore. Cette première nouvelle, non officielle encore, avait déjà soulevé quelques difficultés sur l'exécution du traité. Kléber, à qui on en référa, répondit [1] que « c'était un malentendu provenant du changement du commandant de la croisière, et qu'en tout ceci, le gouvernement anglais n'y entendait pas plus malice que le grand vizir. »

Desaix, à son arrivée à Alexandrie, reconnut au contraire toute la gravité de la situation; il se convainquit qu'il ne s'agissait pas d'un malentendu, mais d'une décision réfléchie de l'Angleterre, et désespéra de l'énergie de Kléber. Il ne pouvait pressentir que ce général, qui avait mis tant de persévérance à amener l'abandon de la conquête, qui en ce moment même livrait sans garantie ses places fortes aux Turcs, se réveillerait bientôt noble et grand, mettrait à l'ordre du jour la sommation hautaine de l'amiral Keith, appellerait ses soldats à combattre et à répondre par des victoires aux inso-

(1) *Moniteur*, an VIII, numéro 310. Kléber à Poussielgue. Le Caire, 26 février 1800.

lences d'un ennemi perfide, vengerait enfin dans les champs d'Héliopolis son honneur et sa confiance trahie. En proie aux impressions de tristesse et d'abattement que toutes ces péripéties soulevèrent dans son âme, Desaix pressait les préparatifs du départ, sollicitait ses passe-ports auprès du commandant du *Thésée*, et promenait, en attendant, ses ennuis le long des rivages de la Méditerranée et parmi les ruines d'Alexandrie. Il ne voulut pas s'éloigner de cette plage sans visiter la rade d'Aboukir, théâtre de nos défaites et de nos victoires, suivit à cheval la longue et étroite langue de terre, témoin du triomphe de Nelson, entra dans le fort d'Aboukir, emplacement de l'ancienne Canope, où Bonaparte avait vengé sur les Turcs les désastres de notre marine. Une tempête avait éloigné la croisière anglaise des côtes. Dans la matinée du 28 février, le général Desaix était monté sur les dunes; ses regards erraient à la surface de la Méditerranée, lorsqu'il aperçut à l'occident une voile qui se dirigeait vers le rivage. Les mouvements et l'apparence du navire dénonçaient une origine européenne; un vague espoir de recueillir des nouvelles de la patrie arrêta le général. Ce pressentiment ne l'avait pas trompé; le brick fit connaître, dès qu'il put être hélé, qu'il arrivait de France, et amenait un envoyé du gouvernement. C'était le colonel Victor de Latour-Mau-

bourg, expédié sur l'*Osiris* par le Premier Consul, afin de porter en Orient la nouvelle officielle de la révolution du 18 brumaire. Cet officier raconta rapidement les circonstances de cet événement inattendu, et poursuivit sans délai sa route vers le Caire. L'élévation de Bonaparte au pouvoir suprême, les espérances que son génie faisait concevoir, produisirent sur le petit groupe qui, du haut de cette falaise, venait d'écouter ce récit extraordinaire, ce sentiment indéfinissable que les faits merveilleux inspirent, et augmenta l'impatience du retour en Europe. Les impressions les plus étranges se succédaient sur ce rivage. Desaix craignit plus vivement encore d'être enchaîné captif sur ces côtes, où tout avenir lui semblait perdu. Il se hâta d'envoyer Savary à bord du *Thésée*, pour réclamer de nouveau la promesse faite au camp d'El-Arish par Sidney-Smith. Le commandant du vaisseau accorda enfin les sauf-conduits, et attacha l'un des employés de son bâtiment à la personne du général français. Cet agent devait lui servir de sauvegarde spéciale, et l'accompagner jusqu'en France, à travers les croisières anglaises.

Les apprêts terminés, le général Davoust monta sur l'aviso l'*Etoile*, et le général Desaix, avec sa suite, s'installa sur le bâtiment ragusais dit *la Maison de Grâce de saint Antoine de Padoue*, frété et

chargé de marchandises, au compte de la maison Livron et Hamelin du Havre. L'ancre fut levée le 3 mars; de tristes adieux furent adressés à cette terre que, vingt mois auparavant, on avait saluée avec tant d'enthousiasme. Ces adieux se mêlèrent aux prières que le muezzim laissait tomber à cette heure du haut de son minaret; et bientôt disparurent, sous les eaux, Alexandrie et ses dômes, l'aiguille de Cléopâtre, la colonne de Pompée, la tour du Marabout; bientôt s'évanouirent les derniers reflets blanchâtres de la plage égyptienne.

CHAPITRE TREIZIÈME.



RETOUR EN EUROPE ET MORT DE DESAIX.

3 Mars — 14 Juin.

1800.

Navigation. — Relâche en Grèce. — Dangers en Sicile. — Desaix arrêté en mer par les Anglais.— Sa captivité à Livourne. — Mise en liberté. — Quarantaine à Toulon. — Correspondance. — Départ pour l'armée d'Italie. — Arrivée au quartier-général de Stradella. — Entrevue avec Bonaparte. — Desaix détaché sur la route de Novi. — Bataille de Marengo.— Arrivée de Desaix sur le champ de bataille. — Sa mort.

Les passagers n'étaient pas sans inquiétude sur l'issue de la traversée, et le patron du navire ragusais ne cachait point ses alarmes. Les dernières dépêches de l'amiral Keith indiquaient des dispositions peu bienveillantes, qui semblaient détruire la garantie des sauf-conduits de Sidney-Smith, et la guerre déclarée à la France par le roi des Deux-Siciles et

par toutes les puissances barbaresques, depuis Tripoli jusqu'à Fez, rendait également redoutables la rencontre des vaisseaux napolitains et celle des corsaires d'Alger et de Tunis. Entassé sur le pont d'un brick chargé de marchandises, l'équipage éprouvait toutes les souffrances d'une situation incommode, souffrances rendues plus sensibles par les vents et les tempêtes, qui, au début du printemps, agitent la Méditerranée. La crainte d'être retenus prisonniers de guerre ou d'être réduits en esclavage et de demeurer dans les fers comme Dolomieu, sans pouvoir participer aux grands événements que l'avènement de Bonaparte préparait en Europe, tenait tous les esprits en éveil et redoublait à l'apparition de chaque voile. Il fallut faire relâche dans le port de Coron, sur la terre de Sparte, à l'extrémité méridionale de la Morée. Les officiers français y reçurent l'hospitalité la plus généreuse du gouverneur turc, sur la présentation des sauf-conduits du grand vizir. Le général Desaix, dont la valeur et la justice avaient rendu le nom populaire en Orient, y fut traité avec une distinction particulière. Les navires poursuivirent ensuite leur route, se détournant de Malte, alors bloquée par les Anglais et défendue par le général Vaubois.

Un accueil bien différent de celui reçu en Grèce était réservé aux bâtiments dans les ports de la Si-

cile. Le brick qui portait le général Desaix, luttant contre une mer orageuse, vint mouiller à Sciacca, non loin des antiquités d'Agrigente, en face des ruines de Carthage, dont on distingue les falaises au-delà du détroit. L'histoire a signalé, dans tous les temps, les mœurs sauvages et farouches de la population sicilienne; depuis les guerres de la révolution, nulle contrée en Europe n'était animée vis-à-vis des Français d'une haine aussi implacable. Ce sentiment était entretenu par les soins de la reine Caroline de Naples et de son ministre Acton, qui en ce moment même laissaient languir l'illustre Dolomieu dans les cachots les plus infects de Messine, parce qu'il avait concouru à la capitulation de Malte. Un an auparavant, à l'époque où la cour, chassée de la terre ferme par le général Championnet, était venue se réfugier à Palerme, un bâtiment ligurien, transportant d'Égypte en France un convoi de quatre-vingts soldats et officiers aveugles ou blessés, avait cherché dans le port d'Agosta un abri contre la tempête. Ces malheureux, incapables de défense, à la tête desquels marchait le commissaire ordonnateur Sucy, estropié comme les autres, venaient de débarquer. Assaillis à coups de pierres dans le lazaret par la populace, ils furent tous lapidés sous les yeux de l'autorité inactive. Le même sort menaça Desaix et sa suite à Sciacca. Le brick

avait déjà jeté l'ancre, quand le bruit se répandit dans la ville qu'il y avait à bord un général français. Les quais furent à l'instant inondés d'une multitude d'hommes et de femmes, qui brandissaient des haches, poussaient des cris et des hurlements. Des pierres et des coups de feu partirent du rivage, et le bâtiment n'eut que le temps de mettre à la voile, pour échapper à l'imminence du péril.

La mer agitée était moins inhospitalière que les habitants de la Sicile. On gagna le large, on continua de louvoyer, en proie à une appréhension continue. La vigie signala enfin la terre de France; on était en face des îles d'Hyères, on en avait à peine entrevu les côtes fleuries et parfumées, qu'une brume épaisse les déroba aux yeux des exilés, qui retrouvaient leur patrie après tant de fatigues et de tourments. Desaix, dans sa lettre du 5 mai, initie Bonaparte à l'impétuosité des sensations, à la vivacité du délire que cette vue lui fit éprouver, et lui apprend qu'il s'abandonna, ainsi que ses compagnons d'armes, à mille démonstrations d'extravagance et de folie. Chacun épanchait son âme et ses espérances, dépeignait ses rêves, parlait des jouissances de la famille, des grandes destinées qui attendaient le pays, et leur étaient peut-être réservées à eux-mêmes. Durant cet intervalle, le vent poussait le brick dans les eaux d'une masse flottante, long-

temps inaperçue, et une voix rauque et prolongée, hélant le frêle esquif, arracha soudain les passagers aux charmes de leur émotion. Le brick avait rencontré la frégate anglaise la *Dorothée*, en croisière le long des côtes de la Provence. Le commissaire anglais, qui accompagnait Desaix depuis Alexandrie, monta sur la frégate avec les sauf-conduits délivrés par l'ordre du commodore sir Sidney-Smith. Il fut répondu que l'amiral Keith, commandant en chef de la flotte de Sa Majesté Britannique dans la Méditerranée, avait seul le droit de délivrer des passeports, et qu'il avait intimé l'injonction de capturer tout navire à destination de France. Grande fut la surprise du général, quand il sut qu'il était arrêté contre le droit des gens, qu'il n'était protégé ni par la convention d'El-Arish, ni par son sauf-conduit, ni par la présence à bord d'un commissaire anglais. L'ordre était formel, la résolution inflexible. Il ne put obtenir d'autre faveur que celle d'être conduit à Livourne auprès de l'amiral, seul en position de le rendre à la liberté. Incertain de son sort, il vit s'éloigner avec douleur la terre de France, qu'il avait touchée un instant, espérant toutefois encore dans la foi des traités, dans la générosité militaire d'un amiral, qui comprendrait la voix de la loyauté et de l'honneur.

Le général Desaix ne trouva qu'un cachot à Li-

vourne ; il fut, dès son arrivée, jeté dans le lazaret et traité comme prisonnier de guerre. Un grand nombre de soldats français y étaient retenus captifs. Ils l'accueillirent avec tous les témoignages de respect que sa réputation leur inspirait, et lui prodiguèrent ces égards et ces attentions qui sont le résultat d'un élan spontané. Desaix réclama en vain contre cette violation du droit des gens, demandant à être ramené en Égypte, si on ne voulait pas exécuter un traité contracté d'une manière solennelle, et n'obtint qu'une réponse pleine de mépris de la part de lord Keith. Celui-ci se plut à exercer sur son illustre captif une indigne vengeance, déclara qu'il ne reconnaissait pas la convention d'El-Arish, et ne changerait rien à ses instructions tant qu'il n'aurait pas reçu des ordres contraires de son gouvernement. Tout fut refusé au général ; toute communication avec l'extérieur, tout moyen de correspondance lui furent interdits; il ne put se procurer ni un livre ni une feuille de papier. Poussielgue, qui avait quitté l'Égypte après lui, invité par sir Sidney-Smith à se rendre auprès de l'amiral, afin de réclamer l'exécution du traité, ne put parvenir à faire remettre le moindre avis à Desaix. Confondu avec les soldats, ce général, à qui les Anglais voulaient faire expier sa gloire, était soumis au même régime, aux mêmes privations; le jour, il errait dans de grandes cours

brûlées par le soleil; la nuit, il couchait sous des hangars ou dans des cabanons, dévoré par la vermine. Oubliant toutes les lois de l'honneur, l'amiral lui fit proposer vingt sous par jour, comme aux soldats prisonniers, ajoutant que [1] « l'égalité proclamée en France voulait qu'il ne fût pas mieux traité qu'eux. — Je ne vous demande rien, repondit le noble captif, que de me délivrer de votre présence; faites, si vous le voulez, donner de la paille aux blessés qui sont avec moi. J'ai traité avec les Mamelucks, les Turcs, les Anadaliens, les Arabes du grand désert, avec les Éthiopiens, les noirs du Darfour et les Tartares; tous respectaient leur parole lorsqu'ils l'avaient donnée, et ils n'insultaient pas aux hommes dans leur malheur. Je suis d'ailleurs mieux avec mes soldats qu'avec tous les amiraux de l'Angleterre. » C'était cette indigne trahison, c'était l'insulte et l'ironie jointes à d'odieux procédés qui ulcéraient son âme, car il était loin de se sentir humilié de partager, comme aux premiers temps des guerres de la révolution, le pain et la paille avec ces généreux enfants de la charrue, qui avaient souffert et combattu avec lui sous le même drapeau. Les marchandises du brick avaient été confisquées; le bâtiment dégréé flottait à l'aventure sans gouvernail

(1) *Moniteur*, an VIII, numéro 277.

dans la rade. Animé du désir de rabaisser la France, de venger l'Angleterre de la gloire et des succès de sa rivale, lord Keith avait poussé la haine jusqu'au point de faire offrir mille guinées au patron de ce navire, s'il voulait déclarer que les marchandises confisquées étaient la propriété et un objet de spéculation du général français. Cette proposition fut repoussée avec horreur par l'honnête patron, et Desaix s'écria : « Monsieur l'amiral, prenez le navire, prenez mes bagages, nous tenons peu à l'intérêt; mais laissez-nous l'honneur. » L'injure privée accrut le ressentiment qu'il avait appris, dès son enfance, à nourrir contre une nation qui se jouait de sa parole avec tant d'impudeur, qui ne respectait ni sa dignité, ni celle de ses adversaires. Il ne voyait aucun terme à sa captivité, et la pensée de son inaction stérile le jetait dans des transports d'indignation.

Enfin, après trente jours de détention, l'amiral fit savoir que, par égard pour ses alliés, le Czar et le Grand-Seigneur, Sa Majesté Britannique consentait à laisser exécuter les clauses de la convention d'El-Arish. Les prisonniers ne perdirent pas un instant, et s'embarquèrent le même jour, 29 avril, pour la France. La traversée ne s'effectua pas sans de nouvelles alarmes; car on fut abordé à la hauteur de Villefranche, près de Nice, par deux cor-

saires de Tunis. Plus généreux toutefois que les Anglais, les pirates respectèrent les sauf-conduits signés par le grand vizir. Les Français purent poursuivre leur route, et le 3 mai, ils franchirent le goulet de la rade de Toulon. Il ne s'agissait plus d'illusions ni de vaines espérances. On était en France à l'abri des éventualités et des perfidies; le bonheur était sans mélange; chacun s'abandonna aux élans de sa joie, avec l'entraînement d'une passion longtemps comprimée par les obstacles et des traverses de toute nature. La liberté ne fut néanmoins pas encore rendue aux exilés, qui se virent arrêtés dans le lazaret par les prescriptions de l'intendance sanitaire, et qui durent se soumettre à une quarantaine d'un mois imposée à leur impatience. Privés de nouvelles depuis le récit que le colonel de Latour-Maubourg leur avait fait à la hâte sur le rivage d'Alexandrie, ils dévorèrent les journaux et les feuilles publiques, afin de connaître la situation de la France, les actes et les projets de Bonaparte.

Le général Desaix s'occupa, aussitôt après son installation au lazaret, de rédiger et de dicter à ses aides de camp les dépêches qu'il se proposa d'adresser au premier consul, afin de lui faire connaître les derniers événements de l'Égypte, les phases de la convention d'El-Arish et la conduite

des Anglais. Il fit précéder ses dépêches de la lettre suivante (1) :

Le général Desaix au général Bonaparte, premier Consul de la République Française.

Au lazaret de Toulon, le 15 floréal an VIII (5 mai 1800).

« Flatté de la confiance que vous m'avez témoignée, en m'ordonnant de vous rejoindre dans le courant de l'hiver dernier, j'avais le plus vif désir d'exécuter vos ordres. Le général Kléber n'a jamais voulu y consentir, il m'a retenu, et malgré moi m'a fait conclure la convention d'El-Arish. Enfin, après mille obstacles surmontés non sans peine, je suis parti d'Alexandrie le 13 ventôse sur un bâtiment ragusais, escorté par un aviso monté par le général Davoust. J'étais bien impatient d'arriver ; tous les vents contraires, tous les calmes me désolaient. Je désirais vivement arriver à temps pour assister à l'ouverture de la brillante campagne qui s'ouvre sûrement dans ce moment sous vos auspices. Enfin, après trente jours de tempêtes et de souffrances, une relâche à Coron, où nous avons été bien traités des Turcs, une en Sicile à Sciacca, où suivant leur habitude les habitants ont voulu nous assommer, je suis arrivé à la vue des îles d'Hyères. Déjà nous nous réjouissions de voir la France, déjà nous faisions mille extravagances qui témoignaient notre plaisir, lorque tout à coup nous sommes tombés par une brume épaisse sur une frégate anglaise, qui nous a conduits à Livourne à l'amiral Keith.

« Plein de confiance dans les passe-ports turcs et anglais dont nous étions munis, j'ai vivement témoigné ma

(1) *Moniteur*, an VIII, numéro 310.

surprise de cette arrestation. Au lieu de me faire relâcher comme je m'y attendais, l'amiral m'a fait placer à la quarantaine, en me prévenant qu'il attendait les ordres de son gouvernement au sujet de la convention d'El-Arish, et qu'il ne me ferait relâcher que lorsqu'ils seraient arrivés. Nous avons donc passé trente jours dans un lazaret, extrêmement serrés, traités comme prisonniers de guerre, officiers et soldats ayant la même ration. Jugez de nos inquiétudes, de notre colère, de perdre des jours que nous pouvions si bien employer. Enfin nous avons été relâchés, et l'amiral Keith nous a fait connaître que son gouvernement consentait à ce que la convention d'El-Arish fût exécutée.

« Après cinq jours de traversée, je suis arrivé aujourd'hui, après avoir été visité par des Barbaresques de Tunis qui ne nous ont pas retenus ; je dois faire trente jours de quarantaine. J'attends ici vos ordres ; je vous prierai de me laisser le moins de temps possible sans rien faire ; je ne veux pas de repos. Travailler à augmenter la gloire de la République, la vôtre, est tout mon désir. Nous avons appris par l'*Osiris*, au moment de mon départ d'Alexandrie, les événements qui vous ont porté au gouvernement ; vous sentez que notre joie a été bien vive. Pour moi en particulier, j'en ai été enchanté ; je sais que vous voulez porter la France à son plus haut point de gloire, et cela en rendant tout le monde heureux. Peut-on faire mieux ? Oui, mon général, je désire vivement faire la guerre, mais de préférence aux Anglais ; je leur ai juré haine éternelle ; leurs insolences, leurs mauvais traitements sont toujours présents à ma mémoire. Quelque grade que vous me donniez, je serai content ; vous savez que je ne tiens pas à avoir les premiers commandements, que je ne les désire pas ; je serai avec le même plaisir volontaire ou général. Seulement je vous avouerai que, dans ce moment-ci, un peu fatigué, je ne voudrais pas entrer en

campagne dans une armée hors d'état d'agir; mais du reste tout ce que vous voudrez me conviendra. Je désire bien connaître ma situation de suite, afin de pouvoir faire préparer sans délai tout ce qu'il me faut, afin de ne pas perdre un instant pour entrer en campagne. Un jour qui n'est pas bien employé est un jour perdu.

« Je vous salue respectueusement.

« Signé DESAIX. »

Incertain de la réponse de Bonaparte et de la destination qui l'attend, Desaix manifeste à son ami Gouvion-Saint-Cyr le désir de servir encore auprès de lui à l'armée du Rhin et termine par ces mots: « En attendant, je fais une triste quarantaine d'un mois, et je languis, dans le temps que tu obtiens des triomphes; laisse-nous quelque chose à faire. »

Sa tendresse filiale s'épanche dans les lettres qu'il écrit à sa mère et à tous les membres de sa famille. « Qu'il y a donc longtemps que je ne t'ai vue! dit-il à sa sœur. Tu dois être bien changée, dis-le moi; je recevrai tous ces détails avec un vif intérêt. Apprends moi ce que font tous nos amis, nos voisins ; dis bien tout , deviens un peu mauvaise langue, mande-moi le bien comme le mal; les chroniques scandaleuses ne m'ont jamais déplu. »

Il exprime à son cousin Desaix de Rochegude son bonheur de revoir la France, et bientôt l'Auvergne; il se montre avide de nouvelles, n'oublie personne, s'enquiert même de chacun des lévriers

de la meute, parle de l'Éveillé, le vieux serviteur, et de la bonne Marion. « Je me rappelle toujours, dit-il au sujet de cette dernière, que j'ai failli la tuer avec le malheureux fusil que vous m'aviez laissé. Vous me traitiez bien mal alors en me donnant tout ce qu'il y avait de plus mauvais dans la maison. Nous reprendrons notre ancienne vie, nous irons à la chasse, nous nous verrons tous les jours. »

Une lettre adressée à l'un de ses amis contient ces lignes : « J'ai vu bien des pays, j'ai vu tous les endroits célèbres par les religions, la fable et l'histoire, l'Égypte, la Syrie, la Grèce, la Sicile et Rome. Que de monuments, que de ruines ! J'ai acheté ce plaisir par des peines excessives, des fatigues prodigieuses, des inquiétudes sans nombre ; mais j'ai revu la patrie, et tout s'est effacé ! Les jouissances restent et elles sont délicieuses. » Pages charmantes, empreintes de sensibilité et de philosophie ! Elles révèlent moins les accents du guerrier que les accords de la lyre du poète.

Un grand nombre de militaires affluaient à cette époque à Toulon ; la plupart arrivaient dénués de ressources, les uns d'Orient, les autres d'Italie. Aucun de ses anciens compagnons d'armes n'invoque en vain sa générosité. On lui apprend que la veuve d'un capitaine, son compatriote, végète à

Toulon, que la détresse l'empêche de retourner auprès de sa famille. Il prend en main ses intérêts, s'occupe d'elle du fond de son lazaret avec une sollicitude fraternelle, lui fait obtenir une pension et des secours de route, et pourvoit dans l'intervalle à son existence par ses libéralités. Le temps de la quarantaine s'écoula ainsi, consacré à des services rendus, à des échanges de correspondances, à la lecture des journaux et des documents du temps. Ne connaissant que d'une manière imparfaite les événements dont l'Europe avait été le théâtre depuis deux années, le général Desaix employa ses loisirs à les étudier, et fit ses dispositions pour rejoindre, dès qu'il serait libre, le premier consul qui lui avait adressé, courrier par courrier, la réponse la plus flatteuse et lui avait donné rendez-vous en Italie.

Une ère de grandeur et de reconstitution sociale commençait pour la France. Bonaparte excitait un enthousiasme universel. Chaque jour, les feuilles publiques signalaient quelque mesure heureuse de réorganisation administrative ou financière, ou un succès politique obtenu par l'habileté du nouveau gouvernement. La Constitution de l'an VIII avait été proclamée à la suite du 18 brumaire; le premier consul avait pris possession des Tuileries, laissant entrevoir la pensée de clore la révolution. La Ven-

dée déposait les armes, les chefs royalistes avaient fait acte de soumission entre les mains du chef de l'État. La Prusse passait de la neutralité aux témoignages de bienveillance et d'amitié, et la Russie se retirait de la coalition. L'Autriche et l'Angleterre étaient les seules grandes puissances décidées à continuer la lutte ; l'une ne voulait pas laisser la France grandir et se consolider, l'autre ne pouvait se résoudre à céder l'Italie, qu'elle avait reconquise dans les derniers jours de la décadence du Directoire. La guerre pouvait seule fixer le dénouement. A l'époque où les armées étaient en marche, l'Europe avait le pressentiment de quelque acte de génie imprévu, mais décisif, de la part de l'homme extraordinaire qui venait de s'élever au pouvoir. Moreau, à la tête de 130,000 hommes, était opposé sur le Rhin aux forces autrichiennes, commandées par le général de Kray. Masséna, qui avait rallié en Ligurie les bataillons épars dans la Péninsule depuis les revers de Cassano et de la Trebbia, s'était enfermé dans les murs de Gênes, s'épuisant en efforts surhumains pour résister à la famine, à l'insurrection du peuple, aux assauts d'un ennemi quatre fois plus nombreux. Enfin une armée de réserve, qui échappait à l'attention générale, se concentrait sur les frontières occidentales de la Suisse.

Le général Desaix suivait avec un intérêt ex-

trême, du fond de son lazaret, tous les mouvements militaires ; il apprit successivement l'investissement de Gênes, la glorieuse résistance du vainqueur de Zurich, les victoires sur le Rhin, et l'invasion des Français en Allemagne. Toutes ces nouvelles accrurent son impatience de combattre, et lui firent maudire la rigueur inutile des réglements de l'intendance sanitaire. Vers le temps où la quarantaine fut levée, une nouvelle que les esprits étaient loin de prévoir, se répandit à Toulon. Renouvelant la tentative audacieuse d'Annibal à travers les Alpes, Bonaparte franchissait les neiges et les glaces éternelles du Grand-Saint-Bernard, conduisant en Italie soixante mille hommes et soixante bouches à feu; les premières colonnes de l'avant-garde s'étaient même déjà montrées, disait-on, au-delà des monts. Ce bruit fut accueilli avec avidité par Desaix. Craignant d'arriver après la bataille que tout annonçait, il partit, emmenant plusieurs voitures de suite, et se dirigea, sans différer, vers la Lombardie, où la fortune devait se déclarer. Il traversa rapidement l'Isère et la Tarentaise et déboucha sur le revers des Alpes par le Petit-Saint-Bernard, se portant à la recherche de l'armée française. Les voitures roulaient entre Ivrée et Verceil, la nuit était close, lorsque près de San-Germano, des cris et des coups de feu se firent entendre. Une bande de brigands piémontais pil-

laient le train des bagages qui suivait à quelque distance, après avoir tué le postillon et un domestique; ils furent mis en fuite par les voyageurs qui accoururent le pistolet au poing. Ceux-ci trouvèrent leurs malheureux serviteurs expirants, et ne purent qu'après un long retard poursuivre leur route vers Pavie, où on signalait la présence de Bonaparte. Desaix courait à la rencontre d'une bataille, à laquelle il brûlait de prendre part, quoique depuis son départ d'Égypte le destin se fût plu à semer les obstacles sur sa route, comme pour l'avertir et le détourner du trépas au devant duquel il se précipitait.

Le plan du premier consul, couvert jusqu'au dernier moment d'un mystère profond, devenait aujourd'hui manifeste. Il avait endormi l'opinion publique sur la destination des troupes qu'il concentrait le long de la Suisse, sous le nom d'armée de réserve, et propageant la croyance d'une tentative directe sur Gênes pour délivrer Masséna, il avait entraîné le général autrichien Mélas hors de sa base d'opération du Milanais. Au jour fixé, il part de Paris avec son aide de camp Duroc, et son secrétaire de Bourienne, sous le prétexte d'une inspection générale, rallie les divisions échelonnées autour de Genève et de Lausanne, jette tout à coup quarante mille hommes au-delà des précipices et

des glaciers du Grand-Saint-Bernard, par un de ces prodiges, monuments éternels du génie, pendant que d'autres corps traversent le Petit-Saint-Bernard, le Saint-Gothard et le Mont-Cenis, et coupe entièrement l'armée ennemie de sa ligne de retraite du Tyrol. Le général Mélas était dans une sécurité profonde à Turin, se regardant comme suffisamment défendu par la chaîne glacée des montagnes de la Suisse, lorsqu'il était déjà enveloppé par un réseau de fer. Arrivé inopinément du haut des Alpes, Bonaparte est reçu à Milan comme un libérateur descendu du ciel. Pavie et Plaisance tombent au pouvoir des Français avec leurs immenses approvisionnements. Le Pô est franchi, et dans la journée de Montebello, le général Lannes venait de battre et de repousser les détachements autrichiens, qui, rendus disponibles par la capitulation de Gênes, avaient en vain cherché à se faire jour.

Telle était la situation des affaires en Italie, lorsque « le 11 juin, dit M. Thiers [1], on vit arriver au quartier-général à Stradella, un des généraux les plus distingués de cette époque, Desaix, qui égalait peut-être Moreau, Masséna, Kléber, Lannes, en talents militaires, mais qui, par les rares perfections de son caractère, les effaçait tous. » Bona-

(1) Thiers. *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Tome I, livre IV.

parte visitait en ce moment les avant-postes. Il accueillit son lieutenant avec les marques de la distinction la plus haute, lui prodigua les témoignages de l'affection la plus vive, lui dit qu'il regardait son retour comme un gage assuré de la victoire, le fit monter à cheval à ses côtés, se plut à le montrer à l'armée et aux Italiens, et l'emmena dans sa demeure. Ils passèrent la nuit entière dans un entretien intime. Desaix fit un récit circonstancié des événements survenus en Égypte depuis que Bonaparte s'en était éloigné, décrivit l'impression produite par ce départ, les progrès de la nostalgie, le découragement qui s'était emparé d'un grand nombre. Il retraça l'historique de la convention d'El-Arish, dépeignit les dégoûts et l'aveuglement de Kléber, sa volonté inflexible de traiter, l'astuce de sir Sidney-Smith, l'art avec lequel le commodore avait su entraîner le général en chef, le soin avec lequel il avait caché la nouvelle de la révolution du dix-huit brumaire, la déloyauté du gouvernement anglais et ses propres inquiétudes sur le sort de l'armée d'Orient. On ignorait encore en France la conduite énergique de Kléber; des bruits vagues mentionnaient seuls une victoire remportée près du Caire, après la sommation insolente de lord Keith. Bonaparte, à son tour, développa les motifs qui avaient déterminé sa résolution si prompte en

Égypte, résolution qui lui avait été dictée par la situation déplorable de la République et par l'état de la mer momentanément libre, et lui témoigna les regrets qu'il avait éprouvés de n'avoir pu l'emmener à cette époque. La peinture de l'enthousiasme de la population, lors de son débarquement à Fréjus ; les causes qui l'avaient porté à renverser un gouvernement impopulaire et impuissant, et à saisir lui-même le pouvoir ; le tableau des vastes projets qu'il méditait pour le bonheur et la gloire du pays, le plan de la campagne actuelle, dont il déroulait en termes de feu la belle conception et les conséquences ; le charme d'un langage poétique et séduisant, firent écouler rapidement les heures de la nuit. Cet entretien, prolongé jusqu'au jour, avait jeté l'âme de Desaix dans l'enivrement. De retour auprès de son aide de camp Savary, qui s'était endormi en l'attendant, il lui communiqua les impressions qu'il avait reçues, les sensations qui l'agitaient encore, et lui dit que le premier consul lui destinait le commandement des deux divisions Boudet et Monnier.

Une crainte préoccupait vivement le général Bonaparte, c'était de laisser échapper l'armée autrichienne, qu'il cherchait à enfermer dans un cercle de bayonnettes, et à contraindre à une bataille décisive. Présumant avec raison que la place d'A-

lexandrie, riche magasin d'approvisionnements, protégée par des retranchements formidables, deviendrait aussi le centre des mouvements stratégiques de l'ennemi, il transporta son quartier-général de Stradella à Voghera, et poussa des bataillons jusqu'en vue de Tortone. Aucun corps autrichien ne se montrant sur ce point, des officiers furent envoyés en reconnaissances, mais ils n'apportèrent aucun renseignement. L'ordre fut donné alors à l'armée de pénétrer dans le riche bassin qui s'étend en avant d'Alexandrie, entre la Scrivia et la Bormida. La première de ces rivières est franchie dans la matinée du 13, et les divisions françaises se développent dans une plaine immense, légèrement ondulée, entremêlée de champs labourés et de vignes, où l'œil distingue à peine un petit village inconnu, dont le nom va bientôt être tiré de l'obscurité. Mais partout même solitude, sauf au hameau de Marengo, occupé par un faible détachement autrichien, qui abandonne aussitôt son poste, et disparaît derrière la Bormida. Cette absence de l'ennemi sur un point où tout semblait indiquer sa concentration, redouble les inquiétudes de Bonaparte, qui se persuade de plus en plus que le général Mélas a fui vers Gênes ou vers Plaisance. Il mande dans la soirée le général Desaix, et lui prescrit de marcher immédiatement avec la divi-

sion Boudet sur Rivalta et Novi, afin de donner la main au corps d'armée qui arrivait de la Ligurie, depuis que la famine avait réduit Masséna à traiter de la reddition de Gênes, et afin d'intercepter cette route aux Autrichiens. Décision fatale, puisqu'elle coûta la vie à un héros, contraire aux principes de la stratégie, puisqu'elle affaiblissait dans l'instant décisif le corps principal d'une de ses plus belles divisions, du concours d'un de ses généraux les plus précieux; seule faute commise pendant le cours de cette merveilleuse campagne, mais qui pouvait tout compromettre. Bonaparte fut assez heureux, pour rencontrer dans le lieutenant auquel il confia l'exécution de cet ordre imprudent, cette étincelle du génie, qui fit ramener à temps sur le champ de bataille une division indispensable, qui changea une défaite en une victoire immortelle. Durant cet intervalle, l'ennemi que Desaix avait mission de chercher sur la route de Gênes, était demeuré enfermé dans Alexandrie, en proie à l'irrésolution et au désespoir. En arrière de ses lignes, on signalait l'approche de Masséna, de Suchet et de leurs redoutables phalanges. En avant, se trouvait Bonaparte avec l'élite d'une armée fière d'avoir franchi les cimes les plus élevées des Alpes. Dans cette crise suprême, dans cette perplexité terrible qu'ils n'avaient pu ni pré-

voir ni prévenir, le général Mélas et son état-major, maudissant l'ignorance dans laquelle le cabinet de Vienne les avait laissés, formèrent la noble résolution de se faire jour, l'épée à la main, et de percer en masse serrée les rangs de l'infanterie française.

Le 14 juin 1800, les premiers rayons d'un soleil resplendissant éclairèrent les mouvements de l'armée autrichienne, qui débouchait d'Alexandrie par les ponts de la Bormida, dans la plaine de Marengo, avec une artillerie formidable. Ce village, occupé par le général Victor, se présentait à leur droite, celui de Castel-Ceriolo, défendu par le général Lannes, à leur gauche. La bataille s'engage sur ces deux points, à neuf heures du matin, avec un acharnement extrême. Les Français, inférieurs en nombre, sont attaqués avec la plus grande vigueur. Après quelques heures de carnage, Marengo est perdu, et Lannes se soutient avec peine dans sa position. Le général Bonaparte arrive à cet instant de Tortone, précédé par la division Monnier, et suivi des grenadiers de la garde consulaire. Trompé jusque-là par ses appréhensions et son impatience, il s'aperçoit enfin que les Autrichiens ne lui ont pas échappé, comme il l'avait craint; que c'est lui, au contraire, qui, avec une armée affaiblie par des détachements envoyés loin du véritable champ de

bataille, est menacé d'être accablé par toutes les forces de son adversaire. Il regrette alors les instructions qui lui ont fait éloigner imprudemment le général Desaix, lui expédie ordonnances sur ordonnances pour accélérer son retour, et se porte lui-même sur la droite qui résiste encore, tandis qu'il fait rallier sa gauche. La lutte devient de plus en plus meurtrière. Animé, tant par son premier succès que par la grandeur du péril de sa situation, le général Mélas tente un nouvel effort; les Français sont obligés de céder au nombre. Après une résistance héroïque, Lannes est repoussé de Castel-Ceriolo, et Marengo ne pouvant être repris, les divisions du général Victor, mitraillées par un feu épouvantable, sont forcées de reculer en désordre jusqu'à San-Giuliano-Vecchio. La bataille était perdue, malgré la valeur des troupes, malgré la fermeté de la garde consulaire, demeurée inébranlable comme un mur d'airain. Comptant sur la victoire, brisé par la fatigue, le vieux général autrichien, qui avait rempli sa tâche glorieusement, confie à son chef d'état-major, le général Zach, le soin de compléter le succès, et rentre dans Alexandrie.

De son côté, le général Bonaparte, n'espérant plus qu'en Desaix, dont l'arrivée pouvait seule ramener la fortune, et dont le moindre retard pouvait être fatal, se disposait à effectuer sa retraite

pas à pas, au moment où il vit accourir à bride abattue l'aide de camp par lequel ce dernier s'était fait précéder, pour donner avis de l'approche de sa division. Le premier consul apprit de la bouche de Savary, que le détachement cheminait entre Rivalta et Novi, sans avoir aperçu aucun parti autrichien, lorsqu'on entendit un bruit sourd et prolongé. Le général Desaix ordonne immédiatement de faire halte, descend de cheval, et penché contre terre, prête une oreille attentive. Toute incertitude cesse pour lui, des coups de canon répétés et distincts se succèdent, et le bruit vient du nord. La résolution de marcher sur le canon est aussitôt arrêtée par le général; mais voulant asseoir sa détermination d'une manière définitive, il envoie un aide de camp en reconnaissance jusque vers Novi. Informé par le rapport de cet officier, qu'aucun mouvement militaire n'avait eu lieu dans cette direction, il ne met plus en doute qu'il exerce de ce côté une recherche inutile, et que l'ennemi se trouve là où tonne le canon. Il se dirige alors à marches forcées vers la plaine de Marengo, se faisant annoncer par des officiers d'état-major, animant ses soldats, leur montrant la victoire comme le prix de la course, et prend lui-même à travers champs, dès qu'il a été atteint par les ordonnances du général en chef, dès qu'il a pu appré-

cier toute la portée de son heureuse inspiration. « A quelle heure avez-vous quitté Desaix? dit le premier consul, après avoir entendu le rapport de Savary. L'heure indiquée, il ajoute : Eh bien! il doit être près d'ici. Allez lui dire de se former là (il désignait de la main le lieu sur la carte), qu'il quitte le grand chemin, pour laisser passer tous ces blessés, qui ne pourraient que l'embarrasser, et peut-être entraîneraient son monde [1]. »

Le général Desaix était à peu de distance du champ de bataille, lorsqu'il fut rejoint par son aide de camp, qui le rencontra galopant en avant de sa division. Il était impatient de conférer avec Bonaparte qui, de son côté, venait au-devant de lui. Nous emprunterons à M. Thiers le récit de l'entrevue : « La présence de Desaix va changer la face des choses. On l'entoure, on lui raconte la journée. Les généraux se forment en cercle autour de lui et du premier consul, et discutent vivement sur cette grave situation. La plupart sont d'avis de la retraite. Le premier consul n'est pas de cette opinion, et il presse vivement Desaix de dire la sienne. Desaix, promenant ses regards sur ce champ de bataille dévasté, puis tirant sa montre et regardant l'heure, répond au général Bonaparte ces simples et nobles

(1) *Mémoires du duc de Rovigo.*

paroles : Oui, la bataille est perdue, mais il n'est que trois heures; il reste encore le temps d'en gagner une.» Le premier consul, pendant cette conférence, paraissait agité et fouettait le sol avec sa cravache. Le sort était jeté; Desaix avait décidé des destinées de la France et de la sienne. Le mouvement offensif fut résolu, et les dispositions d'une troisième bataille furent arrêtées à l'instant même. Pendant ce temps, l'armée autrichienne s'était préparée à forcer les derniers obstacles qui lui fermaient la route de Plaisance, et à s'emparer de notre ligne d'opération. Un corps de cinq mille grenadiers hongrois, conduits par le général Zach, devait ouvrir le passage sur la chaussée d'Alexandrie à Tortone, qui passe à Marengo et à San-Giuliano, et devait former la tête de l'attaque impétueuse dirigée contre la gauche et le centre des Français, que l'ennemi supposait découragés, abattus par les événements de la journée. Il ignorait alors l'arrivée d'une division nouvelle dans leur camp, la décision qui en avait été la conséquence, et la position de cette division de six mille hommes commandée par Desaix, sur cette route but de tant d'efforts, et qui ne semblait pas pouvoir être longtemps disputée. Un intervalle de quelques heures, intervalle fatal aux Autrichiens, s'était écoulé, pendant que les deux armées rivales avaient préparé

leurs résolutions et leurs dernières manœuvres. Quelques coups de feu échangés par des tirailleurs s'étaient fait parfois entendre. Le regard animé par une confiance nouvelle, Bonaparte parcourut le front des régiments et leur dit : « C'est avoir fait trop de pas en arrière; le moment est venu de faire un pas décisif en avant. Soldats! souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille [1]. » Il était alors cinq heures et demie du soir. Les grenadiers hongrois, suivis par toute l'armée autrichienne, s'ébranlent et s'avancent en colonne serrée, le long de la chaussée, entre Marengo et San-Giuliano. La charge est aussitôt battue sur toute la ligne française.

Desaix était en avant de San-Giuliano; une légère élévation de terrain, couverte de vignes, le dérobait à la vue de l'ennemi. Il avait placé en tête la neuvième légère, qui conquit, dans cette journée, le titre d'Incomparable; la trentième demi-brigade et la cinquantième venaient ensuite; et un peu en arrière, à sa gauche, s'étaient ralliés les débris des divisions Victor. « Rendez-vous à votre deuxième brigade, avait-il dit au général Boudet, je me charge de l'autre. » Il n'avait ni artille-

(1) *Relation officielle de la bataille de Marengo*, par le maréchal Berthier.

rie ni cavalerie, le premier consul ayant formé, avec les pièces dont il pouvait disposer, une seule batterie sous les ordres du général Marmont. Le corps de Lannes et la garde consulaire, qui tenaient la droite du champ de bataille, étaient opposés aux divisions des généraux Kaim et Haddick, et la cavalerie du général Kellermann stationnait entre Lannes et Desaix. La batterie d'artillerie, démasquée, commence le feu et mitraille la tête de la colonne hongroise, sur laquelle Desaix lance en même temps la neuvième légère. L'ennemi éprouve quelque hésitation devant cette résistance imprévue, à la vue d'une division nouvelle courant à sa rencontre, et venant l'assaillir avec un entraînement irrésistible. Desaix avait envoyé son aide de camp Savary au premier consul, pour le prévenir de l'attaque qu'il entamait, et l'avertir qu'il était indispensable de diriger une bonne charge de cavalerie sur le flanc de la colonne ennemie, pendant qu'il la heurterait de front [1]. Toutes ses inspirations devaient être heureuses jusqu'au dernier moment de sa vie. Il était à cheval derrière la neuvième légère qu'il venait de pousser en avant. Le cimeterre levé, il débouchait, avec le reste de ses troupes, sur le sommet de la petite éminence, et

1) *Mémoires du duc de Rovigo.*

se trouvait à peine arrivé en vue des combattants, qu'on le vit chanceler, après une décharge des grenadiers du régiment de Wallis, et tomber, sans proférer une parole, auprès du colonel Lebrun, aide de camp du premier consul. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé lorsque, la veille, il avait dit d'un air pensif à ses aides de camp : «Voilà longtemps que je ne me bats plus en Europe; les boulets ne nous connaissent plus : il nous arrivera quelque chose.»

Sa mort exalte ses soldats; ils se précipitent, tête baissée, sur la formidable colonne. Au moment où celle-ci, étonnée, surprise par ce choc inattendu, lutte avec désespoir, elle est tout à coup chargée en flanc par la cavalerie du général Kellermann, dont Desaix privé de chevaux avait réclamé et obtenu le concours pour seconder son attaque. Jamais charge ne fut exécutée avec plus d'intelligence et de vigueur; Kellermann traverse plusieurs fois la colonne, la coupe en tronçons, pendant qu'en tête l'infanterie de Desaix refoule et renverse les rangs ennemis les uns sur les autres. C'en est fait des grenadiers impériaux; ils sont pris ou écrasés, et leur général est contraint de rendre son épée. La victoire si complète obtenue sur la gauche anime d'une ardeur nouvelle les autres divisions françaises, et la droite se signale à son tour, en mettant en fuite les

régiments autrichiens frappés d'épouvante. La déroute est générale ; cavalerie, artillerie, infanterie, tout est précipité dans le lit de la Bormida. Les résultats de la journée étaient immenses, l'armée autrichienne tout entière était à la discrétion du premier consul. Le lendemain, le général Mélas, heureux des conditions que le vainqueur consentit à lui dicter, signa la célèbre convention d'Alexandrie, qui nous rendit l'Italie et même l'importante place de Gênes, qui avait coûté tant de sang et d'efforts à l'Autriche.

Desaix, en mourant, avait légué la victoire à son pays, qui devait pleurer son trépas et en porter le deuil. Instruit pendant la chaleur de l'action de la fatale nouvelle, Bonaparte, qui appréciait toute l'étendue de la perte qu'il venait de faire, avait regretté de ne pouvoir alors lui donner des larmes. A l'issue de cette lutte sanglante, il répondit à ceux qui le félicitaient sur cette belle journée : « Oui ! bien belle, si ce soir j'avais pu embrasser Desaix sur le champ de bataille. J'allais le faire ministre de la guerre, je l'aurais fait prince, si j'avais pu. »

Le général était tombé à l'instant même où il commençait cette attaque opportune et décisive qui devait ramener la victoire. Officiers et soldats étaient tous trop préoccupés de la terrible mêlée qui avait suivi, pour songer au héros qu'ils lais-

saient inanimé sur le champ de bataille. Le combat n'avait cessé qu'à la chute du jour. La nuit commençait à s'abaisser sur la vallée, lorsque Savary courut à la recherche de son malheureux général. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, le sol était jonché de cadavres, et déjà des êtres immondes s'étaient abattus sur ce terrain si riche en dépouilles, pour arracher aux morts jusqu'aux derniers lambeaux de leurs vêtements. Un silence effrayant, que des gémissements étouffés troublaient seuls par intervalles, régnait à cette heure, à la surface de cette plaine éclairée d'une sombre lueur, qui tremblait peu auparavant sous les pas précipités des chevaux, sous les décharges du canon et de la mousqueterie. Savary s'était dirigé au galop vers l'éminence qu'on lui avait signalée; tous les corps qui gisaient étendus sur le plateau étaient dépouillés. S'éclairant des derniers rayons du jour, l'aide de camp souleva un grand nombre de cadavres dont les visages lui étaient inconnus; et ce ne fut qu'après une recherche pénible et douloureuse, que son attention fut attirée par une longue et volumineuse chevelure noire, rassemblée dans un cordon. Le corps était presque nu; une plaie profonde, ouverte dans le côté gauche, était encore béante, et le cœur déchiré par la balle annonçait que la mort avait été instantanée (48). Savary crut reconnaître les traits de son

général ; bientôt il n'y eut plus aucun doute dans son esprit. La cicatrice laissée par la balle qui l'avait frappé à la tête, près de Lauterbourg, en 1793, celle de la blessure reçue, en 1797, au deuxième passage du Rhin, étaient parfaitement visibles. En proie à une émotion profonde, Savary laissa retomber la main qu'il avait pressée tant de fois, étancha la plaie avec son mouchoir, et découvrant à quelque distance un cheval tué, qui portait encore enroulé sur sa selle un manteau, échappé sans doute aux regards de la bande sacrilége, il le fit détacher par le hussard qui l'escortait, et en fit un linceul. Se rendant ensuite rapidement à Torre di Gorofollo, où se trouvait le premier consul, il commanda un peloton de dix soldats qui allèrent chercher le corps, et qui le transportèrent, à la lueur des flambeaux, sur un brancard, du champ de bataille au quartier-général. Deux enfants noirs cheminaient tristement à côté de la civière, poussant des sanglots et des cris plaintifs, chantant des vers lugubres sur un rhythme inconnu, s'arrachant les cheveux, se déchirant le visage. C'étaient les deux jeunes Éthiopiens qui pleuraient, de la manière la plus touchante, le maître bienfaisant qui avait brisé leurs chaînes.

CHAPITRE QUATORZIEME.

HONNEURS RENDUS. PORTRAIT.

Le corps de Desaix transporté et embaumé à Milan. — Décrets du Gouvernement. — Deuil du corps législatif. — Statues, tableaux, monuments.— Fêtes du 14 juillet et du 1er vendémiaire. — Monument élevé par l'armée du Rhin. — Regrets de l'armée d'Égypte. — Marine. — Famille. — Sépulture et fête funèbre à l'hospice du Grand-Saint-Bernard. — Portrait du général Desaix.

La mort du général Desaix fut un véritable deuil pour l'armée, et tempéra la joie que la brillante victoire de Marengo faisait éclater. Tous vinrent contempler les traits de l'illustre guerrier, dont la plupart n'avaient appris l'arrivée au camp que par la nouvelle de sa fin glorieuse. Ceux qui l'avaient connu, ceux qui avaient servi sous ses ordres, racontaient les élans de son courage, comptaient ses services et ses blessures (49), énuméraient les chevaux tués sous lui, disaient combien il avait été avare du sang de ses soldats et prodigue du sien. Le premier consul décida que le corps serait embaumé, et le fit diriger

à cet effet en poste sur Milan, sous la conduite d'un officier d'état-major. « Je me rappellerai toute ma vie, rapporte un grenadier à cheval de la garde consulaire (1), les impressions si pénibles que fit dans mon âme, lorsque je fus le lendemain de la bataille au quartier-général, le spectacle de la voiture qui portait le corps de ce général, enveloppé d'un drap et couvert de son manteau. On le conduisait à Milan. J'avais beau me le figurer, comme quelques heures auparavant, commandant l'incomparable neuvième demi-brigade qui fit de si belles manœuvres sous le feu le plus terrible, et dans les dangers les plus imminents, mes yeux mouillés de larmes étaient toujours ramenés sur un corps sanglant et inanimé. » Le statuaire Pizzy fut chargé de prendre le moule, de couler le masque de cette noble figure, et de tailler, d'après ce modèle, un buste en marbre. Le célèbre peintre Appiani reçut l'ordre de reproduire sur la toile les traits du général qu'il avait connu en 1797, qu'il avait vu, pendant plusieurs jours, assidu dans son atelier, suivant les mouvements de son pinceau, ou discutant sur les principes de l'art. Le corps, embaumé par les soins d'un chirurgien-major de l'armée, fut enfermé dans

(1) *Marengo ou campagne d'Italie*, par Joseph Petit, grenadier à cheval de la garde consulaire, an IX.

un cercueil de plomb, et déposé, en attendant sa destination définitive, sous les voûtes du couvent de San-Angelo.

Pendant cet intervalle, Milan retentissait du bruit des fêtes et des acclamations. Les populations s'étaient précipitées au-devant du vainqueur de Marengo, du libérateur de l'Italie. Le successeur des bienheureux saint Ambroise et saint Charles Borromée, entouré de toutes les pompes de l'Église, avait reçu, au son des cloches, à la porte de sa somptueuse cathédrale, l'arbitre des destinées de l'Europe, et l'avait conduit vers le chœur sous le dais des empereurs d'Occident. Au milieu de cet enivrement de la victoire, le premier consul n'oubliait pas la mémoire de celui qui avait une si grande part à réclamer dans ce triomphe. Il signale dans ses bulletins la perte de Desaix comme une perte irréparable, adopte comme aides de camp Rapp et Savary, envoie deux projets d'arrêtés à Paris à la signature de ses collègues. D'après celui du 5 messidor (30), le nom du général Desaix sera inscrit sur la colonne nationale destinée à perpétuer la gloire de l'armée, une médaille sera frappée en son honneur, un trophée lui sera élevé dans le temple de Mars, à la fête anniversaire du 14 juillet, et le ministre de l'intérieur sera chargé de transmettre à la famille les témoignages des regrets que le trépas de cet illustre ci-

toyen inspire au gouvernement. L'autre décret (51) accorde la sépulture et un tombeau dans l'hospice du Grand-Saint-Bernard. « A tant d'héroïsme et de vertus, avait dit le premier consul, je veux décerner des hommages tels que nul mortel n'en reçut jamais de pareils. Je donnerai à Desaix les Alpes pour piédestal, et les religieux du Grand-Saint-Bernard pour gardiens. » Bonaparte répond à l'enthousiasme des Lyonnais, lors de son passage dans leur ville dont il relève les ruines semées par les démolisseurs de 1793, en commandant pour leur musée, à leur sculpteur Chinard, le buste du conquérant de la haute Égypte.

Le tribunat, à la lecture des bulletins de cette grande victoire, adresse, le 3 messidor an VIII, sur le rapport de Daunou, un message aux consuls, conçu en ces termes :

« L'armée s'est couverte d'une gloire nouvelle, mais elle a perdu un de ses héros. La mort de Desaix est un malheur public, au sein des plus éclatants triomphes. »

Jean Debry, le négociateur échappé aux massacres de Rastadt, monte à la tribune et demande à déposer une feuille de chêne sur cette tombe illustre :

« Desaix n'est plus, dit-il, il s'est élancé du champ de l'honneur au sein de l'immortalité. Six

cents braves sont morts avec lui, comme jadis Léonidas avec les siens ; ou plutôt Desaix mourant à Marengo, les regards tournés vers la postérité, rappelle si parfaitement Epaminondas mourant à Mantinée et léguant ses deux filles à l'histoire, qu'il est impossible de n'en pas saisir la ressemblance [1]. » Sur la proposition de l'orateur, l'assemblée arrête que « dans la séance du 16 messidor, elle portera le deuil du général Desaix et des braves morts aux champs de Marengo. » Au jour fixé, la salle du tribunat est tendue en noir, tous les membres du corps législatif, enveloppés dans leurs manteaux d'apparat, sont revêtus de deuil. Un sarcophage s'élève dans l'enceinte ; le président prononce le panégyrique du grand capitaine, et tous les regards s'attachent sur cette inscription :

AUX MANES DE DESAIX,

AUX BRAVES MORTS AUX CHAMPS DE MARENGO [2].

La nouvelle de cette mort prématurée avait causé en France une sensation profonde. Une souscription générale s'ouvrit sous le patronage de MM. de La Rochefoucauld, de Pastoret, et Delessert ; le

(1) *Moniteur*, an VIII, numéro 274.
(2) *Moniteur*, an VIII, numéro 287.

produit devait être affecté à l'érection dans Paris d'un monument à Desaix, avec un caractère d'utilité publique, sur la place Dauphine, devenue place Thionville. La ville de Strasbourg, qui venait de prendre le deuil de Kléber, confondit dans ses regrets la mémoire des deux guerriers qu'elle vénérait également. Clermont voulut posséder les restes précieux de Desaix, Riom éleva un obélisque, et lui donna autant d'assises que le héros avait vécu d'années; Marseille et d'autres cités témoignèrent leur enthousiasme. Toutes les provinces, les assemblées scientifiques et littéraires s'associèrent à cet élan patriotique; François de Neufchâteau fut l'organe de l'Institut. De vives démonstrations éclatèrent au sein de la capitale, à la fête du 14 juillet. La veille avait été signalée par la pose de la première pierre d'un quai qui fut décoré de ce nom illustre, et par ces paroles de Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur [1] : « Puisse ce quai avoir une durée aussi longue que la mémoire de Desaix. »

Paris venait d'être instruit du trépas du premier grenadier de France, de la Tour-d'Auvergne, percé d'un coup de lance sur les bords du Danube. La garde consulaire, demeurée inébranlable à Marengo, sous le feu de la mitraille autrichienne, était arri-

(1) *Moniteur,* an VIII, numéro 297.

vée, à marches forcées, avec les étendards enlevés à l'ennemi, des plaines de la Bormida au Champ-de-Mars, où Bonaparte lui avait donné rendez-vous pour ce jour solennel. Toutes ces renommées furent associées dans une ovation commune. Méhul prêta ses accords mélodieux à un hymne composé par M. de Fontanes, et qui fut chanté par les artistes les plus célèbres de l'Italie. L'une des strophes disait :

« Tu meurs, brave Desaix! tu meurs! ah! peux-tu croire
Que l'éclat de ton nom s'éteigne avec tes jours?
L'Arabe en ses déserts s'entretient de ta gloire,
Et ses fils à leurs fils la rediront toujours. »

Lorsque sous le dôme des Invalides retentirent ces mots : « Tu meurs, brave Desaix! tu meurs! » le yeux de tous les guerriers se mouillèrent de larmes, et des acclamations trois fois répétées saluèrent l'immortalité du héros qui remplissait le temple de sa gloire.

Les mêmes transports éclatèrent à la fête du premier vendémiaire an IX, qui unit les noms de Turenne, de Desaix et de Kléber. Par une étrange coïncidence, le vainqueur d'Héliopolis était tombé en Égypte, sous le fer d'un assassin, dans le même temps que son frère d'armes expirait en Italie. Bonaparte eut la pensée de confondre la mémoire de ces deux héros avec celle d'un des plus grands capi-

taines de Louis XIV. Les restes de Turenne, arrachés en 1793 des caveaux de Saint-Denis par des hordes ivres de sang, avaient échappé à leurs fureurs, grâce à un heureux hasard, durant ces jours d'horrible profanation qui avaient vu les tombeaux des rois violés, leurs cendres jetées au vent ou dévorées par la chaux vive. Le corps de Turenne était demeuré relégué, depuis cette époque, au musée des sciences, parmi les fossiles débris des révolutions du globe. Le premier consul l'en fit retirer solennellement, et en ordonna la translation aux Invalides. Le lendemain, par ses ordres, les trophées de ses deux lieutenants furent exposés sur la place des Victoires destinée à recevoir un monument colossal, et le sénateur Garat prononça leur oraison funèbre, en présence des grands corps de l'État et d'un concours immense de spectateurs (54 et 55).

Les regrets de l'armée furent universels et se manifestèrent par les témoignages les plus touchants, partout où flottait le drapeau national. Sur le Rhin, où commandait Moreau, officiers et soldats abandonnèrent spontanément une journée de solde pour l'érection d'un mausolée dans la grande île du Rhin, entre Kehl et Strasbourg. L'exécution en fut confiée à Ohmacht, le plus célèbre sculpteur de l'Alsace. Deux autres monuments s'élevèrent, en ce temps, sur les deux rives du même fleuve, sous les

auspices de Moreau, et par la généreuse initiative de l'armée française : l'un, sur le territoire allemand, à Saltzbach près de Rastadt, à la gloire de Turenne, sur l'emplacement où ce guerrier fut emporté par un boulet de canon; l'autre en France, à la mémoire de Desaix, sur la rive d'où il s'était élancé deux fois, pour effectuer ses audacieux et mémorables passages du Rhin.

La douleur fut surtout profonde en Orient. Les soldats, encore sous l'émotion de l'assassinat de Kléber, avaient espéré, depuis ce jour, voir revenir avec de puissants renforts le vainqueur de Sédiman et de Samanhout, le conquérant du Sayd. Le récit de la bataille de Marengo fut mis à l'ordre du jour. « La victoire chancelait, dit le général Menou, le bras de Desaix l'a fixée, mais c'est aux dépens de sa vie. » Une colonne, qui projette son ombre sur les caravanes, lui fut érigée, par les mains de l'armée, au milieu des sables mouvants qui conduisent du Nil à Suez. Le 11 brumaire an IX, une cérémonie, qui rappela les funérailles de Kléber, fut célébrée au Caire en son honneur. Tous les corps militaires y parurent sous les armes; l'Institut d'Égypte, les administrateurs, les agas, les scheiks, les ulémas, la légion cophte, suivirent le cortége, dans lequel figurait le cheval de bataille du guerrier que l'on pleurait. Mourad-Bey avait envoyé un de ses fidèles

pour le représenter dans cette marche funèbre, et pour payer le tribut de son estime à l'adversaire dont la valeur avait triomphé de la sienne. Le secrétaire perpétuel de l'Institut, Fourrier, rappela en présence du catafalque, que Desaix avait été grand dans un temps fertile en actions extraordinaires, qu'il se préparait, pendant les loisirs que la guerre lui laissait, à devenir aussi utile pendant la paix. « La science du gouvernement, avait-il dit, était l'objet ordinaire de ses études, mais une pente naturelle le ramenait aux récits des faits militaires. Il eût envié de pouvoir dans le même temps porter nos armes au-delà du Rhin, disperser les Ottomans d'Héliopolis et vaincre à Marengo ; il aurait voulu être le contemporain de tous les héros (1). » Ma'Allem-Yaqoub, commandant de la légion cophte, exhale à son tour sa douleur et ses regrets. « Desaix, dit-il (2), on t'élève en France un monument. Yaqoub, que tu aimais et que tu chérissais comme un autre toi-même, en paiera le tiers, quelle que soit la somme qu'il puisse coûter. Si ce monument, comme il faut l'espérer, transmet avec vérité à la postérité les combats terribles que tu livras pour conquérir et

(1) *Moniteur*, an IX, numéro 87.
(2) *Moniteur*, an IX, numéro 93.

soumettre la Thébaïde, la postérité apprendra aussi que Yaqoub, combattant à tes côtés, mérita ton estime. Hélas! depuis longtemps, il t'avait dévoué son cœur. » Telle fut chez Yaqoub la puissance du sentiment d'attachement et d'admiration pour son général, que, lors de l'évacuation de l'Égypte par les Français, il voulut les suivre en Europe. Frappé pendant la traversée d'une maladie mortelle, il demanda, comme dernière faveur, que son corps fût déposé près de celui de Desaix.

La marine ne demeura pas étrangère à cet élan général; elle connaissait les sympathies manifestées si souvent à son égard par ce guerrier. Après les préliminaires de paix de Léoben, Desaix, croyant la guerre terminée sur le continent, avait un instant conçu la pensée d'échanger le service de terre contre celui de mer, et s'était informé du temps qu'il lui faudrait pour devenir un bon officier de marine. Sur la demande de l'amirauté, un vaisseau de 74 canons reçut le nom glorieux du général, et alla le porter au combat naval qui se livra, l'année suivante, dans la baie d'Algésiras. Le fort Desaix, à la Martinique, se rendit célèbre par la belle défense qu'il soutint, en 1809, contre une escadre anglaise.

Les arts reproduisirent sous toutes les formes les scènes militaires de la vie du héros. Les sculpteurs

Moitte et Boizot furent chargés de l'exécution du mausolée en marbre destiné au Saint-Bernard, et lui imprimèrent la simplicité et le caractère de l'antique. A la vue du tableau d'Appiani qui avait fait revivre sous son pinceau les traits du conquérant du Sayd, les enfants éthiopiens, reconnaissant leur maître bien-aimé, dirent en pleurant: « Il est chez le sultan juste. » Invité par le gouvernement à peindre l'apothéose des guerriers morts en Égypte et en Italie, Girodet représenta les ombres des héros français paraissant devant Ossian, conduites par la Victoire. Ossian se penche pour embrasser Desaix, et Fingal tend une main à Kléber. Ces figures poétiques inspirèrent la plupart des artistes du temps.

Depuis les conférences d'Udine, Bonaparte n'avait cessé de s'appuyer sur l'attachement et sur le dévouement désintéressés du général Desaix, sentiments qui favorisaient sa gloire et sa politique. Il ne fut point ingrat envers la mémoire de son lieutenant, n'oublia jamais sa famille, à qui il réserva une part dans les hommages publics; il accorda une pension viagère à sa mère (53), sur laquelle, dès son retour en France, il avait appelé la munificence du Directoire; il leva les décrets de proscription qui pesaient encore sur les frères et sur les parents émigrés, et accorda plus tard des titres et des

dotations. Il témoigna officiellement ses regrets à madame Desaix de la perte de son illustre fils, lui fit adresser par le ministre de l'intérieur une expédition de l'arrêté du 5 messidor an VIII (52), la première médaille frappée à cette occasion, et sollicita sa présence à la fête du premier vendémiaire. Connaissant l'affection du général pour sa sœur, il appela mademoiselle Desaix à Paris, et l'unit à l'un des plus brillants officiers de l'armée, l'adjudant-général Beker (1). On citait les faits d'armes de cet officier aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, son refus si honorable et si périlleux d'exécuter en Vendée les ordres barbares du Comité de salut public, refus qui avait sauvé la ville de la Châtaigneraie de la destruction; on parlait de sa belle résistance à Cassano. Chef d'état-major du corps d'armée de Serrurier, lors de cette journée sanglante, Beker avait disputé le champ de bataille aux masses russes et autrichiennes, jusqu'à ce qu'il

(1) Nommé général de division à Austerlitz, grand-officier de la Légion d'honneur à Essling, plus tard grand'croix et pair de France.

Chargé, en 1815, par le gouvernement provisoire, d'accompagner l'Empereur, de la Malmaison à Rochefort, le général Beker s'acquitta de cette mission délicate avec tant de noblesse, qu'au moment de partir pour le Bellérophon, Napoléon lui adressa ces paroles : « Embrassez-moi, général, je vous remercie de tous les soins que vous avez pris de moi; je regrette de ne pas vous avoir connu plus tôt d'une manière aussi particulière, je vous aurais attaché à ma personne. Embrassez-moi, général, adieu. »

eut été renversé par la mitraille, et avait mérité les éloges et les égards de Souwarow lui-même, étonné de tant de valeur.

Desaix avait souvent sous la tente entretenu son aide de camp Savary de sa sollicitude fraternelle, et l'avait nommé, en cas d'éventualités fâcheuses, son exécuteur testamentaire. On lit dans la lettre que ce dernier écrivit, le 22 messidor, à mademoiselle Desaix :

« Sa sœur était sa plus tendre amie, il la vénérait et ne cessait de me répéter qu'il irait en Auvergne exprès pour la marier, qu'il lui donnerait la moitié de son argent, et que le plus beau jour de sa vie serait celui où il verrait le sort de sa sœur déterminé d'une manière convenable à ses goûts et à sa naissance. La veille même de sa mort, il m'entretenait encore de ce projet, et me répétait : Rappelez-vous bien ce que je vous ai dit en Égypte, que si je venais à mourir à la guerre, vous feriez deux portions égales de ma fortune : la première serait pour ma sœur, et la seconde pour ma mère. Que rien dans le monde ne vous fasse changer cette disposition ; vous manqueriez à ma mémoire. Il fut pensif toute cette journée, et attendait impatiemment le lendemain. » Toute cette fortune ne s'élevait qu'à soixante-seize mille livres. Ce résultat témoignait la force du sentiment qui, en 1796, lui avait

dicté ces paroles : « Je ne veux pas augmenter ma fortune, c'est la gloire d'un honnête homme ; mais je ne veux pas non plus la diminuer. »

La reconnaissance nationale n'accomplit son œuvre qu'en 1805. Le corps du général Desaix reposait, depuis cinq années, sous les voûtes du couvent de San-Angelo, attendant le tombeau qui lui était destiné. Diverses causes avaient retardé le jour de la translation. Le chef de l'Etat s'était proposé d'assister lui-même à cette solennité et avait chargé Denon des dispositions de la fête funèbre. « Denon, avait-il dit, vous allez rendre hommage à la mémoire de votre ami ; n'en séparez pas la pensée qu'il était aussi le mien, et que je présiderai à la réunion. » Le souverain pontife avait versé, depuis peu, l'huile sainte sur le front du soldat de fortune qui s'était fait proclamer empereur des Français, et qui venait de ceindre à Milan la couronne de roi d'Italie. Une grande revue fut passée par Napoléon le 14 juin ; un simulacre de la fameuse bataille fut figuré dans les plaines mêmes de la Bormida, et tous les chefs qui avaient combattu à Marengo s'y rencontrèrent, hors celui dont les restes allaient être inhumés sur la cime des Alpes.

Trois jours après cette revue, les frères de San-Angelo remirent le cercueil du général Desaix à un détachement du vingt-troisième régiment de

chasseurs à cheval. Cette escorte le conduisit jusqu'aux pieds des monts glacés; là, elle s'arrêta et fut relevée par des soldats du cinquième régiment de ligne, qui gravirent avec ces précieux ossements les neiges éternelles du Grand-Saint-Bernard. Le maréchal Berthier y représentait l'Empereur, qui n'avait pu venir présider lui-même. Les bons religieux de l'hospice s'étaient rendus au-devant de ces nobles dépouilles, qu'ils étaient fiers de voir confier à leur garde. Le lendemain 19, dès que les aiguilles des glaciers eurent réfléchi les premiers rayons du soleil, les intonations lentes et graves d'une symphonie militaire accompagnèrent une marche funèbre, et des hymnes célestes retentirent dans l'enceinte de l'église des Neiges. La miséricorde divine fut invoquée par un concert de ces voix saintes, que bénit le voyageur menacé par la tourmente et par la chute des avalanches. Lorsque la cérémonie sacrée fut terminée et que le prêtre eut suspendu ses chants, le cortége s'achemina vers la chapelle, qui contenait un sarcophage en marbre blanc orné de bas-reliefs sur toutes ses faces. On y descendit le cercueil. La couronne de chêne, tous les symboles de Minerve, les figures du Rhin et du Nil avaient été taillés autour de l'image du héros tombé sur le champ de bataille. Le discours qui fut prononcé retraça quelques traits de

sa vie (1); le maréchal Berthier se plut à rappeler cette égalité de mœurs du grand capitaine, qui ne changeait jamais quand tout changeait dans sa fortune. Les nombreux assistants, tous compagnons d'armes de Desaix, vinrent tour à tour jeter une médaille et une couronne de laurier dans le sarcophage. Après que chacun eut payé le tribut de ses regrets, une décharge de mousqueterie annonça que la tombe venait d'être scellée. Une avenue bordée d'étendards, de cyprès et d'inscriptions portant des noms de batailles, aux extrémités de laquelle se détachaient les bustes de Napoléon et de Desaix, avait été tracée sur les bords d'un lac glacé, au centre du cirque grandiose où l'hospice s'élève, et que domine une ceinture de roches gigantesques terminées en aiguilles. Les funérailles de Patrocle y furent célébrées par des jeux olympiques, au milieu des scènes les plus sublimes de la nature. Les soldats y disputèrent les prix de la course et du tir, et figurèrent, sur l'emplacement que la tradition appelle le chemin d'Annibal, le spectacle de l'immortel passage de l'armée française, et la descente des canons sur des traîneaux et sur des troncs de mélèze, le long des précipices. Un banquet succéda aux joûtes, des toasts y furent

(1) *Moniteur*, an XIII, numéro 281.

portés à toutes les gloires. La cérémonie pieuse était achevée, il fallait redescendre vers l'Italie. Généraux et soldats pressèrent les mains des vénérables solitaires, qui les avaient accompagnés jusqu'à l'arc de triomphe de glace, élevé par leurs mains sur les vestiges d'un temple de Jupiter. Au moment où les lignes du faîte de l'hospice disparurent aux yeux des Français, un adieu solennel fut jeté dans les airs par toutes les voix, et le nom de Desaix fut répété dans les Alpes, avec les dernières vibrations de leurs échos les plus lointains.

Ce nom appartenait désormais à l'histoire, et devait rappeler éternellement une de ces gloires si rares, qui, en rayonnant sur les révolutions, ont la puissance de faire oublier les maux et les fureurs qu'elles traînent après elles. Tant de victoires, tant de services éclatants n'avaient exigé qu'une période de huit années, pendant lesquelles pas un jour, il est vrai, n'avait été perdu pour la patrie. Les soldats de Desaix ainsi que ses adversaires le comparaient au chevalier sans peur et sans reproche; les hameaux de l'Allemagne l'appelaient le bon général, et l'Égyptien lui avait décerné le titre de sultan le juste, de vainqueur et de père du Sayd. La France l'a placé au rang de ses hommes les plus illustres. Son portrait orne nos musées, ses statues décorent nos places pu-

bliques, et le souvenir de ses traits s'est conservé avec celui de ses actions.

Desaix avait une taille moyenne, le visage pâle, l'attitude pensive; ses yeux étaient noirs, ses traits prononcés. Une longue et épaisse chevelure, signe de la vigueur de son corps, retombait sur ses épaules. Une certaine timidité se manifestait habituellement dans sa démarche, et ne disparaissait qu'au moment de la bataille; son regard doux et bienveillant s'animait alors d'un éclat inexprimable, présage certain de la victoire. Tout dans sa personne révélait quelque chose de noble, d'affectueux, de sympathique qui attirait dès l'abord, et qui ne laissait jamais prise à l'envie. La représentation lui était importune; son uniforme de drap bleu, entr'ouvert sur sa poitrine, était d'une simplicité extrême, et son grade se distinguait à peine au léger cordon de laine et d'or qui en bordait les contours. Nul général n'obtint néanmoins de ses soldats une obéissance plus prompte et plus absolue. Sa fermeté leur était connue, ils le savaient inflexible pour l'accomplissement du devoir, mais ils savaient aussi que sa sollicitude à leur égard n'avait point de bornes. Vivant au milieu d'eux, partageant leurs peines et leurs privations, veillant sur leur bien-être, ne prodiguant point leur sang dans des affaires inutiles,

assurant le succès par la sagesse de ses combinaisons, il avait acquis sur leur esprit un ascendant qui ne lui a jamais fait défaut. Intrépide pendant l'action jusqu'à la témérité, il marchait presque toujours le premier à l'avant-garde, et le dernier dans les retraites. L'audace n'excluait pas cependant la prudence dans la conception de ses opérations; le sang-froid et la présence d'esprit ne l'abandonnèrent jamais, et on put lui appliquer ce mot du prince Eugène de Savoie, parlant du maréchal de Boufflers : « Sa présence valait dix mille hommes. »

Ses qualités militaires furent rehaussées par la candeur et par la modestie la plus rare. Après avoir lu ses rapports, on doute, comme on l'a dit de Catinat, de sa participation aux affaires consignées dans ses bulletins officiels; sa correspondance ne tendait qu'à faire ressortir le mérite de ses compagnons d'armes. Quoique passionné pour la gloire, il rechercha peu les grands commandements; son ambition était satisfaite, dès qu'il était mis à même d'agir et de servir son pays. Personne en effet ne posséda et n'inspira plus que lui cet amour pur et désintéressé de la patrie, qui fait supporter les privations et les souffrances, l'injustice et l'ingratitude, qui amène l'oubli des intérêts privés. Général, diplomate, administrateur, Desaix ne songea

jamais à la fortune. Négociateur sur le Rhin auprès de l'archiduc Charles, plénipotentiaire en Syrie auprès du grand vizir, il repoussa jusqu'aux dons consacrés par l'usage. Ses mains restèrent pures, après avoir manié les deniers des armées en Allemagne, après avoir organisé une flotte en Italie, et disposé en conquérant des tributs, du commerce et des richesses de la haute Égypte. « Ce qui est permis aux autres, répétait-il souvent, ne l'est pas à ceux qui commandent des soldats. » Ses actes furent toujours empreints d'un sentiment naturel de générosité et lui valurent ce respect et cette vénération, dont le souvenir règne encore sur les bords du Rhin et sur les rives du Nil. Il fut adoré de tous ceux qui l'entourèrent, et qui vécurent auprès de lui. Ses confidences intimes, ses correspondances de famille sont des témoins touchants et irrécusables de l'exquise sensibilité de son âme. Dans ces temps semés de périls, où la religion fut proscrite, on le vit, par une sombre nuit d'hiver, se glisser au fond d'une modeste demeure d'un faubourg de Strasbourg, pour tenir sur les fonts de baptême, devant un prêtre non assermenté, l'enfant nouveau-né d'un de ses serviteurs. Durant les phases si diverses de sa vie, cette disposition affectueuse, cette noblesse de sentiments ne se démentirent jamais, et lui concilièrent toutes les populations qu'il

fut appelé à gouverner. Sa justice, la sévérité de son administration tempérée par la douceur de son caractère, la supériorité de son jugement, la variété de ses connaissances acquises par des études continuelles, l'avaient rendu aussi propre à régir un état qu'à commander une armée. La pacification et le gouvernement du Sayd ne seront pas moins admirés dans l'histoire que sa lutte acharnée avec l'indomptable Mourad. L'Égyptien a appris à chérir son pouvoir; aussi les souvenirs de Desaix, identifiés avec ceux de la Thébaïde, sont unis maintenant dans les légendes arabes à ceux du grand Scander et du calife Aaroun al Raschild. Il fut le premier Européen qui porta ses armes en Éthiopie, au-delà des cataractes du Nil, et sa gloire a reçu de l'Orient cette auréole poétique qui consacre les renommées.

Aimant les arts et les sensations qu'éveille la vue des ruines de l'antiquité, épris de la passion des voyages, le général Desaix se plaisait à errer au milieu des vestiges du passé, à découvrir des faits nouveaux, à former des conjectures sur l'origine des peuples, à transcrire ses impressions. Il puisa la doctrine du fatalisme parmi ces nations mahométanes qui professent la croyance à la destinée, croyance qu'il partageait avec Bonaparte, et il éprouvait une jouissance infinie à écouter les frag-

ments des poèmes orientaux déclamés par les guerriers du grand désert, dont sa valeur et sa bonne foi lui avaient fait des alliés. « Sa mémoire prodigieuse, rapporte Denon, ne perdait pas une phrase de ce qu'il avait entendu, et je n'écrivais rien de ces contes, parce qu'il me promettait de me les réciter mot pour mot, quand je le voudrais. » Aussi Desaix répétait souvent à ce dernier : « Combien nous aurons de choses à nous dire le reste de notre vie (1) ! » Cette mémoire heureuse jointe à une grande faculté d'observation, la délicatesse de son esprit qui égalait celle de ses sentiments, rendaient sa conversation aussi instructive qu'attrayante, et les écrits qu'il a laissés se distinguent tant par l'originalité que par la richesse des aperçus. Son style, quoique peu châtié, révèle souvent une imagination poétique, et sa pensée passe avec une égale facilité des arts, de la philosophie, de la littérature à la stratégie, à l'agriculture, à l'économie politique. Ses recherches scientifiques, ses communications à l'Institut du Caire, la protection qu'il accorda aux savants qui visitèrent la haute Égypte, ont fait dire à Fourrier : « Les lettres, qui ne perdent jamais le souvenir de ce qu'on a fait pour elles, ne laisse-

(1) *Voyage dans la haute et basse Égypte*, par Vivant-Denon, tome I, page 315.

ront point effacer sa mémoire ; il les aimait, il les a servies [1]. »

Aucune tache ne ternit la brillante renommée du général Desaix, et parmi ses contemporains, nulle physionomie n'a plus d'analogie avec la sienne que celle de l'archiduc Charles, que son siècle appela le premier gentilhomme de l'Europe, et son pays le sauveur de l'indépendance de l'Allemagne. Tous deux avaient un caractère chevaleresque, la passion de la gloire, de la science et de la stratégie ; tous deux s'inspirèrent sur le champ de bataille des plus belles conceptions. Également modestes, ils se montrèrent également prompts à reconnaître et à réparer une erreur. Ils se rendirent une justice réciproque. Le prince autrichien a parlé dans ses mémoires de l'intelligence et de l'énergie du général Desaix, qui de son côté proclamait son admiration pour les talents et pour les vertus de son adversaire. On a vu l'archiduc, plein de sollicitude pour les blessés et les prisonniers français, célébrer avec toute la pompe militaire les funérailles de Marceau, et Desaix arracher des mains de ses soldats le grenadier autrichien qui l'avait blessé à l'attaque de Diersheim, remettre en liberté et sauver de l'échafaud, au péril de ses jours, les gentilshommes

(1) *Moniteur*, an IX, numéro 87.

de l'armée de Condé que le sort des armes faisait tomber entre ses mains. Napoléon plaçait le prince Charles au rang des grands capitaines, et disait qu'il lui aurait opposé un rival digne de lui dans le commandement de l'armée d'Allemagne, si une mort, qu'il regardait comme la plus grande perte qu'il pût éprouver, n'avait pas détruit ses projets à Marengo. L'image de celui qu'il s'était plu à appeler son ami, et qu'il regretta toujours, lui apparut au dernier moment de sa vie. Le captif de Sainte-Hélène allait expirer, lorsque ses lèvres murmurèrent encore ces paroles : « Desaix, Masséna, allez, courez, prenez la charge, ils sont à nous. »

L'Auvergne peut se glorifier d'avoir donné aux deux époques les plus agitées de l'histoire de France leurs illustrations les plus pures. Le chancelier de l'Hospital a grandi au milieu des fureurs des guerres religieuses du seizième siècle, le général Desaix s'est signalé dans la lutte terrible qui, deux cents ans plus tard, s'engagea entre les trônes et la démocratie. Fière du caractère de ses grands hommes, cette province leur a voué un culte que les vicissitudes des temps et des révolutions n'ont pu affaiblir. Près d'un demi-siècle s'était écoulé depuis Marengo, lorsqu'elle inaugura sur une des places de sa capitale une statue de Desaix. Jamais fête nationale n'a fait éclater plus d'enthousiasme. Un noble or-

gueil animait tous les rangs, toutes les classes de la population, accourue pour rendre à la gloire et à la vertu un hommage solennel. Les acclamations unanimes qui dans son pays natal saluaient la mémoire d'un héros mort à trente-deux ans, rappelaient ces vers d'Ossian [1], que le roi de Chroma, pour consoler sa douleur, chantait sur la tombe de son fils frappé par l'ennemi :

« Heureux ceux qui meurent dans leur jeunesse,
Quand tout retentit du bruit de leurs noms ! »

(1) *Poésies d'Ossian*, recueillies par Macpherson. Chant de Chroma.

FIN.

APPENDICE.



PIÈCES JUSTIFICATIVES.

NOTA. Tous les chiffres, entre parenthèses, qui sont indiqués dans le corps de l'ouvrage, se rapportent aux numéros correspondants des documents historiques de l'Appendice.

APPENDICE.

RECUEIL DE PIÈCES

A L'APPUI DES

ÉTUDES HISTORIQUES

SUR LE

GÉNÉRAL DESAIX.

N° 1.

Acte de naissance du général Desaix, extrait du registre de l'état civil de la paroisse de Saint-Hilaire-d'Ayat.

Le 17 août 1768, est né et a été baptisé le lendemain Louis-Charles-Antoine des Aix, fils légitime de messire Gilbert-Antoine des Aix, chevalier, seigneur de Veygoux, et de dame Amable de Beaufranchet, son épouse, demeurant à Veygoux, paroisse de Charbonnières-les-Varennes, et accouchée au château d'Ayat situé sur cette paroisse. A été parrain messire Louis-Charles-Antoine de Beaufranchet, représenté par messire Amable de Beaufranchet, son aïeul, et chevalier, seigneur d'Ayat; marraine,

dame Charlotte de Boucherol, épouse de messire Louis des Aix, chevalier de l'ordre royal militaire de Saint-Louis, demeurant à Rochegude, paroisse de Charbonnières-les-Vieilles, avec nous soussignés :

BEAUFRANCHET D'AYAT, DE BOUCHEROL DEZAIX,
SIRMOND, CROSMARIAS, curé.

Frères et sœur du général Desaix.

Amable Desaix, né le 10 décembre 1759;
Françoise-Antoinette Desaix, née le 25 août 1764;
Louis-Amable Desaix, né le 7 juin 1773;

N° 2.

Brevet d'admission à l'Ecole royale militaire d'Effiat.

Nous François-Charles, comte de Sampigny d'Issoncourt, chevalier, seigneur d'Effiat, d'Olhat, de Denone, de Bussières et autres lieux, ancien capitaine au régiment royal de marine;

Et nous Denys-Louis Merly, supérieur général de la congrégation de l'Oratoire de Jésus-Christ notre Seigneur, nommons la personne du sieur Louis-Charles-Antoine Des Aix, fils de monsieur Gilbert-Antoine Des Aix, chevalier, sieur de Veygoux, et de dame Amable de Beaufranchet, son épouse, né le dix-sept août mil sept cent soixante-huit, dans la paroisse de Saint-Hilaire-d'Ayat, diocèse de Clermont-Ferrand;

Pour remplir une des places de gentilshommes, fondées par monsieur le marquis d'Effiat, dans la maison des prê-

tres de l'Oratoire du dit Effiat, en justifiant par-devant qui il appartiendra des titres de sa noblesse, lorsqu'il en sera requis; ladite place vacante par la sortie de M. Amable Des Aix de Veygoux, son frère.

Lequel Louis-Charles-Antoine Des Aix se présentera au père supérieur de notre maison d'Effiat, pour être par lui reçu, suivant les clauses de la fondation, en vertu du présent brevet. En foi de quoi nous l'avons signé de notre main et fait contre-signer par le père supérieur de notre congrégation.

A Paris, ce dix-huit octobre mil sept cent soixante-seize.

MERLY,
Supérieur général des Pères de l'Oratoire.

De l'ordre de notre très-révérend père général:

JOLY DE CHAVIGNY,
Prêtre et secrétaire de l'Oratoire.

N° 3.

Bulletin de la conduite du jeune Desaix à Effiat.

LETTRE DU PÈRE RIVETTE A MADAME DESAIX, NÉE DE BEAUFRANCHET.

Effiat, 26 juin 1781.

Madame,

Vous n'aurez pas lieu d'être merveilleusement contente du présent que vous fait aujourd'hui M. votre fils. A l'exception de deux articles qui sont assez bons, tout le reste ne vaut pas grand'chose. Et puis le caractère ne change pas trop en bien. Il est toujours sujet à l'emportement et à un peu d'aigreur. On a encore à faire d'autres

31

reproches sur l'inapplication. Vous sentez, madame, qu'il n'est pas fort agréable pour moi d'avoir un pareil compte à rendre; mais je vous dois la vérité la plus exacte, comme je vous prie de croire aux sentiments de respect avec lequel je suis, madame,

Votre très-humble serviteur,
RIVETTE,
Père de l'Oratoire.

LETTRE DE DESAIX A SA MÈRE.

Effiat, ce 26 juin 1781.

Je vous envoie ma note, qui ne vous contentera peut-être pas; je fais mes efforts pour le faire; je suis dans la joie et dans la tristesse. Je ne sais si je ne verrai pas Desaix cette année, je le souhaite beaucoup; si j'ai ce bonheur, il calmera toutes mes douleurs. Il est parti la semaine dernière deux de mes camarades pour aller à la marine; j'envie leur sort.

Adieu, maman; tous ceux de votre connaissance vous font bien des compliments. Le père Rivette m'a chargé de vous offrir ses respects.

Je suis votre très-humble fils,
LE CHEVALIER DES AIX.

BULLETIN.

Notes des mois d'avril, mai et juin 1781 *du chevalier Des Aix de Veygoux.*

Taille	4 pieds 4 pouces 6 lignes.
Constitution	assez forte.
Santé	très-bonne.

Caractère....................	boudeur et peu endurant.
Conduite.....................	très-médiocre.
Lecture et écriture............	peu d'application.
Langue latine et française.....	il travaille sans réflexion.
Géographie et histoire.........	bien, mais sans efforts.
Mathématiques..............	progrès médiocres.
Dessin........................	léger et capricieux.
Langue allemande............	il fait des progrès.
Religion......................	distrait en général.

Signé Rivette,
Père de l'Oratoire.

N° 4.

Brevet de Sous-Lieutenant.

Proposition du colonel comte de Crillon, régiment de Bretagne.

J'ai l'honneur de proposer à une sous-lieutenance en troisième le sieur Louis-Charles-Antoine des Aix de Veygoux; cet emploi étant vacant par la passe du vicomte de la Luzerne dans un régiment de cavalerie.

Je joins ici le certificat de M. Chérin.

Paris, le 18 octobre 1783.

Le Cte de Crillon.

N° 5.

Certificat de noblesse [1].

Nous Bernard Chérin, écuyer, généalogiste et historiographe des ordres de St Michel et du St Esprit, généalo-

[1] *Bibliothèque des archives du ministère de la guerre.*

giste de celui de S[t] Lazare, et en cette première qualité, commissaire du Roi, pour certifier à Sa Majesté la noblesse de ceux qui aspirent aux places de sous-lieutenants dans les gardes du corps et dans ses régiments d'infanterie française, de cavalerie, de chevau-légers, de dragons, de chasseurs, etc.

Certifions au Roi que Louis-Charles-Antoine des Aix de Veygoux, né le dix-septième jour du mois d'août de l'année mil sept cent soixante-huit, et baptisé le lendemain dans l'église paroissiale de S[t] Hilaire d'Ayat, au diocèse de Clermont, fils de Gilbert-Antoine des Aix, chevalier, seigneur de Veygoux (petit-fils de Charles des Aix, sieur du Quereau et de Veygoux, maintenu dans sa noblesse par arrêt du conseil d'Etat du Roi, du 3 décembre 1672), et de dame Amable de Beaufranchet d'Ayat, son épouse,

A la noblesse requise pour être reçu sous-lieutenant daus les troupes de Sa Majesté.

En foi de quoi nous avons délivré le présent certificat, et l'avons signé et fait contre-signer par notre secrétaire,

A Paris, ce troisième jour du mois d'octobre de l'an mil sept cent quatre-vingt-trois.

CHÉRIN.

Pour monsieur le généalogiste et historiographe des ordres du Roi,

BERTHIER.

N° 6.

Nomination au grade de sous-lieutenant.

Mons le comte de Crillon ayant donné à Louis-Charles-Antoine Des Aix de Veygoux, né le 17 août 1768, la charge de troisième sous-lieutenant en pied sans appoin-

tements, en la première compagnie du régiment d'infanterie de Bretagne que vous commandez, vacante par le changement de la Luzerne à une sous-lieutenance dans le régiment de dragons d'Orléans, je vous écris cette lettre, pour vous dire que vous ayez à le recevoir et faire reconnaître en la charge de tous ceux et ainsi qu'il appartiendra, et la présente n'étant à autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait, Mons le comte de Crillon, en sa sainte garde.

Écrit à Fontainebleau, le 20 octobre 1783.

Suit la signature du roi Louis XVI.

Signé Le Maréchal de Ségur.

N° 7.

Acte de coalition de la noblesse d'Auvergne, arrêté à la fin de 1790, tel qu'il est consigné dans le manuscrit du religieux Dom Coll [1].

Les membres soussignés de la noblesse d'Auvergne et ceux par elle acceptés et réunis par les mêmes sentiments, s'engagent entre eux, sur leur parole d'honneur :

1° D'employer toutes leurs forces et leurs efforts pour maintenir la religion catholique, apostolique et romaine, et la rétablir dans son exercice entier et son ancienne splendeur;

2° De marcher ensemble et toujours réunis pour rendre au roi Louis XVI sa couronne et sa puissance, dont une assemblée criminelle, parjure et dénuée de pouvoir, s'est emparée, en un mot pour réparer la monarchie;

[1] *Bibliothèque de Clermont-Ferrand.*

3° Ils renonceraient volontiers à leurs droits pécuniaires, mais ils protestent de soutenir leur noblesse et de la transmettre à leurs enfants, sans souffrir qu'il y soit porté atteinte;

4° Ils jurent sur leur honneur et foi de gentilshommes de ne jamais se désunir, de marcher d'un commun accord, à la pluralité des voix, sans déroger aux principes ci-dessus; d'obéir à Monseigneur comte d'Artois et aux princes de la maison de Condé, réunis par les mêmes sentiments, et comme étant les premiers gentilshommes du royaume, également animés du même désir pour le rétablissement de la religion, du roi et des lois fondamentales de la monarchie;

5° Ils promettent sur leur honneur d'obéir aux supérieurs, tant en chef qu'en sous-ordre, à ceux que les princes choisiront pour leurs commandants; si les princes ne les nomment pas, ils seront choisis à la pluralité des voix;

6° Si quelques gentilshommes des autres provinces, pénétrés des mêmes sentiments, faisaient l'honneur de vouloir se réunir à ceux de la province d'Auvergne, ils seraient obligés de reconnaître et signer le présent réglement, et ne pourraient être reçus qu'à la pluralité des voix, sur la proposition d'un gentilhomme d'Auvergne;

7° Ceux qui manqueront au présent réglement ne compteront plus parmi eux, et comme déshonorés, seront rayés du tableau.

Suit la mention de 556 signatures, rangées par ordre alphabétique, et recueillies en 1790 et 1791.

Nota.—Plusieurs gentilshommes d'Auvergne, émigrés, négligèrent de signer cet acte, dont l'origine remonte à la fin de 1790, quoiqu'il porte la date du 10 avril 1791.

N° 8.

EXTRAIT DES *Souvenirs du lieutenant-général, comte Matthieu Dumas*, publiés par son fils, tome 1.

Janvier 1791.

J'avais auprès de moi, dans mes excursions, le jeune Desaix, alors sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie, en garnison à Strasbourg; il s'était offert pour me servir d'aide de camp avec mon beau-frère Delarue. Desaix était fort lié avec ma famille; son caractère, son dévouement à la liberté, son intelligence, me l'avaient fait accueillir, et il n'a cessé de me donner des témoignages d'amitié et de reconnaissance, jusqu'au jour où il tomba à Marengo.

N° 9.

Pétition de Desaix pour obtenir une place de commissaire des guerres [1].

A M. DUPORTAIL, MINISTRE DE LA GUERRE.

Le sieur Desaix Veygoux a l'honneur de prier M. Duportail de vouloir bien le nommer à une place de commissaire ordinaire des guerres de la nouvelle formation. Le sieur Desaix, étant particulièrement connu de M. Dumas, maréchal de camp, espère que cet officier général

[1] *Bibliothèque des archives de la guerre.*

voudra bien rendre, de sa conduite et de sa capacité, un compte qui le mettra à même de prouver qu'il est susceptible de remplir cette place.

Signé L. DESAIX DE VEYGOUX,
officier au 46e régiment.

Huningue, le 19 octobre 1791.

Le sieur Desaix Veygoux, né le 17 août 1768, sous-lieutenant au 46e ci-devant de Bretagne depuis le 22 octobre 1783, a toujours resté à son corps depuis la révolution. Il a quitté pour être employé à des détachements.

Apostille :

Je dois à la justice et à l'affermissement de la Constitution de témoigner au ministre, que M. Desaix de Veygoux a toujours tenu la meilleure conduite sous tous les rapports, et mérite son attention particulière.

Signé MATTHIEU DUMAS.

N° 10.

Prestation de Serment devant le Conseil municipal de Clermont-Ferrand.

Séance du 9 janvier 1792 [1].

L'assemblée formée, M. Louis Desaix, commissaire ordinaire des guerres pour résider à Clermont, étant entré, a demandé à être admis à prêter serment; de suite, main

[1] *Registre des délibérations de la municipalité de Clermont-Ferrand*, 1792.

levée à Dieu, et en présence de la municipalité, il a fait le serment d'être fidèle à la nation, à la loi et au roi, et de maintenir de tout son pouvoir la Constitution décrétée par l'Assemblée nationale constituante aux années 1789, 1790 et 1791, duquel serment il lui a été donné acte sur les réquisitions du procureur de la commune, et a signé:

L. Veygoux des Aix, Sablon, maire, Pouget, Degeorge, Blanchard, Imbert, Douhet, Hébrard, Busche, procureur de la commune.

N° 11.

Demande de Desaix pour être réintégré dans son régiment.

Avril 1792.

Pièce perdue.

N° 12.

Décision du Ministre de la Guerre sur cette demande [1].

22 mai 1792.

46e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

M. Desaix de Veygoux, lieutenant au 46e régiment d'infanterie, a été nommé à une place de commissaire des guerres, le 20 décembre 1791, mais n'ayant pas 25 ans accomplis, il n'a pu être reçu et a supporté sans fruit beaucoup de dépenses qui l'ont épuisé.

Cet officier demande à être réintégré dans son ancien

1 *Bibliothèque des archives de la guerre.*

emploi de lieutenant qu'il n'a point abandonné, et à être indemnisé d'une partie de ses pertes par la jouissance des appointements accumulés pendant son absence. Il assure que l'opinion de son régiment lui est favorable. On observe qu'il y a possibilité d'accorder la demande de M. de Veygoux, puisque son emploi est vacant par l'abandonnement du sujet qui avait été nommé pour le remplacer.

Approuvé pour son remplacement seulement.

N° 13.

Desaix aide de camp du général Victor de Broglie.

Strasbourg, le 11 mai 1792.

LE GÉNÉRAL VICTOR DE BROGLIE A M. DE GRAVE, MINISTRE DE LA GUERRE.

Postcriptum d'une lettre confidentielle [1].

Je ne cesserai de vous demander les brevets d'adjudants généraux de MM. Wanhelden et Beauvoir, et le brevet de sous-lieutenant pour M. Jean Briche, plus le brevet d'aide de camp pour M. de Veygoux, officier au régiment de Bretagne-infanterie, et qui remplace auprès de moi M. Mallet.

[1] *Bibliothèque du dépôt de la guerre.*

N° 14.

Brevet de nomination d'aide de camp[1].

Paris, 1er juin 1792.

AIDES DE CAMP.

M. Victor Broglie, maréchal de camp et chef de l'état-major de l'armée du Rhin, propose, pour remplir la place d'aide de camp qui est vacante auprès de lui, par la nomination de M. Mallet à une compagnie au 50e régiment d'infanterie,

M. D'AIX VEYGOUX,

Lieutenant au 46e régiment d'infanterie.

Cet officier est du 22 octobre 1783.

Approuvé.

N° 15.

Déclaration remise par M. Victor Broglie, maréchal de camp et chef de l'état-major général de l'armée du Rhin, à M. de Biron, général en chef de cette armée[2].

Au quartier-général de Wissembourg, le 16 août 1792.

Je pense que le pouvoir de suspendre le Roi n'est pas au nombre de ceux qui ont été délégués par la nation à l'Assemblée nationale législative.

Je pense que, par la suspension du Roi, la Constitution est violée.

1 *Bibliothèque des archives de la guerre.*
2 Pièce chez M. Heitz, libraire à Strasbourg.

Je pense que jusqu'au moment où la Convention nationale sera rassemblée et où elle aura prononcé, il est du devoir de tous ceux qui sont investis d'un pouvoir national et qui sont demeurés fidèles à leurs serments, de continuer à exercer les fonctions qui leur sont déléguées.

Je pense que, dans les circonstances actuelles, la conduite et le devoir de tout bon citoyen sont invariablement tracés par le serment constitutionnel qu'il a prêté.

Je pense que toutes les autorités civiles et militaires qui sont émanées de la Constitution, qui observent les formes qu'elle a prescrites et se tiennent dans les bornes qu'elle a tracées, sont les seules qui aient droit de commander à tout bon citoyen.

En conséquence, à cause du danger de la patrie et de la présence des ennemis, je déclare que je reste à mon poste dans l'armée du Rhin, pour combattre et résister aux ennemis quelconques de la France, pour m'opposer à toute invasion du territoire français, pour accomplir mes serments; je déclare en outre que j'exécuterai fidèlement les ordres de tous les militaires, auxquels je suis constitutionnellement subordonné.

Signé DE BROGLIE.

N° 16.

Lettre de Biron, général en chef de l'armée du Rhin, au Ministre de la Guerre [1].

Strasbourg, le 12 septembre 1792.

M. de Vegoul, aide de camp de M. Victor Broglie, a trouvé moyen de se faire arrêter dans le département des

[1] *Bibliothèque du dépôt de la guerre.*

Vosges, chargé de 13 lettres pour son général, qui ont été ouvertes et me paraissent le compromettre extrêmement. Une de ces lettres parlait d'une caisse de papiers déposée chez Laubadère ; tous ces renseignements et copies des lettres ouvertes ont été envoyés au département du Bas-Rhin par un courrier de celui des Vosges. On a envoyé chercher Laubadère, qui a demandé de fort bonne grâce l'examen immédiat et exact de ses propres papiers, et a remis la caisse appartenant à M. Victor Broglie. On n'a trouvé dans les papiers de Laubadère que beaucoup de preuves de civisme et des meilleurs principes. Dans les lettres de M. de Broglie, on en a trouvé une de moi que l'on a cru devoir envoyer à l'Assemblée nationale; elle ne contient autre chose qu'un reçu officiel de la déclaration qu'il m'envoie, que conformément au décret de l'Assemblée nationale sur les officiers suspendus, il se retire dans l'intérieur du royaume.

Le département des Vosges a cru devoir tenir M. de Vegoul en prison, et donner ordre de s'assurer de la personne de M. Victor Broglie, jusqu'à ce que l'Assemblée nationale en ait ordonné.

Signé Biron,
Général en chef de l'armée des Alpes.

Autre lettre du même au même.

Strasbourg, le 14 septembre 1792.

Les papiers de M. Victor de Broglie ont été examinés ; il ne s'y trouve que des affaires de service et de correspondance, d'après lesquels il paraît qu'il n'a jamais pensé à émigrer.

Signé Biron.

N° 17.

Mémoire de Desaix à Carnot pour sa réintégration dans une compagnie du 46e régiment [1].

Strasbourg, le 28 novembre 1792 (An premier de la République).

Le citoyen L. des Aix Veygoux a l'honneur de représenter au citoyen Carnot, commissaire du Pouvoir exécutif, qu'étant aide de camp du général Victor Broglie, lorsqu'il fut suspendu de ses fonctions par les commissaires de l'Assemblée nationale, il n'eut pas le même sort;

Mais que se croyant obligé de suivre son général jusqu'à ce que l'Assemblée nationale eût prononcé sur lui, il fut le joindre à Bourbonne, où il comptait rétablir sa santé délabrée;

Que voyageant muni de passeports conformes à ceux prescrits par la loi, il fut arrèté à une municipalité, sous des prétextes peu fondés, et de là conduit à Épinal, où il a resté deux mois détenu;

Qu'ayant enfin obtenu la liberté sans avoir mérité de la perdre, reconnu innocent sans avoir été accusé coupable, le premier usage qu'il en a fait a été de voler à la défense de son pays et d'aller reprendre la compagnie qu'il avait au 46e régiment.

Il était bien aise de prouver, par son dévouement pour sa patrie, qu'il en était un des bons citoyens;

Qu'à son arrivée, il a trouvé son emploi nommé à cause de sa longue absence; qu'alors ayant représenté au général Custine que sa détention malheureuse l'avait empê-

[1] *Bibliothèque des archives de la guerre.*

ché de se trouver à son poste, malgré son désir, ce général s'était empressé de reconnaître qu'il n'avait pas eu droit de le priver de son poste, et avait ordonné que la première compagnie vacante lui fût donnée;

Que pour que cela fût le plus promptement possible, il a sollicité auprès du ministre de la guerre la retraite du citoyen Blaniac, premier capitaine au 46e régiment, retiré chez lui depuis un an, après vingt-neuf ans de service, pour cause de maladie qui le rend incapable de servir. Cette retraite doit être d'autant plus accordée que cet officier n'a pas été nommé lieutenant-colonel, poste qui lui revenait par son ancienneté, et qui a été donné au citoyen Siné qui le suit.

Le citoyen Veygoux a donc l'honneur, d'après ces faits, de prier le citoyen Carnot de vouloir bien, suivant le désir du général Custine, lui faire donner cette compagnie, privée depuis si longtemps de capitaine; il croit pouvoir se flatter que le courage éprouvé avec lequel il a déjà servi sa patrie et les désagréments bien peu mérités qu'il a éprouvés, engageront le citoyen Carnot à accéder à sa demande. Pressé du désir de combattre pour la République, il demande de prendre les armes le plus tôt possible; c'est la seule faveur qu'il ambitionne.

Le citoyen ancien aide de camp du général Victor Broglie,

Signé L. des Aix Veygoux.

N° 18.

Certificat de présence au corps, à l'appui de la demande faite par Desaix pour obtenir la levée du séquestre mis sur Veygoux.

18 mars 1793.

46e RÉGIMENT D'INFANTERIE.

Nous, membres du Conseil d'administration du 46e regiment d'infanterie, soussignés,

Certifions que le citoyen Louis-Charles-Antoine Desaix, capitaine au dit régiment, est à son poste.

En foi de quoi, nous avons délivré la présente pour servir et valoir ce que de raison.

Fait au quartier-général de Franckenthal, le dix-huit mars 1793, l'an deuxième de la République française.

Signé Athalin, Larmont, Monet,
Des Lancles, Fisct.

N° 19.

Le Ministre de la Justice faisant par intérim les fonctions de Ministre de l'Intérieur, au citoyen Ministre de la Guerre[1].

Paris, 21 mars 1793.

Le citoyen Desaix, mon cher collègue, capitaine au 46e régiment d'infanterie, propriétaire de biens situés dans l'arrondissement de Riom, département du Puy-de-Dôme,

[1] *Bibliothèque des archives de la guerre.*

qui ont été séquestrés, vient de faire remettre aux administrateurs de ce département le certificat ci-joint du commandant des troupes de la République cantonnées à Worms, en qualité d'adjoint à l'état-major de l'armée des Vosges. Je vous prie de vouloir bien me marquer, en me renvoyant ce certificat, si le sieur Desaix est employé à l'armée, et depuis quel temps, et de faire vérifier dans vos bureaux la vérité des signatures dont le certificat qu'il rapporte est revêtu.

Signé GARAT.

N° 20.

Arrêté de Couthon [1].

Clermont-Ferrand, le 20 septembre 1793.

Les châteaux forts, les tours, les donjons, les souterrains, tous ces crimes vivants du régime féodal, blessent la vue des hommes libres et outragent la révolution. La Convention nationale n'a pas créé la République et fondé la liberté sur les ruines de l'esclavage, sans songer à ces restes hideux du monstre qu'elle a mortellement frappé. Elle a décrété qu'ils seraient détruits; mais parce qu'en même temps elle a ordonné que le ministre de la guerre lui présenterait l'état de ceux qui pourraient être conservés comme places fortes de la République, l'on s'est dispensé d'exécuter le décret même dans l'intérieur, quoique la disposition suspensive ne fût bien évidemment relative qu'aux frontières.

Et ces tours insolentes, ces repaires dangereux qui furent si longtemps funestes à la liberté, semblent la me-

[1] *Bibliothèque de Clermont.*

nacer encore, en offrant asile à ses plus cruels ennemis. Il est temps enfin d'en délivrer la terre humiliée de les porter, et que la loi bien entendue soit exécutée.

En conséquence, le représentant du peuple arrête :

Art. 1er. — Tous les châteaux forts, donjons, tours et autres monuments de la féodalité qui existent encore dans l'étendue de ce département seront détruits; les fossés qui les environnent, les citernes et souterrains pratiqués auprès ou au-dessous seront comblés.

Art. 2. — Les matériaux provenant des démolitions seront adjugés au profit des patriotes indigents des communes, dans l'étendue desquelles seront situés les châteaux, tours et donjons démolis.

Signé Couthon.

N° 21.

Dénonciation portée contre le général Desaix par le Comité de surveillance de Riom, le 8 octobre 1793 [1].

(Cette pièce figure dans le troisième chapitre).

N° 22.

Renvoi de cette pièce au Ministre de la guerre.

Paris, le 22 brumaire an 2 (12 novembre 1793).

Au Ministre de la Guerre.

Nous te renvoyons ci-joint, citoyen ministre, une lettre relative au nommé Desaix de Veygoux qui vient d'être

[1] *Archives de la guerre.*

promu au grade d'adjudant de l'armée du Rhin. Le Comité de surveillance de Riom demande la destitution de cet officier. C'est à toi de juger les motifs sur lesquels cette demande est fondée.

Les membres du Comité de Salut Public, chargés de la correspondance,

Signé Billaud-Varennes, Carnot.

Ordre : Suspendre Desaix, général de brigade provisoire.

Plus bas : Suspendu le 23 brumaire an 2.

Ampliation.

Ordre du Ministre, 22 frimaire an 2 (12 décembre 1793).

Le Secrétaire général du département de la Guerre.

La dénonciation contre le général de division Desaix, armée du Rhin.

Signé Vincent.

Envoyé copie de la lettre du Comité de surveillance de Riom à Pichegru.

N° 23.

Le général Michaud au Ministre de la Guerre [1].

Quartier-général de Kirweiler,
le 8 février 1794.

La lâcheté ordinaire de l'ennemi ne se dément pas plus que le courage des défenseurs de la liberté. Hier encore,

[1] *Dépôt de la guerre.*

le général Desaix, commandant la division de droite de l'avant-garde, était parti avec 60 chasseurs à cheval du 8[e] régiment pour découvrir sur Mutterstatt, Mondach et Oggersheim, et rencontra dans le premier village un fort détachement de hussards autrichiens qui escortaient un convoi de bœufs, chevaux, vin et autres objets précieux. Desaix les attaqua avec son courage ordinaire, les mit en fuite et prit leur convoi. Ce général, sûr de la bravoure des Français, poursuivit ces esclaves jusqu'à Oggersheim, poste fermé de murailles, d'un large fossé, de très-bonnes portes, et gardé par cent hommes de cavalerie et par une compagnie d'infanterie. Il n'hésita pas un instant de charger vigoureusement cette troupe, qui s'enfuit à toutes jambes sans combattre et en se jetant précipitamment dans les marais.

Tel est le résultat ordinaire des petits combats qu'engagent journellement nos détachements et nos patrouilles; quoique celui-ci ne soit pas d'une importance majeure, il a été conduit avec tant d'intelligence et de courage que je n'ai pas hésité à en rendre compte.

Salut et fraternité,
Signé MICHAUD.

N° 24.

Le général Michaud au Comité de Salut Public.

Kirweiler, le 21 ventôse an 2
(11 mars 1794).

De notre part, nouvelle attaque, nouvelle victoire. J'avais ordonné au général Desaix de porter, dans la nuit du 19 au 20, un gros détachement en avant de sa position,

pour éclairer l'ennemi et voir s'il avait réellement des intentions hostiles, comme on me l'avait annoncé. Il a rempli mes intentions en allant attaquer le village de Monnerheim, cantonnement le plus près de Mayence, et à un quart de lieue de cette ville. A minuit, il est arrivé sur ce village, sans être aperçu. Nos intrépides chasseurs et dragons sont tombés sur les ennemis sans leur donner le temps de se reconnaître; ils ont tué, dissipé tout ce qui s'est présenté.

Signé Michaud.

N° 25.

Le général Michaud au Comité de Salut Public.

3 prairial an 2 (24 mai 1794).

Le 4 prairial l'ennemi a attaqué sur tous les points. Le général Desaix, qui commandait la droite, a repoussé l'ennemi avec un courage digne d'éloges. La victoire est complète; nous sommes restés maîtres du champ de bataille.

Signé Michaud.

N° 26.

Le général Desaix au général Moreau, à Paris [1].

Strasbourg, le 4 avril 1797.

Nous n'avons rien de nouveau, mon général; depuis votre départ, tout est tranquille, notre situation est la

[1] *Dépôt de la guerre.*

même. J'ai reçu avis seulement d'une somme d'un million destinée pour l'armée; elle doit être envoyée par le payeur de l'armée d'Italie à celui de cette armée. Comme vous le savez, c'est peu de chose pour nos affaires, etc.

Allons, général, expédiez bien vite tout à Paris; obtenez-moi ce qui est indispensable et faites nous bientôt profiter de la superbe saison; ne restons pas en arrière, il est temps d'agir et d'agir fortement. Mais il faut que l'armée soit payée; je vous assure que cela est indispensable; nos bateaux vont lentement, etc.

Signé DESAIX.

N° 27.

Le général Moreau au général Bonaparte [1].

Strasbourg, le 18 juillet 1797.

Je profite de la convalescence du général Desaix, citoyen général, et du désir qu'il a de voir l'Italie et la brave armée qui l'a conquise, pour vous faire passer des renseignements intéressants sur les contributions qui nous sont dues par la Souabe et la Bavière.

Si partie de ces fonds ne nous rentrent pas promptement, je ne sais comment sortir de l'embarras où je me trouve. L'armée n'est pas payée depuis deux mois; comme la plus grande partie est en France, et qu'elle est obligée de payer exactement tout ce qui est nécessaire à sa subsistance, elle est à la veille de se livrer au désespoir. Sa bonne volonté et sa discipline l'ont jusqu'à présent maintenue dans le devoir; mais en admirant son dévouement

1 *Correspondance de Bonaparte*, volume Venise, tome I, p. 482.

et sa patience, je dois craindre que les malveillants ne les fassent cesser, d'autant plus que les canonniers ont déjà donné ce mauvais exemple.

Les subsistances et l'habillement ne sont rien moins qu'assurés. La troupe est nue et reçoit très irrégulièrement les vivres. Je ne puis trop vous prier, citoyen général, de hâter les premiers paiements des contributions qui nous sont dues, car le gouvernement ne nous promet rien, et il est impossible que notre situation actuelle dure encore longtemps.

Signé MOREAU.

N° 28.

Passe-port [1].

Bâle, le 19 juillet 1797.

Laissez passer le général Desaix avec son aide de camp et un domestique, allant par le mont Saint-Gothard à Milan.

Signé BACHER,

Chargé d'affaires de la République française en Suisse.

[1] *Archives de la guerre.*

N° 29.

Le général Desaix au général Reynier [1].

Udine, ce 17 fructidor an V
(3 septembre 1797).

Je ne vous ai pas donné de mes nouvelles, mon cher général, et je ne vous ai rien envoyé par la très-bonne raison qu'il n'y avait rien à vous apprendre. On a fait ici la guerre à merveille; la valeur de cette armée-ci ne peut pas se peindre; elle y a été excitée de toutes les manières, mais tout le reste est bien négligé.

Le chef d'état-major a une très-grande réputation de nos côtés, mais elle n'est pas la même ici; nous entendons mieux les détails. Enfin pour vous dire le mot, je n'ai rien su, je n'ai pas eu le moindre détail; on n'a pas l'idée d'écrire la guerre comme nous la concevons; on s'environne de beaucoup de mystère. Il est vrai aussi qu'ils ont perdu, à la prise de Provera devant Mantoue, un fourgon précieux qui tenait tous les papiers relatifs à deux mois de la campagne la plus intéressante. Enfin je ne sais pas plus qu'auparavant. J'ai vu le pays; il m'a bien expliqué le genre de guerre qu'on y a fait; il n'y a pas, pendant 800 lieues, un endroit à mettre un escadron en bataille; tout est coupé de fossés, de marais, de vignes, d'arbres et de plantations de toutes espèces; des tirailleurs et des colonnes, c'est tout le genre de guerre que l'on fait. Mais le général en chef est un homme d'une vigueur et d'un caractère au-delà de ce qu'on peut dire, et qui est bien admirable. La grande richesse du pays et

[1] *Dépôt de la guerre.*

l'abondance du vin partout font qu'on vit aisément où l'on veut, et qu'on peut sans inquiétude faire les mouvements que l'on désire.

J'ai été fort bien accueilli partout, très-bien reçu; notre dernier passage du Rhin nous vaut de la considération; sans lui nous aurions eu de la peine à nous présenter; mais il nous sauve. On est bien riche ici, tout est payé, mais pas très régulièrement, pas la nouvelle solde, mais la moitié de l'ancienne. Les troupes sont bien tenues et belles, mais cependant l'armée va être incessamment toute habillée de neuf. Notre armée est aussi belle et en aussi bon état, mais moins exaltée. Prévenez le général Moreau qu'il se défende : on veut nous enlever de notre cavalerie environ 1500 hommes. On a demandé quels étaient les meilleurs régiments et on désirerait les carabiniers, le 4e dragons; il ne faut pas leur donner des hommes dont nous avons si besoin. L'argent ne leur manque pas, ils ont tiré de l'Italie, calcul fait, 18 millions, depuis qu'ils y sont. Avec ça ils pourront acheter trois mille chevaux; les régiments ici ne sont pas forts, comme les nôtres à peu près de 250 à 350 chevaux.

Je suis bien fâché, nous n'aurons pas un sou de nos contributions; je ne conçois pas cela, mais ils n'ont pas su les négocier; ils mettent toujours les ambassadeurs autrichiens en avant, et vous entendez bien qu'avec eux cela n'ira pas; ils n'iront pas donner des verges pour se faire fouetter, ils seraient bien bons. Je l'ai mandé au général, et il n'y a pas d'autre moyen que d'obtenir du gouvernement que cette négociation soit suivie par nous-mêmes; sans cela on n'obtiendra rien, et je pense que cela sera perdu.

Nous avons lu ici l'adresse de l'armée du Rhin au Directoire, elle a fait très-bon effet. On se plaignait de ce qu'elle ne disait rien; on l'a vue se prononcer avec plaisir

et on lui a su très gré de la manière vigoureuse avec laquelle elle a parlé; j'en ai été surpris moi-même.

J'ai vu beaucoup de personnes de l'armée du Rhin; ils la regrettent d'abord; le climat les a bien travaillées; la moitié a été très fortement malade et l'est encore; ensuite le soldat n'est pas bien nourri; on lui donne du pain assez mauvais parce qu'on le fait mal dans le pays, et puis de la viande que tous les deux ou trois jours; on la remplace par de l'huile ou quelques pois. En général il est presque tout caserné; on lui a donné souvent du vin, mais à présent il est rare, et la demi-pinte ne vient pas souvent. Nos volontàires trouvent chez leurs hôtes du lard, des pommes de terre, des légumes de toutes espèces; en Italie que de la bouillie de maïs, et des paysans qui les traitent mal; ils s'en plaignent fort.

Quant à moi, je voudrais bien passer quelque temps encore dans ce pays, mais j'y ai été bien malade, sans cela vous ne m'auriez pas eu de sitôt; j'aurais fait le voyage de Rome; c'était l'affaire de deux mois et de bien de l'argent, mais je le trouvais bien employé. Il me coûte d'aller vous joindre; cependant je ne veux pas m'absenter quatre mois; j'irai à Strasbourg par l'Allemagne, c'est mon projet. J'aurai grand plaisir à vous revoir et à causer avec vous de tout ce que j'ai vu; je m'en fais une fête.

Travaillez à me lire; dans votre Offenbourg, vous avez peu à faire, ainsi vous pouvez vous occuper à me déchiffrer.

Signé Desaix.

N° 30.

Desaix à Bonaparte [1].

Udine, le 20 fructidor an V
(6 septembre 1797).

Je viens de recevoir, mon général, des lettres du général Moreau; il m'annonce que la situation de son armée, au lieu de s'améliorer, devient de jour en jour plus terrible. L'arriéré de la solde se monte à 4 millions, les troupes sont mal nourries, les subsistances peu assurées; enfin depuis cinq mois il n'est pas arrivé le moindre fonds; il n'a pas la moindre espérance d'en avoir. Cette situation est très embarrassante. Il a encore quelque espoir sur les contributions de Souabe et de Bavière.

Je lui ai annoncé, il y a quelques jours, qu'il devait peu y compter, puisque cette négociation n'est pas encore entamée, et que vos occupations du moment ne permettaient guères que vous la fissiez suivre. D'après cette nouvelle, il se trouve bien inquiet.

Oserais-je vous prier encore, mon général, de vous occuper de cette négociation particulière et de la faire suivre; alors on saura si elle peut réussir et les espérances qu'on peut en avoir. Il est inquiétant de voir l'armée trop longtemps dans une situation si pénible. Elle est tranquille, sage et patiente; elle sait résister aux séductions, mais de trop longues souffrances peuvent bien la porter au dégoût et de là au désespoir.

Le général Moreau me charge de vous représenter, que l'ordre que vous avez donné que tous les prisonniers de guerre de son armée, qui viendraient à celle d'Italie, y

[1] *Correspondance de Bonaparte.* Égypte, III[e] volume, page 316.

seraient incorporés, le prive d'une très-grande quantité de soldats ; il vous a rendu avec bien de la bonne foi tous ceux qui sont rentrés par Bâle ; il désirerait bien que vous fissiez de même. Il me charge de vous le demander avec instance.

Signé DESAIX.

N° 31.

Lettre du général Desaix au général Reynier [1].

Passeriano, 18 septembre 1797.

Enfin bientôt, mon cher général, j'aurai le plaisir d'aller vous rejoindre et bien causer avec vous. Toutes mes affaires prennent un peu de tournure, et je ne suis pas sans espérance. Je pars demain ou après-demain pour vous joindre ; j'irai par l'Allemagne, j'entamerai moi-même les négociations, et sous de très-bons et vigoureux auspices. Je vous développerai cela dans peu de temps, et vous le verrez par vous-même.

Le général s'est occupé de tout et y a mis les moyens sûrs de les faire réussir. D'ailleurs cette négociation nous revient tout entière et ne sera suivie que par nous. D'après cela, nous saurons qu'en faire. Les négociateurs d'ici nous l'abandonnent, et nous n'avons qu'à en tirer parti. Je suis bien content, je ferai en sorte que tout soit bien entamé, et que nous n'ayons qu'à faire marcher quand je vous aurai joint. Je ne m'arrêterai pas, parce que je serai pressé de vous voir, de vous embrasser, et de vous conter tout ce que je sais.

1 *Bibliothèque du dépôt de la guerre.*

J'ai appris que notre général en chef était à Paris; cela m'a inquiété; j'espère cependant que nous l'aurons sous peu, et qu'à mon retour il nous sera revenu; je le désire bien vivement; je lui suis attaché, je l'estime; il me serait bien désagréable qu'il ne fût plus avec nous. J'en ai peur, parce qu'il a un voisin avalant. On voudrait ici qu'il n'y eût qu'une armée qui agît toute par Strasbourg, et qu'il y en eût une autre, celle d'Italie, qu'on renforcerait de cavalerie et d'infanterie tirées de chez vous, d'environ 10 à 12,000 hommes. Ainsi vous sentez que dans ce moment, cela est très exécutable par l'influence qu'on doit avoir. Le général Moreau est à Paris; qu'il se défende bien, qu'il soit vigoureux, s'il veut se conserver. Je le désire parce que je l'aime et l'estime bien, qu'il est très bon, et qu'il ne sait pas se défendre avec un voisin qui le sait très-bien.

Je suis bien enchanté d'avoir vu le général qui commande cette armée. Vous ne vous formez pas une idée de son caractère, de la vivacité de son esprit et de son génie; il est au-delà de ce qu'on peut dire à ce sujet. Quant aux administrations ici, je ne sais pas comment cela se fait; on est dans le cas de l'armée du Rhin, quoique cependant dans une excellente position, avec de l'argent en abondance. Les négociations vont lentement, quoique bien vivement poussées par celui qui est à la tête; il donne de l'embarras au cabinet d'Autriche et le fait aller malgré lui. J'espère qu'il fera aussi bien de ce côté qu'à la guerre, et que, malgré tout le monde, il nous donnera enfin la paix.

Il y a eu de très grandes fêtes à Venise, au passage de madame Bonaparte, qui y resta trois jours. Rien de plus brillant : fêtes, bals, illuminations, courses de barques, repas à la flotte de l'amiral Bruix de 6 vaisseaux de ligne et 5 frégates. Outre cela, très grand enthousiasme pour la liberté chez ce peuple, qui est plus actif que le reste de

l'Italie et a de l'énergie; il fournit des troupes pour joindre l'armée, mais en petit nombre; cela s'augmentera considérablement, si on le désire. On est plein de vigueur et d'espérances dans cette armée; on est sûr du succès, si la guerre recommence; on la regarde comme certaine et on la désire plus qu'on ne la redoute. Les troupes se sont un peu rapprochées, c'est-à-dire on a mis plus de cavalerie sur la ligne. Les Autrichiens se sont aussi rassemblés beaucoup plus qu'ils ne l'étaient. Je les ai vus à Trieste; ils ont des recrues bien chétives et bien des malades.

Je me suis monté à la hauteur de ce pays, et je suis aussi bien plein d'espérances. Si vous étiez dans ce pays-ci, vous vous amuseriez bien, car vous y verriez beaucoup d'hommes bien intéressants et instruits avec lesquels vous causeriez avec plaisir. Il n'y a pas beaucoup de fêtes. Je redoute de retourner avec vous: on m'aura sûrement enlevé toutes mes conquêtes, et j'arriverai pour me voir dépouillé. On m'a mandé que vous aviez fait des vôtres, que vous vous étiez signalé; ainsi je crains beaucoup que vous ne m'ayez joué quelques tours. Quoi qu'il en soit, je ne vous en aimerai pas moins.

J'ai fait votre commission; j'ai réclamé pour les prisonniers de guerre; il n'en est arrivé aucun, vous pouvez en être sûr. Il y avait un ordre du gouvernement de les incorporer ici; heureusement qu'ils sont encore à venir, ainsi vous pourrez encore les avoir. Il faut demander au citoyen Bacher qu'il obtienne de la commission d'échange que tous rejoignent leurs armées respectives; vous en aurez alors un grand nombre, quatre à cinq mille, ce qui en vaut la peine.

Salut, mon cher général, portez-vous bien et croyez-bien à mon attachement à vous et à notre brave armée.

Signé Desaix.

N° 32.

Anecdotes sur Bonaparte, extraites du manuscrit du général Desaix.

Bonaparte a été employé au bureau topographique, dans lequel il est resté quelque temps; appelé ensuite au 13 vendémiaire, a commandé l'armée de l'intérieur avec infiniment de succès, d'art et d'adresse; s'était emparé de la police par une grande quantité d'agents secrets, par les adjudants majors des bataillons, par mille autres moyens. Il avait l'attention de n'employer les troupes de ligne qu'à la défense des corps constitutifs, la garde nationale à celle de ses propriétés, de prendre rarement des moyens trop irritants, et s'est tiré de tous les embarras avec facilité. A la fermeture du Panthéon, où 4000 jacobins s'assemblaient, il connaissait par ses agents les seize principaux orateurs, qui, dans toutes les assemblées, avaient fortement porté la parole; il les fait venir, leur dit tout ce qu'il pouvait dire de raisonnable, pour les engager à ne pas faire de rassemblements. Mais comme il ne pouvait pas leur faire entendre raison : « Vous êtes tous connus, leur dit-il, j'ai vos noms, j'ai la force; le moindre évènement qui m'arrive, je m'en prends à vous, et vous m'en répondez sur vos têtes. » Ils ont beau se défendre, beau dire, il faut en passer par là, et comme leur tête leur était chère, ils firent tant qu'ils engagèrent tout le monde à ne pas y aller.

Les rassemblements pour le pain étaient terribles et nombreux; il fallait bien de la sagesse pour les dissiper.

Deux anecdotes : la première, sur les insurgés des assignats qui, tout d'un coup, au nombre de 4000, veulent venir se faire payer chez Merlin, ministre de la police, et parlent de le pendre. Le danger est pressant, il faut

des troupes pour les dissiper, et il n'y a pas là de moyens tout de suite. Il (Buonaparte) y va avec deux personnes voir ce qui en est, y envoie quelques-uns de ses gens qui haranguent ces ouvriers, et leur disent : « Ce n'est pas ici qu'il faut s'adresser; le ministre n'a pas d'argent; c'est au Directoire qu'il faut se rendre; il a tout en main, nous nous ferons payer. » La motion est suivie de suite. Des troupes avaient déjà été mises en marche vers le Directoire; il y avait là des moyens. Cinq députés seulement furent reçus par le Directoire, et renvoyés contents de très-belles promesses; ainsi tout fut dissipé sans peine.

2e Anecdote. La foule du peuple, très-nombreuse, murmurant de faim, s'était rassemblée en grand nombre près du Directoire; l'attroupement pouvait être dangereux; le dissiper par la force pouvait l'être aussi, car les soldats n'auraient peut-être pas obéi; on les aurait gagnés en leur disant qu'on était sans pain et sans moyens. Alors il (Buonaparte) fait passer par des rues détournées deux ou trois détachements qui se postent aux avenues qui mènent à la place; alors une douzaine de mouchards se rendent dans le tumulte, et disent : « Sauvons-nous de tel côté, sans cela nous sommes environnés de toutes parts. » Ainsi tout fut fait sans regarder derrière.

Le gouvernement donne ordre qu'on joue des airs patriotiques; à la première fois, malgré les soins du ministre de la police, ils sont sifflés et ne peuvent pas avoir lieu. Il (Buonaparte) se fait donner ordre de faire respecter les arrêtés du gouvernement; il fait venir les directeurs des spectacles, et leur annonce que si, dans leur théâtre, le moindre air est sifflé, le théâtre sera fermé; qu'ils prennent leurs précautions. Ceux-ci, tremblants, emploient tout leur crédit sur leurs habitués, par leurs actions et leurs exhortations, pour qu'on soit calme. Il fait, outre cela, retenir cent billets par spectacle, fait faire des pa-

trouilles, place un officier d'état-major à chaque théâtre, dit de faire mettre au violon toutes les personnes qui seront dans une loge où l'on aura sifflé. Personne ne siffle [1].

N° 33.

Le général Desaix au général Bonaparte [2].

Offembourg, le 3 brumaire an VI (24 octobre 1797).

Je suis enfin arrivé, mon général, il y a quatre ou cinq jours, et cela non sans peine, sans inquiétude et sans fatigue; j'aurais voulu vous instruire de mon voyage, aussitôt mon arrivée; mais j'espérais vous envoyer de suite la carte de l'évêché de Saltzbourg que vous m'avez demandée. Je n'ai pas pu l'avoir à Munich; ici un amateur en est pourvu; je croyais pouvoir le décider à me la céder, mais je n'ai pas réussi. J'en aurai seulement une copie, que je vous adresserai sous quelques jours.

Aussitôt arrivé chez les Autrichiens, je n'ai pas pu voyager sans être accompagné d'un officier. Tous étaient assez honnêtes, mais ne me quittaient que bien peu. Je suis enfin venu ainsi escorté à Munich, plein de l'espérance de pouvoir y réussir à remplir ma mission; mais, mon général, vous aviez bien prévu que je ne serai guère écouté; en effet, je n'ai pu rien obtenir.

L'électeur de Bavière, âgé de soixante-seize ans, n'ayant

1 Ces anecdotes sur l'époque peu connue, pendant laquelle Bonaparte commandait l'armée de l'intérieur à Paris (hiver de 1795 à 1796), ont été racontées par ce dernier lui-même au général Desaix, à Passériano.

2 *Correspondance de Bonaparte*, publiée par Panckoucke. Venise, tome II, page 389.

pas d'enfant, jamais de caractère et peu d'intérêt au sort futur de ses Etats, ne pense absolument qu'à ramasser de l'argent pour le donner à plusieurs enfants illégitimes, pour lesquels il a la plus vive tendresse. Aussi les a-t-il comblés de bienfaits de tous genres, et on n'a d'influence sur lui que par leur moyen. La maison d'Autriche sent tout ce que la Bavière pourrait lui faire de mal entre les mains d'un prince vigoureux. Avec moitié moins de puissance, les électeurs précédents ont déjà fait plusieurs fois trembler l'empereur; d'ailleurs, l'alliance de ces souverains avec une puissance ennemie attire de suite la guerre dans le cœur des Etats autrichiens. Mille autres motifs portent donc la maison d'Autriche à avoir la plus grande influence à Munich; rien n'est épargné pour cela, surtout la politique qui lui réussit si bien, celle des mariages; en effet, tout ce qui peut y avoir de l'influence, y est marié à des Autrichiennes; l'électeur lui-même y a épousé une princesse de cette famille. L'ambassadeur de la cour de Vienne à celle de Bavière est M. de Siedlern, homme d'esprit, médecin, mais dirigé par un secrétaire bien habitué aux affaires. Pour avoir une influence très-directe auprès de l'électeur, M. de Siedlern a épousé la belle-sœur du prince Bretzenheim, fils illégitime de l'électeur et très-aimé de lui; il a donc des intérêts de famille; par ce moyen et ceux de la crainte, rien ne se fait à Munich, sans la participation des Autrichiens. Leur joug est lourd et bien senti par les Bavarois, qui les détestent; ils sacrifieraient tout pour ne pas faire partie de leur domination. Les Etats surtout sont très-prononcés; ils sont bien composés et luttent sans succès contre le pouvoir trop fort de l'électeur. Ce sont ces Etats qui traitèrent avec nous, lorsque nous pénétrâmes en Bavière; ils avaient avec eux des ministres, à qui le souverain avait laissé plein pouvoir en son absence; ils furent enchantés d'avoir une occasion de stipuler une fois les

intérêts de leur pays sans sa participation; ils avaient alors l'espérance de ne pas lui livrer les fonds, dont il abusait toujours en faveur de ses enfants illégitimes, et de les voir une fois employés à leur vraie destination. Mais l'électeur, de retour, à notre retraite, se refusa entièrement à reconnaître ce traité; il maltraita les principaux membres, et fit si fort insister auprès du général Moreau, qu'il obtint de lui remettre ce traité signé par les membres des Etats; ainsi, il ne l'a pas encore ratifié, quoiqu'il ait été aussi signé par ses ministres.

Mon arrivée a causé une grande rumeur parmi tout le corps diplomatique en Bavière. Tous les envoyés ont écrit au moins dix pages de conjectures à leurs cours respectives. Celui d'Autriche, prévenu d'avance, a redoublé de moyens pour que je ne pusse rien faire. Les gazettes d'Allemagne disaient toutes que j'étais destitué; il l'a confirmé et bien assuré à sa cour. Elle était dans ce moment-là déserte. Tous les ministres, tous les principaux étaient absents et à la campagne, entre autres M. de Linanges, qui, ayant épousé une des filles de l'électeur, est dans la plus grande faveur. Je me suis adressé au chancelier, qui restait seul, pour le prier de me dire comment je pourrais faire pour remettre une lettre que j'avais de vous pour l'électeur. On m'a alors fait dire que je ne pouvais voir l'électeur que présenté par le ministre autrichien, vu que j'étais conduit par un officier de cette nation. De suite, l'officier qui m'accompagnait a reçu ordre de ne pas me quitter, et j'étais environné d'espions; je n'ai pu voir et parler qu'à ceux qui étaient vendus à cette nation. L'ambassadeur a fait passer ma lettre à l'électeur; celui-ci m'a fait répondre quelques heures après, par le premier secrétaire des affaires étrangères (toute cette branche du ministère est entièrement autrichienne), que l'objet de la dépêche que j'avais remise était trop important pour qu'on me répondît; que l'électeur don-

nerait une réponse à vous ou au Directoire. J'ai alors vu ce jour-là plusieurs membres des Etats qui m'ont dit qu'ils étaient bien fâchés de voir que leur électeur, livré aux Autrichiens, les exposât à toute la vengeance des Français; ils m'ont témoigné le plus vif désir de pouvoir secouer le joug qui les opprime. Je crois qu'en cas de retour des armées françaises en Bavière, on pourrait tirer très-bon parti de leur autorité, de leur influence, et surtout de leur désir de l'augmenter; ils emploieraient toute leur énergie à augmenter celle de la nation et la tourneraient bien contre les Autrichiens. Ce qu'on pourrait faire de mieux en cas de nouvelle invasion, ce serait de ne plus permettre à l'électeur actuel de revenir, et de remettre l'autorité au duc de Deux-Ponts et aux États. Alors la Prusse et la France le soutenant, ainsi que le pays qui l'aime beaucoup, on susciterait un ennemi dangereux à l'empereur, et on le tiendrait par là assez éloigné de nous pour n'en avoir jamais d'inquiétude; ce serait alors le pendant des établissements si bien entendus que vous avez faits en Italie. Pour en revenir à ma négociation, j'ai bien senti qu'elle ne réussirait pas, d'après toutes les circonstances qui s'y opposaient. La nouvelle de ma destitution surtout m'a fait perdre presque toute l'influence que j'aurais pu avoir.

J'ai cependant écrit une note vigoureuse pour faire peur; j'ai menacé de toute la colère des armées, de l'indiscipline en cas de guerre; j'ai fait voir que nous étions sûrs du succès, et que d'ailleurs le Directoire était trop vigoureux pour jamais consentir à ce que le traité ne fût pas suivi. J'ai demandé une réponse positive, si l'électeur reconaissait, ou non, l'armistice conclu avec lui. J'ai eu bien de la peine à faire parvenir ma lettre au chancelier, seul ministre alors; je n'en ai eu qu'une réponse très-évasive. J'ai eu une conférence avec ce ministre, déjà très-âgé et nommé le baron d'Hesthing. J'ai eu beau

lui faire toutes les peurs possibles, j'ai senti que je produisais peu d'effet, d'abord parce qu'on me regardait comme destitué, et qu'ensuite la crainte des Autrichiens et celle des Etats qui auraient profité de la circonstance pour se donner de l'autorité, vu que leur traité aurait été reconnu, était plus forte de beaucoup que celle que je pouvais inspirer. D'après cela, voyant que j'étais environné de toutes parts, que je ne pouvais absolument rien faire, j'ai pris le parti de me retirer. Je suis resté quatre jours à Munich. Dès le premier, le ministre autrichien me fit dire par l'officier qui m'escortait qu'il m'engageait bien fort à partir de suite; je n'en restai pas moins pour avoir le plaisir de le contrarier. J'ai vu le Nonce du Pape, qui m'a obsédé pour aller chez lui; c'est un homme d'esprit; il craint bien que vous ne détruisiez Rome, et je n'en ai été recherché que pour savoir de moi si vous preniez quelque intérêt à la cour de Rome. L'arrivée du citoyen Joseph Bonaparte, votre frère, paraissait les rassurer beaucoup. J'ai assuré très-fortement que vous étiez parfaitement intentionné pour le Saint Siége, et un de ses plus fermes défenseurs. J'ai vu alors s'épanouir toutes les bonnes figures de prêtres qui m'entouraient. Je suis parti avec plaisir de Munich; tout ce que j'y voyais était vendu aux Autrichiens; j'étais si bien entouré que je ne pouvais parler qu'à des gens de leur parti; ce sont d'habiles gens pour les petites choses.

A Stuttgard, je n'ai pas trouvé le duc de Wurtemberg et ses ministres; il était à plusieurs lieues de là, à la campagne; mon officier autrichien ne me laissait guère libre. Je n'ai pas pu lui remettre la lettre que j'avais pour lui. Les états du cercle de Souabe n'étant pas assemblés, je ne pouvais guère espérer voir mon affaire occuper le pays. J'ai encore la facilité de réclamer, mais je ne compte pas qu'il soit possible d'espérer quelque chose; les Autrichiens sont trop les maîtres du pays pour pouvoir

l'espérer. Ainsi, il nous faut renoncer à ces sommes qui nous auraient été si utiles.

Heureusement que, depuis le 18 fructidor, le Gouvernement a un peu pensé à nous et a envoyé des fonds; il n'est dû que deux mois de solde, et on a reçu quelques chevaux d'artillerie. L'armée est en assez bon état en tout genre, bien augmentée des réquisitionnaires, mais bien affaiblie par les troupes dispersées dans l'intérieur. Je suis arrivé bien inquiet sur mon sort et tremblant d'être destitué, comme l'annonçaient toutes les gazettes; j'ai été bien enchanté d'apprendre que rien n'était plus faux. J'avais pris mon parti; j'allais vous demander une place de volontaire à votre armée ou sur votre flotte : je n'aurais pas pu me résoudre à rester sans rien faire.

On nous avait menacés de grands changements et bouleversements, et le dégoût s'étant mis parmi les esprits, le soupçon de ne pas être attaché au gouvernement avait un peu aigri; cependant, à présent, tout est calmé. Notre nouveau général a eu le bon esprit de nous laisser à peu près comme nous étions; il a été assez raisonnable, a peu parlé, et l'on est assez content. On craignait beaucoup de mal qu'on n'a pas eu; cette différence a fait qu'on a été plus content qu'on ne devait l'être. Je ne sais pas ce que nous ferons à la guerre; si nous ne faisons pas bien, ce ne sera pas de la faute de l'armée et des moyens : il y en a ; mais pour les plans généraux, j'ignore ce qu'ils seront. Vous connaissez bien le faire de ceux qui peuvent les faire; vous pouvez juger; cependant, s'il faut agir, nous avons de l'espérance : la bonne volonté générale fera tout. Je m'applaudis bien d'être de retour. J'ai bien fait connaître partout la bonne foi de la nation française pour la paix, notre manière généreuse de nous conduire et la grandeur de la nation. J'ai opposé à cela la mauvaise foi autrichienne, les intrigues, les petites passions, les médiocres ressources de cette nation, et la facilité

qu'il y a pour nous de la détruire, si nous sentons ce que nous valons. J'ai vu tout le monde s'épanouir à ces idées. Il est bien facile de porter les Français à cette chose; vous n'avez qu'à dire, et les hautes destinées de la France sont prêtes à s'accomplir. J'ai vu l'armée autrichienne; elle est partout la même, bien plus faible qu'on ne le dit. Les bataillons sont loin d'être complets, les recrues sont peu vigoureuses, les officiers mécontents, humiliés de leurs revers; ils craignent, ils tremblent de les voir recommencer. Partout on déteste et l'on apprécie le gouvernement autrichien; il est reconnu l'ennemi de la paix. Partout où j'ai passé, on tremble au nom des Français; je me suis vu toujours très-parfaitement traité, avec égard et distinction. A Munich, le premier jour, du côté où l'on apercevait ma cocarde tricolore, j'avais l'accueil le plus agréable; au côté opposé, on me prenait pour un émigré, et j'avais alors des marques de peu de sympathie. Je ne saurais trop répéter combien il est superbe d'être Français en pays étranger.

Les Autrichiens ont dans le Tyrol une vingtaine de bataillons. J'ai vu passer des convois considérables dans le Tyrol; ils m'ont étonné; ils doivent être bien chers. Malgré cela, les troupes sont bien mal, à ce qu'on m'assure. Les habitants du Tyrol ne m'ont pas paru nous haïr. Ils maltraitent assez les Autrichiens. Malgré cela, je suis convaincu qu'ils défendront leur pays avec énergie. Ils sont trop heureux pour pouvoir gagner quelque chose à un changement; ils l'éviteront bien sûrement. Ici, l'armée autrichienne se rassemble en grande partie sur le haut Rhin; elle paraît vouloir nous jeter de l'autre côté du Rhin aux premières hostilités, ou se placer, en cas de revers, entre les deux armées d'Allemagne et d'Italie. Si la fortune nous seconde, nous la réduirons à être si faible, qu'elle ne pourra empêcher la réunion si désirée pour toutes deux. L'enthousiasme gagne ici; ce serait le

plus beau jour de mon existence. C'en sera toujours un bien agréable que celui où je pourrai vous rejoindre et contribuer à l'exécution de vos utiles et superbes projets. D'ici je vois avec bien de l'intérêt cette flotte de Corfou; si jamais elle doit se diriger vers les grandes entreprises que vous méditez, en grâce, ne m'oubliez pas. Je désire bien, à présent que la gloire de l'armée du Rhin ne peut plus s'augmenter, concourir à la vôtre et à celle de la nation, et faire dire, comme je l'ai pensé, qu'il est beau d'être Français. Croyez bien, mon général, je vous prie, à l'estime profonde que j'ai pour vous et à mon attachement bien prononcé.

Signé Desaix.

N° 34.

Le général Augereau, commandant en chef l'armée d'Allemagne, au général de division Desaix [1].

Strasbourg, 20 octobre 1797.

D'après l'arrêté du Directoire exécutif, citoyen général, qui ordonne que les armées de Rhin-et-Moselle et de Sambre-et-Meuse n'en feront plus qu'une, sous la dénomination d'armée d'Allemagne, j'ai cru avantageux pour le succès des armes de la République et la gloire des défenseurs de la patrie, qui ont l'honneur de servir la liberté, de composer la droite et la gauche de six divisions actives chacune. Votre zèle, les talents que vous avez développés dans la carrière militaire que vous avez honorée par des succès dus à vos qualités personnelles, et

1 *Dépôt de la guerre.*

l'estime générale dont vous jouissez parmi les personnes qui savent apprécier le mérite, m'ont déterminé à vous conférer le commandement en chef de la droite de l'armée; vous aurez, en conséquence de l'ordre établi, six généraux de division, etc.

Signé Augereau.

N° 35.

Armée d'Angleterre [1].

Arrêté du Directoire du 5 brumaire an VI (26 octobre 1797).

Art. 1. Il se rassemblera, sans délai, sur les côtes de l'Océan, une armée qui prendra le nom d'armée d'Angleterre.

Art. 2. Le citoyen général Bonaparte est nommé général en chef de cette armée.

Elle sera provisoirement commandée par le citoyen Desaix, général de division, qui pour cet effet se rendra sur-le-champ à Rennes.

N° 36.

Le général Desaix au Directoire [2].

Quartier général à Offembourg, le 4 novembre 1797.

Citoyens directeurs,

Le général Augereau vient de m'adresser l'arrêté par lequel vous me confiez le commandement de l'armée

1 *Moniteur.*
2 *Dépôt de la guerre.*

d'Angleterre, sous les ordres du général Bonaparte. Je vous remercie de la confiance que vous voulez bien avoir en moi; je n'épargnerai rien pour la justifier, et vous pouvez compter sur mon zèle et mon activité; ils sont excités par la haine la plus prononcée et nourrie dès l'enfance contre les perfides ennemis qui nous restent à combattre, et par le désir de voir encore mon nom placé près de celui du vainqueur de l'Italie; il n'y a rien que je craigne d'entreprendre sous ses ordres.

Tous vos desseins sont grands et vastes; je sais que vous voulez porter la gloire de la nation à sa plus grande période; je sens qu'il faut beaucoup faire, je suis prêt à le tenter, dès que le général qui doit prendre le commandement de l'aile droite qui m'a été confié viendra pour me remplacer, ce qui sera sous peu de jours; aussitôt j'irai au poste que vous m'avez fixé.

Je compte vous assurer moi-même de mon dévouement entier, et à la République et à son gouvernement.

Salut et respect.

DESAIX.

N° 37.

Le général commandant en chef l'armée d'Angleterre, au général de division Kléber [1].

Au quartier général à Paris, le 7 février 1798.

L'intention du général Bonaparte est que vous partiez de suite, mon cher général, pour Cherbourg, Dieppe et Grandville, afin de connaître les moyens d'embarque-

[1] *Dépôt de la guerre.*

ment qui s'y trouvent, ainsi qu'au Havre, et pouvoir rendre compte de l'activité des travaux qui ont été entrepris par le citoyen Forfait, ingénieur constructeur, envoyé par le général Bonaparte. Il vous est recommandé surtout de prendre tous les renseignements possibles dans ces différents ports, sur les moyens de s'emparer promptement des îles Marcouf, qui sont dans le voisinage et qui sont occupées par les Anglais. Je vous observe qu'il importe de mettre dans cette mission la plus grande activité, puisque le général Buonaparte désire qu'on puisse lui rendre le compte qu'il demande sur cet objet le 1er ventôse prochain. Je partirai aussi demain de très-bonne heure pour Brest, et je compte revenir dans les dix jours. J'ai donné à l'adjudant-général Levasseur l'ordre de se rendre sur les côtes pour y prendre les mêmes renseignements qui font l'objet de votre mission. Vous le rencontrerez sans doute à Caen ou dans l'un des ports désignés. Vous pourrez en tirer le parti que vous jugerez convenable.

Signé Desaix.

N° 38.

Message du Directoire exécutif au général Bonaparte.

Paris, le 15 ventôse an VI (5 mars 1798) [1]

Vous trouverez ci-joint, citoyen général, les expéditions des arrêtés pris par le Directoire exécutif pour remplir promptement le grand objet de l'armement de la Méditerranée. Vous êtes chargé en chef de leur exécution; vous voudrez bien prendre les moyens les plus

[1] *Correspondance de Bonaparte.* Égypte, tome I.

sûrs et les plus prompts. Les ministres de la guerre, de la marine et des finances sont prévenus de se conformer aux instructions que vous leur transmettrez sur ce point important, dont votre patriotisme a le secret, et dont le Directoire ne pouvait mieux confier le succès qu'à votre génie et à votre amour pour la vraie gloire.

Signé Lareveillère-Lepaux, Merlin et Barras.

N° 39.

Extrait des *Registres des délibérations du Directoire exécutif* [1].

Paris, le 26 ventôse an vi (16 mars 1798)

Le Directoire exécutif arrête que le général Desaix se rendra sur-le-champ à Civita-Vecchia pour y prendre le commandement des troupes qui ont ordre de s'embarquer dans ce port. Il recevra à cet effet du général Bonaparte les instructions nécessaires.

Le présent arrêté ne sera point imprimé.

Signé Merlin.

N° 40.

Le général Bonaparte aux commissaires du gouvernement à Rome [2].

Paris, le 27 ventôse an vi (17 mars 1798).

Le Directoire exécutif, attachant la plus grande importance à la bonne organisation et au prompt départ de la

1 *Correspondance de Bonaparte.*
2 *Correspondance de Bonaparte.*

division qui doit s'embarquer à Civita-Vecchia, a jugé à propos d'en confier le commandement au général Desaix, qui part ce soir même pour s'y rendre en toute diligence.

Je vous prie de lui faire fournir tout ce dont il peut avoir besoin, et tous les officiers d'état-major, d'artillerie, du génie, commissaires des guerres qu'il demandera.

Signé Bonaparte.

N° 41.

Le général commandant l'armée d'Angleterre, au citoyen Bonaparte, général en chef[1].

Au quartier général à Rome, le 15 germinal an VI (4 avril 1798).

Mon Général,

Je suis arrivé avant-hier à Rome dans les inquiétudes sur les préparatifs de l'expédition qui s'organise à Civita-Vecchia; mais j'ai trouvé ici les citoyens Vilmanzy et Haller, qui m'ont entièrement tranquillisé. Ils ont mis le plus grand zèle et la plus grande activité à remplir vos intentions, et le citoyen Mesnard, commissaire ordonnateur de la marine, les seconde parfaitement en ce qui est relatif à sa partie.

Il y a déjà, à Civita-Vecchia, 2 bricks de 14 canons, 2 avisos, 16 ou 17 bâtiments de transport, faisant 4000 tonneaux. Il a envoyé chercher à Livourne les autres bâtiments nécessaires pour les 3500 tonneaux restants. On peut se reposer sur son activité; il est rare de trouver plus de zèle. Il me fait espérer que nous pourrons mettre

1 *Dépôt de la guerre* et *Correspondance de Bonaparte.*

à la voile du 25 au 30 de ce mois, si les vents sont favorables,

Les approvisionnements sont prêts, ainsi que la solde. En général, tout ce qui est relatif à l'expédition est tranquillisant. Les ordres pour l'artillerie avaient été mal conçus ; on avait changé les calibres, mais j'ai tout rectifié. J'espérais trouver ici un chef de brigade d'artillerie; Latournerie s'embarque à Gênes; je n'en ai pas. Nous tâcherons de nous en passer, puisque je n'ai nulle espérance d'en avoir à temps. Je suis dans le même cas pour les officiers du génie.

Les généraux Belliard et Mireur sont ici; j'attends tous les jours le général Friant, que le général en chef Berthier m'a promis de m'envoyer promptement, lorsque je le rencontrai à Tortone.

Je suis dans la plus grande espérance que l'expédition que je dois commander sera en ordre parfait; les troupes sont dans les meilleures dispositions.

Personne n'a la moindre idée de l'affaire; tout le monde me regarde comme commandant de l'aile gauche de l'armée d'Angleterre, ce qui fait bon effet.

Monge n'a trouvé aucune carte, mais l'imprimerie est emballée; on l'embarque aujourd'hui sur le Tibre pour Civita-Vecchia. Il a quatre interprètes qui ne sont pas de la première force; ils seront néanmoins de grand secours; je les emmènerai avec moi. Monge désire suivre l'expédition, mais il ne peut quitter Rome sans un ordre de vous ou du Gouvernement; il l'attend avec impatience pour s'embarquer avec moi; je vous prie de le lui faire expédier promptement.

Je ne dois pas vous laisser ignorer, mon général, que nous avons tous ici la manie d'être plus tôt prêts qu'à Gênes, qui a beaucoup d'avances sur nous; il me tarde de vous voir à Ajaccio; comptez sur mon empressement et mon impatience. Il n'y a pas de frégates sur nos para-

ges, et je n'ai pas l'espoir d'en avoir pour escorte, mais j'ai des bricks et des avisos.

Signé DESAIX.

P. S. J'ai un aide de camp à Paris; il aura l'honneur de vous voir; je vous prie de lui indiquer les moyens de me rejoindre et de me faire parvenir mes lettres.

N° 42.

Desaix à Bonaparte [1].

Au quartier général à Civita-Vecchia, le 4 prairial an VI (23 mai 1798).

J'étais inquiet, général, de ne recevoir aucune de vos nouvelles; chaque jour j'attendais l'aviso que vous m'avez annoncé devoir m'apporter l'ordre de mettre à la voile; mais les vents d'est qui ont soufflé ici comme à Toulon, m'ont fait penser qu'ils ne vous permettraient pas de sortir de la rade. Je crains même que des vents du nord qui se sont fait sentir la nuit du 2 au 3 de ce mois avec une plus grande violence encore, n'aient mis quelque dérangement dans la marche de l'escadre, si vous êtes en mer. Au surplus, je suis prêt à vous rejoindre; il ne me reste qu'à recevoir vos derniers ordres, que j'attends avec impatience.

Conformément à votre lettre, du 29 du mois dernier, que je viens de recevoir, j'ordonne au brick l'*Alerte*, l'un des meilleurs marcheurs de mes petits bâtiments de guerre, d'aller croiser entre la Corse et l'île d'Elbe; je lui

[1] *Correspondance de Bonaparte.* Égypte, tome I, page 134.

prescris d'interroger tous les bâtiments qui viendraient du Levant ou d'Espagne, afin de connaître les mouvements de la Méditerranée; il en tiendra journal, et aussitôt qu'il verra paraître l'escadre, il fera voile sur vous, pour vous remettre cette lettre, vous faire un rapport de la croisière et prendre vos ordres.

Je n'ai rien appris de nouveau sur l'apparition des Anglais dans la Méditerranée. Suivant une lettre de l'ambassadeur Garat et les renseignements qu'il a pris à Naples, il paraît que tout ce qu'on avait annoncé sur cette apparition se trouve sans fondement. Néanmoins, il est toujours bon de faire des dispositions pour s'éclairer.

S'il était au pouvoir de l'homme de commander aux vents, croyez, mon général, que vous seriez bien vite à ma hauteur, car je suis dans la plus vive impatience de me réunir à vous, et surtout dans un pays où, sous vos auspices, nous pouvons tant ajouter à la gloire et aux triomphes de la République.

Signé Desaix.

N° 43.

Desaix à Bonaparte [1].

A bord de la frégate *la Courageuse*, le 13 messidor an VI (1er juillet 1798).

J'ai reçu, mon général, l'ordre de débarquer, que le général Berthier m'a transmis de votre part. J'attends la demi-galère que commande le capitaine de frégate Motard, qui doit m'indiquer le point de débarquement. En l'attendant, je fais réunir le convoi de ma division. Je fais

[1] *Correspondance de Bonaparte.* Égypte, tome I, page 199.

mouiller près de moi les bâtiments, parce qu'il est dangereux de les laisser trop approcher de la côte. On me dit à l'instant que la demi-galère a échoué; j'envoie pour m'assurer de la vérité.

Soyez persuadé, mon général, de mon empressement à exécuter vos ordres avec autant de zèle que d'activité.

Signé DESAIX.

N° 44.

Desaix à Bonaparte [1].

Au quartier général à Beda, le 16 messidor an VI (4 juillet 1798).

Ce matin, à la pointe du jour, je suis arrivé avec mes troupes dans la plaine de Beda, après avoir marché toute la nuit. Je n'y ai trouvé que les vestiges de quelques maisons et deux puits que les Arabes avaient comblés de pierres et de terre salée; mais j'ai donné des ordres pour les faire vider et curer promptement, et, en ce moment, ils procurent un peu d'eau, néanmoins bien au-dessous de nos besoins. Nous y sommes par conséquent fort mal. J'ai envoyé ma cavalerie abreuver dans le village le plus près, qui est à une lieue et demie environ, où il y a un peu plus d'eau. Si la troupe n'eût pas été harassée, je me serais porté jusque-là pour lui offrir plus de ressources en ce genre; mais cela ne m'a pas été possible.

J'ai pris position en avant du canal d'Alexandrie, qui touche l'emplacement de Beda, faisant face à la plaine et ayant à dos ce canal et la mer qui est voisine. Cette po-

1 *Correspondance de Bonaparte.* Égypte, tome I, page 211.

sition est à la hauteur de Canope. Votre aide de camp Jullien pourra vous en faire la description.

J'attends toujours avec impatience l'artillerie que vous m'avez promise et des subsistances. Ma cavalerie est aujourd'hui sans avoine ni fourrage. Nous faisons comme nous pouvons. Les habitants des campagnes rentrent dans les habitations qu'ils avaient fuies. On m'en a amené plusieurs que nous avons traités avec égard. On leur a lu votre proclamation en leur en donnant des exemplaires. Ils ne m'ont donnné aucun renseignement sur les Mamelucks, et je n'ai vu jusqu'à ce moment aucun ennemi.

J'attends vos ordres, mon général, avec impatience, ainsi que l'artillerie et les 500 hommes de la vingt-unième légère que j'ai eu l'honneur de vous demander hier.

Ma situation actuelle est, savoir :

Vingt-unième légère, 1850 hommes; soixante et unième de bataille, 1416; quatre-vingt-huitième de bataille, 1125; septième hussards, 80; vingtième dragons, 80; sapeurs, 50; en tout, 4601 hommes et 160 chevaux.

Le surplus des dragons et hussards est resté à Alexandrie ou à bord, n'étant pas montés ni bien armés.

Je vous prie de m'envoyer des exemplaires de votre proclamation en arabe, pour que je puisse en répandre; elle fait beaucoup d'effet.

Pour le général Desaix :

Signé L'adjudant-général Donzelot.

N° 45.

Bonaparte à Desaix [1].

Au Caire, le 20 thermidor an VI
(7 août 1798).

Je vais m'absenter, citoyen général, pour quelques jours de la ville du Caire.

Je donne ordre au général-commandant de vous instruire de tous les mouvements qui provoqueraient des mesures extraordinaires.

Votre division, dans la position où elle se trouve, a le double but 1° de garantir la province de Gizeh; 2° de former une réserve pour le Caire.

La commission provisoire, composée des citoyens Monge, Berthollet et Magallon, s'adressera à vous pour avoir tous les sauf-conduits qu'elle jugera à propos d'accorder aux femmes des Mamelucks, et moyennant les traités particuliers qu'elle conclura avec elles. Vous nommerez quatre officiers pour suivre les quatre commissions chargées de faire les inventaires et de dépouiller les maisons des Beys. Ces officiers me rendront compte tous les jours de la manière dont s'est faite l'opération; ils doivent d'ailleurs laisser faire entièrement les commissaires. S'ils apercevaient des abus, ils vous les dénonceraient, et vous y apporteriez remède. Le citoyen Beauvoisin a ordre de vous rendre compte tous les jours de la séance du divan.

Je donne ordre au commandant de la place de faire partir tous les jours 50 ou 60 hommes avec un officier, pour me porter vos dépêches, les siennes, celles de la commission, de l'ordonnateur et de l'adjudant-général qui

[1] *Correspondance de Bonaparte.* Égypte, tome I, page 3

reste à l'état-major. Par ce moyen, vous vous trouverez instruit de la position des esprits au Caire, et vous ferez faire à votre division et à la garnison tous les mouvements que les circonstances exigeront.

Si un courrier de France arrivait, il faudrait avoir soin de ne me l'expédier que fortement escorté.

Signé Bonaparte.

N° 46.

Extrait du grand ouvrage d'Égypte. *Appendice aux descriptions des monuments anciens. Description des monuments astronomiques découverts en Egypte, par MM. Jollois et Devilliers, page* 1.

« A notre arrivée à Syout, le 29 mars 1799, nous apprîmes que le général Desaix avait découvert, parmi les tableaux hiéroglyphiques qui composent la décoration, un zodiaque à peu près semblable à celui que les Grecs nous ont transmis. Ce zodiaque tenait une place distinguée parmi les merveilles de la haute Egypte, dont on nous parlait sans cesse pendant notre séjour à Syout, et dont la vue avait excité dans l'armée un enthousiasme général. »

N° 47.

Le général Desaix au général Dugua, commandant au Caire.

How, près Melaoui, le 22 thermidor an VII (30 juillet 1799).

Je n'ai plus de vos nouvelles depuis le 3 du mois; j'en attends avec la plus vive impatience.

Voici les nôtres. Mourad est remonté jusque vers Delchi, a voulu gagner ce grand village et les tribus arabes; ils ont été neutres. Il voulait s'établir dans une très-bonne maison qui est à Delchi et s'y défendre. Il a été pressé un peu par Boyer. Il est descendu; à mon approche, il est remonté; alors Boyer avait été vers Syout. Je l'ai approché de quatre lieues; il m'a alors évité en passant quatre lieues dans l'intérieur du désert. Il est descendu et va vers Behneseh.

Avant de faire tous ces mouvements, Mourad a écrit à mon intendant cophte, pour lui demander de ne pas trop le faire presser par les Français et lui faire donner du repos; il en avait, disait-il, grand besoin. Il ajoutait qu'il serait très-reconnaissant de cela. Mourad envoyait en même temps un homme pour porter cette lettre qui demandait la paix, et qu'on lui donnât une province telle que le Fayoum. J'ai fait répondre à Mourad que s'il voulait être tranquille, il n'aurait qu'à aller à l'Oasis; qu'alors on lui ferait donner par le général en chef des moyens d'existence. Tout cela n'a pas empêché de le poursuivre vivement. Alors, il a répondu qu'il ne pouvait aller à Ellouah, la trop grande chaleur ne le permettant pas; qu'il y perdrait la moitié de son monde. Il a donc demandé qu'on lui donne la paix, et en attendant il irait à Behneseh pour attendre la réponse. Je lui ai fait dire

qu'il n'aurait de relâche à espérer qu'à Ellouah; que s'il y allait, on verrait qu'on peut compter sur sa tranquillité, et qu'on pourrait alors lui faire donner de quoi vivre; mais que, dans le cas contraire, on le pousserait à toute outrance.

Je fais placer Boyer avec ce qu'il aura rassemblé à Syout et la garnison vers Melaoui; moi, je descendrai un peu plus bas vers Tau; je voudrais le général Friant vers Behneseh. Si le général en chef a fini en bas et qu'il soit de retour au Caire, une colonne en outre cela, au Fayoum. tout serait dit. Mourad ne pourrait plus y tenir, il irait alors à Ellouah se confiner à la Barbarie. Je fais presser partout le rassemblement de chameaux nécessaires pour avoir 7 à 800 hommes ainsi montés, pour l'y suivre de suite et l'obliger à aller dans la Barbarie. Sans cela, les Mamelucks nous échapperont continuellement. Je presse de toutes parts pour être prêt; je chasserai non-seulement Mourad de ce pays ci, mais encore Soliman-Bey et Rostan-Bey, qui sont au Hargé avec cent hommes; et Hassan Bey, je l'éloignerai bien des cataractes. Alors, après ces trois expéditions, nous serons sans Mamelucks, c'est-à-dire très en paix. J'ai eu des nouvelles de la haute Egypte; tout y est très-tranquille. Des lettres du 2 de Kéné, du 4 de Girgé, du 5 de Syout, y annoncent la paix la plus profonde. J'ai demandé avec instance au général en chef de m'augmenter comme je le lui demandais, pour pouvoir achever ma haute Egypte, c'est-à-dire qu'il me donne pour la province de Minieh ce qu'il y a de la 21me et de la 81me; j'enverrai alors tout le reste. Nous sommes sur les dents, marchant sans cesse depuis six semaines et n'ayant pas d'espérance de repos.

Signé Desaix.

Je vous prie de faire passer ces détails au général en chef; je ne sais où lui écrire.

N° 48.

EXTRAIT *de la lettre adressée de Paris, le 22 messidor an* VIII, *à mademoiselle Desaix, par Savary, devenu aide de camp du Premier Consul.*

« Presqu'aussitôt que le général Desaix eut expiré, il fut dépouillé, selon le barbare usage de la guerre; il ne lui est resté que sa chemise, lorsqu'il fut emporté, mais elle était tellement pleine de sang que la putréfaction ne m'a pas permis de la conserver. Je voulus faire brûler son cœur, mais il était tellement déchiré par la balle meurtrière qu'il était corrompu au bout de douze heures. Je n'ai pu que faire couper sa chevelure, et conserver mon mouchoir tout teint de sang avec lequel on a essayé d'étancher sa blessure. »

N° 49.

État des services du général Desaix [1].

Louis-Charles-Antoine Des Aix de Veygoux, né à Ayat, le................	17 août 1768
3me sous-lieutenant sans appointements au régiment de Bretagne, 46e d'infanterie, le	20 oct. 1783
Sous-lieutenant en pied le..............	8 juillet 1784
Lieutenant le........................	24 nov. 1791
Commissaire des guerres le.............	20 déc. 1791
N'a pu exercer, n'ayant pas 25 ans, réintégré dans son régiment le...........	22 mai 1792
Aide de camp du général Victor de Broglie à l'armée du Rhin..................	1er juin 1792

[1] *Archives de la guerre.*

Capitaine le	30 juin 1792
Adjoint à l'état-major de l'armée du Rhin en	déc. 1792
Nommé adjudant-général, chef de bataillon, par les représentants du peuple le.	20 mai 1793
Nommé général de brigade provisoire par les mêmes représentants, le..........	20 août 1793
Nommé général de division provisoire par les mêmes représentants, le 29 vendémiaire an II........................	21 oct. 1793
Suspendu par ordre du ministre de la guerre, sur la dénonciation du Comité de surveillance de Riom, le 23 brumaire an II..............................	13 nov. 1793
Confirmé dans son grade de général de division et employé à l'armée de Rhin-et-Moselle par arrêté du 16 fructidor an II..............................	2 sept. 1794
Commandant en chef par intérim l'armée de Rhin-et-Moselle, du 15 ventôse an IV au 1er floréal an IV..................	5 mars 1796 au 20 avril 1796
Commandant en chef par intérim la même armée, subordonné à Moreau, du 12 pluviôse an V au 19 ventôse an V...	31 janv. 1797 au 9 mars 1797
Commandant en chef par intérim de la même armée, du 8 germinal an V au 30 germinal an V......................	28 mars 1797 au 19 avril 1797
Général en chef de l'armée d'Angleterre du 5 brumaire an IV..................	26 oct. 1797
Commandant en chef la même armée sous les ordres du général Bonaparte, du 12 nivôse an VI......................	2 janv. 1798
Passé à l'armée expéditionnaire de la Méditerranée le 7 germinal an VI.........	27 mars 1798

Rappelé en Europe le 11 frimaire an VIII.. 2 déc. 1799
Nommé à l'armée de réserve fin de floréal an VIII........................... mai 1800
Tué à la bataille de Marengo, 25 prairial an VIII........................... 14 juin 1800
Campagnes : 1792, 1793, Rhin ; ans II, III, IV et V, Rhin-et-Moselle ; VI, Angleterre ; fin de l'an VI, VII et partie de l'an VIII, en Orient ; suite de l'an VIII, réserve en Italie.

N° 50.

Arrêté des Consuls [1].

Paris, le 5 messidor an VIII (24 juin 1800).

Art. 1er. Le nom du général Desaix, tué à Marengo, sera inscrit sur la colonne nationale.

Art. 2. Il sera frappé une médaille en l'honneur du général Desaix. Elle sera placée sous la première pierre de la colonne nationale.

Art. 3. A la fête du 25 messidor, un trophée sera élevé dans le temple de Mars, à la mémoire du général Desaix.

Art, 4. Le ministre de l'intérieur transmettra à la famille du général Desaix le présent arrêté, avec les témoignages de l'estime et des regrets du Gouvernement pour cet illustre citoyen.

En l'absence du premier Consul,

Le second Consul, signé CAMBACÉRÈS.

Pour le second Consul :

Le secrétaire d'Etat, signé HUGUES MARET.

---

[1] *Moniteur*, an VIII.

N° 51.

Arrêté des Consuls [1].

Paris, le 8 messidor an VIII (27 juin 1800).

Art. 1er. Le corps du général Desaix sera transporté au couvent du Grand-Saint-Bernard, où il lui sera élevé un tombeau.

Art. 2. Les noms des demi-brigades, des régiments de cavalerie, d'artillerie, ainsi que ceux des généraux et chefs de brigade, seront gravés sur une table de marbre placée vis-à-vis le monument.

Art. 3. Les Ministres de l'intérieur et de la guerre sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Signé Bonaparte.

N° 52,

Lettre de Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, à madame Desaix de Beaufranchet.

Paris, le 7 messidor an VIII (26 juin 1800).

Madame,

Nous avons vaincu à Marengo; cette victoire est le présage de la paix du monde.

J'ai l'honneur de vous adresser les arrêtés des consuls de la République. Les voûtes du temple de Mars à Paris renfermeront avec orgueil les trophées que la République

1 *Moniteur*, an VIII.

élève à votre fils... et le sommet du mont Saint-Bernard les montrera tout à la fois à la France victorieuse et à l'Italie délivrée.

Je m'empresserai, Madame, de vous adresser la première médaille en l'honneur de Desaix; en la posant sous la base de la colonne du 14 juillet, la mère du héros sera associée à notre hommage.

Recevez, Madame, l'assurance et le témoignage des sentiments qui remplissent nos âmes.

Un siècle borne toujours la vie d'un homme, mais la gloire d'un homme peut dévorer les siècles.

Le ministre de l'intérieur,

Signé LUCIEN BONAPARTE.

P.-S. — Daignez recevoir la première marque de la sollicitude du Gouvernement dans le secours que je suis chargé de vous transmettre et en son nom et au nom de la République.

L. B.

N° 53.

Arrêté des Consuls [1].

Paris, le 1er thermidor an VIII (20 juillet 1800).

Art. 1er. Le ministre de la guerre est autorisé à faire payer sur-le-champ à la citoyenne Beaufranchet, mère du général Desaix, tué sur le champ de bataille, à l'affaire de Marengo, le 25 prairial an VIII, la somme de trois mille livres à titre d'indemnité.

[1] *Moniteur*, an VIII.

Art. 2. Il est accordé à cette citoyenne, en conformité de l'article 9 de la loi du 14 fructidor an VI, une pension viagère de trois mille livres, à compter du jour de la mort de son fils.

Signé Bonaparte, Cambacérès, Lebrun.

Nº 54.

Arrêté des Consuls.

Paris, le 20 fructidor an VIII (6 septembre 1800).

Art. 1er Il sera élevé un monument à la mémoire des généraux Desaix et Kléber, morts le même jour, dans le même quart d'heure, l'un après la bataille de Marengo, qui reconquit l'Italie aux armes de la République, l'autre en Afrique, après la bataille d'Héliopolis, qui reconquit l'Egypte aux Français.

Art. 2. Ce monument sera élevé au milieu de la place des Victoires. La première pierre en sera posée par le Premier Consul, le 1er vendémiaire prochain. Un orateur sera chargé de prononcer une oraison funèbre de ces deux illustres citoyens.

Nº 55.

Autre arrêté des Consuls.

Paris, le 9 vendémiaire an XI (1er octobre 1802).

Art. 1er Une statue colossale sera érigée sur la place des Victoires à la mémoire du général Desaix, mort à la bataille de Marengo.

Art. 2. Sur le piédestal seront placés des bas-reliefs relatifs à la conquête de la haute Egypte et à la bataille de Sédiman, gagnée par ce dernier.

Art. 3. L'exécution de cette statue sera confiée au citoyen Dejoux, sculpteur.

N° 56.

Epitaphe faite pour le général Desaix à Strasbourg.

Hic jacet hostium terror et admiratio,
Patriæ amor et luctus.

FIN DE L'APPENDICE.

ERRATA.

Pages 173, note, 23 avril 1793, *lisez :* 23 avril 1797.
— 188, ligne 12, lauriers, *lisez :* laurier.
— 253, ligne 2, es, *lisez :* les.
— 256, ligne 7, l'action, *lisez :* l'accent.
— 308, ligne 2, Djed-Daoni, *lisez :* Djeddaoni.
— 326, ligne 4, ainsi que les, *lisez :* et à l'aide des.
— *Id.* ligne 5, *supprimez* et.
— 367, Sommaire, SidneyS-mith, *lisez :* Sydney-Smith.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN.

CLERMONT-FERRAND, TYP. DE PÉROL.

